

Ce livre présente les fondements théoriques, les concepts et les méthodes d'une discipline scientifique qui a pour objet l'étude des processus de formation et de transformation des milieux bâtis. Le cadre théorique proposé permet d'englober dans une vision unitaire l'ensemble des objets construits de toutes les époques.

La « lecture » des milieux bâtis opère à quatre niveaux d'échelle spatiale : les édifices, les tissus urbains, la ville et le territoire. Elle cherche à saisir la logique qui sous-tend leur organisation, à expliciter les lois immanentes qui règlent leur dynamique transformationnelle. La méthode se base essentiellement la « reconstruction » diachronique du processus de genèse des établissements humains à partir de leur état actuel.

Caniggia et Maffei posent comme postulat l'existence d'un lien direct entre l'analyse et le projet. Ils considèrent qu'on ne peut pas légitimement concevoir un projet architectural pour un lieu sans posséder une connaissance approfondie de la manière dont le milieu a pris forme, dont il s'est progressivement transformé, sans avoir conscience du fait que des permanences structurales héritées conditionnent son évolution future.

Le livre montre qu'on peut tirer de l'observation des milieux bâtis existants un savoir objectif susceptible de guider les décisions dans le processus d'élaboration de projets. Il contribue ainsi à conférer une base nouvelle et plus solide à l'enseignement de la composition architecturale, généralement fondé sur la transmission d'un savoir-faire plutôt subjectif, dénué de justification théorique. Vingt ans après son édition originale, il demeure un ouvrage de référence essentiel pour l'étude de la morphogenèse des établissements humains.

*Gianfranco Caniggia* (1933-1987), architecte, a enseigné dans les facultés d'architecture de Reggio Calabria, Florence, Gênes et Rome. Élève, puis assistant de Saverio Muratori, il a développé de manière originale les aspects de la pensée et de la méthode muratorienne plus directement liés à la lecture des milieux bâtis et à leur transformation cohérente par l'intermédiaire du projet. Ses intérêts pour les problématiques de la restauration urbaine et territoriale, résumées dans le recueil d'essais *Strutture dello spazio antropico* (1976), sont reliés aux premières recherches et expérimentations sur le centre historique de Côme : *Lettura di una città : Como* (1963).

*Gian Luigi Maffei*, architecte et professeur associé à la Faculté d'architecture de l'université de Florence, poursuit des activités d'enseignement de Composition architecturale depuis 1968. Il a publié des recherches typologiques sur le bâti et la structure urbaine de Florence et de Rome dans *La casa fiorentina* (1990) et *La casa romana* (2000) ; des essais sur l'architecture de l'École muratorienne dans : *Moderno non moderno* (1985) et sur les édifices spécialisés comme la maison rurale : *La casa rurale* (1990) et les moulins : *Mulini* (1985) dans le territoire de la Lungiana (Toscane septentrionale).

**GIANFRANCO CANIGGIA  
GIAN LUIGI MAFFEI**

**COMPOSITION  
ARCHITECTURALE  
ET TYPOLOGIE DU BÂTI**

**1. LECTURE  
DU BÂTI DE BASE**

Traduit de l'italien par  
**PIERRE LAROCHELLE**

Université Laval  
École d'architecture

TABLE DES MATIÈRES

i		Préface à la traduction française
3		<i>Préface</i>
9	1.	INTRODUCTION : POSTULATS ET ÉNONCÉS
9	1.1	La crise de la production et de l'enseignement du bâti
21	1.2	Exemple de programme didactique
31	1.3	Terminologie et définitions de base <i>Conscience - Conscience spontanée - Conscience critique - Rendement - Type - Type de bâti - Processus typologique - Phase</i>
45	2.	LECTURE DES STRUCTURES BÂTIES
47	2.1	Le bâti comme individualisation historique (spatiale et temporelle) du processus typologique : des matrices élémentaires aux dérivations complexes <i>Lecture - Co-présence - Dérivation - Énumération des agrégations selon les niveaux d'organicité - Sériel - Organique - Composantes graduelles des objets bâtis - Éléments - Structures - Systèmes - Organisme</i>
65	2.2	Caractères formateurs critico-opérateurs de l'évolution du bâti sur quatre échelles dimensionnelles concurrentes, coïncidant avec quatre niveaux-phases de compréhension progressive du milieu anthropique
65	2.2.1	Les édifices comme individualisations des types de bâti <i>Diversification diachronique et diatopique des processus typologiques - Variantes synchroniques - types de bâti de base - Maisons en rangée et à logements superposés - Loi des redoublements progressifs - Aire de pertinence - Maison en rangée mature - Progression du type en rangée - Type basique - Niveau de typicité - Caractères du type de base - Antécédents du type de base - Cellule élémentaire - Croissance du type : spécialisation des pièces et des fonctions - Lecture des processus typologiques différenciés : Gênes, Florence, Rome - Distinction entre bâti de base et bâti spécialisé - Filon typologique - Type, édifice, modèle - Dialectique entre édifice et type : spécification du niveau de typicité.</i>

Titre original :

**Composizione architettonica e tipologia edilizia.  
Lettura dell'edilizia di base.**

Première édition (1979)  
Venezia : Marsilio editore

Traduit de l'italien par :

**Pierre Larochelle**, professeur titulaire  
pierre.larochelle@arc.ulaval.ca

© Pierre Larochelle version française 2000

ÉCOLE D'ARCHITECTURE  
UNIVERSITÉ LAVAL  
1, Côte de la Fabrique  
Québec G1K 7P4

91	2.2.2	Les agrégats comme individualisations des tissus typiques <i>Agrégat - Tissu urbain - Tissu de base et tissu spécialisé - Parcours - Modularité du tissu - Lot édifié - Bande de pertinence - Nodalité et polarité - Bâti sur parcours-mère - Bâti sur parcours d'implantation du bâti - Parcours de raccordement entre parcours d'implantation du bâti - Îlot - Contrada - Tissu de base - Parcours de restructuration - Édification d'encombrement - Tissu d'encombrement - Tissu de Côte, Gênes, Rome et Florence.</i>
111	2.2.3	L'établissement et l'organisme urbain comme individualisation des connexions typiques entre les agrégats <i>Établissement - Organisme urbain - Noyau protourbain - Noyau urbain - Établissement de base - Périphéricité et centralité - Noyau urbain élémentaire - Organisme urbain de base - Hiérarchie entre les composantes d'un noyau urbain - Hiérarchie des parcours urbains - Axes centralisateurs et axes diviseurs - Intersection entre axes et nodalités ponctuelles - Dialectique entre confins et axes contreradiaux - Redoublements de l'organisme urbain - Rôle des édifices et des tissus spécialisés dans l'organisme urbain - Hiérarchies induites par les axes et les pôles urbains : exemples de Rome, Gênes, et Florence - Exemples de croissance modulaire urbaine : Rome, Gênes et Florence.</i>
133	2.2.4	L'organisme territorial comme individualisation des connexions typiques entre organismes viaires, établissements, organismes productifs et urbains <i>Parcours - Établissement - Production - Noyaux protourbains et urbains - Premier cycle : d'implantation - Première phase - Chemin de crête - Seconde phase - Chemin de crête secondaire - Établissement de promontoire - Troisième phase - Chemin de contre-crête locale - Localisation du noyau protourbain - Contre-crêtes continues - Quatrième phase - Contre-crêtes synthétiques - Localisation du noyau urbain - Contre-crêtes synthétiques impropres - Fond de vallée - Second cycle : de consolidation - Première phase - Chemin de fond de vallée principale - Seconde phase - Troisième phase - Quatrième phase - Troisième cycle : de récupération de l'implantation - Quatrième cycle : de restructuration - Type territorial - Processus typologique du territoire - Type territorial de base - Limites relativement infranchissables - Aire culturelle - Gradations dimensionnelles d'une aire - Rapport entre aire culturelle et type territorial - Processus typologique territorial - Modularité de l'organisme territorial.</i>
165	2.3	Conclusions : L'opérativité de la lecture historico-typologique du milieu
179		Tableaux

## PRÉFACE À LA TRADUCTION FRANÇAISE

Le présent livre expose les fondements théoriques, les concepts et les méthodes d'une discipline scientifique qui a pour objet l'étude des processus de formation et de transformation des milieux bâtis. En utilisant des critères morphologiques, le cadre théorique proposé permet d'englober dans une vision unitaire l'ensemble des objets construits, de comprendre les établissements humains qui témoignent de la culture matérielle de toutes les époques. Par conséquent, il s'inscrit en rupture avec la culture architecturale traditionnelle qui a toujours accordé un primat absolu aux produits de la culture savante.

Les traités traditionnels d'architecture n'ont jamais permis d'appréhender l'ensemble des objets construits comme un tout organisé : le produit des relations historiques entre les sociétés, leurs activités et des lieux particuliers. Leur validité est d'autant plus limitée que leurs prescriptions sont généralement liées à des courants stylistiques et à des pratiques constructives en usage à une période particulière. De la même façon, l'histoire officielle de l'architecture et de l'urbanisme, dérivée de l'histoire de l'art, a tendance à discriminer, sur la base de jugements esthétiques, une minorité d'œuvres exceptionnelles des autres objets qui constituent le cadre bâti d'une société.

La lecture des milieux bâtis met en lumière le caractère « processuel » de l'architecture. Elle fonde sa démarche sur une conception « active » de l'histoire (*storia operante*), un concept fondateur du système théorique muratorien. Tout objet construit est vu comme l'individualisation d'un processus historique de diversification et de spécialisation des formes où le présent s'explique par le passé et conditionne le devenir. Traditionnellement, les études architecturales se sont appuyées au contraire sur une conception réductrice de l'histoire, liée à une perception linéaire du temps et qui procède par mise à distance, de sorte que le présent est considéré comme une réalité dissociée du passé.

La « lecture » opère à quatre niveaux d'échelle spatiale : les édifices, les tissus urbains, la ville et le territoire. Son investigation des éléments qui entrent dans la composition des paysages humanisés ne se limite pas à l'apparence des formes. Elle cherche plutôt à comprendre la logique qui sous-tend leur organisation, à décrire et à expliquer les relations réciproques,

difficiles à saisir en raison de leur complexité, qui assurent leur cohérence. L'architecture y est appréhendée dans ses relations avec le tissu urbain, la ville comprise dans son rapport avec le milieu naturel et le site.

La méthode se base essentiellement sur la « reconstruction » diachronique du processus de genèse des établissements humains à partir de leur état actuel. Elle vise à expliciter les lois immanentes, contenues dans leur processus même d'évolution, qui règlent leur dynamique transformationnelle.

Caniggia et Maffei posent comme postulat l'existence d'un lien direct entre l'analyse et le projet, d'une continuité logique du savoir et du faire. Ils considèrent que la lecture du milieu ne peut qu'être « projetée », c'est-à-dire réalisée à l'intérieur d'une grille conceptuelle rigoureuse, dans un échange continu avec l'examen direct de structures bâties réelles. De même, ils estiment que l'élaboration du projet doit se réaliser dans une confrontation continue du projet avec le contexte d'intervention existant. Autrement dit, ils présument qu'on ne peut pas légitimement concevoir un projet architectural pour un lieu sans posséder une connaissance approfondie de la manière dont le milieu a pris forme, sans comprendre comment il s'est progressivement transformé, sans avoir conscience du fait que des permanences structurales héritées conditionnent son évolution future.

Le livre montre qu'on peut tirer de l'observation des milieux bâtis existants un savoir objectif susceptible de guider les choix et les décisions dans le processus d'élaboration de projets d'aménagement. Il contribue ainsi, de façon très significative, à conférer une base nouvelle et plus solide à l'enseignement de la composition architecturale, généralement fondé sur la transmission d'un savoir-faire plutôt subjectif, spéculatif. Dans cette matière comme dans la critique architecturale, on a toujours évoqué la vague notion d'art pour couvrir une pratique qui fait grande consommation de théories confuses et d'images indexées sur la fluctuation des goûts.

Au cours des dernières décennies, l'application des méthodes de « lecture » morphologique du milieu à la conception de projets en architecture et en design urbain a été à l'origine de l'instauration de nouvelles pratiques de conservation du patrimoine bâti. Elle a aussi permis le développement d'outils cognitifs nouveaux applicables à la requalification des milieux urbains existants. Moins individualistes, les projets d'intervention fondés sur une approche historico-typologique manifestent une attitude plus responsable au plan social et culturel. Ils sont caractérisés par le souci éthique de concilier les transformations nécessaires des contextes d'intervention avec le maintien de l'identité culturelle des lieux.

Ce volume correspond à la première moitié d'un cours de composition architecturale dispensé durant plus d'une décennie à la Faculté d'architecture de Florence, avec une permanence substantielle des méthodes et des postulats. Il porte de façon particulière sur les seules structures « de base », inhérentes aux besoins premiers et essentiels de l'homme. Ces structures qui sont le produit de pratiques régies par la « conscience spontanée », c'est-à-dire gouvernées par des habitus culturels qui assurent la présence active des expériences passées et la cohérence de l'ensemble des interventions.

Le tome II, intitulé *Il progetto nell'edilizia di base*, porte sur une application expérimentale à la composition architecturale d'une approche historico-typologique strictement liée à la précédente « lecture ».

La présente traduction française a été réalisée dans le cadre de mes activités de d'enseignement et de recherche en morphologie et en syntaxe des milieux bâtis à l'Université Laval de Québec. Sans être littérale, elle colle d'assez près, parfois au prix d'une certaine lourdeur de la phrase, au texte italien élaboré à l'origine à partir de transcriptions d'enregistrements sonores. Il s'agissait de rendre accessible, en en conservant les nuances et les subtilités, l'un des principaux textes fondateurs de la discipline. J'estime en effet que ce livre demeure, vingt ans après l'édition originale, un ouvrage de référence essentiel tant pour l'étude de la morphogenèse des établissements humains que pour l'enseignement des disciplines du projet en architecture et en urbanisme.

Pierre Larochelle

## PRÉFACE

L'organisation de la matière de ce texte et le cheminement du traité découlent de l'enregistrement des leçons dispensées durant l'année académique 1975-76 dans le cadre du cours de composition architecturale II D de la faculté d'architecture de Florence. Par conséquent, il s'agit d'un texte « parlé », non « écrit » : la forme, l'ordre et le dimensionnement des thèmes s'en ressentent certainement. Une rédaction plus véritablement littéraire aurait enlevé le caractère immédiat et incisif direct, facilité par les rappels de ce qui a déjà été donné, par les conclusions interposées, par les répétitions qui nous semblent utiles pour une meilleure compréhension. Du reste, la langue est parlée, l'écrit est réducteur par rapport à la parole directe. D'une certaine façon, il est vrai qu'écrire la langue parlée signifie lui enlever une grande partie de sa qualité, étant donné qu'il est impossible de transcrire le ton, les emphases, les hauts et les bas de la parole vive : c'est pour cette raison qu'on a amplement fait usage d'espacements, de caractères différenciés et de sous-titres en marge, dans une tentative de reproduire la hiérarchie originare du parlé.

Je dois la possibilité de comparer des structures anthropiques disparates à des événements de mon histoire personnelle qui m'ont amené à travailler, au cours de la dernière décennie, dans des lieux divers au contact de milieux urbains fortement différenciés. Cela m'a certainement amené à pénétrer la substance de la formation et de l'évolution de ces structures dans une forme progressivement plus raffinée — d'une façon auparavant impensable et inespérée pour moi — qui résulte du fait d'avoir examiné successivement les structurations de la Lombardie, de la Calabre, de la Ligurie et de la Toscane, après les premières expériences sur les types et les tissus de Rome réalisées sous la direction de Saverio Muratori.

Parmi les fonctions de cet écrit, la plus utile, peut-être, relève de sa dialectique interne complexe entre la pensée d'un maître, Muratori, et celle de ses élèves d'un temps, dans le cadre des développements que ceux-ci ont su ou ont pu produire de façon autonome et qui se distinguent les uns des autres par une élaboration personnelle du patrimoine idéologique transmis par Muratori. Une dialectique rendue plus implicite par l'histoire individuelle de chacun de nous, notre capacité d'assimilation différente, par les ramifications de nos intérêts : et plus encore du fait que nous avons été ses interlocuteurs les plus directs à des moments différents qui correspondent à des stades progressifs de l'évolution rapide de sa pensée.

Tout comme les structures de la ville appartiennent à une transformation typologique commune si elles sont situées à l'intérieur d'une aire culturelle avec des caractères unitaires, elles s'individualisent néanmoins différemment, chacune acquérant une physionomie particulière, un caractère propre et unique, en partie à cause d'une dialectalisation locale des types, mais surtout à cause des moments différents de croissance, de « boom » de la construction, même en des temps peu différenciés, dans lesquels le fait même de produire une plus grande quantité de structures en un lieu et pas simultanément dans les autres, finit par contraindre les développements suivants à assumer un système de développements typologiques distincts. Ainsi, chacun de nous reste déterminé à se charger du devoir de faire évoluer un secteur de préférence à un autre, un aspect ou un type d'outillage méthodologique dont l'origine reste reconnaissable dans un moment du développement continu de la pensée de Muratori. Cela est favorisé du fait que Muratori lui-même, en étendant toujours plus l'échelle de ses intérêts, a laissé successivement ébauchées, inachevées et d'autant moins complètes, plusieurs des étapes singulières de sa manière de procéder.

Il faut ajouter que chacun de nous, ses élèves, a désormais un passé universitaire de deux décennies et a produit à son tour une « école », même limitée, en reproduisant avec ses propres élèves des conditions analogues de prolifération des ramifications de l'école originaire. Gian Luigi Maffei, coauteur de ce texte, appartient à cette « troisième génération » : après avoir collaboré pendant six ans à mes cours, il est désormais, à son tour, professeur de composition, son type de référence au champ muratorien ne peut qu'être encore plus indirect, particulier et distinct par rapport aux héritiers directs et indirects du maître, désormais nombreux.

Sans de telles distinctions, ce texte n'aurait pas de sens, ni d'utilité, puisqu'il suffirait de faire référence, pour parler seulement des oeuvres les plus récentes de Muratori, à *Architettura e civiltà in crisi*, à *Civiltà e territorio* ou à la publication posthume de *Autocoscienza e realtà nella storia delle ecumeni civili*, et nous en serions plus avancés ; ou bien à *Indirizzi dell'architettura moderna* de Sandro Giannini, à *Nell'architettura* de Paolo Maretto et à *Per una scienza del territorio* de Giancarlo Cataldi, oeuvres dont on peut considérer qu'elles comprennent, sous des angles différents, plusieurs des thèmes que nous exprimons. Mais avec cela, nous verrions moins au devoir de faire évoluer la pensée et la méthode originaires, même si c'est de façon unilatérale, avec l'apport de notre expérience continue. C'est un devoir qu'il est nécessaire d'assumer à l'égard de Muratori, disparu depuis peu d'années, de nos collègues, de nous-mêmes dans notre autonomie relative et croissante, même si elle n'est pas désirée, mais seulement inéluctable à cause de ce qui a été dit ci-haut : et à l'égard de nos étudiants qui ont besoin d'un rappel direct des leçons et

de la recherche auxquelles ils ont participé, dans une forme plus explicitement cohérente..

Ce premier volume se réfère à la première moitié d'un modèle de cours de composition architecturale qui a été expérimenté durant plus d'une décennie et qui a évolué progressivement dans le cadre d'une permanence substantielle des méthodes et des postulats. Pour une plus grande précision, l'exemple du programme effectivement dispensé l'année où ont été tenues les leçons est indiqué. Ce cours porte particulièrement sur le seul secteur des structures bâties au niveau de la « conscience spontanée », celles que nous appelons « de base », vues dans une gradation de dimensions qui vont de l'édifice au territoire, dans les limites de ce qui peut se faire dans un cours annuel. Il ne concerne donc pas le champ des structures « spécialisées » qui ont subi, en évoluant à partir des structures de base, un accroissement complexe d'« intentionnalité », de « conscience critique », quasi en proportion directe avec leur niveau de spécialisation pour assumer des fonctions particulières, non strictement inhérentes aux nécessités existentielles et primaires de l'homme : en conservant toutefois à travers la dérivation et l'échange continu avec les structures de base une évolution analogue, une marge constante d'adéquation à la « conscience spontanée » toujours agissante. Normalement, les structures « spécialisées » constituent le thème d'un second cours, que nous dispensons chaque fois que les vicissitudes de la didactique nous permettent de réaliser un cours biennal.

La première partie de notre premier cours concerne la « lecture du bâti de base », qui est précisément le sujet du présent volume. Une seconde partie fait normalement suite à celle-ci, sur « l'élaboration du projet comme individualisation intentionnelle du processus typologique », toujours en référence aux structures de base. Elle constitue une application expérimentale, conforme à la matière « composition architecturale », strictement reliée à la précédente « lecture ». De sorte que le programme de notre oeuvre, que nous intitulez *Composition architecturale et typologie du bâti*, en plus de ce premier volume, en comprendra un second qui sera intitulé *Le projet dans le bâti de base*. De manière analogue, il faudra, mais certainement pas à brève échéance étant donné la complexité du sujet, préparer deux autres tomes sur les structures spécialisées, qui s'intituleront symétriquement *Lecture de la typologie spécialisée* et *Le projet dans le bâti spécialisé*, de façon à compléter le cadre de notre didactique.

Il est utile de préciser cependant que nous ne comprenons pas les termes « lecture » et « projet » comme antithétiques : nous considérons qu'une lecture est telle seulement si elle est « projetée », seulement si elle est réalisée à l'intérieur d'une grille conceptuelle rigoureuse, dans un échange continu avec l'examen

direct de structures du réel. Nous nous basons essentiellement sur la diachronie, sur l'évolution des structurations. Nos instruments méthodologiques présupposent constamment la « reconstruction » des processus de formation, pour laquelle il faut une mécanique mentale spécifique, intrinsèquement liée au projet. Nous considérons pareillement que l'élaboration du projet doit se réaliser dans une confrontation continue entre ce qui est déjà et ce que nous faisons, donc dans une « lecture » continue, si nous voulons produire des objets bâtis réalisés de façon non velléitaire ni individualiste. Nous n'avons pas voulu rendre les titres plus complexes, toutefois il aurait été plus explicite de parler de « lecture-projet » pour insister sur le lien dialectique, sur le caractère substantiellement indissoluble des deux termes qui ne peuvent être séparés que de manière pragmatique, instrumentale : en rappelant cependant la nécessité d'une identité fondamentale entre la manière de lire la réalité et la manière d'intervenir avec une conscience mature.

*Gianfranco Caniggia*

## 1. INTRODUCTION : POSTULATS ET ÉNONCÉS

## 1.1. LA CRISE DE LA PRODUCTION ET DE L'ENSEIGNEMENT DU BÂTI

Dans les facultés d'architecture, les cours de composition architecturale se sont progressivement transformés au cours des dernières décennies. En général, il en résulte une relative impossibilité de définir, dans la vaste gamme des méthodes et des attitudes des enseignants, le champ disciplinaire de la matière et une spécificité unitaire d'intérêts, qui ne soit pas une approche générale à l'élaboration du projet, souvent déclarée, mais insuffisamment réalisée dans la pratique : parfois pas assez accentuée non plus pour qu'on puisse distinguer la composition architecturale d'une autre discipline. Il y a donc clairement une crise de la matière, qui est surtout **une crise d'identité**, une crise de la spécification des limites de la discipline. Il en résulte que les responsables d'un cours ont l'obligation de préciser au préalable ce qu'ils entendent par « composition architecturale » et comment ils entendent développer l'enseignement dans le cadre des conditions qu'ils considèrent utiles et nécessaires au service que la discipline doit fournir : bref, en d'autres mots, de préciser quels sont les **contenus**, quelle est la **finalité**, dans quelles **limites disciplinaires**, avec quelle **méthodologie**.

Dire qu'une discipline est en crise peut sembler un jugement négatif : en effet, une crise est toujours synonyme de désarroi pour celui qui est directement impliqué, pour celui qui la subit. Il n'y a pas de doute toutefois qu'une crise se produit lorsqu'une structure quelconque s'avère inefficace, dans la formulation atteinte précédemment, à s'adapter à une condition de nécessité nouvelle et différente : ce qui rend implicite un **aspect positif de cette crise**, en tant que force d'adaptation, que **travail de rééquilibrage** en rapport avec une **réalité changée**. On peut esquisser brièvement l'histoire de la crise de la composition, peut-être de façon réductrice. Une certaine codification, bien que partielle, de cet enseignement prévalait au moment de la formation des premières « écoles supérieures d'architecture » — c'est-à-dire dans les années '20 et '30 — : une codification qui a montré rapidement une certaine inadéquation si nous voyons que dès la décennie suivante, les poussées innovatrices étaient telles qu'on a dû remplacer ce type **de codification**, basé sur un système de règles formelles **dérivées des académies**, par une sollicitation générale de l'imagination personnelle de chaque étudiant, opérée dans un rapport direct avec chaque enseignant ; dans le cadre d'une méthodologie exclusivement **expérimentale, dans l'« atelier »**, et qui vise une conception du projet lourdement encline au caractère exceptionnel de l'esthétique du produit, à la « **personnalisation** » du produit même, causée par une sorte d'apport individuel double, celui de l'étudiant singulier et celui de l'enseignant singulier. Le **mouvement moderne** était donc entré dans l'enseignement presque uniquement dans le

sens d'une désaffectation globale des codifications académiques ; disons presque **seulement pour ses valeurs d'opposition**, négatives par rapport aux formulations précédentes. Du reste, on ne cherchait pas non plus une nouvelle codification programmée, au contraire, on y voyait un danger, implicite au fait de proposer une nouvelle académie avec d'autres règles, mais toujours une académie tout de même. Au-delà des postulats plus ou moins maximalistes des protagonistes du mouvement moderne, ce qui a fait office de codification académique a été l'effet, assumé dans le sens de l'imitation, des oeuvres des **« maîtres »** du mouvement lui-même. Il en résulte en effet une sorte de **nouvelle académie fondée sur une partita à trois**, une sommation ou, dans les meilleurs cas, une synthèse de trois **« personnalisations »** du produit : celle du **« maître »** choisi comme modèle, celle de l'**étudiant** et celle de l'**enseignant**.

Ce qui n'était pas changé toutefois, par rapport à la vieille académie, était la conservation radicale d'une conception traditionnelle du rôle de l'architecte, comme auteur de produits exceptionnels, comme créateur de formes nouvelles, opposé aux **façons de construire** utilisées avant que chacun ne cherche à réaliser son acte créateur. Ainsi, parallèlement, on considérait la composition comme une matière propre à développer la créativité individuelle, entendue dans un sens spécifiquement personnaliste, afin de favoriser l'hétérogénéité des produits, l'imagination velléitaire et esthétisante, adhérant à une formule extraordinairement efficace pour former un architecte capable de remplir une commande (relativement importante selon qu'elle est publique ou privée) en livrant un produit consommable, volontairement opposé à n'importe quel contexte, à n'importe quel bâti existant, à n'importe quelle continuité sociale. Il est symptomatique que l'apport des matières attenantes à **l'histoire de l'architecture**, liées elles aussi à la lecture **des exceptions, des émergences et à la mythification** des architectes, des **« maîtres »** du passé, a souvent concouru à cela.

Une telle forme de didactique s'est généralisée dans presque tous les enseignements de la composition (sauf en de rares exceptions, d'autant plus méritoires : d'abord, entre toutes, la redéfinition de la matière réalisée au moyen d'une dialectique serrée développée à Rome par **Saverio Muratori**, basée sur l'analyse du bâti existant et sur les conditions conceptuelles et éthiques de l'activité humaine de bâtir). Elle a perduré jusqu'à **la fin des années soixante**, quand l'inadéquation évidente d'une telle pseudo méthodologie au rôle social changé de l'architecte, liée à la généralisation, sous le titre de composition architecturale, de plusieurs matières à divers titres — éléments d'architecture et relevés des monuments, éléments de composition, caractères distributifs des édifices — a mené à une série de tentatives d'établir des relations plus concrètes avec le monde de la réalité humaine.

Plusieurs de ces tentatives ont provoqué une certaine incertitude concernant les fins et les limites de la discipline : face à l'absence d'une méthodologie spécifique, on a **cherché de plusieurs parts à emprunter à d'autres disciplines spécifiques, telles que l'économie, la sociologie, la proxémique et la psychologie**, une certaine forme d'arrimage avec la réalité. Avec le résultat apparent d'enrichir le champ disciplinaire, mais finissant en réalité par éliminer toute possibilité d'identification d'une problématique spécifique. C'est ainsi qu'en pratique, il n'en est rien résulté d'autre qu'un **« supplément d'enquête »**, préliminaire à l'élaboration du projet, une sorte d'examen analytique, de **« rapport de faisabilité »** de chaque projet, qui a fini toutefois par être développé avec l'outillage méthodologique précédent, dans le sillage de l'imitation personnalisée des produits personnalisés des **« maîtres »**.

Quelques-uns des enseignements actuels de la composition architecturale, parmi lesquels le nôtre, qui découlent en général directement ou indirectement de la pensée, de la didactique et de la recherche de Saverio Muratori, ont compris le rôle de la discipline de façon radicalement différente.

Nous essayons donc d'énoncer notre position culturelle et la méthodologie de recherche et de didactique qui s'ensuit.

La crise de l'enseignement de la composition architecturale participe à une crise bien plus généralisée, celle de **la façon de faire et de comprendre le bâti**. Précisons tout de suite que pour nous, **la séparation traditionnelle entre le « bâti » et l'« architecture »** conserve toute sa validité, quoique la culture officielle ait depuis longtemps abandonné une telle distinction, en affirmant que **« tout est architecture »**. La distinction existe et elle reste insurmontable : pour nous, ce qui est renversé, c'est seulement la traditionnelle hiérarchie des valeurs associée à de tels termes, sur la base de laquelle l'architecture, plutôt l'Architecture avec un A majuscule est digne d'attention, d'évaluation critique, d'étude, et non le milieu bâti. La division, un temps habituelle, entre les objets architecturaux et les objets bâtis, entre les oeuvres **« majeures »** et **« mineures »**, subsiste, avec l'indication que par le terme **« bâti »**, on doit comprendre le cadre bâti général, qui est certainement le protagoniste le plus important du milieu anthropique et de son histoire civile. Le **terme architecture** peut demeurer réservé à ces oeuvres qui sont dérivées de la construction, au sein du milieu bâti, comme des **« émergences spécialisées »**, liées depuis toujours à une mécanique de production liée de près aux classes dominantes et aux diverses **« cultures officielles »**, imposantes par rapport aux produits développés de manière évolutive à partir de la base. Nous ne nous désintéresserons pas de l'architecture : nous chercherons toutefois à déduire les valeurs réelles, civiles, de sa dérivation même du bâti, à lire ainsi l'émergence dans le contexte, en **évitant de faire une « histoire des émergences »** parallèle et autonome : une histoire de

la littérature indépendante du processus de la langue parlée, dont la littérature découle nécessairement, c'est une histoire de la succession de personnages et de produits singuliers et non véritablement une histoire culturelle, une histoire civile, réalisée par la collectivité humaine.

Il est évident que nos villes ne sont pas conditionnées par le petit nombre d'oeuvres acceptées comme « architecture », mais par de très nombreuses, confinées à l'anonymat du bâti, dont l'histoire et l'évolution sont dédaignées par plusieurs savants de l'« histoire de l'architecture », liés aux mêmes conditionnements qui, en général, font encore de l'enseignement de l'histoire l'histoire des personnages, des événements, des guerres, en se désintéressant de la majorité de l'humanité qui, victime et champ opérationnel des personnages, des événements et des guerres, est l'authentique protagoniste de l'histoire de l'homme dans la production changeante et continue de son propre milieu civil. C'est l'histoire de l'humanité qui nous intéresse le plus, cette histoire qui commence à apparaître, non plus de façon sporadique, dans les études spécialisées de l'histoire économique et sociale.

Nous notons toutefois à quel point l'attitude « moderne » de tout appeler architecture est significative. Depuis deux siècles, c'est-à-dire, comme nous verrons, depuis que la crise est plus explicite, les mécanismes du pouvoir culturel, politique et économique propres à la production de l'architecture de tous les temps se sont étendus petit à petit jusqu'à envahir n'importe quel objet construit, n'importe quel produit incident sur le milieu humain. De sorte que ce qui manque, dans un panorama généralisé d'émergences, c'est un tissu connecteur de base global, unitaire.

Le moment actuel, en ce qui concerne le bâti, est caractérisé par de grandes discontinuités des produits et des intentions ; une discontinuité qui se traduit en pratique par la formation d'ensembles urbains faits d'objets fortement personnalisés, dotés de corrélations réciproques insuffisantes. Si on ne rencontrait qu'une variété de produits, mais une constance d'intentions de la part de ceux qui font le bâti — pas nécessairement les architectes — ou de ceux qui le commandent, nous pourrions penser qu'on peut remédier à la crise de discontinuité en agissant sur les acteurs, à travers une préparation plus adéquate, même scolaire, dans ce sens qu'une telle crise correspondrait à une incapacité des concepteurs ou des clients d'obtenir un produit conforme à leur volonté unitaire. S'il y avait seulement une hétérogénéité d'intentions, mais une homogénéité des produits, la crise ne serait pas généralisée de façon aussi évidente ; nous pouvons dire qu'au-delà des intentions, il existerait une constance des développements typologiques, une continuité d'évolution qui empêcherait les intentions subversives de changer le produit (par exemple, l'opposition entre la production d'un Bernini et

celle d'un Borromini, différentes dans les intentions, mais toujours liées dans les produits par une adhésion commune, au niveau de la conscience spontanée, à une continuité de conditions typologiques).

La crise est explicite justement parce qu'elle implique des divergences simultanément dans les intentions et dans les produits, cela n'exclut toutefois pas qu'il y ait encore une différence, un manque de correspondance à l'intérieur de chaque acteur, entre ce qu'il veut et ce qu'il fait, entre son intention et sa capacité de la réaliser dans un produit. La conséquence de cette situation est telle que chacun travaille en ignorant apparemment ce que fait le voisin, à l'enseigne de l'individualisme le plus total et dans une absence totale de conscience du fait qu'il fournit de toute façon, avec sa propre oeuvre, un apport à un cadre global de relations, conséquence indispensable du bâti à n'importe quelle époque. Les architectes ne font pas autre chose que de proposer, pour chaque oeuvre bâtie, ne serait-ce qu'une petite maison au milieu de milliers d'autres, une « émergence », un monument élevé à soi-même : le résultat est un panorama bâti qui présente, parce qu'il est fait de monuments propres à chaque individu qui agit, toute la monotonie que peut avoir un fouillis indéfini d'objets apparemment différents, sans relations entre eux ou avec des relations insuffisantes. Un panorama d'exaspération de l'individualité qu'on ne s'est jamais donné dans le passé et qui peut seulement (c'est peut-être banal de le dire, tant c'est reconnu par tous) évoquer le cimetière, fait par antonomase de monuments insuffisamment reliés. En réalité, un bâti descriptif d'un moment où l'on parle de société et on oeuvre à la dissociation : une architecture de consommation, dans laquelle le produit ne parvient pas à être fini avant d'être dépassé, dans une surenchère continue entre individus isolés, qui est en corrélation avec les mécanismes capitalistes de la concurrence et représente bien la spéculation, qui n'est rien d'autre qu'un avantage économique de l'individu au détriment de la collectivité. Le produit architectural ne se manifeste pas comme autre chose que l'affirmation du code, de la signature de celui qui l'a inventé, comme la spéculation qui tend constamment à l'abus de pouvoir concurrentiel au détriment des autres, qu'ils soient opérateurs ou usagers.

L'énoncé qui précède ne peut rester au plan de l'affirmation de l'existence d'une crise : pour devenir conscience agissante, il faut, d'un côté, en comprendre les raisons historiques, le moment du début, ses premiers symptômes, son procédé jusqu'à nos jours ; d'un autre côté, il faut en proposer le dépassement. Nous chercherons à le faire à travers quelque chose de plus qu'une lueur d'espoir qui vient de la continuité, commune à tous les produits bâtis passés et actuels, ignorée par les acteurs et les usagers, qui existe pourtant, qui est vitale et qui est la continuité profonde et constante des processus typologiques.

Nous cherchons donc à comprendre le pourquoi de la crise en en saisissant un des aspects les plus évidents, que nous pourrions appeler la « crise du langage du bâti » dans l'acception la plus ample d'un tel terme, qui présuppose la manière de participer, de « lire » le bâti liée au « faire » le bâti même, tous les deux intégrés dans un système de notions spontanément conventionnelles, communes à l'usager et à l'opérateur à l'intérieur d'une même aire culturelle. L'utilité de partir d'un tel aspect tient surtout à l'évidente symétrie de comportements entre le langage du bâti et le « langage » en général (comme complexe d'instruments qui servent à la communication entre les individus dans une même aire culturelle, rendue homogène parce qu'elle est unifiée par l'usage de la langue parlée ou écrite qui caractérise un environnement territorial) ; et à la comparaison entre quelques aspects du langage et d'autres, concomitants, du langage du bâti, en profitant des sciences du langage désormais consolidées et depuis longtemps florissantes (tandis que dans le champ du bâti, on est encore aux origines, ne pouvant pas reconnaître comme pertinent ce qui découle de « l'histoire de l'architecture », affiliée à la critique des arts figuratifs et intéressée surtout aux émergences, certes pas au bâti : dont on peut dire que l'étude a commencé seulement en 1954, quand Muratori a commencé ses cours à Venise et plus tard, quand il a produit l'œuvre fondamentale *Studi per una operante storia urbana di Venezia*, 1959).

Nous empruntons à la linguistique quelques aspects et concepts : la notion d'aire linguistique, par exemple et celles relatives aux processus de transformation d'une langue. Nous savons par la linguistique comment le processus de formation de la langue italienne s'est produit. Encore avant, la généralisation du latin en Italie avait dû tenir compte de l'existence antérieure de langues et d'aires linguistiques localisées, différenciées d'un peuple à l'autre.

Le latin s'est diffusé en se superposant aux langages locaux et il s'est modifié à son tour au contact de ceux-ci au point qu'on peut dire que le latin, disons du V<sup>e</sup> siècle, est profondément différent de celui généralisé au 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Le latin généralisé n'a pu faire autrement que d'accepter des survivances linguistiques au niveau des dialectes, c'est-à-dire de préférences particulières localisées pour des modes syntaxiques, grammaticales et pour des vocables qui découlent des préexistences introduites, lieu par lieu, dans l'usage de la langue latine même. Au point qu'à la chute de l'empire, ce sont justement les dialectes qui, en se consolidant localement et en profitant de la raréfaction des échanges entre un lieu et un autre, ont provoqué la formation de langues locales dont on peut dire, grosso modo, que chacune est un mélange entre l'ancienne langue localisée et la moins ancienne généralisée. Nous savons comment ensuite la formation de nouvelles langues généralisées, les langues « romanes », parmi lesquelles l'italien, a correspondu à une nouvelle généralisation des échanges entre les diverses aires. Celui-ci, toutefois, continue à

admettre en son sein la présence éloignée de tout le processus antérieur, rendu de manière nouvelle sous la forme de dialectes localisés, prêts à prendre à leur tour les fonctions de langue suite à une éventuelle fracture du contexte civil qu'est actuellement la nation italienne : un italien qui n'est pas le toscan, étant donné que dans son expansion il a été modifié à son tour, en absorbant et en demeurant influencé par les préexistences. Eh bien, on peut dire qu'une **crise du langage** est survenue ponctuellement à **chaque moment d'expansion** ou **de localisation**, de croissance ou de décroissance. On pense à ce qui est advenu, à une autre échelle, de la langue de Rome au contact de l'aire hellénisée et comment non seulement la langue, mais toute la culture romaine est demeurée profondément modifiée, traumatisée par l'impact plus immédiat avec la Grèce à l'acte de la conquête.

La **crise actuelle du langage du bâti** peut être vue de la même manière, comme une **crise de contact entre des aires linguistiques différenciées**, plus précisément entre l'aire linguistique occidentale, homogène, même si elle s'est dialectisée dans une pléthore de comportements locaux, et les aires des autres pays, des autres continents, entrées seulement récemment en contact avec la première. C'est seulement un parmi tant d'aspects de la crise civile provoquée par la généralisation au niveau mondial de la colonisation culturelle, réalisée sur une échelle jamais atteinte auparavant dans la culture de dérivation occidentale.

Le phénomène s'était produit plusieurs fois, plus ou moins visiblement, en Occident : par exemple au moment où se superpose à l'aire bâtie la plus liée à l'usage des **structures d'origine maçonnerie**, celle de la Méditerranée, un effet de l'Europe septentrionale, associée à l'usage **des structures ligneuses**. Au langage du bâti qui s'est dialectisé sur une échelle locale dans le « roman » (on pourrait dire « les romans » au pluriel dans ce sens, en symétrie avec les langues romanes), se superpose le « gothique » : généré à son tour par la réaction des structures ligneuses nordiques recolonisées, en leur temps, par l'aire maçonnerie durant l'empire. Il y a une réaction différente dans les aires soumises à l'invasion d'un nouveau style : l'Italie, considérant qu'on ne peut certes pas dire que le XIII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> sont des siècles d'isolement culturel par rapport au reste de l'Europe, résiste tellement au gothique qu'elle n'en accepte que les suggestions linguistiques à petite échelle, presque sous la forme de décorations, de sorte qu'on ne peut pas dire que les églises d'Arnolfo ou la loggia des Lanzi présentent un aménagement gothique, comparable aux cathédrales françaises et allemandes. Il est intéressant de noter comment la récupération d'un langage plus en rapport, d'une part, avec les origines maçonneries et les préexistences linguistiques romanes et romanes et capable, d'autre part, d'assumer la leçon gothique d'une lecture plus ponctuelle des connotations structurales, s'est réalisée avec la Renaissance, qui naît et qui s'affirme, non par

hasard, là où naît et s'affirme la langue italienne, tous les deux comme des langages qui généralisent les dialectalismes précédents. Ce qui advient ensuite dans l'aire qui avait produit le gothique est évident ; la Renaissance italienne se compare avec les Renaissance française et allemande : ces dernières présentent tous les caractères d'une capitulation suite à une invasion ennemie, faites comme elles le sont d'organismes sériels, gothiques, de filiation ligneuse, à peine réaménagés à travers des éléments à petite échelle, dérivés du langage maçon venu d'Italie, sous la forme de décoration et c'est tout. La situation du XVIII<sup>e</sup> siècle européen atteste l'homogénéité du langage architectonique, mais avec de forts dialectes qui distinguent les aires, ou mieux, des sous-aires locales à l'intérieur du langage commun.

Le moment dans lequel les symptômes d'une crise du langage architectural commencent à se faire plus évidents semble être l'interférence, de plus en plus massive, des « exotismes », c'est-à-dire d'explorations dans des langages différents du sien propre, du fait de s'emparer au niveau de « vocables » d'éléments qui sont d'abord superposés à un corps structural qui continue toutefois les développements typologiques locaux, puis qui l'invalident toujours plus, petit à petit, avec des coupures plus profondes. De telles explorations et de tels emprunts commencent à faire douter du patrimoine culturel occidental comme l'unique existant : la crise se manifeste comme une crise de confiance dans les comportements hérités, s'apercevant de l'existence d'autres comportements d'aires étrangères qui se sont développés de manière autonome. Nous pourrions situer un tel début à l'intérieur du XVIII<sup>e</sup> siècle et encore avant, mais certainement dans une forme plus répandue à la fin du siècle.

L'artisan vénitien commence à superposer, de manière emblématique, des décorations à « chinoiseries » à la « commode » qui conserve et développe toutefois sa structure héritée ; les fabriques de porcelaines copient, dans la décoration non dans la forme, celles des chinois ; la Compagnie des Indes importe et reproduit des produits exotiques. C'est donc à l'enseigne des « exotismes » que la crise se révèle : c'est la confusion du langage, la tour de Babel du bâti, avec le surgissement d'une nouvelle forme d'« exotisme » exercée dans le temps ainsi que dans l'espace : l'acceptation de moments désormais passés du processus de formation linguistique de l'aire occidentale elle-même comme récupérables pour la lecture des structures alors actuelles, qui est à la base première du néoclassicisme, puis du néogothique, du néo-roman, du néo-rennaissance, etc., au fur et à mesure que l'historicisme de source illuministe enquête sur les époques passées, mais aussi en relation avec une coïncidence de phase dans la préférence des lectures d'un niveau d'organicité différencié.

Il y a un double exotisme, spatio-temporel, celui induit par la connaissance des aires linguistiques différenciées (Égypte, Inca, Maya, Grèce), éloignées dans le temps et dans l'espace, avec des répertoires linguistiques qu'on tente d'appliquer aux dérivés du processus typologique occidental, mais toujours comme décoration superposée.

À la fin du XIX<sup>e</sup>, la situation était telle qu'il ne pouvait en résulter que le manque de foi le plus absolu dans la survie d'un langage architectural enraciné, en tant que tel, dans la continuité avec le passé. Pour utiliser une comparaison dans le champ de la langue parlée, c'est comme si chacun, par l'absurde, ayant abandonné le processus de transformation de la langue italienne, parlait indifféremment, en même temps ou aussitôt après, l'italien du XIII<sup>e</sup>, du XV<sup>e</sup>, le grec ancien, l'égyptien ancien mais, c'est important, pour dire les mêmes choses, qui appartiennent au besoin de communication du moment. Dans les produits bâtis qui s'ensuivent, personne qui ne soit notablement dépourvu ne pourrait confondre un édifice néogothique avec un édifice gothique, ni la décoration en style égyptien d'une salle néo-égyptienne avec un produit réellement égyptien, ni la Madeleine avec un temple antique ; l'architecture du XIX<sup>e</sup> finit par être inéluctablement identifiable comme du XIX<sup>e</sup> (sauf dans les rares cas d'un petit nombre d'édifices spécialisés dans lesquels une transformation typologique insuffisante peut relativement prêter à confusion, comme c'est le cas, par exemple, de la Votivkirche de Vienne). C'est un effet évident de la continuité des processus typologiques, qui peuvent être maquillés, introduits dans un langage non pertinent, à l'intérieur de certaines limites, mais qui ne peuvent faire autrement que de demeurer essence civile, continuité culturelle, cachée dans des intentions étrangères, mais toujours vitale.

La possibilité de choix dans plusieurs répertoires linguistiques, ou mieux paralinguistiques, personnalise, rend le produit architectural toujours plus comme un code individuel : tout ce qui suit semble être le développement progressif d'une série de langages, à la limite un par architecte, toujours plus individuels. De fait, ils ne constituent donc en rien des langages qui, par définition, sont tels seulement du moment qu'ils sont enracinés dans un environnement civil et appartiennent à la collectivité individualisée en celui-ci. En fait, les instances à la base de ce qu'on réunit généralement sous le nom de Mouvement moderne, sont extrêmement légitimes : ses protagonistes assument comme devoir moral la nécessité de reconnecter l'édifice avec sa lisibilité, le produit au langage, justement pour assainir la scission héritée du XIX<sup>e</sup> siècle, si nette qu'elle identifie deux personnages spécialisés différemment comme « préposés aux travaux » : l'ingénieur qui fait la maison, l'architecte qui lui donne son aspect. Mais ce qui se produit à cause de l'absence d'un héritage linguistique cohérent, d'une continuité, c'est la réduction évidente de la lecture de l'édifice, d'un côté, à des phénomènes

lisibilité =  
visibilité

**élémentaires**. Jusqu'ici, il en résulte peu de mal pour le contenu de la communication sur la base anthropique généralisée que ceux-ci contiennent ; mais d'un autre côté, face à l'insuffisance de ceux-ci pour faire lire les édifices qui ne sont ni primitifs ni élémentaires comme dérivation typologique, qui sont au contraire le fruit de ramifications spécialisées toujours plus évoluées (il suffit de penser à la pléthore d'édifices spécialisés dont nous nous servons maintenant) on assiste au redéveloppement de phénomènes élémentaires au moyen d'un **expressionnisme**, d'un forçage d'un seul ou d'un petit nombre d'éléments de l'édifice au détriment des autres, ou plutôt au moyen d'une valorisation dirigée du rapport réciproque entre les composantes d'un organisme ; bref, à travers l'exaltation de l'expressivité d'un élément dans une opposition toujours traumatique, au détriment des autres éléments. En d'autres mots, c'est l'« expressionnisme », un terme qui, loin de devoir être limité à l'identification du mouvement homonyme, semble être la constante de tout le bâti depuis les derniers cent ans, de toutes les expériences, de tous les mouvements, de toutes les modes architecturales qui se sont succédées, en une répétition monotone qui voit légitimer à chaque fois le vieux à travers le nouveau, le -isme à travers le néo-isme.

On fait un édifice comme s'il était constitué seulement de pilastres, de travées, de la seule paroi ou de la seule charpente. Il y a une chose qu'on réfute décidément, c'est la combinaison optimale et dans un juste rapport réciproque de tout ce qui existe dans l'édifice, parce qu'elle ne produirait pas du « nouveau », considéré comme synonyme de « beau ». Nous avons maintenant un **répertoire stylistique** et un **langage** pour chaque **individu** ou **groupe élitiste** d'individus et la compréhension des autres continue à se produire seulement à travers des phonèmes élémentaires : ce que nous réussissons à comprendre, à grand peine, d'un produit architectural, est ce qui ressemble encore à ce que nous connaissons : la porte, les fenêtres et les choses semblables, mais il est déjà difficile de saisir la manière dont l'édifice se soutient, de distinguer ce qui est portant de ce qui est porté, ce qui protège de ce qui soutient, l'architecture d'aujourd'hui requiert une communication élémentaire mais compliquée d'expressionnismes voulus qui empêchent la lecture de toutes les composantes corrélées pour former un organisme.

Le miroir de ces phénomènes est la **personnalisation de l'histoire et de la critique de l'architecture actuelles**. On ne réussit plus à comprendre une oeuvre si on ne la compare pas avec les autres du même auteur, à l'intérieur de **l'histoire personnelle** de celui-ci, qui seule réussit à « justifier » un produit. C'est ni plus ni moins ce qui se produit en peinture, où une oeuvre, disons de Capogrossi, a un sens seulement si elle se réfère à d'autres oeuvres du même peintre. Nous sommes très loin de ce type d'appréciation que nous pouvons encore avoir pour un tableau anonyme du XIV<sup>e</sup>. Ce

qui compte aujourd'hui, c'est la signature, l'appartenance d'une oeuvre au monde de son auteur. Aujourd'hui, un édifice comme un tableau, s'il est « anonyme », n'a ni histoire ni possibilité de compréhension. Une personnalisation qui a des racines anciennes, certainement depuis la Renaissance et peut-être avant, mais au niveau des émergences, des édifices nobles de la classe dominante, limités comme tels à un nombre réduit d'objets, imposants par leur nature par rapport à un panorama unitaire quantitativement dominant et réalisé à travers les intentions linguistiques collectives. **C'est seulement notre temps qui a étendu le personnalisme à la totalité des objets bâtis, laissant à peine indemne le bâti des déshérités, des sous-prolétaires, les baraques. Apparemment, ce que nous possédons est un cloaque de langages qui ne sont pas dignes d'être définis comme tels, auxquels il manque la fonction fondamentale d'un langage qui est celle de communiquer, de comprendre et de faire comprendre.**

Quelles sont les façons de **tenter de résoudre la crise**? C'est ce que nous tenterons d'énoncer, maintenant, comme fondement et but principal de nos cours. Cela réside dans la constatation fondamentale qui découle des « parentés » qui ont été notées dans les pages précédentes : au-delà des para-langages personnalisés dont l'architecture d'aujourd'hui tire profit, **un patrimoine de continuité civile** demeure inaliénable, représenté par une **substantielle adhésion au processus typologique**, un patrimoine caché au-delà des composantes intentionnelles que l'architecte lui superpose dans son oeuvre : la valeur d'usage même de celle-ci, ce qui fait d'une oeuvre abstraite une maison habitable au-delà des apparences, ce qui est le vrai langage qui se perpétue, constamment en transformation organique, mais toujours aussi enraciné dans son processus de formation ancien. C'est ce qui fait la maison néogothique du XIX<sup>e</sup> siècle ou de la Renaissance, ce qui la date et qui la situe, ce qui l'individualise dans le temps et dans l'espace en la rendant historique. C'est ce que l'architecte doit constamment accepter encore aujourd'hui, au plan de la conscience spontanée, comme frein, comme empêchement à l'expansion de ses élucubrations personnelles. C'est cela qui nous intéresse et c'est cela que nous voulons extraire d'une réalité que seule la perpétuation de la scission positiviste dans le bâti **entre ce qui est et ce qui apparaît** nous empêche de saisir aussitôt dans un **paysage bâti, qu'il suffit d'examiner** à fond et avec des instruments appropriés pour qu'il apparaisse substantiellement unitaire et non plus comme un cloaque d'intentions individualisées. C'est notre conviction **qu'il n'y a qu'un moyen de résoudre la crise**, étant donné qu'il est illusoire de vouloir en sortir avec des méthodes empruntées à des sciences particulières qui ne peuvent résoudre une crise sectorielle. Cette manière consiste à **vérifier, au-delà de la confusion des langues, ce qui subsiste et demeure actif de la continuité du processus typologique**. Cela s'obtient en comparant les produits bâtis contemporains avec ceux du passé, en expérimentant

paesaggio  
costante

processo

que les développements typologiques continuent dans la constance des organismes structuraux-distributifs, conséquence du processus typologique de toujours, malgré la variété des intentions subversives superposées. Seule la conscience critique d'une telle présence déterminante et de la constance des développements, des transformations organiques qu'elle porte, peut légitimer une manière unitaire de lire et de faire le bâti et indiquer la voie pour remédier à la crise.

## 1.2. EXEMPLE DE PROGRAMME DIDACTIQUE

En rappelant que ce texte résulte de la progression des leçons de nos cours, nous considérons utile de rapporter comme exemple le programme de cours de composition architecturale II D réalisé à la faculté d'architecture de Florence durant l'année académique 1975-76, brièvement commenté, de manière à pouvoir être compris, en partie comme un résumé des postulats précédents et en partie comme une anticipation des thèmes qui suivront.

Ce programme naît de l'interpolation de deux textes : la partie en mi-gras peut être lue comme des « précisions de programme » récapitulatives de la méthodologie employée dans notre enseignement de la composition architecturale, le reste du texte comme le développement des contenus de notre didactique.

Nous pensons qu'il est utile de comparer les deux textes, élément par élément, pour pouvoir vérifier si le programme et la didactique sont conséquents.

### **Le programme est basé sur la nécessité de prendre conscience de la crise de l'architecture contemporaine...**

Nous entendons évaluer le moment architectural actuel comme « critique », avec tout ce qu'un tel attribut comporte de bien et de mal, dans un groupe civil ; la crise est un état de désarroi pour celui qui la vit, mais elle est un désarroi nécessaire à un nouvel arrangement ordonné, plus largement inclusif que le précédent. Les moments récurrents de crise résultent normalement de la croissance dimensionnelle d'une aire culturelle au détriment des aires contiguës : cela provoque une superposition de cultures et une nécessité de médiation réciproque, avec une perte de confiance conséquente dans la culture héritée de la part de l'aire expansée, donc une « crise » dont la solution survient après un intervalle d'oppression des cultures conquises, à travers la refonte d'un nouveau cadre culturel de médiation entre celles-ci et celle-là. La crise actuelle est toujours plus explicite depuis 1700 jusqu'à aujourd'hui, mais elle a déjà des racines dans la récupération critique commencée à la Renaissance.

### **et de tenter de la résoudre à travers l'examen critique...**

Une crise comporte une carence progressive de « conscience spontanée », c'est-à-dire des comportements hérités et qui varient de manière évolutive, homogènes parmi tous ceux qui appartiennent à une aire culturelle, auxquels le singulier s'adapte par participation spontanée, non réfléchi. La crise comporte l'expansion pareillement

progressive de la « conscience critique », ce qui signifie l'exigence d'opérer par choix réfléchis, à cause d'une incapacité momentanée de reconnaître les comportements codifiés collectivement qui continuent cependant d'exister à l'état latent. La « crise » commence dans les produits de la classe dominante et s'étend ensuite aux produits de la culture de base. Dans de telles conditions, il est obligatoire de tirer profit de la conscience critique en la dirigeant vers la récupération des comportements collectifs latents surtout dans les produits de base, en abandonnant autant que possible le manque de rendement dû au caractère personnalisant réducteur qui caractérise tout choix critique.

**des processus de formation et de transformation des structures anthropiques...** En fait, la personnalisation des produits, c'est-à-dire l'hétérogénéité substantielle des interventions singulières, fruit des choix dans un vaste répertoire, accompagne chaque moment de crise, ne favorisant pas tellement une expérimentation propre à faciliter la solution, mais constituant plutôt un obstacle continu dû à une affirmation velléitaire individuelle de refus des comportements codifiés. C'est notre intention, pour cela, d'appliquer la conscience critique à la compréhension de la structuration spontanée du milieu et, dans la conviction que « structure » et « histoire » coïncident, dans ce sens que tout moment structural est explicable comme conséquence du précédent et matrice du suivant, nous assumons comme instrument de lecture le processus d'évolution du milieu anthropique, lisible comme unitaire, homogène et organique. Le milieu acquiert de tels caractères à cause des mécanismes d'autocorrection qui résultent du fait que celui-ci est le produit d'une collectivité qui opère dans le temps et dans l'espace, non par une somme numérique d'interventions individuelles, au contraire, par une limitation continue et progressive de l'influence de chaque intervention singulière dans le contexte du milieu ; cela produit une « planification spontanée », garante du meilleur rendement des apports singuliers, lisible comme « structuration du milieu ».

**dans l'éventail des objets bâtis, de l'édifice au territoire, concernés par l'activité de planification...** L'examen de l'évolution des structures ne peut pas être conduit en se limitant aux objets d'une seule échelle dimensionnelle, étant donné que le milieu est un organisme unitaire d'organismes composants. Cela implique que la compréhension, disons d'un édifice particulier, est partielle si elle conduite à sa seule échelle : elle dépendra de la corrélation entre celui-ci et les édifices précédents ou suivants, mais aussi de son rapport avec les édifices coprésents au sein de l'agrégat, avec l'organisme urbain entier et avec le système des structures territoriales. Pour intervenir, il est indispensable que l'architecte connaisse des instruments propices à la compréhension d'un objet de chaque échelle singulière et, en même temps, ait conscience que dans chaque cas, la compréhension et l'intervention ont une incidence

sur l'échelle des objets contenus et contenants, plus petits ou plus grands que l'objet lui-même.

**si on veut en déduire l'organisation d'une méthode...** Avec cela, nous n'entendons pas fournir aux étudiants des formules préfabriquées : la solution de la crise n'est pas entre nos mains, comme elle n'est pas entre celles de n'importe qui d'autre. On souligne donc notre intention de transférer le plan d'une méthode sur la base des expériences réalisées : une méthode qui a toutefois atteint les caractères d'une « science spécifique du milieu », de façon encore rudimentaire. Après la crise des sciences positivistes et de leur « infailibilité », du moment que s'est enracinée la conviction que, pour être telle, une science a besoin des facultés fondamentales de : vérification sur le réel, application au réel, capacité de s'autocorriger-s'infirmer à l'intérieur de ses postulats, spécificité du champ d'application, on considère que la méthode que nous appliquons correspond à la définition de science.

**capable de soutenir les acceptions possibles de l'activité des futurs architectes...** Étant donné les possibilités d'emplois des architectes, dont (heureusement) seulement un pourcentage négligeable développera une pratique traditionnelle, et leur service réel dans la communauté, nous croyons encore plus évident d'étendre à tous les objets bâtis, même à ceux traditionnellement considérés pertinents à l'« urbanisme », la thématique d'un cours de composition architecturale, terme à comprendre plus justement comme « science afférente à l'examen de la cohérence (coexistence) entre les objets du milieu anthropique ».

**en provoquant un intérêt pour une recherche et une expérimentation homogène...** De fait, dans la crise plus générale, la crise particulière d'identité des architectes est voyante, elle est soulignée actuellement par les activités hétérogènes qu'ils commencent à exercer : en empruntant et en utilisant en dilettantes les instruments de disciplines spécialisées de natures diverses (psychologie, sociologie, économie, etc.) ils provoquent un hiatus fatal entre les enquêtes et le produit, dans ce sens que, celui-ci ne dérivant pas automatiquement de celles-là, la prévision d'une nouvelle réalité passe constamment à travers les moyens traditionnels et obsolètes de l'invention individuelle. C'est pourquoi on ignore la possibilité d'existence d'une science spécifique du bâti et, au sens large, du milieu, dans laquelle la recherche et l'expérimentation, la lecture et le projet, découlent de manière unitaire d'une activité identique finalisée différemment.

**qui excluent les évasions personnelles...** Garantissant ainsi que l'architecte dépasse les reliquats d'attitudes envers le produit individuel, envers l'affirmation personnelle basée sur les mécanismes

*lisible*

*Relax del process*

*diacronique*

concurrentiels de la consommation, pour assumer le rôle de « technicien de la disposition ordonnée du milieu », attentif à ce que sa propre oeuvre vise le service de la communauté civile : à ne pas faire, comme cela advient encore normalement, particulièrement aujourd'hui, un monument au client et à lui-même. Le client et l'architecte sont associés dans l'insertion dans les diagrammes de la spéculation, le premier par déférence au profit de l'individu au détriment de la collectivité : l'autre, l'architecte, en parallèle avec la spéculation et à son service, par déférence envers la singularité individuelle du produit au détriment de la globalité du milieu et des produits des autres.

**1° cycle : lecture des structures bâties.** Le cours comporte deux cycles : dans le premier (la lecture des structures bâties) on veut déduire la mécanique-dynamique structurale de l'examen direct du milieu anthropique ; dans le second (le projet comme individualisation intentionnelle du processus typologique) on applique les techniques d'intervention déduites de la structuration examinée dans le premier cycle.

**Leçon d'introduction : le bâti comme individualisation historique (spatiale et temporelle)...** Cela commence avec une leçon d'introduction où l'on énonce le fondement théorique de la lecture du milieu à travers sa formation et les instruments logiques relatifs, basés sur la distinction-réunification alternative par catégories qui doivent être déduites de la genèse même des structures, de leur transformation organique progressive dans le temps et dans les lieux, parce qu'elles sont internes à sa structuration et non appliquées de force.

**du processus typologique...** Cela implique la récupération des motivations des structures mêmes dans l'histoire, en avertissant que tout en continuant de tenir aux prémisses, surtout à l'exigence de la spécificité de la science du bâti, de telles motivations ne doivent pas être empruntées aux autres sciences particulières, mais provenir de l'intérieur du bâti même ; elles ne sont pas autre chose que les concepts formateurs qui se sont présentés, en changeant selon les époques et les lieux, comme le patrimoine culturel de chaque artisan au moment de la réalisation ou de la transformation de chaque objet bâti : c'est-à-dire les « types », qui forment, dans leur modifications progressives, le « processus typologique » dont les caractères physiques et l'existence sont donnés dans l'ensemble organique des produits bâtis existants ou ayant existé, individualisés à chaque moment et en chaque lieu.

**des matrices élémentaires aux dérivations complexes.** La réacquisition du processus typologique est indispensable à la compréhension des types, puisque ceux-ci sont liés les uns aux autres

par un rapport de dérivation dans lequel chaque type s'explique par le précédent et par le suivant. Le processus typologique mène, dans le temps, à une ramification progressive de structures de plus grande complexité, obtenues par la spécialisation progressive des précédentes. À la base éloignée du processus, nous trouvons des structures d'un caractère élémentaire évident que nous appelons précisément « matrices élémentaires ». Celles-ci et les structures successives, restent comprises, au niveau de composantes, dans les structures plus complexes : d'où l'exigence d'une connaissance critique du processus typologique pour comprendre les structures actuelles en en réduisant la complexité.

**Quatre leçons sur les caractères formateurs critico-opératoires de l'évolution du bâti sur quatre échelles opérationnelles concurrentes...** Dans la compréhension de l'évolution des types, il faut procéder graduellement dans les différentes échelles dimensionnelles, en veillant à ce que la succession des échelles ait la continuité nécessaire pour permettre l'examen de ce qui est assigné à chaque grandeur. C'est ce qu'on veut obtenir dans les quatre leçons suivantes qui vont, dans l'ordre de grandeur, de l'édifice, l'échelle la plus conforme à l'expérience quotidienne, existentielle, de l'homme, au territoire, siège global de l'ensemble des structures dans un environnement civil.

**coïncidant avec quatre niveaux-phases de compréhension progressive du milieu anthropique : ...** La progression dimensionnelle ne comporte pas seulement une quantification graduelle : celle-ci accompagne un développement parallèle de l'approfondissement de la compréhension : à partir d'un niveau élémentaire d'objets singuliers corrélés dans leur processus de formation (édifices-types de bâti) on passe à l'examen de leur mode d'agrégation dans une coprésence (agrégats-tissus) et à leur conditionnement réciproque dans un rôle-position individualisé (établissement-organisme urbain) pour en arriver enfin aux interactions entre les établissements-organismes urbains individuels liés de manière unitaire aux organismes de parcours et aux aires productives au sein de l'organisme territorial.

**1° — les édifices comme individualisations des types bâtis ; 2° — les agrégats comme individualisations des tissus typiques ; 3° — l'établissement et l'organisme urbain comme individualisations des connexions typiques entre les agrégats ; 4° — l'organisme territorial comme individualisation des connexions typiques entre les établissements et les organismes urbains qui coopèrent avec les organismes viaires et productifs.** Dans les quatre leçons, on passe de la connaissance positiviste du type dérivé statistiquement, *a posteriori*, à sa définition comme concept (synthèse

*a priori*); on examine la dialectique entre matrice et dérivés et la ramification des « filons typologiques » différenciés; on affirme l'exigence de référer la genèse des types spécialisés au bâti « de base » résidentiel, établissant la prééminence du bâti considéré mineur par rapport au bâti noble, miroir de la classe dominante, renversant l'optique usuelle qui privilégie les « produits d'auteurs », surtout dans le champ de « l'histoire de l'architecture » officielle; une prééminence donnée par l'adhésion non intentionnelle à l'expérience commune qui caractérise la première, fruit de la conscience spontanée; opposée à la relation indirecte typique de la seconde, à cause de l'intentionnalité de l'auteur et du client qui invalide le processus de formation unitaire. En partant ensuite du sens commun d'agrégat, comme ensemble numérique d'édifices, on en examine le système de relations dues à sa genèse et à son expansion progressive, à travers les caractères différenciés du système de parcours et la formation progressive des subdivisions du tissu. Après la définition de l'encombrement territorial de l'édifice (l'aire de pertinence), on en vient à reconnaître les caractères des modularités successives d'un agrégat. On examine pareillement les concepts de tissu productif et d'unité type de lotissement et la genèse des tissus planifiés. Dans la leçon sur l'organisme urbain, on lit les hiérarchies fonctionnelles-positionnelles des tissus, des types et des parcours dans un rapport réciproque de coexistence et de besoin, et le système de modulation spontané des polarités générées par les intersections des tissus. Le territoire, défini comme l'espace de l'homme compris globalement dans l'ensemble des activités (de cheminement, d'établissement, de production, d'échange), selon les catégories de sa formation progressive, relative au fait qu'on s'empare progressivement du milieu, constitue l'objet de la quatrième leçon.

**Conclusion du cycle.** Le cycle se termine par une leçon dans laquelle, plus qu'un résumé, on réalise un bilan des comportements anthropiques à diverses échelles: on en déduit une comparaison entre les lois de formation du milieu utiles pour comprendre les « constantes » indépendantes de la dimension (la loi des redoublements successifs, consécutive au caractère organique de chaque type; la modularité, consécutive à l'homogénéité et au caractère graduel de la possession du territoire).

**Quatre exercices de lecture, dans des organismes individualisés d'échelle équivalente aux moments de développement-phase du processus typologique.** Chaque leçon est suivie d'un exercice de lecture conséquent. La lecture comparée des types de bâti de Rome (le trident de Piazza del Popolo, Tor di nona) et de Florence (Santa Croce, San Frediano), à partir des relevés des murs, suit la première leçon. La lecture des tissus urbains des mêmes villes à travers les plans de cadastres suit la seconde; celle des systèmes d'agglomération des organismes urbains de

Florence, Rome, Gênes, Côme, sur la réduction des cartes de cadastres, suit la troisième; celle des phases de formation des structures territoriales de la Toscane, sur les cartes IGM, termine la quatrième. De tels exercices sont indépendants des thèmes de l'année: chacun occupe un maximum de deux semaines et ils servent de première approche à la lecture.

**Simultanément, on poursuivra la lecture des composantes typiques dans les aires concernées pour le développement des deux thèmes de l'année: l'un dans une aire consolidée individualisée par un processus de formation graduelle et prolongé dans le temps (San Frediano); l'autre dans une aire individualisée par la présence d'un processus de formation en cours et qui n'est pas encore consolidée (Rifredi).** Le premier des deux thèmes de l'année concerne le quartier San Frediano, choisi parce que le caractère substantiellement périphérique de sa localisation dans l'organisme urbain avant 1880 a conservé dans l'agrégat une gamme de typologies notablement exempte de transformations récentes: il se prête en outre, à cause de la présence de deux îlots fortement traumatisés par des démolitions modernes, à l'expérimentation du « réaménagement », objet du second cycle. Cela dans le cadre d'une subdivision homogène de l'organisme urbain qui, du fait qu'il a été édifié principalement au XIV<sup>e</sup> siècle, est propice à fournir un exemple d'un milieu consolidé dans un processus de formation graduelle, sur la base d'une maille viaire et parcellaire préexistante planifiée.

Le second thème examine la zone de Rifredi, caractérisée par le remplacement récent et rapide par les types actuels (maisons à logements superposés) des types périphériques (résidences sur la zone de pertinence des parcours mères, édifices spécialisés antipolaires). C'est une portion typique de la périphérie urbaine actuelle qui se prête à la lecture et au « réaménagement » des ultimes acquisitions du processus typologique.

**2<sup>o</sup> cycle: le projet comme individualisation intentionnelle du processus typologique.** En accord avec les prémisses, dans le second cycle, il s'agit de vérifier si les méthodes de lecture adoptées sont conformes à la réalité, c'est-à-dire dotées d'un des attributs fondamentaux de la spécificité scientifique, l'application opérationnelle à un champ spécifique. On procédera en utilisant de façon instrumentale les techniques de lecture réalisées, sur la base de la constatation que la conception du projet (la prévision d'une transformation dans un ensemble structural) correspond toujours à une utilisation intentionnelle des ultimes acquisitions du processus typologique spontané, comme la planification a toujours opéré vers

une expansion quantitative intentionnelle de modes déduites des types portants du moment.

**Leçon d'introduction : la prévision du bâti à travers l'organisation corrélée de typologies mutuellement déterminantes, assumées de manière critique.** On veut arriver à une élaboration du projet à travers le modèle exclusif des catégories déduites de la lecture ; ou mieux, à un « réaménagement », appelé ainsi pour souligner la profonde différence méthodologique avec le projet « d'invention » communément utilisé et, puisqu'il s'agit d'interventions prévues en étroite relation avec la structure de l'objet sur lequel on intervient ; dans la conviction que la possibilité, même seulement théorique, d'une structure à inventer *ex novo*, est à exclure étant donné que le milieu humain est toujours déjà structuré, le réaménagement implique normalement une intervention qui change un équilibre du milieu, en introduisant un nouvel état d'équilibre. **Dialectique entre processus typologique, programme et réalisation :** par conséquent le rendement d'une intervention est inversement proportionnel au temps nécessaire pour que contexte bâti se réorganise selon un nouvel état. « Réaménager » est l'équivalent de « restaurer » : le choix critique de l'intervention devra correspondre à une évaluation exacte de la phase traversée, à ce moment, par l'organisme dans lequel on opère.

L'intervention aura donc pour fin la reconstruction du milieu, qui sera réalisée dans la médiation entre ce qui est et ce qu'on y introduit (programme), coordonnés par un processus de formation commun. Dans la genèse et la transformation du milieu, la genèse et la transformation des « exigences » sont explicites, comme devenir d'un patrimoine culturel unitaire : pour nous, cela implique une nette opposition à la « liste des exigences », comme au « répertoire de formes », axiomes de l'architecture dite moderne, et l'exclusion de toute velléité « de composition » inappropriée. **Processus-typologie du langage.** Le langage, dans un tel cadre, se résout comme participation individuelle à la « langue » commune ; codifiée dans un milieu culturel, changeant selon les variations de temps et de lieu, donc historique : tous des attributs communs à n'importe quel aspect du processus typologique. La lisibilité, comme la structure-distribution, est strictement connectée à chaque type et est indissociable de celui-ci. Les transformations individuelles de la langue, les langages précisément, peuvent varier d'un produit à l'autre seulement en dépendance de la compréhension plus ou moins grande du processus de la langue même, c'est-à-dire de l'adhésion intentionnelle plus ou moins mature ou spontanée au processus typologique. Cela comporte le refus du langage personnalisé au point que la langue unitaire n'y est plus reconnaissable.

**Quatre leçons sur l'examen analytique des processus de constitution-transformation des structures bâties en quatre échelles dimensionnelles concurrentes, coïncidant avec quatre niveaux-phases de l'acquisition progressive de l'individualisation :** La procédure nécessaire à l'élaboration du projet est inverse de celle qui est propre à la lecture : si, dans cette dernière, on part d'un milieu individualisé, c'est-à-dire existant dans le temps et dans l'espace, dans la première, l'individualisation s'obtiendra comme le résultat d'une approche progressive. Les échelles et les niveaux-phases conséquents sont contenus entre le « tissu » et les « matériaux », ce qui convient à la didactique et permet de mieux coller à la spécificité du cours : donc avec un glissement vers les échelles les plus petites par rapport au cycle de lecture. L'individualisation, le projet, est atteinte ici par une approximation progressive à l'échelle des plus petits organismes qui composent le type de bâti : les matériaux, précisément.

1°— les tissus typiques comme corrélation des typologies du bâti et viaires ; 2°— les types de bâti comme corrélation des typologies des systèmes structuraux-distributifs ; 3°— les types de systèmes structuraux-distributifs comme corrélation des structures typiques utilisées ; 4°— les types-techniques des structures utilisées comme corrélation matière-usage (matériaux). Dans les leçons qui suivront, on commence avec la logique de connexion entre les aires de pertinence et les systèmes de parcours, déduite de la lecture ; on « recrée » la série de types qui concernent les thèmes de l'année à travers les niveaux de formation successifs, qui demeurent, dans les types suivants, en tant que systèmes composants agglomérés en ceux-ci comme les unités de structures distributives de base ; on analyse les structures simples qui constituent de tels systèmes ; on considère celles-ci comme des agglomérations complexes de matériaux, définis comme des types d'utilisation de la matière. Pour chaque échelle, on continue d'opérer des comparaisons entre les aires culturelles différenciées afin de distinguer les classes typologiques pertinentes, dans le cadre de la « langue », d'identifier le contexte des thèmes de l'année.

**Conclusion du cycle.** Au terme des leçons analytiques sur la constitution intentionnelle du milieu, de façon analogue à la conclusion du premier cycle, on en souligne l'homogénéité de comportement à des échelles variées et le caractère unique-organique fondamental des structures anthropiques.

**Élaboration, simultanément, des deux thèmes d'application du projet, se mettre d'accord pour San Frediano, sur la récupération des composantes typologiques consolidées dans une portion de l'agrégat**

traumatisé, pour Rifredi, sur l'évaluation de la valeur opérationnelle des composantes typiques au niveau actuel d'évolution du tissu en voie de consolidation. À San Frediano, la présence de deux îlots presque totalement démolis offre la possibilité d'un réaménagement propre à la récupération d'un cadre environnemental unitaire. Pour reconstruire un fragment de l'agrégat dérivé d'une formation prolongée, il faut procéder selon les phases successives de formation : c'est-à-dire qu'on doit représenter, par modèles successifs, les tissus différenciés qui se sont succédés dans cette aire ; ainsi, comme pour l'agrégat dans son ensemble, on opère par types de bâti, en assumant, dans le modèle du processus générateur recréé, les conditionnements qui le configurent et en limitent la mise à jour. Le résultat est une « restauration du milieu », une reconstitution de son homogénéité, à travers son processus de formation. Pour Rifredi, le problème de base est la reconnaissance, dans la réalité du bâti actuel, des acquisitions ultimes du même processus, cachées dans les évasions personalistes des artisans contemporains. Les techniques opératoires ne diffèrent pas de celles adoptées pour San Frediano : ce qui est une phase historique véritablement réalisée dans cette dernière, est pour Rifredi une phase historique réassumée à l'intérieur des règles génétiques qui le forment. La comparaison entre les deux thèmes est surprenante : au-delà des apparences, le système de permanences et de mutations typologiques atteste l'homogénéité des comportements du bâti dans la même aire culturelle. L'objet particulier plus spécifique du thème est la substitution d'un complexe spécialisé antipolaire, legs de la périphérie désormais en voie d'abandon (les usines Galileo) par un tissu bâti conforme aux alentours.

### 1.3 : TERMINOLOGIE ET DÉFINITIONS DE BASE

Dans le présent chapitre, il s'agira de nous mettre d'accord sur le sens des mots que nous utiliserons, sur une terminologie et sur une liste correspondante de concepts que nous appliquerons largement par la suite. Il s'agit donc une clarification préliminaire indispensable du fait que les mots et les termes prennent une « connotation » différente selon celui qui les dit ou qui les entend : par conséquent, un code spécifique est requis pour éviter les doutes d'interprétation. Tandis que les chapitres qui suivent seront accompagnés d'illustrations et d'exemples, donc sujets à une mise à l'épreuve immédiate des concepts exprimés par l'intermédiaire d'une vérification sur le réel, pour celui-ci et pour le chapitre suivant, la preuve ne pourra résulter que de l'ensemble de la matière que nous développerons : raison de plus pour le lecteur de porter une attention plus grande, puisque nous devons demeurer pour l'instant dans une sphère théorique, moins facile à relier au réel. Aussi, pour cette raison, nous chercherons fréquemment à nous prévaloir d'exemples, souvent paradoxaux jusqu'à sembler parfois risibles, que nous considérons toutefois utiles à une compréhension plus immédiate.

Nous commençons par deux termes que nous avons déjà utilisés dans l'introduction sans en spécifier le sens : **conscience spontanée** et **conscience critique**. Essayons de préciser leur signification et le sens que prend leur opposition. En général, le terme de *conscience* exprime « la faculté immédiate de percevoir, de comprendre, d'évaluer les faits qui se produisent dans la sphère de l'expérience individuelle ou qui s'annoncent dans un futur plus ou moins proche » et généralement, la « conscience, la connaissance évaluatrice » (Devoto-Oli, *Dictionnaire*). Par **conscience spontanée**, nous entendons, en particulier, la disposition d'un sujet agissant à se conformer, dans sa pratique, à la substance civile héritée, sans nécessité ou obligation de réflexion ou de choix. La conscience spontanée prédomine dans les intervalles historiques sans crise, de société plus stable, durant lesquels une culture ne change pas de manière visible : elle change, parce que normalement n'importe quelle histoire civile est déterminée par une succession de transformations qui ont toutefois tendance à déterminer, lorsqu'on les rencontre dans une suite de périodes prolongées, un système de développements homogènes qui adhèrent de façon substantielle à la culture héritée.

Conscience  
spontanée

N'importe quel être humain a tendance à se prévaloir d'une attitude liée à la conscience spontanée au moment où il s'apprête à faire n'importe quelle action qui ne requiert pas de sa part une « réflexion », du moment qu'il « laisse faire » sans devoir

décider s'il doit faire d'une manière ou d'une autre. Les actes essentiels les plus communs, comme manger et dormir, ne semblent pas le fruit de choix complexes, si l'homme qui doit manger ou dormir n'est pas « en crise », si son organisme ne l'est pas non plus, pour ce qui est de tels actes existentiels élémentaires. Disons qu'il existe une manière de manger et de dormir, établie simultanément en lui comme dans la conscience commune, propre par exemple à rendre possible le fonctionnement des restaurants et des auberges par l'existence d'un certain menu généralisé et d'un type de lit tout aussi généralisé. À moins que nous ne souffrions d'insomnie ou que nous ne suivions une diète particulière, deux indices d'une crise de notre organisme, nous finissons par nous prévaloir de telles manières stables sans trop y réfléchir. Il est symptomatique toutefois que souvent une crise de notre organisme, par rapport à de tels actes élémentaires existentiels, n'est pas une crise individuelle, mais elle est la projection d'une crise civile généralisée. Dans le monde actuel, la crise alimentaire par exemple, est devenue collective : les maladies qui résultent de la suralimentation sont devenues sociales, pour une partie du globe, avec le développement économique, tandis qu'à l'opposé, les peuples qu'on appelle par euphémisme « en voie de développement » souffrent d'une pénurie de nourriture. Pour les deux parties, la crise est déterminée par l'abandon des normes alimentaires historiques, des menus typiques, d'un côté pour avoir dépassé les limites de telles normes par des excès, de l'autre, à cause de l'impossibilité économique de les maintenir.

Dans le milieu bâti, la **conscience spontanée** est la **compréhension immédiate et synthétique de ce qui convient pour former un produit bâti** : on pense à la manière dont s'est faite et se fait toujours la production des constructions spontanées, de base, celles qui sont faites directement par l'usager pour lui-même, sans la médiation des autres et sans la constitution préalable d'instruments de représentation en amont de l'objet bâti même. On peut facilement vérifier qu'il existe une corrélation étroite entre l'action et l'objectif de réaliser un objet utile et, en même temps, aussi solide que nécessaire et de plus « lisible », dans ce sens qu'il manifeste à celui qui l'examine l'évidence de sa manière d'être utile et solide. La majorité des produits bâtis de base édifiés dans le passé et encore aujourd'hui correspondent à de telles conditions, à l'exception de nos aires « culturelles » en pleine crise, où une construction semblable a néanmoins tendance à se produire, quoique de façon marginale. Les humains ont toujours construit leur propre maison eux-mêmes, sans l'intervention de l'architecte, guidés par un patrimoine de notions intégrées qui caractérisent chacune des aires culturelles à chaque moment de l'histoire, selon une « culture du bâti » spécifique qu'ils ont contribué spontanément à transmettre et à développer. Lorsque quelqu'un **fait sa maison** de ses propres mains, il ne suit pas les préceptes des différentes écoles ou les courants architecturaux, il ne choisit pas s'il doit la faire avec des profilés d'acier ou avec des troncs d'arbres : **il la fait comme on fait une maison** à ce moment particulier, dans son **aire culturelle**, agissant ainsi en pleine **conscience spontanée**.

Conscience critique

Agir avec **conscience critique** est presque l'opposé : quand on est dans une de ces périodes de crise, dont nous avons parlé dans l'introduction, comme dans le contexte civil actuel, les gens sont obligés de **choisir ce qu'ils font**, mais comprenons-nous, ils ne

choisissent pas parce qu'ils ont acquis une plus grande maturité, ils **choisissent par incertitude**, ne sachant pas si ce qu'ils font est juste ou erroné, en l'absence d'une codification collective de ce qui est juste et de ce qui est erroné : bref, parce **qu'il n'existe pas une façon enracinée dans le faire**. C'est-à-dire qu'ils doivent rester « là à y réfléchir », puisque leur comportement dans un état de nécessité déterminé comporte une marge de possibilités qui finit par se transformer en une marge d'indifférence à l'égard d'une façon de faire ou d'une autre, évidemment générée par une crise de codification de la réponse collective à cet état de nécessité.

En fait, il n'est jamais vrai que nous pouvons faire le même acte humain, comme manger ou dormir, ou faire une maison, de tellement de manières radicalement différentes : de telles différences macroscopiques n'existent pas sinon dans l'incertitude particulière des relations entre nous comme individus isolés, nous, comme collectivité historique, et l'action que nous devons faire. En réalité, si nous avons un rapport mature et stable avec cette action à faire, si nous avons un rapport sublimé, non dans le cadre de notre expérience individuelle, mais dans celui bien plus vaste de l'expérience réalisée au cours des siècles par tant de gens qui ont dû faire cette action avant nous ; pas d'une seule manière, mais de tellement de manières successives qui ont correspondu à une sélection progressive, à un accroissement global du patrimoine culturel propice pour faire cette action, opérée par autocorrections progressives du faire individuel, nous saurions certainement quoi faire et avec bien peu d'incertitudes. Nous pourrions opérer sans nous trouver dans la nécessité de choisir entre des manières différentes, parfois opposées. En ce moment, un architecte quelconque peut commencer à faire un projet d'une manière, ensuite petit à petit, en raison des changements dictés par des influences qui privilégient les détails les plus disparates, le terminer dans une autre complètement antithétique, dans une espèce de bataille solitaire contre lui-même : cela n'arrivait pas et cela n'arrive pas non plus aujourd'hui à celui qui fait sa maison par lui-même, pourvu qu'il soit encore en possession d'une culture du bâti suffisamment solide qui lui a été transmise par l'expérience spécifique acquise dans son aire culturelle.

À ce point, il serait facile de soutenir qu'on a déjà trouvé la clé pour la solution de la crise : si tous les maux découlent du fait de se comporter par l'intermédiaire de la conscience critique, eh bien, laissons-nous guider par la conscience spontanée. Ce serait facile si la conscience spontanée n'était pas une chose qui ne se reconquiert pas facilement, une fois perdue. Surtout si, quand on prend **conscience de l'existence d'une conscience spontanée**, cela veut dire qu'on **ne la possède plus** : puisque celui qui agit par la voie de la conscience spontanée ne peut pas, évidemment, savoir qu'il la possède ; le problème de l'existence de celle-ci ne se pose pas non plus, seul se pose le problème du « faire » en puisant directement au **patrimoine collectif de connaissances spécifiques finalisées** à ce **faire** déterminé : une relation directe entre un besoin particulier et la réponse à celui-ci qui a son origine dans son aire culturelle.

Le fait même que nous soyons à distinguer les deux formes de conscience, spontanée et critique, est déjà le résultat de la conscience critique et, parallèlement, c'est un produit de la crise en cours : ce qui veut dire que nous ne pouvons pas nous en rapporter à une possibilité de reconquête immédiate d'une conscience spontanée. Si nous l'avions, il ne serait pas nécessaire de la reconquérir ; d'autre part, nous

n'aurions pas non plus conscience de l'avoir et elle serait directement opérante, agissant directement comme guide pour faire le bâti. Au lieu de la conscience spontanée, nous possédons une incertitude substantielle, masquée dans une liberté apparente de faire tellement de choses différentes, n'importe quelle chose : nous pouvons faire une maison d'une manière ou d'une autre, avec la conviction, seulement individuelle et provisoire, de choisir la solution la plus appropriée, quitte à la démentir à la prochaine occasion avec une solution diamétralement opposée. C'est le symptôme le plus visible de la crise, qui confirme que nous avons perdu la conscience spontanée : du moins en partie, comme nous le verrons, puisque la perte « totale » de conscience spontanée, comme nous le verrons aussi, n'est pas possible. Une telle perte n'est pas le fait de chaque individu qui agit, séparément : dans un moment de crise, personne ne possède plus la conscience spontanée, du moins parmi ceux qui agissent en tant que protagonistes principaux, que gérants de la crise. En fait, nous pouvons dire que plus on se rapproche d'une base qui n'a pas été invalidée graduellement par l'appartenance à une « culture » élitiste dominante, proche, pour cela même, d'une « culture » véritable, comprise dans un sens anthropologique, plus nous voyons s'atténuer progressivement le champ des choix arbitraires liés à la conscience critique et survenir, parallèlement, le legs agissant de la conscience spontanée. C'est-à-dire que plus nous allons vers un monde distant de nous les intellectuels, plus il est facile de rencontrer l'efficacité d'un système de solutions directes des problèmes élémentaires, essentiels : certes pas dans une université, où les conditionnements générés par la « culture » dominante sont certainement plus explicites, réunissant de manière presque identique les enseignants et les étudiants dans un cadre éloigné par rapport au monde de la base.

S'il n'est pas possible de ressusciter une conscience spontanée quand on ne l'a plus, la chose la plus utile à faire semble celle d'**exercer la conscience critique pour le mieux**. Et le mieux que celle-ci peut produire est de réussir à **adhérer au monde de la conscience spontanée**, c'est-à-dire de récupérer ce qui se ferait si on avait continué à opérer par l'entremise de celle-ci.

Essayons de nous expliquer plus clairement et de supprimer ce qu'une telle affirmation peut avoir de paradoxal. Quel est le mode d'agir propre à la conscience critique ? Il n'a certes pas le pouvoir de se poser comme substitut total du résultat de la conscience spontanée ; au contraire, nous pourrions dire que la conscience critique, par définition, implique en soi une réduction inéluctable des aspects et non un système unitaire d'aspects corrélés. Qui choisit, choisit ce dont il s'aperçoit ; celui qui se pose une série de questions et donne des réponses qui, dans une optique de choix, ne peuvent qu'être individuelles ou de l'élite, (ce qui revient à dire personnelles ou pertinentes à un groupe personnalisé) ne résout pas toutes les questions proposables, mais seulement celles qu'il a choisies d'avance en quelque sorte, au niveau du conscient ou de l'inconscient. Cela implique toutefois que le tissu connecteur des aspects qu'il a abordé demeure toujours un résidu de la conscience spontanée qui demeure cependant agissante, altérée comme telle, même si c'est au niveau inconscient.

Voici que nous devons nécessairement atténuer la négation précédente de l'existence d'une conscience spontanée dans un moment de crise ; celle-là peut être obscurcie, cachée, partiellement déviée dans celle-ci, mais elle ne peut cesser tout à fait de produire ses effets. La perte totale de conscience spontanée n'est pas possible, elle équivaldrait non seulement à une perte totale de la mémoire de son propre progrès civil, de la part de toute l'humanité, mais aussi de tous les produits physiques, les « objets », que l'histoire de l'homme

a produits et qui constituent en soi une mémoire transférable, même au-delà de la « mémoire » elle-même dans un sens a-physique, mental. Pour cela, la possibilité d'**obtenir une adhésion à la conscience spontanée au moyen de l'exercice de facultés critiques** est réelle, parce qu'il ne s'agit pas de s'imaginer abstraitement un modèle personnalisé de conscience spontanée non plus existante et, disons, artificielle : il s'agit au contraire de tirer profit du **résidu agissant d'une conscience spontanée** véritable, largement prédominante par rapport aux aspects de détails invalidés à cause de la partialité de vision de la conscience critique, et d'en étendre le résultat de manière critique en agissant sur la compréhension de la mécanique de transformation spontanée propre à la conscience spontanée. Bref, en agissant sur la possibilité d'une accession critique à **une transformation continue, progressive, évolutive du patrimoine culturel**.

En fait, si nous nous rapprochons de manière asymptotique, au moyen de la conscience critique, de la façon de faire non seulement les mêmes choix qu'aurait fait la conscience spontanée, mais les choix qu'elle continue réellement de faire, moins manifestement toutefois que par le passé, et si nous disposons des moyens critiques adaptés à une telle opération, nous n'aurons pas résolu la crise, mais nous nous serons placés en tous cas dans le sens de sa solution. Nous aurons déterminé une série de choix qui obtiendront leur validité du fait qu'ils seront ouvertement, de façon programmée, pertinents à un processus qui relie ce qui est « déjà fait » avec ce que nous faisons et avec ce qui « sera fait » dans les limites d'un « futur hypothétique » légitime, non imaginaire. En somme, si j'opère en me prévalant de la conscience critique appropriée pour reconnaître, dans leur historicité et leur évolution, les produits générés précédemment par conscience spontanée, en même temps que les produits actuels, lus non dans des données qui résultent de façon subversive de choix critiques personnalisés, mais dans celles qui me révèlent la présence de la conscience spontanée résiduelle, je réussis à reconquérir une homogénéité de mon action semblable à celle qui résulterait si je n'agissais pas par la voie de la conscience critique, et j'opérerais avec une bonne dose d'automatisme vers la solution de la crise. Il n'est pas tellement facile de parvenir à une telle solution et jusqu'à ce point, de garder foi en une telle opération ; nous ne savons pas bien si nous réussirons, toutefois, d'essayer semble déjà une tentative digne d'être faite, à cause de l'utilité intrinsèque de s'opposer à une acceptation inerte de la crise même.

Une autre terme que nous avons utilisé et que nous utiliserons est celui de **rendement**. Sa signification est connue de tous, mais il implique une série d'acceptions diverses. Utilisé par le spéculateur, il se traduit par un « rendement économique personnel au détriment des autres » ; utilisé par le politicien de métier, il est « rendement aux fins de consolider et d'atteindre le pouvoir », etc. Voyons l'acception qui nous sert le plus et qui implique le rapport entre ce que nous faisons et le contexte dans lequel il se réalise. Ce n'est pas qu'une opération de construction faite avec une conscience critique erronée dans le milieu bâti, comme tant qui se font aujourd'hui, soit absolument irréversible, qu'elle ne puisse être absorbée dans l'aménagement global existant ; s'il en était ainsi, ce serait un beau désastre, nous aurions une série de produits éternellement inconciliables avec le contexte et perpétuellement en conflit. En

Rendement

pratique, cela n'arrive pas : les produits de l'homme finissent par avoir une certaine marge de compatibilité avec le réel. Si je cherchais à faire un objet bâti subversif par rapport au milieu, si, par exemple, je me proposais de faire une maison différente, opposée à celles qui l'entourent, si mon intention était de viser la réalisation d'une maison accablante, provocatrice, en pratique, du fait même que la maison doit être « maison », habitable, utilisable par quelqu'un, celle-ci devrait satisfaire les relations, fondamentales et élémentaires à la fois, qui lieraient mon produit avec ceux qui l'entourent. Cela suffit pour que mon produit réponde à certaines conditions de base qui ne peuvent faire autrement que de lui assurer une certaine capacité associative, sinon autre, parce que, s'il est une « maison », il participe à la série des objets réunissables sous un tel terme, sous un tel concept. Une maison conçue selon une telle hypothèse, entrant à peine dans les prémisses de « maison » et à peine utilisable comme telle, se différencie d'une maison faite selon la conscience spontanée ou une conscience critique mieux dirigée, elle donne précisément un « rendement » différent.

Dans le premier cas, en fait, j'aurai gaspillé toute une série d'efforts cérébraux dans le projet, j'aurai fait dépenser une certaine quantité d'argent, j'aurai obligé les exécutants à un effort d'interprétation parallèle de ce projet, pour faire un objet d'un rendement insuffisant parce qu'il n'est pas le fruit d'opérations corrélées de façon unitaire à ce qu'on doit obtenir, au service que cette maison, en tant que telle, doit rendre. Mais ce n'est pas cette insuffisance de rendement, ou du moins non seulement celle-ci, qui doit nous préoccuper : n'importe quel objet bâti, à n'importe quelle échelle, n'est pas isolé, mais il doit cohabiter avec les autres objets, de la même échelle ou d'échelles différentes, il doit cohabiter dans un contexte. Non seulement une maison se place à côté d'autres maisons, sur une rue, dans un tissu, dans un organisme urbain, dans un territoire ; mais elle contient un aménagement intérieur, elle est faite de structures, d'éléments, etc. Sa localisation élémentaire « à côté » des autres objets plus ou moins analogues est une chose, sa participation active à un monde de relations réciproques, coordonnées, capables d'absorber un objet, de le faire sien à l'intérieur d'une systématique des autres objets, de façon à produire un milieu unitaire qui englobe de façon unitaire celui-ci et les autres coprésents, en est une autre. Dans le cas où un objet a été réalisé selon des intentions discordantes par rapport au milieu, il « souffre » dans son être et il provoque, surtout, une « souffrance » chez les autres objets.

Par exemple : examinons une rue dont les marges sont édifiées avec des maisons à trois niveaux ; celle-ci aura des caractéristiques strictement pertinentes à une telle construction, par exemple, elle aura une largeur suffisante pour soutenir un trafic limité à celui qui est généré par les personnes qui habitent dans de telles maisons ou par leurs véhicules ; la distance même entre les deux fronts sera corrélée avec la hauteur limitée des maisons elles-mêmes. Substituons une maison de huit étages à un de ces édifices : c'est déjà un exemple, quoique banal et apparemment basé seulement sur des rapports de quantité, qui atteste un type de superfétation assez commun dans le bâti existant pour être connu de tous. C'est une action usuelle du spéculateur immobilier, qui veut tirer un avantage économique basé sur le dommage à autrui. La présence d'une maison ainsi faite cause une relation superfétatoire immédiate par rapport aux maisons environnantes, qui produit non un refus de la part de celles-ci — puisque leurs usagers ne peuvent pas l'exprimer en démolissant les étages en plus — mais une modification dommageable de leur usage même ; les unes et les autres cohabiteront avec un inconvénient de relation qui, en fait, sera subi aussi par la maison nouvelle. La maison haute privera les autres de soleil, elle logera un plus

grand nombre de personnes qui réclameront des accès, des parkings ou une masse de services plus grande que ce que le tissu peut offrir. Le « rendement » sera alors assez modeste et désastreux pour le cadre environnant unitaire. En fait, dans le futur, ou bien toutes les maisons chercheront à se conformer au *standard* imposé par la nouvelle maison, en devenant toutes de huit étages, il en résultera une superfétation réciproque plutôt qu'unilatérale, qui attestera toutefois en quelque sorte un état de rééquilibre atteint parmi les objets d'échelle analogue, les maisons, mais qui continuera à être de plus en plus désastreux aux fins du tissu parcellaire et viaire, incapable de soutenir l'augmentation de cubage ou d'habitants ; ou bien l'intervention de rééquilibre sera réalisée pour le mieux, en démolissant ou en réduisant la masse de la maison discordante. En tous cas, le milieu voudra tôt ou tard retrouver un état d'équilibre. Le rendement se rapporte à ce « tôt » ou ce « tard », selon le temps et les travaux à réaliser pour atteindre un nouvel état d'équilibre. Évidemment, s'il faut des siècles pour l'obtenir, l'inconvénient que la nouvelle oeuvre cause et subit simultanément, en relation avec le contexte, sera tel qu'il rendra le rendement négatif. Vice versa, si la rupture de l'équilibre — implicite à toute intervention — est aussitôt régularisée par la reconstruction d'un équilibre nouveau, cela voudra dire que la nouvelle oeuvre aura réussi à s'insérer dans le contexte pour le mieux, avec un bon rendement global.

Bref, nous pouvons comprendre le **rendement** comme la **dialectique entre une action humaine et la réaction du milieu**, constituée par l'effort plus ou moins grand avec lequel le milieu aura tendance à résorber le résultat d'une telle action. L'action se réfère toujours à l'intervention d'un individu, ou d'un groupe, opérée instantanément, ou mieux, dans un intervalle de temps délimité ; le milieu se réfère toujours au caractère systématique des interventions exercées dans le temps par plusieurs individus et autorégulés, corrigés par la non-simultanéité, par l'historicité, parce qu'il est, en somme, le produit global d'un processus prolongé dans le temps ; pour cette raison, il a tendance à établir une unité organique globale. L'individu qui agit fait cependant partie d'une collectivité d'individus, comme son produit fait partie d'une collectivité de produits. Dans notre champ spécifique, ceux-ci sont les objets bâtis, dans lesquels les individus opèrent et dont ils font usage, souvent pendant plus qu'une génération.

Cela signifie qu'un dommage fait au milieu n'est pas un dommage relatif à la seule matérialité de l'objet : c'est un dommage effectif qui affecte la collectivité, une menace sociale, une action subversive à l'égard de la société, de la communauté des individus. C'est là l'immense responsabilité de l'architecte qui peut être, selon le type d'action qu'il fait, le gardien ou l'opresseur, l'ami ou l'ennemi de la société ; sans moyens termes, ou il travaille bien ou il travaille mal : surtout que, du fait que la vie utile des objets qu'il produit est plus longue que sa vie même, (une maison ou une rue durent plus qu'un homme) il assume une telle responsabilité à l'égard de la génération à laquelle il appartient, mais aussi de celles qui la suivent, pour toute la durée du produit qu'il a réalisé.

Pour résumer ce qu'on a dit jusqu'à maintenant, nous avons parlé des définitions de conscience spontanée et de conscience critique. Par sa façon d'opérer, la première, propre aux moments de continuité civile, est dotée de globalité ; elle adhère totalement à la solution optimale d'un besoin, une solution qui est le fruit de la culture

transmise et qui change de manière évolutive ; la seconde, typique des moments de crise, privilégie des détails et résout des aspects isolés d'un besoin, nécessairement reliés à un résidu plus ou moins étendu de conscience spontanée toujours agissante. Nous avons suggéré une hypothèse de travail, la base de notre méthode, fondée sur un postulat : agir de manière critique en appliquant la conscience critique à l'examen des comportements de celui qui a agi dans le passé par la voie de la conscience spontanée et à l'examen de la conscience spontanée encore active, cachée ou obscurcie dans des produits contemporains d'une conscience critique antagoniste. Dans tous les cas, le travail implique un rendement et celui-ci est proportionnel à la dialectique entre le produit et le milieu, selon le temps et le mode de réaction du milieu à ce produit afin de rétablir un état d'équilibre. Voyons maintenant à éclaircir la signification d'un autre terme que nous avons déjà utilisé et que nous utiliserons plusieurs fois : le type.

Type

Le terme **type** est étroitement relié aux autres mots définis plus haut. Dans un moment de plus grande continuité sociale, l'acteur, guidé par la conscience spontanée, se trouve à pouvoir faire un objet sans « y réfléchir », conditionné seulement par l'effet inconscient de la culture héritée, celle transmise et développée au moment qui correspond à sa pratique ; cet objet sera déterminé à travers les expériences précédentes réalisées dans son milieu social, transformées en un système de **connaissances intégrées, assumées globalement**, pour satisfaire un **besoin** particulier auquel l'objet doit répondre. De telles connaissances sont déjà un **organisme**, en tant que **corrélation intégrée, autosuffisante, de notions complémentaires qui tendent à une fin unique** : elles sont déjà une **pré-projection** de ce que sera l'objet réalisé, étant **antérieures à l'existence physique de l'objet lui-même**. Cela vaut pour n'importe quel objet réalisé par un être social, ce qui équivaut à dire par l'humain sans autres adjectifs, parce que l'homme a toujours une culture à laquelle il appartient. Référons-nous en particulier à ce qui est bâti, à notre champ disciplinaire. Le terme **type de bâti** a été utilisé dans le passé, mais encore aujourd'hui, pour comprendre un certain groupe d'édifices ayant un certain caractère, ou une série de caractères en commun.

Type  
de bâti

Il a été adopté dans ce sens dans les manuels du siècle dernier sur les « caractères distributifs », regroupant les édifices ayant en commun une fonction déterminée (écoles, habitations, hôpitaux, prisons ou autres) ou, parfois, les édifices qui présentent un arrangement structural-distributif analogue (par exemple les baptistères à plan central) ; ou bien, de façon plus pertinente, dans les tentatives de systématisation illuministes encore antérieures où apparaissait déjà l'exigence d'associer le terme à un système de constantes qui caractérisent de manière unitaire les édifices de même fonction et de caractères architecturaux analogues ; toujours *a posteriori*, toutefois, et de façon analytique, en déduisant de tels caractères unitaires et en les regroupant dans des « types » avec l'intention de cataloguer le bâti existant ou de réglementer les édifices à construire : sans se poser de façon substantielle le

problème du « pourquoi » de l'existence réelle, non purement logique, de tels « types ». En d'autres mots, si nous voyons que deux ou plusieurs maisons ont des caractères analogues, nous les regroupons sous une étiquette, sous un terme spécifique, nous disons que de telles maisons appartiennent à un même « type de bâti ».

Examinons un exemple qui nous est proche : si je fais un tour dans les rues de San Frediano et de Santa Croce à Florence, je vois plusieurs édifices, tous différents entre eux, du moins tant que je tiens compte de tous les détails et des caractères singuliers de chacun. Je note aussitôt, toutefois, qu'à part quelques-uns qui présentent des différences macroscopiques (les palais des nobles, les églises, etc.) la majorité des édifices sont à usage résidentiel et montrent une constance de comportement de plusieurs données, parfois assez forte pour que les différences entre une maison et une autre deviennent directement épidermiques, surtout si je fais abstraction de quelques transformations évidentes, reconnaissables comme récentes, (surhaussements, encombrement de l'aire interne et modifications semblables), parfois réductibles à une différence entre quelques corniches, entre la couleur des enduits, entre la forme, non la position, des ouvertures. Si je réunis les éléments que je reconnais comme semblables dans une définition unitaire, j'obtiens un « type de bâti », déduit, disons, statistiquement : c'est-à-dire que je vois plusieurs édifices faits de deux niveaux d'habitation superposés à un rez-de-chaussée, avec deux fenêtres par étage et avec une grande porte et une petite porte au rez-de-chaussée ; je vois aussi que des édifices du genre sont placés réciproquement les uns à côté des autres, de manière à former une séquence de maisons semblables pour toute une rue, ils montrent des structures verticales perpendiculaires au front en commun ; ils sont placés normalement en marge de la rue. Ils présentent une façade sur celle-ci et sur une aire découverte interne à usage exclusif de chacun d'eux. J'étiquette l'ensemble de ces caractéristiques en les associant au terme de « maison en rangée ». Cela veut dire que j'ai reconnu l'existence d'un tel type *a posteriori*, c'est-à-dire que j'en ai noté l'existence physique, j'ai fabriqué sur celles-ci un diagramme logique et j'ai rangé ce diagramme sous le titre « maison en rangée ». Il est clair que cette assertion naît d'une opposition : si j'invente un tel terme et je reconnais l'existence de la « maison en rangée », cela veut déjà dire que j'admets implicitement au moins deux choses : l'existence de maisons qui ne sont pas en rangée et l'existence d'édifices qui ne sont pas des maisons. C'est-à-dire que j'ai constaté l'existence de maisons différentes de celles-là et que j'ai conféré à celles-ci d'autres étiquettes ; que j'ai vu aussi des édifices qui ne sont pas des maisons et je les ai appelés, par exemple, églises, palais ou couvents. J'ai donc fait une classification du bâti des quartiers examinés, en le scindant par catégories, au moyen d'une « analyse *a posteriori* ».

Voyons maintenant ce qui arrive quand je me demande **le pourquoi de l'existence des types**, ou bien, en d'autres termes, quand je me pose le problème de l'existence logique, conceptuelle, fabriquée seulement dans mon esprit, ou bien de l'existence authentique, en soi physique, indépendamment de ma présence d'observateur, de classificateur de tels « types de bâti ». Nous chercherons à résoudre un tel problème en tirant profit d'instruments logico-déductifs, particulièrement propres aux moments de crise : par exemple, nous nous demanderons si plusieurs maisons sont semblables parce qu'elles ont utilisé le même projet, ou parce qu'elles sont du même auteur ou de plusieurs auteurs d'une même école ; ou bien si les maisons s'avèrent égales à cause de quelque imposition en amont : un règlement de construction, une loi ou un édit. Toutes des raisons inefficaces afin de comprendre ce « pourquoi », dans ce sens qu'on peut opposer à chacune des informations des observations, des

documents susceptibles de les démentir — ces maisons n'ont pas été faites avec un projet unique, elles ne sont pas du même auteur, etc. — Notre logique échoue face à l'évidence que les maisons analogues, dont nous avons tiré « statistiquement » le type de bâti « maison en rangée » **sont ainsi faites** parce que leurs auteurs **n'auraient pas été capables de les faire autrement**. En effet, chaque maison correspondant au **concept de maison en vigueur au moment où chacune a été faite**, il s'ensuit que la maison de Pierre, celle de Jean, l'autre de Jacques, du fait même qu'elles ont été fabriquées en des lieux non éloignés et dans des temps rapprochés, ont un bagage culturel identique derrière elles, finalisé à l'action de « faire sa maison » : bref, ils ont utilisé le même **concept de maison** qui s'est formé de la même manière dans leurs trois esprits, **synthétique** de tous les aspects que les maisons réellement édifiées ont **ensuite** assumés et qui **a nécessairement précédé la présence physique** des trois maisons elles-mêmes. Cela parce que la conscience spontanée prédominante a amené ce « concept de maison » à correspondre, à cette époque et dans cette aire culturelle, à un **projet mental** précis qui est responsable de cette ressemblance entre les produits finis que nous pouvons maintenant rencontrer et étiqueter dans un **type de bâti**, en nous prévalant de notre conscience critique.

Cela se produit d'une autre manière, mais seulement partiellement, quand la « conscience critique » prédomine ; dans ce cas, l'analogie entre les produits et la constance de comportement semble ignorée.

Si nous examinons, à la place de San Frediano et de Santa Croce, un agrégat quelconque, récemment construit à la périphérie de Florence et si nous allons à Novoli ou à Sesto, ou à Rifredi, il est facile de vérifier que trois maisons contiguës sont dissemblables, du moins apparemment. L'une a des fenêtres « en bandeau », courant horizontalement sur toute la façade ; l'autre les a étroites et hautes du plancher au plafond ; dans l'autre, elles présentent encore des mesures et des positions différentes, entremêlées de balcons en saillie ou de loggias en retrait. La première semble faite des seules poutres, puisque les colonnes (qui pourtant y sont si la maison se tient) sont reculées du plan de l'enveloppe ; la seconde des seules colonnes, portées en encorbellement par rapport à l'enveloppe même, tandis que les poutres ne les accompagnent pas. La troisième a une paroi continue ou qui, du moins, se montre telle ; une quatrième pourrait être en mur-rideau et paraître comme si elle était une seule fenêtre, n'explicitant pas du tout la manière de se supporter. Le plus beau est que chacune de ces maisons continue d'être une « maison », utilisée, habitée et pour cela même légitime, étant donné qu'à sa manière, elle se supporte et elle est utile à quelqu'un ; que de telles maisons sont toutes pertinentes au même moment historique, à la même aire culturelle.

Alors, il n'y a qu'à se rappeler ce qui a été dit précédemment : ce qui apparaît de telles maisons est le fruit de la personnalisation du produit due à des choix individuels dans le cadre d'un répertoire de possibilités très vaste ; des choix qui ont toutefois une incidence seulement relative sur l'utilité du produit, garantie non par ces choix, mais assurée par ce que les différents auteurs n'ont pas choisi, par ce qui est resté prédéterminé, dans leur oeuvre, en amont des choix eux-mêmes, par ce qui continue d'être un résidu de « conscience spontanée », par le « concept de maison » et par

conséquent, intrinsèquement, par le « type de bâti » actuel. Mais comprenons-nous bien, ce n'est pas que ces choix soient légitimes, tellement il serait facile de comparer le « type de bâti » avec les choix selon leurs capacités respectives de s'associer pour un meilleur rendement ; il serait facile de constater, et nous le ferons, que de tels choix, justement en tant que tels, ne sont qu'un forçage expressionniste des composantes légitimes du type, qui, à son tour, ne les accepte pas mais les subit, précisément en perdant son rendement global.

Faisons une nouvelle preuve : regardons ces maisons d'après nature, *in situ* ; comparons ensuite une représentation en plan de ce quartier avec l'image que nous nous sommes faite — un cadastre, mieux, un relevé des murs, comme ceux que nous possédons désormais à foison pour les agrégats anciens et qui ont rarement été faits pour des quartiers de périphérie ; ces différences auront tendance à se réduire, sinon à disparaître ; ces maisons apparaîtront selon ce qu'elles sont (ce seront certainement des maisons à logements superposés, qui est le type actuellement en vigueur, cependant avec de multiples variantes) on verra surtout à quel point une image, imposée par des choix qui ont des incidences au niveau esthétique et non sur la substance qui reste fidèle, à l'insu de l'architecte, au type de bâti généralisé, est illusoire, parasitaire et velléitaire.

Par conséquent, **il existe un type et ce n'est pas une invention logique ; il existe et il est un produit de la conscience spontanée**, alors et maintenant. Mais il est vrai aussi que le fait de parler de type, de retrouver le type, est le fruit de la conscience critique ; le fait même d'appliquer des définitions, de classer la réalité, de classifier, est une exigence critique, dérivée d'un moment de crise. Par l'absurde, si nous pouvions demander aujourd'hui à un maçon du XV<sup>e</sup> siècle qui, construisant alors, se fait une maison en rangée, à trois niveaux, avec deux fenêtres par niveau, large de cinq mètres et profonde de douze, il ne comprendrait absolument pas de quoi nous parlons, parce que dans son esprit, son action consiste uniquement et simplement à « construire une maison » et non un « type de bâti », distinct pour nous par comparaison aux autres types.

Cela signifie que s'il est vrai que le type est un dérivé authentique de la conscience spontanée, il est vrai aussi que la notion de type est un dérivé tout aussi authentique de la conscience critique, c'est-à-dire une conséquence directe de se placer face à la réalité et de chercher à la comprendre : une opération identique à celle que fait le botaniste quand il classifie les plantes graduellement selon les analogies de leurs aspects et leurs qualités, ou à celle que fait le linguiste quand il identifie les structures d'une langue, la grammaire et la syntaxe par exemple : ce sont des structures certes ignorées, dans le sens qu'il n'y en a pas de notion critique chez ceux qui les ont faites au cours des siècles et des millénaires du simple fait d'avoir parlé ; elles sont toutefois véritables et connues au niveau inconscient de quiconque parle, aujourd'hui comme hier, en utilisant une langue quelconque et qui utiliserait ces règles syntaxiques et grammaticales même si aucun linguiste ne les avait déduites et systématisées au niveau critique.

De ce qui a été dit, il résulte que le type peut avoir une formulation critique, déduite au moyen d'une analyse *a posteriori* ; mais il doit inéluctablement son existence au fait d'être une « synthèse *a priori* », un « concept ». C'est-à-dire qu'il existe dans la tête de l'artisan **avant** qu'il ne réalise une maison et il n'est pas une

préfiguration d'un seul ou de quelques aspects qui seraient assumés par le produit construit, mais de **tous les aspects ensemble** : c'est un véritable **organisme** particulier, qui s'avère être **la réalité entière de la maison avant que celle-ci n'existe physiquement**. Si la situation de celui qui étudie la typologie du bâti est semblable à celle d'un linguiste, la situation de l'artisan est identique à celle du locuteur : ou plutôt de celui qui formule, au moyen de la langue, des concepts nécessairement **antérieurs** au moment de parler et nécessairement **synthétiques** de tous les caractères structuraux que la langue pourra isoler et ensuite classer.

En substance, nous parcourons, à travers notre oeuvre critique qui nous mène à la reconnaissance d'un type bâti, la voie de la formation de l'objet bâti jusqu'au moment où cet objet, un instant avant d'exister (d'exister dans sa matérialité d'objet construit) n'existe pas encore sinon dans sa conceptualisation, qui est présente comme programme dans l'esprit de celui qui va le faire, avec toute son **historicité**, c'est-à-dire son appartenance à **un moment temporel** et à **un lieu** déterminé.

Alors, le type est la conceptualisation de l'objet réalisé : comme tel, cependant, il n'est pas la conceptualisation d'une partie de l'objet, ce n'est pas un schéma fonctionnel-distributif, ce n'est pas une structure, ce n'est pas une façade et c'est tout. C'est tout cela ensemble et toutes les attributions que nous pourrions ensuite appliquer à l'objet lui-même : le type est l'ensemble unitaire des définitions qui concourent à former l'objet lui-même, intégrées organiquement ; il est la projection totale, d'abord conceptuelle, quand il naît, puis logique, quand nous l'examinons dans l'objet existant, formé selon le « concept de maison » présent à l'esprit de l'artisan au niveau de la conscience spontanée, en vigueur à un moment historique déterminé, fruit de la succession progressive des « concepts de maison » évolués avant ce moment historique. La globalité des composantes du « type » peut être résumée dans les trois caractères du bâti, dans la triade vitruvienne connue *firmitas, utilitas, venustas* ou mieux, comme le souligne très justement L. Vagnetti, *ratio firmitatis, ratio utilitatis, ratio venustatis* : précision importante parce qu'elle renforce plus clairement le sens de la distinction, en réaffirmant l'unité fondamentale. C'est un unique *ratio*, une unique raison globale en trois aspects concurrents. Dans le langage d'aujourd'hui, nous pourrions dire : la rationalité globale de la structure (c'est-à-dire de la manière de « se tenir » d'une maison), inséparable de l'exigence que celle-ci soit utilisée selon une rationalité globale intégrée de la distribution (c'est-à-dire de l'usage qu'on fait d'une maison) ; toutes les deux inséparables d'une rationalité globale de la lisibilité (c'est-à-dire de la manière dont cette maison réussit à être comprise par celui qui la regarde ou l'utilise, réussit à transmettre sa manière de tenir debout et de fonctionner) ; comment cette maison réussit à exprimer de façon unitaire tout cela à travers un langage, un code collectif qui caractérise une aire à un moment civil, si bien qu'elle s'avère lisible en tant que projection totale de son essence d'objet fabriqué par l'homme.

La connaissance du type appelle nécessairement une autre définition, celle de **processus typologique**. Si nous examinons plusieurs types bâtis non contemporains, dans une même aire culturelle, nous percevons une différenciation progressive entre ceux-ci, plus sensible entre les types distants dans le temps, moins visible si on les voit dans des intervalles rapprochés.

Processus  
typologique

Le travailleur du XIV<sup>e</sup> siècle qui se fait une maison la construit selon le type, le concept de maison de ce moment ; le travailleur du XV<sup>e</sup> agit de la même façon, en faisant sa maison selon le concept, le type en vigueur à son époque. Il est facile de rencontrer, par conséquent, une transformation graduelle du type de bâti selon l'époque : même si à l'intérieur d'une même définition, la « maison en rangée » varie non seulement selon sa date d'édification, il est facile de noter aussi que la maison en rangée construite au XIV<sup>e</sup> aura tendance, seulement pour être encore utilisée au XV<sup>e</sup>, à se modifier selon le type du moment. Ce qui veut dire qu'à chaque époque, on parvient à une acception différenciée du « concept de maison » : d'une manière qui n'est pas limitée seulement au type de maison (que nous appellerons, comme nous verrons mieux, « type de base »), mais aussi de n'importe quel autre objet bâti ; nous disons donc que pour n'importe quel objet anthropique en général, nous voyons aussi se produire, dans une même aire, des transformations similaires selon le temps. Toutefois, au-delà des différences, nous constatons un phénomène éclatant de continuité, aussi facilement lisible que les différences, entre des produits analogues : c'est ainsi que la maison en rangée du XIV<sup>e</sup> continuera de posséder certains caractères en commun avec celle du XV<sup>e</sup> comme avec celle du XIII<sup>e</sup>, attestant une transformation graduelle des produits réalisés avant et après. Si je compare ensuite les transformations du « type » dans des intervalles de temps intermédiaires plus réduits, je m'aperçois que dans le cours d'un siècle, le type a varié à travers une série de modifications intermédiaires, quelques-unes caduques, dans le sens qu'elles n'ont pas influencé sensiblement la nouvelle formulation du type, d'autres permanentes, que je retrouve précisément dans le type renouvelé : cela, même indépendamment de l'édification progressive et graduelle, dans ce sens que l'activité de construction en un lieu n'est presque jamais continue, mais elle se réalise par moments alternés de « boom » du bâti et de stagnation.

Dans la mécanique des transformations, ce sont surtout les variations progressives des édifices déjà existants, les adaptations mineures de ce qui existe déjà pour le rendre apte, parfois avec des mises à jour limitées, à une poursuite continue entre la transformation des édifices et le processus parallèle d'évolution des besoins, qui ont une incidence sur la mécanique des transformations. En réalité, la contribution des modifications mineures ne devient lisible que dans des intervalles prolongés ; cela permet de comparer une nouvelle disposition atteinte avec la version antérieure : nous appelons **phase : l'intervalle chronologique d'ampleur suffisante pour observer de telles transformations avec une clarté suffisante**. Par conséquent, si on examine les types dans leur transformation progressive, dans la succession de phases qui se suivent, on obtient ce que nous appelons le « processus typologique ». Celui-ci peut encore se lire dans un environnement historique délimité, mais en se rappelant qu'il y a nécessairement une certaine marge de réduction dans une telle façon de faire, puisque, par définition, la succession des types ne peut avoir de début sinon le moment où le concept de « maison » s'est formé dans l'esprit de l'homme, elle ne peut avoir de fin sinon celle, complètement provisoire, qui correspond au moment actuel. Si on examine les produits bâtis d'une aire culturelle, on notera que ceux-ci se montrent différents des produits analogues d'une autre aire : que de telles diversités sont croissantes en proportion tant de la croissance purement métrique de la distance que des délimitations spatiales établies, phase par phase, dans chaque culture.

Phase

C'est-à-dire que dans une même phase historique, les édifices produits, disons dans le Lazio et en Toscane, sont différents ; mais ceux de la Toscane le sont encore plus par rapport aux édifices analogues de France ; par comparaison, les édifices de la Toscane et ceux de la Chine présentent des différences encore plus grandes, au point que ceux entre la Toscane et le Lazio que j'avais qualifiés de différents à première vue, deviennent presque semblables. Tout cela est toujours relatif à la précision d'un environnement temporel, puisque, par exemple, deux maisons du XIII<sup>e</sup>, l'une toscane et l'autre émilienne, sont plus grandement différenciées que ne le sont deux exemples analogues du XIV<sup>e</sup>.

Cela signifie que le même caractère graduel que je lis dans le temps dans une même aire culturelle, je le lis aussi dans l'espace, par la comparaison entre plusieurs aires culturelles ; c'est-à-dire que dans l'espace, il y a une continuité des différenciations des produits bâtis au point que nous pouvons aussi parler de **processus typologique** dans le **déplacement progressif différencié des aires** en contact. On ne se rapproche de la réalité du processus que si on associe les deux variantes et si on lit le **processus typologique** de façon unitaire comme une succession de **mutations temporelles** et de **distinctions**, d'influences mutuelles relatives, **spatiales** : bref, on doit parler d'évolution historique. L'historicité, qui est une condition d'existence tant de tout homme, que de tout objet qu'il produit, que de tout événement qui le concerne, est inséparable d'une double relation spatio-temporelle. Un homme, un objet, un événement existent en autant qu'il sont situés dans un temps et dans un espace déterminé. **L'histoire est un système d'individualisations spatio-temporelles lisibles à travers leur caractère évolutif**, produit par l'unité-distinction qui résulte du fait que chacune est une individualisation, est située dans un lien réciproque, qui est aussi opposition réciproque. Rien n'existe qui ne soit pas, ou n'ait pas été dans l'espace et dans le temps : être dans un temps et dans un lieu déterminé est une condition d'existence. Nous verrons à quel point il est fondamental d'avoir conscience d'une telle condition au moment où nous progresserons dans le problème de la typologie, particulièrement lorsque nous devrons enquêter sur le rapport entre le « type de bâti » et l'« édifice individualisé » ou l'« individu bâti ».

## 2. LECTURE DES STRUCTURES BÂTIES

## 2.1 LE BÂTI COMME INDIVIDUALISATION HISTORIQUE (SPATIALE ET TEMPORELLE) DU PROCESSUS TYPOLOGIQUE : DES MATRICES ÉLÉMENTAIRES AUX DÉRIVATIONS COMPLEXES

Précisons d'abord le système de concepts qui forment le titre du chapitre, en les expliquant séparément et dans leurs relations. Voyons pour le moment si les définitions données jusqu'à maintenant suffisent, ou s'il faut en ajouter d'autres. **Le bâti comme individualisation historique** (spatiale et temporelle) **du processus typologique** : nous avons déjà défini ce dernier comme la succession globale des types dans le temps, dans une même aire culturelle (transformations diachroniques) ou dans plusieurs aires culturelles dans une même période de temps (transformations diatopiques), coordonnés dans une évolution réciproque. Le bâti, ou plutôt les objets singuliers et leurs complexes qui constituent « le construit », le système d'ouvrages avec lesquels l'homme a aménagé son milieu, est l'« individualisation » d'un tel processus : c'est-à-dire qu'une fois affirmée l'existence conceptuelle du « type », la vérification objectale du type est chaque artefact, chaque objet bâti qui, pour exister, comme on l'a déjà dit, doit nécessairement exister dans un intervalle temporel et commencer à exister à un moment particulier ; il doit occuper ou enfermer un espace, un lieu physique. Un et un seul moment, un et un seul espace : donc, **tout objet** tire son « individualisation », **est individualisé**, de cette unicité de condition qui le distingue inéluctablement des autres objets, coprésents ou non, qu'ils soient antérieurs ou successifs. Cela vaut même pour les objets mobiles : une auto ou une roulotte par exemple, occupe un lieu à chaque moment, un « parcours », qui est lui aussi à son tour, comme tel, un objet individualisé du fait qu'il occupe un lieu et qu'il existe dans le temps, ayant aussi une incidence sur une structure de relations entre un lieu et un autre. Cette double condition d'existence est une condition d'**historicité**, puisque le système de réciprocité des connections avec les autres objets, dans une succession spatiale et temporelle, en découle.

Voyons mieux la dernière partie du titre : **des matrices élémentaires aux dérivations complexes**. Quand nous examinerons le processus typologique qui produit un objet anthropique quelconque, il sera facile de vérifier que les produits de l'homme ont tendance à « se compliquer », du moins dans des aires civiles en croissance, (c'est-à-dire dans les aires où il y a une progression évidente des objets, des spécialisations, des hiérarchisations des rapports : tout ce qu'on exprime habituellement par le terme « progrès »). C'est-à-dire que si nous suivons l'évolution d'un type — un type de bâti ou un type d'un autre genre — nous découvrons que la différence substantielle entre un type antérieur et

un subséquent est due à la plus grande complexité du plus récent par rapport à un de ceux qui précèdent de plus ou moins près. À travers l'examen du processus typologique, nous pouvons passer d'un produit actuel, (existant aujourd'hui) dont nous pouvons avoir une perception immédiate, à la matrice élémentaire à laquelle il est assujéti, pourvu que nous réussissions à reconnaître, dans le bâti existant mais moins récent, les termes intermédiaires entre le produit d'aujourd'hui et sa matrice ou bien que nous réussissions à les reconstruire logiquement.

Voyons, par exemple, un appartement actuel. Nous savons tous qu'il est composé d'espaces différenciés selon l'usage auquel ils sont destinés : les pièces s'appellent chambres à coucher parce qu'on y dort, cuisine parce qu'on y prépare la nourriture, séjour parce qu'il est destiné à ce qu'on s'y tienne de jour, pour lire, pour parler, pour regarder la télévision ; il y a d'autres espaces, cabinets et corridors, etc. Tout cela se présente comme une corrélation plutôt canonique, dans une agglomération complexe de pièces spécialisées, que nous ne trouvons plus si nous essayons de remonter dans le temps ou de changer d'aire culturelle. Comparons l'appartement d'aujourd'hui avec une « maison en rangée » du XIII<sup>e</sup> siècle, faite d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage ; nous découvrons que cette maison a un système dimensionnel analogue à celui de la nôtre — comme nous le verrons ensuite — toutefois, un tel système s'explique par la maison plus ancienne à deux niveaux et de deux pièces seulement, d'une superficie analogue à notre « séjour-salle-à-manger » ou à deux de nos chambres à coucher ; substantiellement, une grande pièce dans laquelle on travaille, on cuisine et où on se tient durant la journée, et une pièce analogue dans laquelle de façon prédominante on dort.

Si nous examinons les types intermédiaires entre maintenant et alors, nous voyons qu'entre ces deux espaces à fonctions différenciées et la pléthore de pièces et d'usages d'aujourd'hui, on peut lire plusieurs stades de développement successifs, qui correspondent à autant de naissances successives de pièces spécialisées et d'agglomérations entre celles-ci, dans une complexité de plus en plus grande de ce que l'on considère nécessaire à une maison (ce qui atteste la transformation du « concept de maison », c'est-à-dire du « type »). Si nous remontons plus loin dans le temps, nous découvrons qu'il y a un « terme initial » au-delà duquel le concept de « maison » n'est plus reconnaissable : quand on atteint une pièce unique qui contient en soi un espace pour l'abri d'une famille pour dormir, préparer la nourriture, manger ou travailler à la préparation des outils nécessaires à l'activité extérieure ; on arrive à une pièce d'environ 20-30 mètres carrés, la superficie d'une cabane ou d'un *trullo* par exemple. Nous nous apercevons alors que si nous voulons procéder à rebours, vers des stades dimensionnels antérieurs, nous ne trouvons plus une maison dans toute l'acception du terme, mais des espaces qui nécessitent une intégration aux activités qui s'exercent surtout à l'extérieur, des abris nocturnes seulement, pour la protection contre les intempéries de la seule partie de l'activité humaine qui s'exerce dans la maison : à la limite, les types de « tanières », qui ne caractérisent pas encore une base anthropique mais qui sont communs à l'homme et à une vaste série d'espèces animales. Il est alors légitime de considérer ce type comme la « limite » du concept de maison et la matrice élémentaire des développements successifs.

Nous n'entendons pas véritablement par là un « terme premier » : dans les structures anthropiques, il n'y a jamais un point limite dans la remontée de l'histoire, qui n'émane pas à son tour de termes antérieurs ; mais plutôt un terme intermédiaire d'un processus, que nous assumons comme « limite initiale » sur la base de sa reconnaissance comme moment de passage nécessaire pour la formation de tous les types successifs. Mais nous reviendrons sur le thème. Ce qui nous intéresse maintenant est de fournir un exemple de ce que nous entendons par les termes de « matrice élémentaire » et de « développement ». Nous verrons ensuite à quel

point l'importance de la reconstruction logique et analogique des « matrices élémentaires », comme des moments saillants des développements progressifs, est fondamentale pour la lecture de la conformation même des types d'aujourd'hui, puisque les matrices et les développements demeurent présents en ceux-ci en tant que structures et systèmes composants, hiérarchisés réciproquement pour former l'organisme typologique actuel, c'est-à-dire en tant que sous-organismes de l'organisme entier actuel.

C'est ainsi qu'identifier les matrices et les développements ne signifie pas seulement comprendre « pourquoi » et « comment » la complexité actuelle a été atteinte, mais aussi comprendre la façon de résoudre une telle complexité, de manière à en rendre les composantes perceptibles. Un organisme actuel ne se laissera pas lire comme tel, si nous l'assumons en entier comme donnée et si nous ne nous préoccupons pas d'en résoudre, à des **niveaux successifs**, le système global d'assemblage. En somme, un édifice actuel est compliqué : le niveau de complexité est tel qu'il constitue un obstacle à la compréhension de cet édifice ; on peut parvenir assez facilement à cette compréhension en reconstituant le processus de formation du type en remontant jusqu'à sa matrice élémentaire ; chaque phase traversée par le processus typologique, chaque modification saillante du type, qui demeure dans le type même en tant que composante, est utile pour la lecture des caractères structuraux du type récent. Nous verrons que cela est dû à la **coïncidence** substantielle **entre histoire et structure**, une caractéristique propre à tout ce qui dérive d'une formation évolutive ; en résumé, nous pourrions dire propre à tout ce qui existe, puisque toute existence n'est rien d'autre qu'un moment d'un processus de formation.

Mais ce chapitre d'introduction au cycle de lecture des structures bâties doit invoquer un argument bien plus pertinent : que signifie **Lecture** **lecture**, appliquée à de telles structures, et quels sont les instruments propices pour la réaliser. Ces problèmes seront posés préalablement aux autres thèmes particuliers aux types de bâti, au tissu, à l'organisme urbain et au territoire. Précisons donc que **lire les structures bâties** signifie comprendre, au moyen d'instruments logiques, les structures de l'espace anthropique qui caractérisent un milieu spatial ; en d'autres mots, **comprendre les composantes d'un ensemble structuré par l'homme**. Maintenant, un tel ensemble est fait d'objets disparates, réalisés en plusieurs temps, différents par leurs formes, leurs fonctions et leurs dimensions. Autour de nous, nous voyons une quantité apparemment indifférenciée de maisons, de rues, d'églises, de champs, etc., faite à la fois d'éléments d'échelle plus petite : des murs, des pièces, des planchers, des clôtures, etc. ou repris en d'autres termes d'échelle plus grande : des villes, des régions, la campagne. Maintenant, appliquer à tout cela des instruments logiques implique un choix d'instruments appropriés, qui servent à comprendre réellement si tout cela doit s'avérer comme une liste d'éléments hétérogènes et non reliés, ou si cette apparente hétérogénéité cache un système de relations telles que chaque objet

singulier trouve sa place dans un cadre global et assume sa manière d'être non seulement en lui-même mais surtout dans un rapport cohérent avec les autres objets. En somme, le but essentiel de la lecture est de comprendre s'il y aurait, au-delà d'un hasard apparent, un système de correspondances qui permettent aux objets hétérogènes qui forment notre milieu de cohabiter, de rester ensemble et de se succéder dans le temps, de changer, en montrant d'une fois à l'autre un certain niveau d'unité, de collaboration, d'organisation. On pourrait objecter que nous cherchons de force quelque chose qui ne doit pas forcément y être, un ordre dont il n'est pas du tout dit qu'il y soit ; on pourrait soutenir que de tels objets sont désordonnés, hétérogènes, que notre opération est nulle *a priori* ; que nous voulons appliquer de force un système de lois qui ne sont pas implicites aux objets eux-mêmes, un ordre imposé. Nous opposons à cela deux raisons : l'une est que les objets bâtis sont **coprésents**, l'autre est que chaque objet possède un **antécédent**. La **coprésence** ne signifie pas une syntopie absolue, mais relative : c'est-à-dire que deux ou plusieurs objets bâtis sont présents simultanément dans un même milieu spatial, ils n'occupent évidemment pas le même espace s'ils sont contemporains, c'est-à-dire en condition de synchronie. Cela signifie que du moment que plusieurs objets sont présents en même temps dans des espaces contigus, il ne peut pas faire autrement que s'être formé un système de relations entre de tels objets : peut-être un rapport de nuisance réciproque, le contraire d'un rapport efficient, ou bien un rapport de collaboration ; en tous cas, il y a un rapport. Un **rapport** détermine toujours une **structure**, c'est-à-dire un mode de participation mutuelle, d'interférence réciproque entre deux ou plusieurs entités. En outre, la coprésence se réalise d'une manière double : entre les objets d'échelle analogue et entre les objets d'échelles différentes.

Dans une classe scolaire, par exemple, plusieurs objets bâtis cohabitent : à côté d'une table, il y a plusieurs autres tables, des tabourets, etc. ; coprésents avec ceux-ci, il y a le plancher, le plafond, les fenêtres, nous-mêmes qui justifions par notre présence la fonction singulière de chaque objet et celle associative de plusieurs objets, comme la structure banc-table, étant donné que je m'assois sur le premier et que j'appuie mes coudes et pose mes notes sur le second. Dans ces objets, il y a une coprésence systématique aussi évidente entre objets contenus et objets contenant : disons, entre les pattes, le plan du siège et le tabouret entier, ou entre le tableau et les éléments qui l'accompagnent.

Nous pouvons dire que le tableau est un objet unitaire, pourtant, il est fait du plan qui constitue le tableau proprement dit et du support métallique ; le fait même que ces deux objets, tableau et support, soient coprésents dans le même objet « tableau » global implique un rapport en tout point réciproque entre les deux, dans ce sens que l'un soutient l'autre et fait que le tableau (le plan du tableau) appartient à un monde de dimensions strictement dépendant de la hauteur du support. À son tour, chacun des deux objets obéit à un système de règles : le tableau est assez résistant à la pression pour permettre de dessiner dessus, il a une épaisseur suffisante pour être taillé dans le banc d'ardoise sans se rompre et non excessive pour ne pas être trop lourd, pour pouvoir le déplacer, le rendre propre à être soutenu dans un support ni trop lourd et ni trop exigeant au plan statique. À son tour, ce dernier est d'un matériau capable de résister au poids du tableau, et tire de celui-ci (et confère à celui-ci) une

dimension optimale pour qu'un homme puisse écrire dessus, etc. C'est tout un monde de « règles » propres à faire que le « tableau » existe comme objet global, et que les éléments propres à le composer existent dans leur autosuffisance relative. Avec tout cela, nous n'avons certes pas épuisé le monde des relations auxquelles appartient le tableau : par exemple, il s'appuie sur le plancher, il est contenu dans l'enveloppe de la pièce, il fait partie du mobilier avec les tables, la chaire et les tabourets, mais il n'en est pas pour autant moins indispensable à l'utilisation de la salle elle-même.

Il en résulte qu'on peut facilement constater une **coprésence à plusieurs échelles et dans la même échelle d'objets analogues, tant contenant que contenus** : dans un système qui implique nécessairement un monde de règles de comportement réciproque, une unité globale où les objets restent ensemble et tirent de cette cohabitation leurs fonctions spécifiques, leurs corrélations et leur identité.

Voyons maintenant l'autre caractère, celui de la **dérivation** d'un objet des autres objets non contemporains, le système d'antécédents que chaque objet possède. Cette fois, il s'agit de voir la relation diachronique entre les objets de même nature, vérifiable lorsque nous examinons un objet actuellement présent — par exemple, cette table et ce banc — et le comparons avec un autre objet analogue — une table ou un tabouret — produit antérieurement. Nous découvrons une relation entre un et l'autre, pas nécessairement de dérivation directe — c'est-à-dire qu'il n'est pas dit que celui qui a fait la table actuelle ait eu une connaissance de la table antécédente à laquelle nous la comparons — cependant une relation qui passe par un système de connaissances communes à celui qui a fait l'une et à celui qui a fait l'autre, à leur tour dérivées de l'expérience, de la culture spécifique, prolongée dans le temps et évolutive, de la « fabrication des tables » dans un environnement civil.

En somme, nous découvrons que l'existence de cette table est rendue possible par la succession, dans le temps, des existences des autres tables, sans lesquelles celle-ci n'aurait pas ses **caractères formateurs**, une certaine manière de se comporter du tout et des parties, qui atteste du fait qu'elle a hérité, en même temps que ses caractères, des causes pour lesquelles les autres ont été faites et conformées ainsi. C'est donc une sorte de rapport **cause-effet**, dans lequel l'**effet** est la table présente, la **cause n'est pas le besoin** d'avoir une table, d'inventer un plan d'appui à une hauteur propre à servir à une personne assise : celle-ci peut en être la matrice lointaine, mais en réalité la **cause de cet effet** consiste dans l'**expérience spécifique** qui a mené à la réalisation des tables précédentes ; la **cause réside dans les tables précédentes**. Un rapport semblable lie non seulement les objets analogues, mais les objets « coprésents » : la structure table-tabouret a des antécédents analogues dans toutes les structures table-tabouret qui se sont succédées, constituant la culture spécifique d'une aire (comme nous le verrons, de dimensions variables selon les localisations des

phénomènes civils) pour résoudre cette condition particulière de nécessité, le fait de rester assis pour faire quelque chose sur un « sol » horizontal élevé.

La **coprésence** et la **dérivation** ne sont pas autre chose que la **conséquence de l'historicité**, les conditions d'existence, comme on a déjà dit, dans l'espace et dans le temps. La coprésence est une **corrélation spatiale**, la dérivation est une **corrélation temporelle** : un objet existe quand il appartient à un point individualisé d'un tel processus double qui peut se résumer dans le concept unique d'« histoire ».

Avec ces informations, il semble que puissions déjà considérer comme inéluctable la présence d'une structure d'assemblage réciproque : nous pouvons donc considérer avec raison que la recherche de telle structure peut être menée à bonne fin, refusant *a priori* l'existence d'une réalité non structurée. La réalité peut nous sembler constituée d'un tas de choses, mais de choses qui se « tiennent ensemble » ; toutefois se tenir ensemble et tas sont déjà des concepts qui expriment un « assemblage ». Un tas n'est pas fait de choses indifférentes l'une à l'autre. Par exemple, je peux examiner un tas de sable, fait de granules de roche placés selon le cône de pente naturelle, comme cela se produit quand on décharge un camion. Il est facile de s'apercevoir que celui-ci est déjà un assemblage, un organisme, avec ses propres lois de cohésion qui concernent de façon unitaire le tas en entier et chaque granule qui le constitue, le sol sur lequel il repose et l'atmosphère qui l'entoure. Le cône dépend, dans sa forme même, du frottement que chaque granule opère sur les voisins, du poids du sable, de la conformation du terrain, etc. Chaque granule pèse sur les autres et, selon sa position, transmet ou reçoit une charge compatible avec sa résistance, etc. Toutes des connexions qui ne sont pas épuisées non plus à l'intérieur du tas et de son entourage immédiat ; qui se poursuivent ailleurs et dans le temps, si seulement nous considérons la logique qui mène, à partir de ce tas, à la personne qui a pris ou qui a fait porter d'un lieu à l'autre ce chargement de sable, de cette qualité et quantité, pour s'en servir. S'il veut s'en servir, cela veut déjà dire que ce sable n'est plus matière, mais il est bien plus, il est « matériau ».

Le sable qui était seulement matière, une partie quelconque du sol, au moment où il était au bord d'une rivière, du moment que je le prends pour m'en servir et que je l'apporte, disons, en un lieu où je dois construire une maison, devient matière avec l'ajout de quelque chose, qui dépend de façon dialectique et homogène des caractéristiques de cette matière, de moi qui m'en sert, de ma culture héritée qui m'a transmis la capacité de pouvoir m'en servir : en somme, devenu matériau en s'intégrant avec l'usage qu'on en fait, et pour cela même, devenu « type ». Disons, mélangé avec le ciment, d'autres matériaux, le sable devient mortier : encore non indifférent aux autres objets, par exemple, ceux que j'utilise avec le mortier pour faire un mur. Il peut lier la pierre ou la brique et il a déjà un rôle différent, une faculté différente s'il est employé avec l'une ou l'autre.

Le petit morceau de réalité constitué de ce tas de sable, je peux le comprendre comme tout un complexe de relations, soit internes, intrinsèques à l'examen du seul objet et de son entourage immédiat, soit externe, en regardant les objets, les espaces et les temps éloignés : des relations qui ne peuvent pas faire autrement que de constituer tout un système complexe de structurations.

Le concept de « lecture », à son tour, comporte déjà un système de relations de grande envergure, à commencer par la dialectique qui intervient entre nous qui cherchons à lire la réalité et la réalité dans ses possibilités intrinsèques d'être lue.

Par exemple, je peux lire un livre écrit en latin, si entre moi et ce livre coexistent, d'une part, la faculté d'être lu en latin (du fait d'être écrit dans cette langue) et d'autre part, ma capacité de le lire, connaissant plus ou moins la langue latine, c'est-à-dire possédant l'instrumentation propre à la lecture du livre, obtenue indépendamment et antérieurement à la présence du livre lui-même. Supposons que je connais seulement la langue anglaise et que je me force également à lire le même livre : il est évident que la divergence entre mon intention, associée à ma capacité, et la faculté exprimée dans le livre, d'être lu en latin et non en anglais, mènerait à une lecture d'un rendement bien insuffisant, opération qui est nécessairement produite dans une synthèse entre mon intention et sa faculté. Il faut souligner que moi et mon intention sont une chose, le livre avec sa faculté est autre chose, moi et le livre après être venus en contact, autre chose encore. Moi et le livre avons notre existence distincte et cette synthèse que nous appellerons « lecture » a une existence distincte acquise qui dépend du fait d'avoir mis ensemble moi, qui veut lire le livre, et le livre propre à être lu par l'intermédiaire d'un certain code, (la langue latine, par exemple). C'est-à-dire que la lecture est quelque chose qui se produit après la prise de contact entre moi et le livre, en utilisant la faculté de l'un et l'intention de l'autre, qui se réalisent d'une façon unitaire en une autre chose qui n'existait pas d'abord, un autre objet qui est la lecture. Celle-ci, donc, ne peut être dépendante seulement du livre, ni seulement de moi : elle existe dans la mesure où il existe un rapport entre les deux choses. Le livre, pour son compte, peut dire davantage, ou être compris différemment par quelqu'un qui connaît le latin mieux que moi. C'est-à-dire que le livre n'épuise pas, dans son rapport avec moi, son champ de facultés.

Cela signifie que la lecture, comme n'importe quelle opération humaine, peut avoir un « rendement » plus ou moins grand ; ni plus ni moins que n'importe quel autre « faire ». Dans le cas de notre comparaison, je peux finaliser la lecture de ce livre selon une intention ou selon une autre. Ma manière de lire sera différente selon ce que je cherche, disons une information contenue dans celui-ci, ou que je veux apprendre mieux la langue latine. Dans le premier cas, je ne préoccuperai pas d'autre chose que de repérer cette information, cette donnée, tandis que dans le second, je ferai attention aux particularités syntaxiques et grammaticales, aux vocables, à leur usage ; toutes ces données que j'adapterai à l'enrichissement de mes connaissances de cette langue. Dans le premier cas, mon choix de ce livre sera utile, il se rapportera à cette information ; dans le second, il aura été un choix propice seulement si le livre a été écrit, disons, en bon latin, même si les faits, les thèses et les informations qu'il rapporte n'ont pour moi aucune valeur.

Voyons un cas extrême de différence entre intention, capacité relative et faculté. Chacune peut être légitime pour son compte, comme dans le cas déjà énoncé comme hypothèse auparavant : je connais l'anglais et non le latin, parce que cette langue me sert pour m'exprimer dans mon aire culturelle, étant moi-même, supposons, anglais. Il est évident que cela est tout à fait légitime. Au moment où, me prévalant de mon anglais, je veux lire le livre en latin, (cela aussi est légitime, le livre ayant été écrit par un auteur latin pour se faire comprendre par ceux qui savent le latin) ma lecture aura un rendement nul ou limité à peu de termes que je peux avoir compris parce qu'ils coïncident avec les termes anglais peu nombreux qui dérivent du latin. Un rendement tout à fait différent de celui que j'aurais cependant obtenu dans un livre en anglais, donc doté d'une faculté analogue à mes capacités. Pour obtenir un maximum de rendement de la lecture, il faut l'instrumentation juste de la part de celui qui lit, le juste choix du livre selon les finalités que celui-ci se propose ; et, de la part du livre, être apte à ces finalités et à cette instrumentation (par exemple être écrit dans une langue connue par celui qui lit et contenir les informations que celui-ci veut savoir). Un tel rendement concernera, par-dessus tout, une coïncidence entre la manière dont celui-ci a été fait et l'instrumentation (le code) propre à le lire, et connu du lecteur. Ce n'est pas par hasard si ce livre montre une faculté à être compris par celui qui connaît le latin, mais cela dépendra intrinsèquement du fait d'avoir été écrit en latin : sa faculté dépend d'avoir été ainsi fait. Si je le comprends, connaissant le latin, c'est parce que ma capacité de le lire est corrélée à la manière dont ce livre a été écrit.

Sortant enfin de la métaphore, (que nous reprendrons, toutefois, sous peu) notre manière de lire le bâti vise strictement à faire le bâti, à concevoir des projets. Les mécanismes de lecture, l'instrumentation que nous adopterons, doivent nous permettre de comprendre dans le bâti, ce qui est ou ce qui a été une façon de faire le bâti : pas n'importe quelle façon, mais la façon selon laquelle ce bâti a été fait. Lire est d'une certaine manière un « faire », mais la lecture la plus adaptée à nos fins de faire le bâti est celle qui colle le mieux à la manière d'être et d'être structuré du milieu humain. Ainsi, le rendement maximum de notre lecture sera réalisé lorsqu'il en résultera la représentation la plus efficace de la manière dont un objet bâti est fait : non seulement comment il a été fait, mais comment il nous parvient, doté de tout l'enrichissement progressif des apports qui résultent de sa transformation progressive, de son devenir, de son changement de rôle : la manière dont cet objet a été fait est seulement un intermédiaire entre le processus précédent, dont il est le point limite, et les transformations subséquentes, dont il est le commencement.

Nous pouvons donc conclure que l'instrumentation, le code propre à notre lecture, doit nous permettre de comprendre autant comment l'objet a été fait, que de comprendre aussi de quoi il est dérivé et comment il s'est transformé : de reconstruire le système de notions corrélées existantes avant l'objet dans l'esprit de l'artisan, qui est le produit de l'expérience, de la culture civile, et de reconstruire le système de modifications progressives, induites petit à petit par d'autres artefacts, en d'autres moments successifs, dotées d'une fois à l'autre d'un bagage différent d'expérience et de culture sociale. Bref, ce qu'on a dit est synonyme de **comprendre le type** et **comprendre le processus typologique**. Pour obtenir un meilleur rendement, il faut que **la lecture corresponde au faire**, c'est-à-dire que l'instrumentation de la lecture corresponde à la manière d'être et de devenir (c'est-à-dire d'avoir été fait progressivement) de chaque objet afin de comprendre comment nous devons agir pour faire un objet analogue qui, pour appartenir au présent, ne peut que se situer à la limite actuelle de ce processus et ne peut que se préparer à son tour au changement progressif et futur, en même temps que les autres de son espèce.

Tout cela, en rappelant qu'il existe différentes manières de lire, qui dépendent d'autant de finalités : qu'en réalité **la lecture est un rapport-synthèse entre le sujet-lecteur et l'objet-lu**, mais le lecteur à son tour est doté d'**intentions** (finalités) et d'**instruments** (capacités) non nécessairement coïncidents, de même que l'**aptitude** et le **code** de l'objet ne coïncident pas nécessairement.

Revenons à l'exemple du livre : je peux connaître la langue (le code) et ne pas réussir à m'intéresser au contenu du livre, ou ne pas connaître les bases conceptuelles qui m'en permettraient la lecture. Si le livre latin traite de botanique qui ne m'intéresse pas, je comprendrai le latin mais non la botanique. Je ne saurai rien sur le message que le livre voulait me transmettre et j'aurai compris seulement une certaine façon d'assembler les mots latins, dans le cadre des structures de cette langue, avec cette grammaire et cette syntaxe. Il n'est pas dit cependant que la lecture aura un rendement nul, puisque, si mon objectif est d'examiner le livre pour une étude de linguistique, ou pour le traduire en italien, disons, je peux mener à bonne fin ces opérations même en ne sachant rien de la botanique. Il y a donc des manières infinies et des finalités infinies contenues dans le terme de « lecture ». Prenons un autre

exemple, plus proche de notre champ, que nous reprendrons pendant l'analyse de la typologie du bâti. Je peux lire une « ville » de plusieurs manières. Si mon objectif est de mettre des numéros civiques aux édifices de Florence, je compterai les portes, les accès, les vitrines des magasins, en les évaluant à la même mesure.

Pour une telle finalité, il serait inutile de gaspiller des énergies en se préoccupant de connaître les phases de formation de Florence, l'histoire des événements florentins, les distinctions typologiques entre les édifices que je rencontre. Pour marquer les numéros civiques, tout cela serait seulement une perte de rendement, bien plus grave si la lecture produisait, disons, une classification différenciée des numéros selon les types d'édifices, avec la conséquence d'une impossibilité de reconnaissance immédiate d'un accès correspondant à un numéro civique de la part du postier ou du percepteur de l'ENEL. Tandis que pour nous qui voulons comprendre comment Florence s'est structurée, savoir combien de numéros civiques elle possède est une donnée tout à fait marginale et certes pas exhaustive.

Cela illustre à quel point il est important de finaliser la lecture, en évitant les opérations inutiles et marginales, mais surtout en réfutant les opérations qui peuvent inciter à une évaluation erronée de l'objet et rendre inopérantes les finalités mêmes que nous nous proposons. Pour cela, nous éviterons de toute manière de nous laisser attirer par des propositions de lecture qui dérivent des autres sciences particulières qui, bien qu'utiles et nécessaires, sont pertinentes au bâti seulement parce qu'elles sont pertinentes à l'homme en général. En premier lieu, les données statistiques dont se servent, par exemple, les sociologues et les économistes, normalement représentatives de modifications d'envergure si faible, dans des environnements temporels si brefs, qu'elles semblent marginales à celui qui s'occupe de structurations qui couvrent leur origine et leur développement dans un éventail historique étendu et qui sont presque toujours inadéquates, puisqu'elles traitent de nombres, de quantités, pour exprimer une réalité complexe, basée sur des rapports qualitatifs, sur des organismes tels que l'espace anthropique. Deuxièmement, les données qui résultent de l'analyse des « effets », peu importe le raffinement de l'instrumentation, telles celles qu'utilisent les critiques d'art visuel, ou ceux qui s'intéressent à la psychologie de la forme : ces données sont utiles pour celui qui veut faire des analyses psychologiques, mais certes pas pour nous, qui risquerions ainsi de nous laisser induire à la tentation de reproduire des « effets », oubliant notre rôle d'architecte, appelés à faire des murs et des rues, des maisons et des planchers et non des effets. Troisièmement, les données relatives à l'histoire personnelle, au temps ou à l'entourage de chaque artefact.

Un objet bâti n'est pas dépendant en tout de celui qui l'a fait. Au maximum, l'auteur peut avoir apporté à l'objet quelques particularités qui dépendent de son histoire personnelle, en tous cas, c'est une participation individuelle à l'histoire collective ou dérangeante, une intervention personnalisante et induite, si elle est « exceptionnelle », c'est-à-dire si elle n'est pas intégrée dans l'évolution d'une culture humaine : une sorte de variante biologique qui ne laisse pas de trace dans la succession ultérieure des produits. De toute façon, un objet bâti acquiert une vie indépendante de l'auteur du moment qu'il existe physiquement, qu'il a été réalisé. Dans un premier temps, il existe puisqu'il est présent dans l'esprit de l'auteur au niveau

de la conscience spontanée, donc résultat d'une culture transmise ; dans un second temps, il est indépendant de l'auteur et comme tel, il est sujet à une transformation progressive.

Revenons à l'exemple du livre : une fois qu'il a été écrit, imprimé, diffusé, il est aussitôt devenu un objet pour son propre compte, pour pouvoir entrer en relation avec n'importe quel autre individu, manifester à celui-ci ses facultés, plus ou moins compatibles avec les intentions de celui qui s'en sert. Un livre peut servir à être lu de plusieurs manières, comme nous avons vu, il peut être déchiré pour allumer du feu, ou pour remplir des chaussures mouillées pour les empêcher de se déformer ; en tous cas, tout cela n'entre pas dans les possibilités de contrôle de la personne qui l'a écrit, puisque le livre est devenu autre chose, avec son objectivité et son individualité, non plus partie de l'auteur, ne dépendant plus de lui. Le livre est de celui qui l'a écrit à l'origine, toujours dans un sens relatif, du fait que l'écrivain a pu l'écrire en profitant des efforts d'autrui — de toutes les personnes qui, en parlant, ont matériellement fait la langue utilisée par celui-ci — comme actualité, il ne l'est plus, tant il est vrai que l'auteur ne sait pas non plus quelle fin ont connu les copies imprimées, quelle histoire individuelle elles ont eue, si quelqu'une s'en est sauvée d'être utilisée pour essuyer les chaussures.

Tout cela vaut peut-être plus pour un objet bâti conditionné par une série de changements d'usages qui ont une incidence sur son caractère physique même : ceci nous porte d'autant plus à affirmer qu'il est illusoire de chercher à établir un rapport avec les objets au moyen d'un rapport avec l'histoire des artisans. Quand je connais la vie, la mort et les miracles de Borromini, quand je sais tout sur son client, sur la comptabilité du chantier et sur les données de chaque partie de San Ivo alla Sapienza ou de San Carlino, je ne connais certes ni l'un ni l'autre édifice. La connaissance de ceux-ci passe à travers une dialectique interne aux édifices faits avant et ceux faits après, à travers l'héritage culturel dont jouissait Borromini et qu'il transmettait par le fait même d'oeuvrer, de construire. Les édifices ont ensuite vécu une existence propre, faite de relations de coprésence et de ramifications temporelles dans d'autres objets bâtis ; l'auteur n'est pas la clef pour comprendre le produit, mais il est l'intermédiaire entre la culture héritée et l'existence propre de l'objet.

C'est la raison pour laquelle nous insistons tant sur la « dépersonnalisation » du produit bâti. L'auteur est seulement le véhicule nécessaire : ce n'est pas lui-même qu'il représente au moyen de l'objet, mais la culture dont il a hérité, une culture transférée et évoluée (ou compliquée) directement dans l'objet, à travers la conscience spontanée, ou de façon indirecte, à travers ses choix critiques, parvenant à une synthèse plus ou moins efficace, plus ou moins réussie des choix critiques et de la conscience spontanée. Le jugement sur une telle efficacité et réussite n'appartient en soi ni à Borromini ni à son œuvre, mais plutôt à l'importance réelle que cette œuvre aura assumée dans la poursuite du processus typologique, dans l'acceptation ou dans le refus que la culture collective lui opposera.

Notre but, on doit toujours se le rappeler, est une lecture qui vise strictement et intrinsèquement l'élaboration du projet, la réalisation d'objets bâtis. Par la lecture, nous devons apprendre non seulement à faire du bâti, mais à vérifier d'une fois à l'autre si ce que nous faisons est adapté au contexte ; par la lecture, nous devons donc comprendre le système de coprésences et de dérivations auquel l'objet que nous

insérons dans le contexte doit participer avec le meilleur rendement que nous réussissons à obtenir, dans les limites des instruments que nous aurons réussi à utiliser.

Quels sont les instruments que nous considérons propices à la lecture ? La seconde partie de ce chapitre devra servir à les énoncer, d'une manière passablement ordonnée.

Si la structure, l'histoire et l'évolution d'un objet coïncident, **les catégories dont nous nous servirons devraient être intrinsèquement historiques et évolutives.**

Elles devront être conformes, autant que possible, à la façon même dont la réalité se structure, même si nous devons être conscients du fait que notre lecture, qui entre dans le champ des méthodes fondées sur la conscience critique, et les instruments que nous adopterons ne pourront pas faire autrement que d'accepter une certaine forme de réduction à l'égard de la totalité du réel : ce qui importe est un raffinement progressif des instruments pour obtenir un rapprochement, ne serait-ce qu'asymptotique, d'une telle totalité.

Comme cela se produit du reste pour toutes les autres sciences, nous chercherons à établir quelques postulats généraux dont découlent une ramification indéfinie de « corollaires » selon les aspects multiformes que la réalité assume. La logique même du rapprochement progressif à la totalité nous pousse à traiter des structures anthropiques, dans les chapitres successifs, selon une gradation croissante de dimensions, mais aussi d'acquisitions. Traiter d'abord des édifices et du type de bâti, ensuite des agglomérations d'édifices et du tissu urbain, ensuite encore de l'organisme urbain dans le système des interactions entre les agrégats et dans la totalité de la dimension urbaine, enfin, de l'organisme territorial et du « type territorial », implique une succession harmonique de la complexité progressive de lecture : qui suit dans un certain sens notre participation existentielle à la réalité bâtie, à partir de l'expérience directe que chacun de nous a de l'utilisation d'un édifice, jusqu'à l'expérience nécessairement plus indirecte qu'on peut obtenir de la vision plus étendue d'un territoire.

Parallèlement, nous poursuivons déjà ainsi une genèse des structures étant donné que la notion de maison est certainement antérieure à celle d'agrégat et celle-ci à celle d'organisme urbain, cette dernière au sens global d'un espace aménagé pour les cheminements, la production et l'établissement corrélés simultanément. Aussi, comme nous verrons en examinant un territoire, il nous sera utile d'en comprendre les systèmes de structures en suivant leur genèse : en premier lieu, les parcours, ensuite les établissements et les aires productives, ensuite les noyaux protourbains et urbains, étant donné que, comme nous le dirons ensuite, un territoire peut être le lieu de cheminements seuls, mais non d'établissements seuls ; il peut être constitué de parcours, d'établissements et d'aires productives, pas nécessairement accompagnés par des noyaux urbains. En somme, le caractère graduel des approches dimensionnelles et de l'étendue progressive de la lecture que nous suivrons nous garantit déjà d'adhérer de façon immédiate à une genèse parallèle du réel.

Commençons maintenant par une réflexion sur le fait que les objets qui nous entourent possèdent leur individualité, leur organisation, de sorte qu'ils peuvent être reconnus par nous et dénotés sous un terme différent pour chacun et pour chaque classe d'objets semblables ; ils sont donc relativement opposables aux autres objets, ce qui permet l'identification de chacun parmi les autres.

N'importe quel objet, toutefois, ne s'est pas fait tout seul, mais il est d'une certaine manière composé de parties, elles aussi véritablement « objets », identifiables en soi, selon leur degré relatif d'autosuffisance et de complémentarité avec les autres parties. **Chaque objet est composé de plusieurs éléments**, connectés ensemble pour former un organisme ; **chaque élément est en soi un organisme à une échelle plus petite**. Les éléments composants, toutefois, peuvent se distinguer selon leur autonomie de rôle plus ou moins grande et selon leur complexité, également plus ou moins grande, dépendant du fait qu'ils peuvent plus ou moins être scindés en d'autres éléments.

Par exemple, dans le cas déjà mentionné du tableau, le support et le plan d'ardoise ont une interdépendance, mais aussi un bon degré d'autonomie, de sorte que je peux utiliser le plan, disons, en le fixant au mur, ou le support pour soutenir quelque chose d'autre. Mais si j'examine les éléments qui composent le support — les barres, les traverses, etc. — je vois que leur autonomie est mineure : ils peuvent être distingués de l'ensemble tant qu'on peut les nommer séparément et exercent un rôle différencié — pour soutenir les charges verticales, pour relier les barres, etc., — mais je ne peux pas les séparer physiquement des autres, à moins de les réutiliser comme éléments à une autre fin, comme « matériau » pour en faire autre chose. Ce qui signifie qu'il y a différentes manières et différents niveaux de possibilité d'assemblage entre les objets : l'objet lui-même assume différents caractères selon une certaine nécessité plus ou moins grande de position et de cohésion entre les parties qui le composent.

Voyons deux cas extrêmes. Un pieu de chêne se prête à être planté dans le sol et à être coordonné avec d'autres pieux égaux pour faire une enceinte. Les dimensions linéaires de celle-ci ne sont pas en rapport avec chaque pieu, puisque si je me sers d'une enceinte de cent ou de mille mètres de côté, je devrai de toute façon poser les pieux passablement équidistants, mais dans le second cas, en nombre décuplé par rapport au premier, étant donné que la distance entre deux pieux sera fonction du matériau, filet, fil barbelé, que je voudrai tendre entre l'un et l'autre. Il suffira donc que j'ajoute d'autres pieux si je veux entourer un champ plus grand, mais l'élément « pieu » restera toujours tel quel. Cela n'implique pas que l'enceinte, dans son ensemble, ne soit pas un organisme et ne puisse être à son tour scindée en d'autres organismes composants comme, par exemple, chaque côté de l'enceinte, composé à son tour de travées comprenant un couple de pieux et le matériel tendu entre ceux-ci. Cela ne veut pas seulement dire non plus que le pieu est un élément indifférent à l'ensemble : il aura au contraire des caractères, comme la hauteur, le fait d'être de section propice, d'un matériau, le chêne, propre à résister aux intempéries tout en demeurant dans des limites économiques compatibles avec le rendement, qui sous-entendent déjà un usage qui identifie l'élément comme propice à participer à l'ensemble « enceinte ». Celle-ci aura ses caractères individualisants : par les dimensions, la forme et la quantité de terrain qu'elle entoure. Toutefois, l'arrangement de ces pieux sera doté d'un niveau d'assemblage minimum, dans ce sens qu'au sein de l'organisme « enceinte », je peux selon mon désir non seulement remplacer chaque pieu par n'importe quel autre, sans aucune différence de résultat, mais s'il me faut une enceinte plus ou moins grande, je peux changer l'organisme en additionnant, en enlevant ou en déplaçant des éléments pour obtenir un autre organisme aussi efficient que le premier. Cela veut dire que les éléments agglomérés n'exigent pas une localisation particulière, indispensable : ils peuvent être totalement interchangeables et additionnés.

Voyons un cas nettement opposé, un organisme par excellence tel qu'un organisme vivant, un chien par exemple, et essayons de suivre une logique analogue. Le chien a quatre pattes et je ne peux faire qu'il en ait cinq, six ou sept ; il ne peut pas

avoir deux têtes ou deux queues ; je ne peux pas prendre la tête et la mettre à la place de la queue ou vice versa. Non seulement les quatre pattes ne sont pas interchangeables non plus, au point que, au-delà de leur identification comme quatre éléments composants identifiés par le même terme « patte », je dois m'apercevoir que chacune joue un rôle particulier pour convenir à composer un organisme unitaire, et chacune nécessite une double adjonction spécifique qui rend inéluctable sa position au sein de l'organisme (droite et gauche, avant et arrière).

Évidemment, je me trouve en présence de deux objets, chien et enceinte, qui montrent des caractères différents concernant le type de relations entre les parties composantes et entre celles-ci et chaque organisme entier. Le premier présente un niveau élevé d'organisation, le plus grand plutôt, celui des organismes vivants, et de besoin réciproque entre les éléments, nous dirons un niveau d'organisation maximum ; dans le second, les éléments, les pieux, sont assemblés de manière sérielle, selon un niveau d'organisation très inférieur, même s'il n'est pas minimum, parce que cela comporterait une telle indifférence à la position réciproque entre les éléments, que cela n'exigerait pas non plus leur positionnement selon un intervalle constant et pas même une condition d'égalité entre les éléments. En fait, l'intervalle constant et l'égalité des pieux signifient déjà l'existence de règles avancées dans l'assemblage : si nous avions, disons, des éléments hétérogènes au lieu de pieux, et que ceux-ci étaient localisés au hasard, à des distances variables, nous devrions juger une enceinte ainsi faite comme ayant un niveau d'organisation encore plus bas.

Un tas de sable, pour reprendre un exemple déjà pris, peut être soumis à des modifications quant à la position réciproque des éléments — les grains de sable — sans changer ses caractères et sa conformation, en maintenant toutefois les lois d'agglomération réciproque déjà notées, ne serait-ce qu'un niveau minimum d'organisation : en somme, je peux le mélanger et rien ne change, le tas reste tel. Tandis que si je prends un pieu de l'enceinte et je le mets à la place d'un autre, je dois faire attention de ne pas le placer au hasard, mais dans la position juste et dans le bon sens et non, disons, à l'horizontal ou avec la pointe en haut, parce qu'autrement l'enceinte ne répondra plus à ses lois d'assemblage, et elle aura d'une certaine manière un rendement moindre pour les fins que je me propose.

Nous verrons que le **dénombrement des assemblages possibles oscille entre deux termes** propres aux éléments qui composent un organisme et qui présentent chacun un champ de facultés à être utilisés pour le composer : **sériel et organique**. À son tour, **l'organisme composé peut avoir ses facultés propres, elles aussi comprises dans les termes sériel et organique**. Ainsi, il en résulte une possibilité de lecture de chaque organisme selon une gamme quadruple de relations avec les composantes et entre les composantes : une gamme qui peut augmenter graduellement selon que de telles composantes sont considérées dans une succession de plus d'une échelle dimensionnelle, comme nous le verrons bientôt. **Sériel**, dans ce cas, atteste la caractéristique d'un assemblage fait d'**éléments répétitifs et interchangeables**, tout comme la caractéristique de chaque élément qui est à son tour interchangeable et passible de répétitions ; **organique**, à l'opposé, indique le caractère d'un assemblage fait d'**éléments individualisés par une position et une forme particulières**, donc non répétitifs ni interchangeables, tout comme le caractère de chaque élément composant qui est localisé dans une seule position, dans un seul rôle au sein de l'assemblage, qui a sa

Niveaux  
d'organicité

Sériel

Organique

forme et sa fonction propre, opposable et complémentaire par rapport aux rôles, aux positions, aux formes et aux fonctions des autres éléments composants.

Essayons d'expliquer mieux au moyen d'un de nos exemples paradoxaux : examinons une sculpture quelconque, une Vénus ancienne par exemple. Elle est faite de marbre, matériau tellement continu et compact qu'il peut être sculpté dans une forme qui imite le corps humain. Dans celui-ci, les relations entre les parties et l'ensemble sont de cohésion organique d'éléments organiques (les membres). Supposons qu'on veuille réaliser la même sculpture avec un matériau d'un genre différent, fait d'éléments assemblés de manière sérielle, remplaçables l'un par l'autre, identiques par leur forme : par exemple, des cure-dents, sans les rompre mais en en acceptant la dimension standardisée. Nous obtiendrons une Vénus semblable à la précédente, du moins si on l'examine à une certaine distance, mais ne pouvant réaliser une proportion exacte de chaque élément, conditionnés comme ils sont par la forme et la dimension de chacun de ceux-ci, nous obtiendrons un objet substantiellement analogue dans la forme générale et dans les éléments composants, les membres, sauf que nous serons obligés, éventuellement, de faire les doigts tous égaux, le nez égal aux doigts, etc. En somme, cela se transformera en une opération désastreuse, jusqu'à un certain point, s'agissant d'un organisme de parties organiques traduit en éléments sériels : nous ne pourrons certainement pas atteindre le rendement assuré par un matériau compact, comme le marbre.

Tandis qu'avec les cure-dents ou avec les pieux, je peux certainement faire un objet d'un bon rendement, en suivant le système de lois d'assemblage permis par le caractère sériel, certainement pas un objet qui manifeste une disposition à un degré de cohésion plus grand, un objet organique ; puisque je dois assumer comme limite à mon oeuvre le fait que ce matériau, sériel, ne se prête pas à faire tout ce que je veux, mais seulement ce qui est permis par sa faculté à être utilisé d'une certaine manière et non d'une autre. La même chose vaut pour le cas opposé : pour reprendre les exemples précédents, toujours paradoxalement, si je voulais utiliser des pattes, des têtes et des queues de chien plutôt que des pieux pour faire une enceinte, j'aurais un rendement aussi insuffisant : je viserais à faire un objet à vocation sérielle avec des éléments capables d'être assemblés uniquement de manière organique.

Les quatre corrélations de base possibles entre composantes et composé peuvent être énoncées ainsi : deux de plus grande cohérence entre le tout et les parties : des **éléments sériels assemblés dans un ensemble sériel** et des **éléments organiques assemblés dans un ensemble organique** ; deux de contradiction entre le comportement des parties et celui du tout : des **éléments sériels assemblés dans un ensemble organique** et des **éléments organiques assemblés dans un ensemble sériel**. Avec la notation désormais devenue habituelle dans les études de Muratori et de son école, nous pourrions attribuer aux quatre corrélations les indices respectifs : **S** et **O**, **s** et **o**. Comme nous pourrions aussi, en abrégé, appeler ces corrélations avec les termes : **sérielle systématique, organique totale, sérielle occasionnelle et organique épisodique**.

Il faut préciser qu'une telle classification ne mène pas à un jugement absolu sur la validité plus ou moins grande d'un organisme, plutôt à un jugement strictement relatif à un environnement historique déterminé : comme nous le verrons, il faudra mettre en relation le **degré d'organisation** avec celui de **préférence de phase** étant

donné que le progrès d'une culture du bâti a normalement tendance à parcourir de nouveau les divers niveaux de manière cyclique dans une succession évolutive.

Par exemple, je sais bien que les chapiteaux d'un temple ancien ne sont certainement pas des éléments adaptés pour être utilisés pour faire, disons, un mur ; ils sont conformés de façon à assumer une fonction particulière et une position spécifique de manière à résoudre un problème de bâti précis, celui de raccorder un pied-droit — la colonne — avec un élément horizontal — l'architrave. — C'est donc conceptuellement erroné de faire un mur de chapiteaux : il s'agit d'utiliser des éléments dotés d'une organisation potentielle élevée, inadaptés pour en faire les éléments d'un système sériel qui fonctionnerait mieux s'il était fait, disons, de blocs carrés, avec moins d'efforts et moins de dépense. Cependant, si je vis au V<sup>e</sup> siècle et que mon problème fondamental est celui d'ériger en vitesse et avec ce que j'ai à ma disposition les murs de ma ville pour me défendre d'une invasion barbare, que je dispose de temples qui me servent certainement moins que ne presse la défense de ma vie et de mes biens, je fais bien de démonter ceux-ci pour construire ceux-là, et il devient tout à fait légitime d'employer en tant que simples matériaux sériels des éléments qui ont eu un rôle différent et plus organique que celui qui me sert. Il faut donc éviter que de telles catégories de jugement sur la cohérence plus ou moins grande soient adoptées en guise de jugement moral : notre but est tout autre. Nous verrons aussi que dans le champ des préférences de phases, nous lirons comme relativement erroné un objet doté d'une organisation excessive dans la phase non pertinente, autant qu'un objet d'un niveau d'assemblage insuffisant dans une autre phase. La basilique Saint-Pierre constantinienne aurait été autrement erronée au XVI<sup>e</sup> siècle que la version de Michel-Ange à l'époque de Constantin, tandis que, placées chacune dans son propre cadre, elles conservent leur valeur.

Il faut encore définir, dans le cadre de la dialectique entre composantes et composé, une série de termes en relation avec une série d'échelles diverses. Déjà dans l'exemple de la Vénus, nous nous sommes trouvés avec quelque *handicap* qui dépend du fait d'avoir mis en jeu trois termes d'échelles différentes plutôt que deux : la Vénus, ses membres, (éléments composants d'une échelle inférieure à la Vénus) et le marbre ou les cure-dents (éléments composants d'échelle encore inférieure). Nous verrons qu'il sera nécessaire de scinder les **composantes des objets bâtis** dans les quatre termes de : **éléments, structures d'éléments, systèmes de structures et organisme de systèmes**. Cela, pour comprendre les parties qui constituent l'ensemble selon une approche graduelle : indispensable pour comprendre comment chaque composante doit être lue dans le rapport avec les autres, d'échelle **immédiatement plus grande et immédiatement plus petite**, en choisissant d'avance toutefois une telle gradation de composantes sur une **gamme d'échelles conformes à l'échelle de l'objet** que nous examinons. En effet, qu'un objet soit composé d'éléments est rapidement et spontanément admis par quiconque : les échelles intermédiaires, celles des structures et des systèmes, requièrent une application plus particulière. Par **éléments**, nous entendons les **composantes de plus petite dimension**, toutefois encore finalisées par rapport à la dimension de l'organisme global. Par **structures**, nous entendons ces **associations d'éléments non**

**Composantes  
graduelles :  
éléments  
structures  
systèmes  
organisme**

**dotées d'une autonomie** accentuée au sein de l'ensemble ; par **systèmes**, on entend normalement **les sous-organismes déjà lisibles selon une certaine autonomie**, aussi dans leur spécialisation singulière propre à en faire des parties efficaces de **l'organisme** plus général, de l'objet entier que nous examinons.

Les quatre termes sont usuels à l'échelle des édifices et les acceptions particulières que nous leur donnons proviennent aussi de celle-ci. Les éléments sont les briques, les poutres, les briques creuses d'un plancher, etc. ; les structures sont les associations simples de plusieurs éléments, comme les plafonds, les murs, les trépointes, etc. ; les systèmes sont ces assemblages de structures reconnaissables comme relativement autonomes : les pièces, les escaliers, etc. qui, à leur tour, parviennent à former l'organisme de systèmes, c'est-à-dire l'édifice entier. La perte de rendement qui résulterait du fait d'examiner seulement quelques-uns de ces termes, par exemple, les éléments ou l'ensemble entier, est évidente. Se limiter à dire qu'un édifice est fait de briques, de poutres et de briques creuses est réducteur, non parce que ce n'est pas vrai, mais parce qu'on perd de vue ces structurations intermédiaires qui nous assurent un meilleur approfondissement de notre examen afin de comprendre aussi comment ces matériaux, ces éléments convergent par niveaux successifs, chacun isolable, reconnaissable, pour former l'ensemble.

Mais nous pourrions obtenir une perte de rendement encore plus grande par un choix erroné de l'échelle par laquelle commence notre examen : par exemple, si nous prenions comme éléments composants les atomes et pour structures les molécules qui y sont, qui font partie de la structuration d'un édifice, qui sont indispensables au fins d'une recherche sur tout matériau de construction singulier, mais qui seraient tout à fait inefficients pour atteindre graduellement la dimension de l'édifice entier. Comme si nous voulions examiner une ville et commençons par dire qu'elle est formée de poutres, de briques et de briques creuses. Dans un tel cas, le terme d'échelle plus petite que nous puissions assumer sera, plus utilement, l'édifice (à son tour, terme de plus grande échelle pour la lecture dont nous avons formulé l'hypothèse tout à l'heure) : les édifices seront les « éléments », les tissus les « structures », les *rioni*, les paroisses ou les quartiers les « systèmes de structures » et la ville entière sera l'« organisme de systèmes ».

Cela implique donc un choix opportun de l'échelle des composantes de manière à éviter des opérations inutiles par manque de connaissance de la finalité spécifique à chaque niveau de lecture. Comme nous le verrons ensuite, un dénombrement semblable reflète totalement non seulement les modalités de lecture, mais de façon identique, celles de l'élaboration du projet et celles de la fabrication du bâti en général : nous verrons aussi qu'une dialectique semblable à celle énoncée dans le rapport entre composantes et composé, selon les niveaux d'organisation variés, s'exerce dans le rapport entre le sujet opérant et l'objet lu ou construit ; aussi que le diagramme de niveaux, à peine mentionné pour l'instant, se montrera capable de susciter un système d'instruments de contrôle de l'adhésion effective au réel et aux finalités que nous nous proposons, tant dans la lecture que dans l'élaboration du projet.

## 2.2 CARACTÈRES FORMATEURS CRITICO-OPÉRATOIRES DE L'ÉVOLUTION DU BÂTI SUR QUATRE ÉCHELLES DIMENSIONNELLES CONCURRENTES, COÏNCIDANT AVEC QUATRE NIVEAUX-PHASES DE COMPRÉHENSION PROGRESSIVE DU MILIEU ANTHROPIQUE

### 2.2.1 LES ÉDIFICES COMME INDIVIDUALISATIONS DES TYPES DE BÂTI.

Nous commençons la lecture du milieu structuré à partir de l'échelle la plus immédiatement compréhensible, celle des **édifices** : nous en avons une connaissance directe, étant donné notre utilisation continue des édifices, ceux dans lesquels nous habitons, ou dans lesquels nous séjournons pour y exercer une fonction différente. Nous avons déjà parlé du terme « type » et de son acception de « type de bâti », c'est-à-dire de l'application de la connaissance générale du type à l'échelle des édifices. Nous avons distingué le « pourquoi » de l'existence du type, en le liant à son essence de produit de la conscience spontanée (le type de bâti comme « concept de maison » qui change historiquement, c'est-à-dire d'une manière qui est propre à chaque environnement spatial et temporel) de la connaissance du « type » qui résulte de notre observation du construit existant, de notre lecture, par conséquent de notre « conscience critique » comme rencontre analytique, *a posteriori*, de l'existence des types dans leurs systèmes de transformation progressive, dans le « processus typologique ». Nous avons dit aussi que le « type de bâti » est une sorte de projet non dessiné, conceptuel, une synthèse de la culture du bâti dans un lieu et à une époque, dans l'esprit de chaque artisan singulier, finalisée à la préfiguration de l'édifice qu'il s'appête à faire.

Voyons maintenant l'application de telles connaissances dans la pratique et dans les limites de notre finalité qui est, dans ce premier volume, de réussir à comprendre comment le milieu anthropique s'est structuré. Nous donnerons des illustrations qui consisteront à se placer face à des représentations d'agréats urbains, suffisamment analogues et suffisamment différents pour tirer le meilleur avantage de la comparaison ; nous examinerons plus particulièrement des relevés de murs, représentant l'ensemble des plans de rez-de-chaussée ou du premier étage de tous les édifices présents simultanément dans quelques milieux urbains : Santa Croce et San Frediano à Florence, Tor di Nona et le trident de la place del Popolo à Rome, Sarzano et Pré à Gênes. Les comparaisons avec les relevés et les cadastres de Côme et de Milan nous serviront aux seules fins de noter comment

Tableaux  
1, 2, 3, 4

d'autres aires culturelles ont connu des développements opposés, dérivés de matrices substantiellement différentes qui provoquent des processus difficilement assimilables à ceux qu'on peut relever dans les autres exemples. Il y aura cependant plusieurs aspects que nous ne pourrions pas saisir, du fait qu'il s'agit de représentations des édifices, non pas des édifices dans leur totalité physique, puisque toute représentation est toujours réductrice par rapport à la réalité.

Nous examinerons plusieurs agrégats simultanément pour nous rendre compte, à travers la comparaison, de la **diversification diatopique**, selon les aires, des processus typologiques : de manière à lire ainsi un aspect déjà mentionné de l'historicité du type, c'est-à-dire son appartenance intrinsèque à une aire civile et sa différenciation selon l'aire examinée. Nous lirons en même temps le développement évolutif du type, une lecture réalisée par la reconstruction du processus typologique à partir des données d'aujourd'hui et des legs physiques des types plus anciens. Nous pourrions aussi nous rendre compte d'un autre aspect de l'historicité, qui consiste dans la diversification chronologique des types à l'intérieur d'une même aire. Nous en déduirons un système de comparaisons diachroniques, en faisant aussi attention à ces variantes — que nous examinerons mieux ensuite — qui sont dues à une différenciation des types contemporains selon leurs localisations et leurs rôles dans le cadre de l'agrégat : ce que nous appelons les **variantes synchroniques**, qui ne sont pas autre chose que l'application d'un même type, d'un même « concept de maison » dans des situations anormales par rapport à celles qui sont plus conformes au type même et qui produisent pour cette raison des édifices de rendement inférieur.

La comparaison est un instrument nécessaire à n'importe quelle discipline : c'est seulement de la comparaison qu'un objet quelconque tire son identité, puisqu'il peut être distingué des autres et opposé aux autres d'une certaine manière, même s'ils sont de la même espèce. À la limite, si nous examinons un seul édifice dans un seul lieu, sans connaître l'existence des autres édifices, nous ne réussirions pas à en comprendre les caractères, étant donné que ceux-ci dépendent intrinsèquement d'un système complexe d'équivalences et de distinctions entre celui-ci et les autres édifices. De manière analogue, si nous lisons seulement les édifices pertinents à un seul environnement spatial, nous pourrions nous rendre compte des caractères qui résultent de la comparaison entre chaque édifice et les autres dans un tel environnement, nous pourrions aussi reconstruire le processus typologique qui est propre à cette aire, mais nous perdriions la possibilité d'identifier ce qui est pertinent à la culture du bâti dans cette localisation particulière, ce qui l'individualise parmi les autres cultures, par conséquent, les caractères intrinsèques qui résultent de sa localisation, qui ne peuvent être relevés, eux aussi, qu'au moyen d'un système de similitudes et de différences. Bref, nous ne pourrions pas avoir une connaissance de l'historicité spatiale et temporelle des types de bâti. Nous verrons comment un même type, la « maison en rangée », forme le constituant essentiel des agrégats que nous examinerons, dans des versions qui peuvent toutefois être immédiatement distinguées pour chaque aire culturelle : la version florentine de la version romaine, toutes les deux, plus facilement, de la maison de Gênes, parce que cette dernière a été produite par la présence déterminante d'un type de bâti antique, d'un

« substrat » différent. Tandis qu' dans les deux autres villes, Côme et Milan, que nous reportons à une lecture ultérieure, à cause de la faible similitude ou plutôt du contraste de typologie avec Florence, Rome et Gênes, la « maison en rangée » y est présente seulement sporadiquement et dans une forme bien plus différenciée, côtoyant de façon marginale les « maisons à cour » prédominantes, héritées directement ou indirectement des « *domus* » antiques.

Voyons maintenant à développer notre argumentation en deux temps, en partant de quelques observations d'utilité immédiate pour comprendre les exemples et en reportant le traitement plus ordonné de ces derniers : de sorte que l'expérimentation obtenue dans les exemples pourra aider à la compréhension de ce que nous dirons.

La première opération, élémentaire, est d'isoler les unités de bâti dans le relevé des murs, en en contournant les limites : nous apercevons aussitôt quelques différences macroscopiques. Pour le moment, quelques édifices présenteront un encombrement plus grand et une complexité plus grande : les églises, les couvents, les palais des nobles, etc. Bref, ceux que nous appellerons les **édifices spécialisés**, parce que généralement ils ne sont pas destinés à un usage résidentiel familial. Laissons ceux-là de côté pour le moment et commençons à nous occuper de ce qui reste et ce qui constitue, exceptés les édifices à contenu élevé de spécialisation, la masse du **bâti de base** : celle, précisément, qui est propre à la résidence d'une ou de plusieurs familles. Nous pouvons encore diviser cette dernière en édifices qui ont une façade sur rue d'environ cinq à six mètres et en édifices qui s'avèrent des multiples entiers de tels fronts : 10-12, 15-18, 20-24 mètres. Les premiers sont ceux que nous appelons les « maisons en rangée »<sup>1</sup> ; les autres, numériquement inférieurs dans les aires d'urbanisation plus anciennes, sont les « maisons à logements superposés »<sup>2</sup>. Ce sont ces édifices qui correspondent aux **types de bâti de base**, dans une double acception qui atteste qu'une modification du concept de maison est intervenue : les maisons en rangée sont les plus anciennes, celles à logements superposés ont été obtenues par la fusion plus ou moins intégrée de plusieurs maisons en rangée, comme il est facile de le constater par la position des structures des murs. Les premières sont nées comme maisons unifamiliales, les secondes comme multifamiliales. C'est-à-dire que les premières accueillent une seule famille du sol à la toiture, au moment de leur édification originale, tandis que les maisons à logements superposés codifiaient l'exigence d'une plus grande densité résidentielle en superposant plusieurs familles dans des logements coplanaires, un par étage dans le type de 10-12 mètres, deux dans celui de 20-24 mètres, en augmentant en conséquence le nombre d'étages : la maison en rangée, au contraire, reste de deux étages superposés au rez-de-chaussée, atteignant rarement trois, excepté dans le cas de Gênes dont nous devons parler

<sup>1</sup> En italien « *casa a schiera* ».

<sup>2</sup> En italien « *casa in linea* ».

Tableau 11

Types de bâti de base

Maisons en rangée et à logements superposés

Tableau 5

à part. Ayant constaté cela, voyons à approfondir notre lecture en tenant compte de la nécessité, déjà mentionnée, de déduire de la réalité du bâti actuel, à rebours, la progression des types qui constituent le « processus typologique » jusqu'à ce qu'on arrive à sa « matrice élémentaire ».

Si nous examinons la périphérie récente de Rome, de Florence ou de Gênes, nous pouvons constater que la situation est différente : en pratique, nous n'avons que des types de base à logements superposés, avec une pléthore de variantes toutefois, et une absence presque totale de maisons en rangées. La maison à logements superposés récente est celle que nous connaissons tous, en tant que condominiums de spéculation et dans des quartiers de construction subventionnée : la maison comporte, en général, deux logements par étage, trois étages ou plus, en plus du rez-de-chaussée, une façade d'environ 20 mètres et un corps de bâti double, c'est-à-dire subdivisé par une structure de murs ou par des colonnes au centre et profond d'environ 10-12 mètres. Il est facile de voir l'ancêtre le plus immédiat de ce type dans la maison à logements superposés à un logement par étage : les expansions de Florence après le plan de Poggi sont souvent édifiées avec ce même type qu'on relève aussi toutefois à Santa Croce ou à San Frediano, comme résultat de l'association de deux maisons en rangée, et qui présente en général une façade de la moitié de celle du type plus récent et une profondeur similaire. Si nous examinons ensuite les maisons en rangée florentines ou romaines les plus communes, nous voyons qu'elles sont formées de deux niveaux, constituant l'habitation proprement dite, superposés à un niveau à usage non résidentiel, pour la boutique, le garage ou le magasin, elles ont une largeur de façade équivalent à la moitié de celle des maisons à logements superposés à un logement par niveau ou à un quart de celle des maisons à deux logements par niveau. Déjà, à partir de la dialectique entre les trois types différenciés par époque, nous pouvons commencer à nous rendre compte de l'existence d'une loi de transformation, dans le passage d'un type à celui qui suit, que nous appelons la **loi des redoublements progressifs**, que nous nous limiterons à énoncer pour l'instant, pour en parler plus couramment ensuite.

Cela peut sembler non seulement magique, absurde et peu crédible, mais facile à démentir à cause de plusieurs des étapes intermédiaires entre la consolidation progressive d'un type et celle du type suivant et dans plusieurs aires culturelles. Toutefois, cela perd beaucoup de son caractère ésotérique si nous observons qu'un type, ou plutôt que chaque type est un « organisme » ; il est accompli comme tel dans l'ensemble de ses caractéristiques, par conséquent aussi dans ses dimensions. Je peux associer un organisme à un semblable et je peux faire que de la fusion des deux en apparaisse un nouveau, en associant les caractères des types antérieurs et en les spécialisant simultanément tous les deux, en attribuant un rôle différencié à chacun dans le cadre du nouvel organisme. En somme, la nature d'« organisme » de chaque type n'admet pas une croissance par addition de quantité, de cubage, qui ne soit pas d'une fois à l'autre un organisme pour son compte ; ce qui veut dire que si j'agrandis un type antérieur dans un suivant — la croissance implique toujours une spécialisation

des rôles, c'est-à-dire une différenciation progressive de l'usage de chaque espace — par conséquent, dans le but d'en générer un autre qui présente une différenciation plus grande des espaces composants, je ne peux pas faire autrement que de réaliser une sorte de sommation intégrée des deux organismes similaires, correspondants au vieux type et dotés chacun d'une fonction diversifiée par rapport à l'autre. C'est pour cela que chaque type qui montre une certaine permanence, qui est doté d'une constance de comportement sur une période de temps suffisamment longue pour que nous puissions le reconnaître, atteint non seulement une entité dimensionnelle, mais une globalité de relations telle qu'il peut être défini comme un « redoublement » du précédent s'il y a une croissance progressive de la société civile globale, c'est-à-dire pendant des périodes de progrès. Dans des moments de déflation, à l'opposé, nous assistons au phénomène inverse, à une contraction subite des espaces, à une brusque régression du processus.

Revenons à la « maison à logements superposés » pour préciser tout de suite une différence essentielle de nature avec « maison en rangée ». Le fait même qu'elle soit née comme habitation multifamiliale, qu'elle se soit développée et répandue dans un territoire de grande envergure, (non seulement italien, mais plutôt « occidental » en général, y compris la prévarication des types autochtones dans les aires qui sont objet d'importation des modes de vie « occidentaux »), implique déjà une perte de relation directe avec le simple usager : celui-ci participe au logement, non à la totalité de la « maison à logements superposés ». Il est impossible pour un usager de se construire un « appartement » ; il doit au moins s'associer avec les autres usagers pour le faire, ou il doit se soumettre au choix d'un logement édifié par d'autres, en mettant de toute façon son « concept de maison » en relation avec d'autres.

Cela dénote déjà un degré important d'aliénation entre l'usager et la maison. C'est en grande partie à ce phénomène qu'on doit la « personnalisation » du produit bâti qui caractérise notre temps, du fait que quelques-uns (les architectes, les spéculateurs publics ou privés, les entreprises préposées d'une certaine façon à la production des maisons) finissent par exercer un abus de pouvoir conscient ou inconscient étant donné la masse même de la « maison à logements superposés » actuelle. On note un phénomène en tout point analogue dans le passage entre les « *domus* » unifamiliales et les « *insulae* » multifamiliales des agrégats métropolitains antiques, dont le plus lisible est Ostie, parce qu'il a été conservé en tant qu'« agrégat congelé », à cause de son abandon. Les *insulae* deviennent monumentales, elles s'isolent, elles se refusent à une dialectique avec les maisons environnantes, ni plus ni moins comme les types « à logements superposés » actuels qui, nés pour faire partie d'un front édifié de façon homogène, selon la genèse et les développements des maisons en rangée, tendent actuellement à des versions isolées autosuffisantes, ponctuelles, dont l'expansion de Gênes et les « *palazzine* » romaines sont des exemples macroscopiques.

Dans un certain sens, la « maison à logements superposés » n'est donc plus, une véritable « maison », mais déjà un « tissu de maisons » : disposé à la verticale, avec le parcours d'accès constitué par les circulations verticales (escalier, ascenseur) qui se comportent davantage comme une « rue » extérieure à chaque logement que comme un dégagement interne, comme cela se produit au contraire avec l'escalier de la maison en rangée unifamiliale. Il faut encore noter une série de réactions à la généralisation du type à logements superposés qui se manifestent, d'un côté, par l'intolérance des usagers surtout « de base », de l'autre, par les déterminations typologiques propres aux aires culturelles affectées par une telle généralisation. La première réaction génère des phénomènes contrastants, concomitants à la maison à

Tableau 6

Tableau 5

Tableaux  
12, 16des  
oublements

logements superposés : souvent parasites, comme la prolifération contemporaine de « petites villas » unifamiliales qui reproduisent librement, en profitant vaguement à la longue des successeurs du mythe de la « cité jardin » du XIX<sup>e</sup> siècle, l'appartement de la maison à logements superposés, isolé dans une sorte d'enceinte, dans l'illusion d'un usage individuel retrouvé, avec des effets délétères dus à l'encombrement territorial élevé d'un tel type et à la consommation parasitaire d'espace qui en résulte. Ou des phénomènes plus légitimes, comme la construction abusive romaine qui, du moins dans ses aspects non spéculatifs, se propose comme une arme dans la lutte pour échapper aux déterminations imposées par les responsables du cadre bâti, comme une véritable fuite du type à logements superposés et des contraintes qu'il impose. La seconde réaction est bien claire dans la comparaison entre les versions de la maison à logements superposés romaine, génoise et milanaise : moins celles d'aujourd'hui que celles du début du XX<sup>e</sup> siècle, étant donné que la poursuite de la généralisation du type a fini souvent par effacer ces traces de permanences des processus typologiques hérités. L'aire romaine, l'une des rares où les développements du bâti d'avant le XIX<sup>e</sup> se sont succédés dans une certaine continuité jusqu'à nos jours, — il est connu que les expansions de la plus grande partie des villes italiennes se sont presque arrêtées au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, tandis que Rome a continué de croître jusqu'au XVII<sup>e</sup> et au-delà — a produit le type « à logements superposés » de façon autochtone en le faisant dériver de la présence massive de maisons en rangées : dans le relevé des murs que nous montrons, obtenu dans les cadastres conventuels du XVIII<sup>e</sup> et représentant un agrégat du XVI<sup>e</sup> tel que le trident de la place del Popolo, on note déjà quelques maisons à logements superposés obtenues par la fusion de maisons en rangée. La maison à logements superposés romaine des expansions de la fin XIX<sup>e</sup> et des premières années du siècle actuel montre pour cela sa maturité particulière, une lisibilité plus facile du type codifié à cause de la grande masse d'expériences autochtones qui le supporte.

On peut dire que les autres villes reçoivent le type romain en guise d'importation, ou si on veut de colonisation culturelle, en relation toutefois avec les processus autochtones de densification et de transformation des types hérités, un temps unifamiliaux, en types multifamiliaux. Milan réagit à la « maison à logements superposés » en la mettant en relation avec le type « maison à cour » qui constitue l'essentiel de son tissu historique : c'est ainsi que la maison à logements superposés milanaise des années vingt est formée d'un corps frontal double, mais aussi d'un corps simple tournant autour de la « cour » ; elle n'a pas d'accès direct de la rue à l'escalier ou aux escaliers, ils sont disposés latéralement, précisément à l'entrée du passage carrossable qui aboutit à la cour. Tandis qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, (et à la fin du XVIII<sup>e</sup>) une réponse autochtone à la maison multifamiliale était dérivée de la maison à cour, avec la codification de la maison dite « *a ringhiera* », qui n'est pas autre chose que le type *insula* de la romanité tardive, dérivé de la même façon de la *domus*, à son tour mère de la maison à cour.

Gênes, comme nous le verrons, n'a pas un tissu historique fondé sur un type « en rangée », analogue à ceux de Rome, de Florence et des faubourgs de Bologne, mais un type *sui generis*, assimilable seulement de façon marginale à la maison en rangée et dérivé, à son tour, en réalité, du type *insula* antique. Sa version de la maison en rangée se manifeste par une sorte d'impossibilité de réaliser un corps de bâti double, la double façade intérieure et extérieure, de sorte que la maison à logements superposés de Gênes finit par se conformer dans une version en relation avec le type originaire, basée sur des corps de bâti complexes triples ou quadruples, nécessitant un isolement, des séparations et incapable de réaliser un front continu, homogène.

Il nous a semblé important de commencer tout de suite à parler des distinctions diatopiques, à en parler à propos des types et des développements récents, pour montrer à quel point la connaissance de l'« aire culturelle » compte, même dans le climat de la généralisation déjà réalisée au niveau national, après l'unité de l'Italie.

Reprenons le discours sur les développements diachroniques, en suivant de préférence le fil d'un processus typologique qui s'est développé dans l'aire florentine : sans renoncer toutefois à la comparaison avec les autres aires chaque fois qu'il semblera opportun de déterminer les caractères qui individualisent cette ville.

Nous disions que la présence des maisons à logements superposés, dans les agrégats que nous étions à examiner, est sporadique et limitée à quelques fusions de maisons en rangée précédentes. En général, cela est exact ; à Santa Croce toutefois, nous voyons une zone entière avec plusieurs îlots édifiés avec des maisons à logements superposés : entre les rues Pietrapiana, Verdi, dell'Agnolo et Buonarroti. Cette intrusion massive des types courants ne dément pas la règle, étant donné qu'il s'agit d'un événement récent, un parmi tant d'autres effectués sous le fascisme, mais aussi dans l'après-guerre, avec des objectifs moitié hygiénistes, moitié spéculatifs. Cela fournit la possibilité d'une comparaison directe entre un agrégat fondé sur une croissance stratifiée, « historique » dans le plein sens du terme, en tant que produit de plusieurs interventions organiques successives pendant plusieurs générations et un agrégat important inséré au sein de l'autre, substitué ainsi à une partie intégrante de ce produit obtenu de manière évolutive, avec toute l'arrogance du bâti périphérique encombrant, inutilement corrigé par des tentatives d'« embellissement » personnalisées auxquelles aucun artisan contemporain ne se soustrait, peu importe qu'il soit anonyme ou « renommé » comme Michelucci avec son incroyable palais de la Poste.

Voyons la situation actuelle de l'agrégat ancien : comme nous l'avons déjà dit, le type le plus répandu, dans les exemples considérés, est la **maison en rangée**. Nous la trouverons difficilement dans sa version originale de maison unifamiliale. Lorsque les conditions nécessaires à la naissance du type à logements superposés, multifamilial, ont commencé à se réaliser, les mêmes conditions ont entraîné la transformation de l'usage des maisons en rangée pour les rendre aptes à accueillir plusieurs familles plutôt qu'une.

Ceci nous donne la mesure du caractère évolutif de la naissance d'un nouveau type : avant que sa codification se réalise, il est une mutation du « concept de maison » collectif, le type innovateur est toujours précédé par des transformations réalisées sur les édifices précédents. De telles transformations ne sont pas toujours propres à produire un changement global des caractères de ceux-ci, si bien que normalement, il en résulte une série de transformations provisoires, d'adaptations non intégrées, surtout si le type nouveau est « révolutionnaire » par rapport à l'ancien.

Tableaux  
7-8-9-10

Tableau 2

Tableau 5

C'est ainsi que dans plusieurs cas, les transformations du vieux s'avèrent bien lisibles, les additions non intégrées, les subdivisions ou les agrandissements qui conservent tout le caractère provisoire du moment qu'ils ont été réalisés avec le minimum d'interventions compatibles avec un usage différent. Bref, ils finissent par permettre la lecture de ce qu'est le « type » atteint à une certaine époque et de ce qui est une transformation parasitaire par rapport à ce type, elle aussi « typique » pourtant ; c'est-à-dire légitimée du fait qu'elle est le reflet d'une transformation typologique *en devenir*, non encore mûre dans la réutilisation du construit existant, non encore intégrée, même si elle est contemporaine ou successive à la production des édifices déjà réalisés, dans les expansions, selon un type innovateur. C'est pour cela que, la « maison à logements superposés » étant en vigueur comme « concept de maison » actuel, les maisons en rangées préexistantes, unifamiliales, se montrent maintenant adaptées à un usage analogue, comme si elles se forçaient toutes à assumer les caractères du nouveau type en faisant abstraction de leur essence même — dimensions, rôle dans le tissu, largeurs de rues, etc. — C'est ainsi qu'elles ont été surhaussées, qu'elles se sont agrandies, la dimension de leur « aire de pertinence » leur permettant, en finissant parfois par constituer toute une gamme de types intermédiaires entre la maison en rangée et la maison à logements superposés.

Tableau 5

Essayons de lire à partir des relevés et des coupes la consistance d'une maison en rangée unifamiliale, en l'épurant de ces transformations par addition (celles que désormais on appelle habituellement des « superfétations »). En comparant les exemples de Florence et de Rome, on peut considérer, en général, que la maison en rangée a atteint sa croissance maximale, en demeurant unifamiliale et de base (c'est-à-dire non transformée, ni pour plusieurs familles, ni dans une acception quelconque du type « palais », même minimale) au moment où elle a été formée de deux niveaux d'habitation superposés à un niveau d'usage spécialisé et d'une « cellule double » en profondeur : pour une superficie d'habitation globale, par conséquent, de 100-120 mètres carrés sauf l'escalier et le rez-de-chaussée. Il est à noter que l'atteinte d'une telle dimension atteste la maturité de l'espace à l'usage d'une famille, une donnée qu'on peut déduire de la même superficie de l'appartement d'aujourd'hui, du moins le plus usuel, de sorte que le processus typologique, une fois cette dimension affirmée, n'a plus progressé dans la production d'autres pièces spécialisées. Les maisons en rangée possèdent, de manière caractéristique, deux façades, une sur la rue et une sur cet espace extérieur découvert, d'usage exclusif à chaque maison, que nous appellerons l'**aire de pertinence**.

Aire de pertinence

Dans leur forme la plus récente et la plus consolidée, ces maisons ont deux fenêtres sur chaque façade et pour chaque niveau habité, tandis qu'au rez-de-chaussée, sur la rue, deux portes donnent un accès différencié à l'escalier, donc au logement — la plus petite — et à la boutique, l'étable ou l'entrepôt, la plus grande.

Cela a pour conséquence que la première modification de l'usage, de simple à multiple, a concerné la possibilité d'une utilisation différenciée de la boutique et du logement : ce qui initie déjà un usage multifamilial d'une même unité de bâti. Mais l'usage était

certainement unitaire au moment où le type s'est consolidé, c'est-à-dire que le lieu de travail artisan ou commercial était relié directement à celui de l'habitation superposée. Il serait erroné cependant de comprendre l'usage du rez-de-chaussée dans un tel sens : les agrégats ni commerciaux ni artisanaux, par exemple les agrégats agricoles, conservent une structuration analogue à celle de la maison en rangée, en utilisant le rez-de-chaussée comme étable, entrepôt d'équipements, de denrées non périssables, etc.

En réalité, le sens général d'une utilisation différenciée du rez-de-chaussée, spécialisé par rapport à l'habitation, résulte du besoin premier de distancer l'habitation proprement dite du sol et résulte de l'usage d'un tel niveau, déjà particulier dû au fait qu'il est contigu à la rue, d'accès plus facile ; on le note dans les rares maisons non agglomérées, particulièrement si elles sont placées sur une pente abrupte, du fait que par sa nature particulière il peut servir de soubassement, utile non pour habiter mais pour contenir, pour niveler le plan de fondation de la maison et la détacher du contact immédiat avec le sol. Nous verrons ensuite, au moment de l'élaboration du projet, comment la maison à plusieurs étages constitue effectivement une révolution typologique, commencée dans la romanité avancée, mais codifiée au cours du moyen âge, innovatrice par rapport à la ramification plus ancienne des cellules coplanaires qui caractérisent le développement des types *domus* et due à une capacité de construction améliorée et développée par rapport aux origines de l'habitat.

Les deux niveaux d'habitation de la **maison en rangée mature** déterminent un usage différencié du premier plancher, à fonction dominante de « zone de jour » (cuisine, cellier, séjour) par rapport au deuxième plancher, décidément « zone de nuit », c'est-à-dire lieu principal des espaces destinés au repos nocturne

Maison en rangée mature

Tableau 5

Cela, mais non seulement cela, détermine une différenciation entre les couples de fenêtres inhérents à chaque étage, celles du premier sont plus grandes, celles du second plus petites, de sorte que nous pouvons y lire une hiérarchie intrinsèque à la différence des fonctions assumées par les étages ; déterminée aussi toutefois, comme nous le verrons, par la mémoire typée de la priorité chronologico-typologique de la naissance du premier par rapport au second étage. Souvent, mais pas toujours, un troisième étage peut s'ajouter à la maison en rangée, surtout dans les agrégats agricoles, à usage spécialisé, non résidentiel, en guise d'utilisation consolidée de l'attique pour la conservation des denrées périssables (grenier, fenil) : un étage d'un caractère tellement particulier qu'il s'organise souvent en « loggia » ouverte, (par conséquent un espace couvert et non fermé) ; ou bien, comme dans la région émilienne, avec des trous d'aération et d'éclairage qui ne sont pas véritablement des fenêtres, attestant précisément la faible élévation du toit par rapport au plafond qui couvre le second étage, pour rendre l'attique plus praticable et utilisable en entier comme dépôt.

Si nous examinons les portions d'agrégats plus conservatrices, parce que moins incitées à des transformations successives (par exemple, à San Frediano et non à Santa Croce), nous pouvons retrouver une codification plus ancienne du type : la maison en rangée avec seulement le premier plancher, à deux fenêtres, ou encore les types précédents à une seule fenêtre centrée par rapport à l'unique pièce centrale ; dans ce dernier type, nous notons souvent dans des legs physiques que les deux ouvertures différenciées au rez-

Progression des types en rangée

Tableau 1

de-chaussée se sont substituées à une seule ouverture. Nous commençons à nous rendre compte du système d'« antécédents directs » du type en rangée mature témoin décrit. Dans le premier cas, nous avons une distinction non encore intervenue entre les niveaux jour et nuit : l'unique niveau résidentiel est séparé, tout au plus en deux cellules coplanaires, celle à l'avant comme « zone de jour » et celle à l'arrière comme « zone de nuit ». Toutefois, les deux fenêtres pour chaque façade attestent une possibilité de séparation de chacune des deux cellules élémentaires en deux pièces, au moyen d'une cloison intermédiaire ; tandis que dans le second cas, l'ouverture unique indique clairement que chaque pièce structurale fut utilisable seulement pour un usage unitaire, donc un plus petit degré de spécialisation des espaces, de séparation des usages différenciés.

La présence d'une seule ouverture au rez-de-chaussée atteste d'une manière similaire le fait que la séparation entre l'accès à la maison et l'accès à la boutique ne s'est pas encore produite, d'où la nécessité de passer à travers la boutique pour atteindre le niveau supérieur. Si nous nous tournons ensuite vers des portions d'agréats encore antérieures et encore plus conservatrices (Tor di Nona à Rome, par exemple), nous voyons aussi que la cellule double en profondeur peut se lire comme une innovation par rapport au type précédent, unicellulaire à deux niveaux, lisible à son tour dans des résidus comme une innovation par rapport à un type primitif, unicellulaire avec le seul rez-de-chaussée, avec une seule porte d'accès qui assume le rôle tant d'entrée à l'unique pièce que de surface éclairante ; le **type basique** précisément, qu'on peut encore rencontrer aujourd'hui dans certains agrégats, dans des aires de développement fortement périphériques, comme, par exemple, les pays de la montagne du Nuoro.

Par conséquent nous nous rendons compte que le processus typologique qui a mené à la « maison en rangée » mature et de celle-ci à la « maison à logements superposés » actuelle est facilement reconstruit dans ses termes essentiels, dans les modifications progressives du « concept de maison », du moins dans les moments saillants du processus, là où le processus continu détermine des avancements plus sensibles du fait qu'ils sont, d'une fois à l'autre, des innovations qui s'avèrent plus déterminantes, même si elles sont préparées à la longue par des transformations intermédiaires réduites, soit pour un intervalle de permanence plus prolongé, soit parce qu'elles se produisent d'une fois à l'autre comme la cause inéluctable de la transformation suivante. Nous nous rendons aussi compte du caractère effectif de la « loi des redoublements » énoncée auparavant, étant donné que de telles innovations déterminantes entraînent à chaque fois un « redoublement » du type antérieur entier ou d'une partie essentielle de celui-ci : la « maison à logements superposés » à deux logements par étage duplique celle à un logement ; cette dernière, à quatre cellules, duplique la « maison en rangée » précédente que nous avons appelée « mature » en en redoublant toutefois aussi la hauteur, le nombre d'étages dédiés à l'habitation (de deux à quatre), souvent en redoublant le rez-de-chaussée à usage spécialisé avec la « mezzanine » de la maison en rangée du XIX<sup>e</sup> siècle ; la maison en rangée à double cellule en profondeur et à deux étages résidentiels est précédée d'abord par celle à un étage d'habitation, puis par celle à une cellule résidentielle au rez-de-chaussée, dans un rapport habituel de duplication

successive ; enfin, le « type basique » unicellulaire, est à son tour redoublé dans la production de la maison à deux cellules superposées.

Nous verrons, dans l'élaboration de projets, comment l'inventaire des **systèmes composants** d'un type plus avancé peut être lu comme la **permanence**, en tant que sous-organismes, de **stades singuliers traversés par le processus typologique** : c'est-à-dire comment chacun des types antérieurs, spécialisé différemment, demeure en tant que composante du type plus récent et plus complexe. De ce que nous avons dit, nous retenons un caractère essentiel de l'application de la notion de « type » à la lecture des édifices propres à un agrégat : la lecture peut être plus ou moins approfondie, elle peut se baser sur des petites différenciations, mais aussi sur des différences macroscopiques. C'est pour cela que nous devons nous occuper de la définition du concept suivant, le **niveau de typicité**, en en anticipant le sens général. Celui-ci, en bref, indique la possibilité d'enquêter sur les structurations typologiques selon une gamme progressive d'approfondissements : c'est-à-dire que nous pouvons, par exemple, nous limiter à distinguer dans notre lecture les édifices spécialisés et le bâti de base ; à l'intérieur de celui-ci, les maisons à logements superposés et les maisons en rangée. Nous pouvons ensuite poursuivre leurs distinctions ultérieures, ou bien nous pouvons nous arrêter au niveau déjà atteint, étant en tous cas certains que nous aurons fait un pas utile pour la compréhension de telles structures. Les premiers niveaux de distinction présupposent un niveau de typicité assez bas, puisque nous assimilons à une seule catégorie plusieurs objets disparates ; au fur et à mesure que nous approfondirons l'analyse, nous atteindrons un niveau de typicité d'autant plus élevé que nous réussirons à identifier un nombre progressif de catégories, chacune comprenant un nombre moindre d'édifices, connexes avec les autres catégories de manière à nous représenter les caractères de distinctions approfondies dans une grille unitaire, homogène, qui tend progressivement à la représentation du processus typologique dans un nombre plus grand de transformations graduelles.

Cela, parce que notre lecture, en tant que telle, est toujours une « analyse *a posteriori* » et, pour cette raison, elle doit admettre une limite par rapport à la production du type qui est le fruit, comme dans la définition que nous en avons donné, d'une « synthèse *a priori* » : dans ce sens qu'au niveau de typicité le plus élevé, nous trouverons, comme nous chercherons à l'expliquer mieux plus loin, chaque édifice individualisé comme une intégration synthétique de composantes typiques corrélées. C'est ainsi qu'une analyse typologique ne peut faire autrement que d'être une sorte de rapprochement progressif, asymptotique, à l'essence authentique du type qui résulte de la conscience spontanée d'un édifice chez l'artisan ; dans un tel rapprochement, nous pouvons choisir à l'avance le niveau de typicité le plus conforme à l'approfondissement de la compréhension du bâti réel qui concerne le plus nos objectifs, en ayant soin de ne pas exagérer, de poursuivre par approximations successives, de ne pas prétendre à la compréhension immédiate de toute la réalité de tous les édifices, possible en théorie, mais non réalisable étant donné la limite humaine de nos instruments critiques.

Niveau de  
typicité

Type  
basique

Tableau 11

Caractères  
du type  
basique

Tableau 11

Par conséquent, dans le *flash-back* qui nous amène progressivement à partir de la lecture d'une strate synchronique actuelle d'édifices, nous réussissons à remonter au **type basique**, à l'**habitation unicellulaire**, qui peut être assumée comme la matrice élémentaire du processus typologique que nous sommes à lire ; et qui, selon ce que nous avons déjà dit, a une superficie comprise entre 25 et 30 mètres carrés, correspondant à une pièce à plan quadrangulaire de 5-6 mètres de côté, ou à une pièce circulaire de diamètre semblable. Il suffit de jeter un coup d'oeil sommaire sur les relevés que nous avons pour s'apercevoir qu'un tel module se répète dans tous les édifices, assumant des caractères particuliers d'une fois à l'autre : il peut aussi changer de dimension, surtout dans les grands édifices spécialisés, pas assez sensiblement cependant pour qu'on ne reconnaisse pas sa présence dans chaque édifice et dans chaque type.

Il se lit avant tout comme entité de construction, c'est-à-dire dans la répétition des structures portantes et non tellement comme unité d'utilisation, c'est-à-dire comme pièce pas nécessairement délimitée par des structures portantes, mais aussi par des cloisonnements de la pièce structurale. L'unité d'utilisation est celle que nous appelons généralement « pièce », « chambre », qui se réfère au caractère évolutif de la formation du « type basique », aux termes typologiques antérieurs à son acquisition même. De fait, le « type basique » possède, à son tour, une histoire de formation produite par le « redoublement » des types précédents. Le « type basique » correspond à l'acquisition de l'espace unitaire dans lequel s'exerce la vie familiale avec le sens propre de « maison » actuel ; les types antérieurs — la sous-cellule de 2,5-3 mètres x 5-6 mètres, et celle de 2,5-3 mètres x 2,5-3 mètres — sont tous les deux compris comme les antécédents de la « pièce » obtenue de nouveau par le cloisonnement du « type basique » (que nous appellerons ainsi pour dénoter le type unicellulaire, tandis que nous parlerons plus proprement de **cellule élémentaire** pour indiquer la pièce de même entité venue à faire partie d'un type dérivé, d'un plus grand développement). Nous retrouvons de tels types réduits toutes les fois que nous voulons lire des agrégats situés nettement à la périphérie des développements civils, particulièrement dans les très petits édifices plus saisonniers que permanents, dans les alpages, dans les pâturages, où on a davantage besoin d'un « refuge nocturne » que d'une maison.

Cela atteste que de tels types, antérieurs aux dimensions du « type basique » sont eux aussi des « types de bâti » à tous égards, il n'est pas du tout rare que celui-ci figure comme composante dans les types successifs jusqu'à ceux d'aujourd'hui. Toutefois, ils ne représentent pas une maison au sens propre, mais une partie des attributs qui sont pertinents au concept de maison ; ils sont donc associés à d'autres activités, encore exercées à l'extérieur et non dans une pièce fermée et couverte. C'est pour cela que nous les assimilons plutôt au terme d'« abri » et à la limite, de « tanière ». Dans la remontée progressive aux matrices encore plus anciennes,

Antécédents  
du type  
basiqueCellule  
élémentaire

quand nous atteignons les dimensions les plus petites de l'abri, celles qui coïncident en pratique avec le « lit » actuel, qui coïncident, par exemple, non sans raison, avec le module de base de la maison japonaise, le *tatami*, d'environ 0,90 x 1,80 m et qui est toutefois présent dans nos maisons, précisément dans le rôle du « lit », comme tous les autres moments du processus typologique, le terme de « tanière » indique précisément sa particularité d'être un type tellement généralisé qu'il n'appartient plus à la seule base anthropique : l'homme le possède en commun avec toutes les autres espèces animales (le blaireau, l'ours, le loup, etc.) qui les ont créés avec les mêmes critères d'abri nocturne, de cachette, de protection contre les intempéries, pour les seuls moments de repos et non d'activité.

Quelle est donc la cause de la croissance du type ; à quoi est due la nécessité d'acquérir un espace plus grand, en relation avec le développement de la civilisation ? Il semble évident qu'à partir d'un espace à usage indifférencié, qui absorbe et assume déjà toutes les fonctions d'une maison d'aujourd'hui dans peu de superficie, dans le « type basique », d'une fois à l'autre, les fonctions que l'homme a considéré devoir séparer viennent à se séparer, on attribue à chacune un espace propre, spécialisé pour accomplir cette fonction déterminée. Donc, un aspect parmi tant d'autres de la croissance de la « spécialisation » est qu'elle accompagne généralement le progrès d'une société civile.

Croissance  
du typeSpécialisation  
des pièces et  
des fonctions

Dans les activités de l'homme, on assiste à une progression à partir d'une autarcie fondée sur la pure subsistance de l'individu, jusqu'à la prolifération des métiers différenciés, croissante au fur et à mesure, à partir de la séparation élémentaire entre l'élevage et l'agriculture, jusqu'à la pléthore des attributions complémentaires contemporaines. C'est aussi ce qui se produit dans le développement progressif des bâtiments spécialisés, réalisés par « filons typologiques » successivement ramifiés ; comme dans les pièces destinées à l'activité domestique. Le premier « redoublement » atteste l'acquisition d'une pièce pour le travail, l'entreposage et la stabulation distincte de la pièce « maison » superposée, de sorte que l'accès à cette dernière est assuré séparément à partir du rez-de-chaussée par un escalier extérieur, le « *profferlo* » commun aux régions de la Toscane, du Lazio et de l'Ombrie ; l'acquisition du redoublement suivant en profondeur indique la séparation, au rez-de-chaussée, entre l'espace de travail — la boutique — et l'entrepôt, — l'arrière boutique — au niveau supérieur, celle entre la pièce cuisine-cellier et la pièce pour le repos nocturne ; ainsi de suite jusqu'à ce qu'on atteigne les distinctions ultérieures qui mènent à la complexité des fonctions de l'appartement d'aujourd'hui. Avec quelques autocorrections de la part du processus typologique même : par exemple, une fois affirmé l'abandon progressif des différences entre la maison bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle, associée au maximum de distinctions, et la maison ouvrière contemporaine, revenue brusquement à des moments dépassés du même processus suite à l'urbanisation excessive du premier âge industriel — composée encore souvent d'une cellule élémentaire subdivisée en deux pièces, destinées à la cuisine et au sommeil — on est arrivé à la médiation entre l'une et l'autre constituée par l'appartement d'aujourd'hui, dans lequel quelques-unes des fonctions précédemment distinctes (salon, salle-à-manger, étude) sont de nouveau fusionnées (séjour-salle-à-manger, cuisine-cellier) de sorte que dans les restaurations actuelles des types du XIX<sup>e</sup> siècle, il est commun de démolir des pièces intermédiaires divisées par des cloisons de manière à récupérer ces déterminations et différenciations moindres.

Pour conclure, notre lecture devra se réaliser avant tout en isolant chaque « type de bâti » au moyen d'une comparaison entre les

relevés des édifices de chaque agrégat et en s'en tenant, pour le moment, à un « niveau de typicité » non excessif, propre à distinguer au moins les progressions des « redoublements » et en évitant de trop approfondir la gamme des variations internes à chaque redoublement.

Nous commençons à faire cela par la lecture de la modularité des façades sur rue, en faisant bien attention de ne pas prendre, pour une telle modularité, les cellules élémentaires plutôt que les unités de bâti (la coïncidence entre les unes et les autres se vérifie dans le cas de la « maison en rangée » ; dans les autres types, la façade sera un multiple du module de la cellule). La modularité que nous rencontrons sera due à la répétition des types analogues, donc propres à un environnement temporel plus ou moins étendu.

Par exemple, Santa Croce ou San Frediano montreront une modularité du front basée sur la cellule, avec les exceptions dues aux fusions dans des maisons « à logements superposés », en plus, bien entendu, de celles qui sont déterminées par la présence des types spécialisés. Tandis que les franges périphériques du XIX<sup>e</sup>, par exemple du côté de la place d'Azegio, montreront la modularité agrandie des maisons à logements superposés postérieures au plan de Poggi. Les modularités pourront montrer des exceptions, là où seront les sutures d'un tissu édifié précédemment, la retaille des parcours postérieurs à la première édification d'un front, les passages ou les ruelles obstruées et réabsorbées dans l'unité du bâti contigu : toutes des exceptions systématiques, elles aussi dotées d'une typicité propre, que nous pourrions examiner toutefois par la suite, en relation avec ce que nous dirons sur le « tissu urbain ». Nous pourrions ensuite procéder à la reconnaissance, pour chaque type, d'une autre modularité constituée par la profondeur de l'aire de pertinence qui permet dans une plus large mesure, comme nous le verrons, une certaine variation qui dépend intrinsèquement du fait que l'attribution d'une certaine quantité d'aire découverte à une maison peut être codifiée moins strictement que l'aire couverte de la maison elle-même : nous verrons toutefois comment les modifications de la profondeur peuvent être lues également en relation avec les phases de croissance d'un noyau urbain et entrent elles aussi dans les attributions spécifiques du « type », même si c'est avec une plus grande élasticité. À l'intérieur de l'aire de pertinence, nous pourrions ensuite lire la dimension du corps de bâti, lui aussi modulaire sur les dimensions de la « cellule » : mais dans un tel cas, le « relevé des murs » du rez-de-chaussée s'avère souvent inefficace, puisqu'il nous montre une situation d'encombrement de l'aire de pertinence réalisée au bénéfice des usages spécialisés d'un tel plancher : surtout au cours du siècle dernier, suite à la première scission de l'utilisation entre la boutique et l'habitation, souvent la première s'est totalement emparé de l'espace arrière, en s'agrandissant progressivement. C'est ainsi que nous ne pourrions lire la consistance du bâti qu'en évaluant la présence, au rez-de-chaussée, des structures qui portent les étages supérieurs, demeurés généralement à un niveau d'encombrement sensiblement moins élevé.

Une fois réalisée une large distinction entre les types, en laissant de côté pour maintenant les types spécialisés, on pourra approfondir l'enquête sur les types de base, par exemple, en évaluant la position et la consistance du corps d'escalier, en général à deux volées pour les types multifamiliaux, à une volée pour les types unifamiliaux ; une volée disposée dans le sens perpendiculaire à la rue pour les maisons en rangée moins récentes, ou parallèles à la rue pour celles qui veulent profiter des quatre fenêtres à l'étage pour l'aération et l'éclairage de quatre pièces, qui acceptent pour cela un escalier non éclairé ; un type certainement postérieur par rapport à l'autre, étant donné qu'il montre l'atteinte d'une plus grande séparation entre les pièces. Il sera ensuite utile de tirer profit des édifices qui sont les plus clairement lisibles comme

propres chacun à une phase historique, pour les mettre en relation selon un ordre chronologique de formation, afin d'en déduire avec une plus grande évidence un diagramme du « processus typologique ».

À ce point, la comparaison entre les résultats obtenus de la lecture des divers agrégats est importante. Pour Gênes, nous avons déjà anticipé la différence radicale de comportement d'un type que nous pouvons seulement partiellement associer au terme de « maison en rangée ». La matrice du type génois est un type basique, unicellulaire, qui a la particularité de se placer originairement en contact non seulement avec les maisons latérales, mais aussi avec les maisons arrières : ainsi, elle a en commun avec les autres maisons les trois murs internes, c'est-à-dire les murs latéraux et celui d'en arrière. Il en résulte que les développements en superficie étaient contraints par la possibilité d'acquisition du seul espace avant, limité à une modeste portion de la rue, là où celle-ci excédait la dimension minimale pour permettre sa praticabilité. Ce n'est pas un cas particulier ni exceptionnel. Une bonne partie des pays du centre et du sud de la péninsule ont développé des typologies analogues, dérivées de la « consommation » progressive d'une typologie originaire à « domus » ou à « insula », à son tour une transformation ancienne multifamiliale de la *domus*. Gênes a de particulier et d'exceptionnel le développement local d'une telle matrice, puisque par une série de transitions brèves, la « maison en rangée » de Gênes parvient à se codifier dans un type, relativement « de base », parce qu'il est anormalement agrandi en hauteur, limité souvent en plan par une mesure de lot inférieure à la cellule redoublée en profondeur et dont la face interne finit par profiter d'un puits de lumière extrêmement limité, souvent inférieur à trois ou quatre mètres carrés. Le schéma de développement dans le tableau, comparé dans ses termes initiaux avec les maisons analogues du Lazio (Tivoli) est suffisamment clair pour nous dispenser d'explications ultérieures.

Bref, le type génois est spécialisé dans la mesure où il s'agit de l'atteinte de développements propres à la nature essentiellement spécialisée, portuaire-marchande, de la ville entière ; si bien que nous rencontrons des types analogues à Pise, à cause d'une spécialisation analogue. Dans les deux cas, de telles maisons types sont appelées de façon impropre « maisons-tours » : elles ont la hauteur de la maison-tour, mais certes pas une possible vocation défensive étant donné l'abondance des ouvertures. Il serait donc plus opportun de les appeler « maisons-entrepôts » ou « maisons-silos », en raison de leur aptitude spécifique à servir de dépôts pour l'activité marchande. La preuve en est que, dans la version originaire du XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle, la maison génoise semble constituée non pas par des étages habitables superposés mais plutôt par la répétition en hauteur de la loggia marchande du rez-de-chaussée, étant donné que les grandes fenêtres à plusieurs châssis, non munies de bandeaux d'allège, paraissent presque comme autant d'étages affectés à un magasin.

Le changement progressif de l'activité marchande (exercée, du temps des « maisons-entrepôts », par un nombre important de marchands avec un « chiffre d'affaires » légèrement différencié et ensuite toujours plus concentré entre les mains de quelques-uns qui appartiennent à l'oligarchie résultant du processus d'accumulation qui mène à une prédominance de l'activité bancaire), entraîne une

Processus  
typologiques  
différenciés:  
Gênes

Tableau 12

transformation substantielle et double des maisons-marchandes antérieures à l'implantation unicellulaire ; d'un côté, une fusion de plusieurs unités s'opère afin de les organiser en palais pour la nouvelle classe dominante (par exemple la maison Doria, les maisons Giustiani), d'un autre côté, un retour à une affectation « de base » des unités résiduelles se réalise, en les transformant en une sorte de tissu à la verticale du type basique, de logements unicellulaires élémentaires superposés et dotés d'une communication verticale constituée par un escalier à double volée, que nous avons déjà mentionné et qui qualifie un usage multifamilial, à la manière d'une voie publique à la verticale. Ainsi à Gênes, par beaucoup de côtés, se forme une typologie rarement comparable à celle des autres villes, fondamentalement à cause de l'absence presque totale du type « basique » ; une ville anormale, dans laquelle, pourrions-nous dire, avec une comparaison actuelle, les autos économiques, les Fiat 126 ou 127 manquent, mais où dans un certain sens, il n'y aurait que des autos « bourgeoises », des Fiat 131 et 132, vieillies et transformées en « autobus » à l'usage des classes subalternes. Anormale aussi en ce concerne les « palais » qui, excepté les quelques maisons Doria et, évidemment, les tissus « d'affaires » plus récents comme la Strada Nuova (la rue Garibaldi) et la rue Balbi, apparaissent souvent comme des Rolls Royce obtenues à force d'assembler des pièces des petites 131 et 132 que nous retrouvons, à côté, dans leur version « autobus ».

La comparaison entre **Florence et Rome** est plus utile, le processus typologique y assume des aspects plus subtilement diversifiés. Dans l'une et l'autre, le type dominant est la « maison en rangée », du moins à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. Les conditions d'origine sont différentes : à Florence les développements du bâti précédent doivent compter avec une préexistence ancienne plus conservatrice et plus accidentelle qu'à Rome.

Cette dernière semble le lieu de plus grandes innovations et on peut peut-être dire que c'est la ville la moins « ancienne » d'Italie, par rapport à la production du bâti : dans ce sens spécifique qu'elle conserve de plus petites traces de la réutilisation de l'agrégat de la période romaine et qu'elle élabore un nouveau code de la succession des types presque indépendamment des legs typologiques dérivés de la *domus*. Cela est dû à la déqualification prépondérante de la Rome « romaine » réalisée au haut moyen âge, lorsque la ville s'est transformée, dans un court laps de temps, d'une métropole d'un million d'habitants en un groupe d'établissements d'entité modeste, pour un total de quelques dizaines de milliers. Toutefois, ses caractères innovateurs même en font la ville dans laquelle les développements typologiques postérieurs au XIV<sup>e</sup> siècle se montrent les plus compacts, les plus matures et se prolongent jusqu'à nos jours. En plus, son aptitude constante au tertiaire, due à la présence constante d'une bureaucratie administrative-religieuse liée au pouvoir papal et à une oligarchie de type féodal, a provoqué la formation d'une grande expérience, correspondant à une masse d'édifications, fondée sur le bâti « de base » et sur une permanence notable de la hiérarchie entre celle-ci et le bâti spécialisé des classes dominantes.

Florence se différencie de Rome par une opposition bien lisible entre l'agrégat situé à l'intérieur des murs remplacés par une nouvelle enceinte à partir de la fin du III<sup>e</sup> siècle et l'agrégat compris entre les anciens et les nouveaux murs. La rapidité des développements du bâti dans les faubourgs florentins, réalisés pour la plus grande partie entre le début du XIII<sup>e</sup> siècle et le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, a favorisé une multiplication du bâti pertinent avec peu de variantes rapprochées du même type de bâti. Tandis que le vieil agrégat semble stratifié sur les types anciens préexistants, qui se reflètent dans la formation d'un tissu

Florence et Rome

Tableau 12

Tableau 16A

Tableaux 17, 27B, 32

apparemment « désordonné », en réalité, il est dû aux contradictions entre les *domus* d'implantation antique et leur progressive restructuration en unités de bâti plus petites au moyen de phénomènes anciens comme la *tabernisation* et l'*insulisation* et des phénomènes de transformations différenciées du haut moyen âge selon la localisation des édifices dans l'agrégat. (pour Florence, on peut noter par exemple une certaine ressemblance avec les processus de Gênes et de Pise dans la production des « maisons-entrepôts », bien qu'en nombre inférieur, des tours de défense familiales et des « palais » *ante litteram*, véritables transformations directes de la *domus romana*).

Le bâti des faubourgs florentins a ensuite subi une rénovation progressive après le XIV<sup>e</sup> siècle, non accompagnée par une production synchronique de bâti neuf, d'expansion. C'est ainsi que le processus typologique a été en quelque sorte déterminé par le fait qu'il s'est constamment exercé dans la réutilisation du construit existant, il en est résulté une série de transformations particulières, comparables à celles de villes similaires par leur histoire, comme Bologne, plutôt que des processus suivis à Rome : des « variantes synchroniques » des types plutôt que des types au sens propre.

La vocation particulière de Florence, ville en même temps commerciale et manufacturière jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, impliquée ensuite, de la même façon que Gênes, dans la transformation d'accumulation-oligarchique à partir de la fin du siècle, ensuite plus tertiaire que Gênes et moins que Rome, à cause de son rôle de centre administratif de la Toscane, lieu du pouvoir grand-ducal, permet un système d'interrelations complémentaires qui en font une sorte d'« échantillon », de modèle de la ville équilibrée dans des hiérarchies complexes des produits bâtis des classes dominantes et subalternes, substantiellement fidèle à elle-même, changeant de façon organique dans un devenir progressif sans traumatismes excessifs, ni de croissance, ni de régression. Ainsi, à cause de la différence du support antécédent et de celle provenant en général de la différenciation de l'histoire et du destin des deux villes, des différences bien lisibles apparaissent dans la production synchronique des « maisons en rangée » des deux aires : nous le verrons mieux en traitant des caractères des structures et des systèmes composants.

Nous pouvons à partir de maintenant anticiper que les différences entre deux aires résultent, dans une bonne mesure, d'une tradition organique-maçonne persistante à Rome, qui s'explique à travers une participation constante de toutes les structures verticales qui assument de façon paritaire le poids des structures horizontales, qu'elles soient à solives ou à voûtes. Ce qui provoque une meilleure identification de chaque cellule élémentaire composante, toujours délimitée par les structures portantes et la conservation conséquente des « murs de refend » entre chaque couple de cellules en profondeur, les façades antérieures et postérieures demeurant elles aussi portantes de la même manière que tout autre mur.

Tandis qu'à Florence, selon toute probabilité, sous les influx des techniques et des typologies de construction importées de l'aire de la plaine, les maisons en rangée des faubourgs montrent, en opposition avec les structures de la ville d'avant le XIII<sup>e</sup> siècle, des caractères sériels-ligneux relatifs au fait que la portance est confiée aux seuls

Tableau 15B

murs d'enceinte latéraux, en l'absence de mur de refend, que les façades sont flanquées de près par des poutres qui les libèrent de toute relation avec les solives et elles sont portées, à leur tour, par un arc de charge qui concentre leur poids sur les murs d'enceinte.

Ce qui entraîne une difficulté plus grande à reconnaître, du côté de la profondeur de la maison en rangée, l'immanence des « cellules élémentaires » et la différenciation notable des mesures de la profondeur même. On doit admettre une pléthore de types intermédiaires entre chaque « redoublement », dépendant d'une possibilité de croissance sérielle, progressive, inconnue dans le bâti romain. Les résultats sont évidents dans la flexibilité structurale certainement plus grande des maisons florentines et dans la relation globale et ponctuelle entre les éléments statiques, l'usage et la lisibilité des maisons romaines. En particulier, au caractère « sériel » des premières correspond un module de façade plus réduit, autour de 5 mètres, tandis que les maisons romaines montrent une nette préférence pour le module de 6 mètres, en relation avec la bidirection marquée des structures horizontales, comme à Tor di Nona, un agrégat presque contemporain des faubourgs florentins. Mais c'est encore plus évident dans la production massive du bâti réalisée dans le trident de la place del Popolo, où l'intervalle chronologique plus réduit dans lequel il a été édifié — pas beaucoup plus d'un siècle — rend le type plus facilement reconnaissable dans toutes ses acceptions synchroniques et dans les premières transformations en maisons multifamiliales intervenues au cours de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup>.

Résumons maintenant dans l'ordre ce que nous avons esquissé plus haut, particulièrement en ce qui concerne les définitions et les spécifications conceptuelles. Nous avons défini le « type de bâti » à l'intérieur de la connaissance plus générale du « type ». En pratique, nous avons dit que le type de bâti est ce projet ni dessiné, ni écrit, mais « pensé » comme un système de notions intégrées qu'a à l'esprit celui qui s'apprête à construire. En d'autres mots, c'est le bagage de notions possédées au niveau de la « conscience spontanée » et non « critique », non le résultat d'un choix dans un répertoire de solutions possibles, par conséquent en tant que participation spontanée à la culture héritée de celui qui va faire un édifice, dans un lieu et à un moment déterminé. Ces notions représentent intégralement l'édifice futur, dans tous ses caractères, de sorte qu'un type et un édifice réalisé coïncident parfaitement. Il faut toutefois distinguer entre édifice et édifice, ou mieux, selon le genre d'édifice. La coïncidence entre le « type » dérivé de la conscience spontanée et l'édifice réalisé est d'autant plus exacte que l'édifice participe plus directement à l'existence humaine ; elle a tendance à se réaliser plus indirectement quand l'édifice est plus exceptionnel et comme tel, n'est pas assimilable à une expérience déjà efficiente, déjà réalisée avant la production de celui-ci. Expliquons-nous mieux en distinguant plus exactement ce que nous entendons par **bâti de base** et **bâti spécialisé**. Les limites entre les deux catégories ne sont pas absolues : elles sont évidentes lorsque nous comparons, par exemple, une « maison en rangée » avec Santa Maria del Fiore ou

avec le palais Strozzi. Mais des comparaisons plus rapprochées, comme la même « maison en rangée » et une petite unité, à front unicellulaire, qui présente toutefois des caractères de résidence noble ou bourgeoise, peuvent présenter quelques difficultés. À bien regarder, si nous comparons la « maison en rangée » de Florence à celle d'un quelconque petit agrégat agricole, déjà les opinions peuvent diverger de façon plus importante, il est évident que la première, du seul fait qu'elle est à Florence et pas ailleurs, c'est-à-dire dans un milieu urbain et non rural, assume des caractères de « spécialisation », même minimes, en comparaison avec la seconde. Ainsi on pourrait conclure que tout le bâti est « spécialisé », en quelque sorte, c'est-à-dire conditionné à s'acquitter d'une acception particulière de sa fonction : dans le dernier exemple, à l'intérieur de la fonction générique d'habitation ; la maison de Florence puise sa spécialisation particulière du fait qu'elle est utilisée par un citadin, comme l'autre par un agriculteur.

D'autre part, pour presque tous les agrégats — nous avons à peine vu le caractère relativement exceptionnel de la situation génoise — il reste une distinction passablement claire entre la plus grande partie des édifices, à l'usage résidentiel des classes subalternes, et une minorité des unités de bâti, affectées soit à des services ou à la résidence des classes dominantes, plus ou moins subdivisibles selon le niveau graduel de pouvoir. Un caractère essentiel des premiers, ceux que nous appelons effectivement le **bâti de base**, conditionné par les **types de base**, est un indice toujours **moindre** de la **personnalisation** du produit bâti ; à l'opposé, les seconds, les **édifices spécialisés**, sont tellement **personnalisés** que l'auteur, le client, la famille qui les a habités ou l'évêque qui les a fait édifier en est souvent connu. Alors, le gros de l'**expérience du bâti qui caractérise une aire civile** est exercée sur les types de base et non sur les autres ; au niveau de la conscience spontanée, le « type de bâti » se forme sur la généralité et non sur la particularité de l'expérience. Ce qui veut dire qu'on doit considérer le type spécialisé en se référant nécessairement, de quelque façon, au bâti qui peut être considéré comme « de base », donc aux cas majoritaires, ceux qui sont le moins possible spécialisés.

Précisons que la plus grande spontanéité du type se produit quand l'édification de la maison est due à l'oeuvre directe de l'usager sans une médiation de la part de quelqu'un qui se spécialise pour la faire. Nous pouvons dire, en rappelant ce que nous avons noté d'abord sur le caractère inéluctable de la séparation du « concept de maison » généralisé de la maison à logements superposés d'aujourd'hui ou de l'*insula* à plusieurs étages de l'époque impériale, qu'une telle séparation survient, sur une petite échelle, quand c'est un maçon qui fait la maison et non plus l'usager directement ; elle augmente petit à petit jusqu'à nos jours, quand la maison subit le poids des médiations du concepteur, du maître d'oeuvre — l'entrepreneur en construction — des exécutants matériels — les diverses mains-d'oeuvre — du spéculateur immobilier ou des bureaucrates de l'état, etc. Chacun de ceux-ci finit par superposer au « concept de maison » le poids de ses intentions particulières qui tendent à conférer au produit fini une charge d'aliénation par rapport aux autres

Distinction  
entre bâti  
de base et  
bâti  
spécialisé

produits personnalisés contemporains, au moyen d'une somme de choix dus à des « consciences critiques » individuelles qui ont des incidences variées sur le produit.

De fait, un caractère en quelque sorte inéluctable de l'édifice spécialisé est aussi d'être toujours conditionné par un « type » spécifique : évidemment non le « concept de maison », mais le concept d'hôpital, de couvent, d'école, de palais, etc. Dans ce sens que, pour toute spécialisation d'un édifice appelé à jouer un rôle particulier, sauf celui généralisé de l'habitat de base, nous pouvons identifier un processus typologique, qui continue d'opérer avec des lois de transformation organique entre un type et l'autre, semblables à celles du bâti de base. Toutefois, plus l'édifice est spécialisé, c'est-à-dire plus l'expérience spécifique de plusieurs produits analogues est insuffisante ou, ce qui revient au même, moins il y a eu d'édifices construits pour cette spécialisation particulière, plus le processus typologique semble lié à une charge de « personnalisation » de chaque produit, qui est générée par une « intention » de l'artisan et du client. Lesquels, ne disposant pas d'un champ spécifique d'expériences, ont tendance d'une fois à l'autre à évaluer de façon critique, à travers leur optique particulière, le rapport entre cet édifice spécialisé particulier et l'expérience généralisée du bâti, la culture du bâti exercée sur les « édifices de base » par la collectivité historique.

En somme, un Saint-Pierre de Rome, on l'a fait deux fois en 1 200 ans environ : la première fois, en disposant d'une expérience acquise sur des édifices d'échelle plus petite, — les basiliques — dérivés à leur tour de l'expérience acquise à la longue sur le bâti de base, dont les basiliques conservent quelques caractères structuraux (les dimensions des nefs latérales, les entrecolonnements, la modularité, etc., qui peuvent être liées au fait qu'elles constituent de toute façon une agglomération de « cellules élémentaires ») ; la seconde fois, en se fondant sur l'expérience acquise dans les églises antérieures au XVI<sup>e</sup> siècle, mais d'échelle plus petite, sauf de rares exceptions, comme le Duomo de Milan, Santa Maria del Fiore ou San Petronio ; tandis que le nombre de maisons construites et l'expérience conséquente de construire des maisons durant la même période de 1 200 ans ont été, évidemment, immenses. Cela implique que celui qui s'apprête à construire Saint-Pierre au XVI<sup>e</sup> siècle n'a pas l'expérience personnelle de construire des Saint-Pierre, son aire culturelle ne la lui fournit pas, il dispose de modèles d'échelle analogue, éloignés dans le temps et dans l'espace, d'une expérience personnelle qu'il déduit de la construction d'églises plus petites. Il ne peut donc faire autrement que d'agir de manière critique et non par la seule « conscience spontanée », en réfléchissant individuellement sur le patrimoine de notions héritées concernant une construction différente, en le mettant individuellement en relation avec l'exigence du fait qu'il se trouve pour la première fois devant une acception aussi particulière du générique « construire ».

En résumé, ne voulant pas nous étendre trop longuement sur le dire qu'un **édifice spécialisé** est conditionné par un **type**, pertinent à un **processus typologique spécifique**, qui n'est rien d'autre qu'une ramification du processus typologique général, un **filon typologique**, comme nous l'appellerons ; plus l'édifice est spécialisé, plus il est personnalisé par des médiations interposées entre édification et usage. Celles-ci s'exercent au moyen de la superposition au type d'« intentions » dérivées de la conscience critique ; nous verrons qu'on peut toutefois lire un caractère évolutif dans la transformation des intentions selon l'époque et le lieu, et c'est ainsi que nous pourrions parler de **processus typologique de l'intention** dans les produits spécialisés.

Il reste toutefois que chaque aspect particulier du processus typologique, chaque « filon typologique », se détache à sa racine d'un autre filon typologique, par conséquent il provient directement ou indirectement du processus typologique du bâti

Filon  
typologique

de base ; mais chaque type spécialisé se compare aussi, phase par phase, avec le bâti de base contemporain, confirmant une relation nette entre l'évolution spontanée et le dérivé critique. Cela entraîne une lisibilité constante du bâti spécialisé en tirant profit des paramètres propres à celui de base. Dans les exemples, en fait, nous pourrions observer la présence d'un système de modularités analogues entre l'un et l'autre, dans l'espacement entre les colonnes dans les nefs, dans les cellules d'un couvent ou les salons d'un palais : en limitant, pour l'instant, l'analyse à une telle approche initiale parce que, comme nous le verrons, les corrélations à lire entre les émergences et la base dans le bâti seront multiples. De tels énoncés suffisent donc, pour maintenant.

Si on revient au bâti de base, il faut donc tenir compte, dans la lecture des types, d'une certaine marge de spécialisation possible et du caractère intentionnel de la personnalisation conséquente, croissante jusqu'aux produits actuels. Aussi longtemps qu'on reste dans le champ du bâti de base, la résidence familiale, ce caractère intentionnel et cette spécialisation ne peuvent pas croître davantage, à cause de la **corrélacion substantielle entre l'existence et la maison**, qui n'accepte pas de variations au-delà d'une limite, constamment conditionnée par l'immanence d'un « type bâti de base », pertinent à un processus de transformation plus rigoureux que ne l'est l'évolution des types spécialisés.

Par conséquent, même dans un moment de crise comme celui-ci, la constance des comportements du bâti, assurée par l'immanence du « type de base », subsiste et demeure efficace aujourd'hui ; elle peut être dominée par la croissance des intentions personnalisantes, mais dans certaines limites. La preuve en est que dans une expansion urbaine récente, nous pouvons lire le type avec plus de difficulté dans les apparences, mais facilement dans la substance. En effet, les intentions déviantes peuvent avoir une incidence plus grande sur la lisibilité que sur la structure globale de l'édifice, de sorte que dans un relevé en plan, nous finissons par lire le type plus nettement que nous pouvons le faire sur l'objet réel, où nous serons submergés par les effets formels superposés à cause de la personnalisation des produits.

Nous avons donc réalisé une série de lectures des édifices par types, en cherchant à reconstruire l'évolution historique, dans les spécifications diatopiques et diachroniques, en atteignant à rebours le « type basique », en lisant aussi la permanence des attributs de celui-ci dans les « cellules élémentaires » qui en constituent les types les plus évolués. Il est bien de rappeler de nouveau la distinction entre le **type basique**, un type unicellulaire d'une dimension approximative de 5-6 x 5-6 mètres, et la **cellule élémentaire**, la structure dérivée du type basique, de dimensions et de fonctions analogues, mais associée tour à tour à d'autres cellules semblables pour construire les types successifs, dérivés du « type basique », en vertu de la loi que nous avons appelée « des redoublements successifs ». Nous avons aussi expliqué le fait que le type basique peut être assumé comme la « matrice élémentaire » du processus typologique, avec la restriction que cela n'implique pas en tous cas qu'il constitue effectivement le « terme premier » du processus, puisqu'il est à son tour le produit de « redoublements » antérieurs, d'un processus antérieur : mais il constitue également une « matrice », dans la mesure où le « concept de maison » dont nous

avons hérité commence à partir de celui-ci, par une transformation progressive due à la spécification des fonctions et la croissance évolutives. Nous rappelons encore la distinction, étant donné qu'il pourrait rester une certaine confusion due à la ressemblance des termes, que le **type basique** est celui que nous avons dit ; le **type de base** indique, au contraire, par opposition avec le « type spécialisé », un type d'édifice auquel la plupart des édifices d'un agrégat se conforment, à une époque et dans un lieu déterminé, parce qu'il est destiné à la résidence familiale de la majorité.

Il faut revenir sur un point auquel nous avons fait allusion expressément, mais sans conclure systématiquement. Nous parlons d'« édifice » et nous parlons de « type » : quel rapport y a-t-il entre ces termes ? Un tel rapport se réalise à travers le concept de « niveau de typicité », mentionné lui aussi, mais insuffisamment expliqué dans sa portée. Pour la critique de filiation illuministe ou de caractère positiviste, la différence entre « type » et « édifice » est évidente. Elle s'associe à une autre distinction, celle entre « type » et « modèle » : qui comprend toujours par **type** un schéma abstrait, distributif, fonctionnel ou formel ; par **édifice**, un objet réellement existant, construit, qui coïncide à peu près avec le terme de **modèle** (puisque, en existant, il peut être l'objet d'une imitation directe d'une partie ou de tous ses caractères dans la production d'un autre édifice). Par conséquent, le « type » ne semble possible que comme évaluation analytique *a posteriori* de l'édifice-modèle. La définition muratorienne de **type de bâti** comme **synthèse a priori**, déjà rapportée plusieurs fois, semble, du moins pour nous, résoudre une telle dichotomie. Le **type** ainsi entendu **n'est pas une grille abstraite** à laquelle on fait correspondre un édifice : si c'était ainsi, un schéma ne pourrait pas être représentatif de l'édifice, de la totalité des relations complexes d'un édifice réellement existant. Le type positiviste, coupé de la condition d'existence matérielle, distinct de la réalité bâtie, atteste une façon que nous pourrions dire platonique de comprendre le terme, comme si le type avait une réalité extraterrestre, était une sorte de projection lointaine de l'édifice existant dans toutes ses attributions possibles.

Si nous nous rappelons que le type est quelque chose qui existe dans l'esprit de l'artisan avant même l'existence physique d'un édifice, il est certes *a priori* de la matérialité même, de l'objectivité même de cet édifice ; s'il est **projet** total, il est certes une **synthèse de tous les caractères** de l'édifice même.

Cela implique que ce n'est pas un schéma, puisque tout ce qui est schéma est une abstraction réductrice de la réalité et ne constitue certainement pas une représentation totale. Quand un paysan du XIV<sup>e</sup> siècle, disons, se fait une maison en utilisant les instruments que lui fournit la culture du bâti dans son aire, directement, sans intermédiaires aliénants, sans revues d'architecture ni manuel de l'architecte, il ne fait pas un schéma structural, ni un schéma distributif, il ne recherche pas non plus, au choix, un effet esthétique. Il fait sa maison en répondant intégralement à un « concept

Type,  
édifice,  
modèle

de maison », le sien et celui de ses contemporains dans la même aire culturelle. On retrouve en celui-ci l'intégration totale d'une structure utilisée et lisible, d'un usage bâti et lisible, ou si on veut, de toutes les combinaisons des trois termes vitruviens, une visibilité qui fait comprendre la corrélation entre la structure et la distribution ; telle que nous pouvons la rencontrer aujourd'hui dans ce produit, nous qui regardons, qui lisons cette maison. Par conséquent, pour celui qui a fait cette maison, l'« édifice » et le « type » coïncident dans la totalité des caractères : nous pouvons au maximum référer le premier terme à sa productivité directe en comparaison avec le second, comprendre le premier comme une cause globale du second ; en réalité, ils sont intégrés et indissociables. Toutefois, ce paysan s'est fait une maison, mais il n'a pas eu conscience de se faire, disons, une « maison en rangée à deux étages, avec une ouverture par étage, de deux cellules superposées à usage différencié, etc. » C'est-à-dire tout le monde des attributs que nous, qui lisons, donnons à ce type. Il y a par conséquent une différence entre type et édifice qu'on doit admettre dans les limites propres à une « analyse *a posteriori* ».

Cherchons alors à préciser la signification que les termes : **l'édifice, le type, un édifice, un type** peuvent assumer dans une telle opposition. Le terme général d'« édifice » est déjà concret, si bien que nous savons tous distinguer les objets qui y correspondent, opposables à tous ceux qui ne sont pas des « édifices ». Notre maison, Santa Maria del Fiore, une école, sont des édifices de manière paritaire. Un « édifice » implique déjà un « type de bâti », même générique, qui coïncide avec l'ensemble des caractères qui distinguent dans notre esprit un édifice quelconque d'un arbre ou d'un chien. Voilà que nous pouvons déjà dire que le « type de bâti » en général correspond à l'édifice en général, lorsque nous fixons le « niveau de typicité » de notre lecture le plus bas possible ; c'est-à-dire, si nous nous limitons, par exemple, à désigner les édifices de Florence et si nous ne faisons rien d'autre que de distinguer ceux-ci des autres objets coprésents : des arbres, des automobiles ou des collines qui sont eux aussi compris dans l'espace de Florence.

Nous pouvons ensuite commencer à distinguer un édifice d'un autre, en en qualifiant quelques-uns de « maisons », d'autres d'« écoles », d'autres d'« églises », cela n'implique pas le refus d'une reconnaissance initiale de leur essence d'« édifice », mais cela veut dire admettre, à l'intérieur du concept d'édifice, une autre série d'explications qui restreignent automatiquement le champ des édifices considérés dans chacune de celles-ci ; il y a certainement à Florence plus d'édifices que de maisons, plus d'édifices que d'églises ou d'écoles. J'ai déjà adopté un niveau de typicité encore bas, mais plus élevé que le précédent. Si je poursuis en distinguant, supposons, entre les « maisons » en général et les « maisons en rangée », j'aurai des édifices qui seront en même temps des « maisons » et en même temps « en rangée », j'aurai obtenu une catégorie d'objets en nombre inférieur à ceux dénotés précédemment par le seul terme de « maison ». En continuant à additionner les attributs, on adopterait un « niveau de typicité » toujours plus élevé ; des attributs qui, pris chacun en soi, laissent entendre un caractère qui n'est pas spécifique à une catégorie d'objets, mais qui est inclusif, disons à cheval sur

Édifice et  
type :  
spécification  
du niveau de  
typicité

plusieurs catégories. Par exemple, « en rangée » peut se dire des maisons, mais aussi, disons, d'une file d'arbres ou de soldats ; il indique une position générique des objets selon un critère sériel, non spécifique à toutes les maisons, et non réservé aux seules maisons en rangée. Le **niveau de typicité maximum** s'obtient, en théorie, lorsque je réussis à identifier **un et un seul objet**, dans toutes les attributions qu'on peut lui conférer, dans tous les caractères qui l'individualisent, le rendent en quelque sorte totalement opposable aux autres objets, même très semblables. Seulement à ce point, j'aurai réalisé la **coïncidence entre un type de bâti et un édifice**. C'est seulement alors que j'aurai atteint, par la voie critique, la totalité du type présent au niveau de la conscience spontanée dans l'esprit de l'artisan et, simultanément, j'aurai atteint la **compréhension totale de tous les caractères** de cet édifice. En pratique, je dois attribuer l'impossibilité matérielle d'atteindre un tel objectif à la seule imperfection de mes instruments critiques, mais je ne dois pas considérer qu'une telle « compréhension totale » n'est pas atteignable systématiquement. En d'autres mots, en pratique, je devrai me contenter d'un rapprochement progressif, asymptotique à cette totalité : largement suffisante du reste pour me garantir un « niveau de typicité » utile pour les fins de la lecture que je me propose.

On peut objecter que par l'intermédiaire de la lecture, de la conscience critique et de l'analyse, j'agis au moyen d'instruments conceptuels nécessairement comparatifs : c'est-à-dire que je reconnais seulement ces caractères et ces qualités qu'un objet peut avoir en commun avec les autres objets, non ceux qui pourraient être présents dans un et un seul objet. C'est comme dire qu'on peut évaluer une maison comme « jaune » par exemple, parce qu'il existe d'autres objets jaunes, un poussin, un bouton de marguerite, etc. ; si ceux-ci ne l'étaient pas, je ne pourrais pas reconnaître à la maison sa qualité individualisée du fait qu'elle est jaune. Mais à part le fait que l'existence de qualités non susceptibles de comparaison soit à démontrer, il n'est pas dit qu'il y en a, il resterait à comprendre à quoi cela me servirait de le reconnaître, étant donné que, peu importe l'objectif que je me propose, ce qui compte est de « comprendre pour faire » c'est une instrumentation de lecture qui propose un objectif quelconque : donc, si un ou plusieurs caractères sont incomparables parce qu'ils ne sont pas répétés, ni susceptibles de répétition, pour cela même, ils paraissent non seulement incompréhensibles, mais aussi inappropriés à n'importe quel objectif. Tout cela ne m'exempte pas de choisir à l'avance un « niveau de typicité » intermédiaire, entre celui qui est mis en oeuvre pour reconnaître un objet comme édifice en général et celui qui correspond à un seul édifice : celui qui me permet, dans le cadre d'un objectif, le meilleur rendement possible. Par exemple, dans les agrégats que nous examinons, si nous isolons toutes les maisons en rangée à deux cellules en profondeur, à deux étages en plus du rez-de-chaussée, à deux fenêtres par étage, avec l'escalier à une volée disposé perpendiculairement au front et situé dans la cellule sur rue, nous aurons identifié un « type de bâti » correspondant à un certain niveau de typicité suffisant, disons, pour séparer les édifices qui lui correspondent de ceux qui ont des attributs identiques moins un, l'escalier placé parallèlement au front et situé au début de la seconde cellule ; un niveau inefficace pour distinguer deux maisons qui auraient ces attributs mais dont l'une aurait 12 marches dans la première volée et l'autre 14, ou l'une serait jaune et l'autre rouge, etc. C'est-à-dire que le niveau de typicité choisi à l'avance me permettra une lecture pour les variables que je considère utiles, dans la distinction réciproque, et non les variables que j'aurai considérées superflues, la couleur et le nombre de marches.

En conclusion, l'analyse typologique peut être approfondie de manière asymptotique jusqu'à la limite théorique d'association dans une classification catégorielle unitaire de tous les édifices selon leurs caractères globaux ; en pratique, cela ne me servira pas. Il en résulte un niveau de typicité intermédiaire quelconque, utile aux fins de lecture que nous nous proposons, cependant toujours analysable par niveaux successifs plus restrictifs, du moment qu'on en perçoit une utilité plus grande.

Après cela, on comprend bien que le monde des types et celui des édifices ne sont pas séparables sinon de façon instrumentale. On comprend aussi que toutes les lois intrinsèques qui imposent une historicité à chaque édifice, une histoire individuelle basée sur une existence dans un temps et dans un lieu, une existence physique et des fonctions complexes et changeantes dans un environnement temporel valent totalement aussi pour un **type de bâti, une catégorie historique et non transcendante** du milieu anthropique.

Un corollaire important, qui vaut la peine d'être souligné encore, découle de la distinction que nous avons opérée entre le « bâti de base » et le « bâti spécialisé », donc aussi entre le « type de base » et le « type spécialisé », une aire civile en croissance produit un nombre constamment croissant de types spécialisés, en concomitance avec la croissance globale des relations complexes entre les hommes qui appartiennent à cette aire, déterminées par la spécialisation croissante de leurs rôles réciproques. La mécanique, déjà esquissée, de la formation d'un « filon typologique », prescrit que chacun de ceux-ci tire son origine d'un filon précédent ou directement du « processus typologique de base ». Expliquons-nous mieux avec un exemple : actuellement, il existe plusieurs types d'hôpitaux, de spécialisations des édifices destinés à l'abri et au soin des malades — traumatologique, gynécologique, gériatrique, etc. — chacun, au moment où il naît, détermine un type spécialisé différent des autres ; mais chacun naît du type hôpital, le seul type, jusqu'à tout récemment, dont la spécialité générale est constituée pour l'abri et le soin des malades ; à son tour dérivé, à un certain moment, de cet unique type ancien d'hôpital, destiné généralement à « abriter » non seulement des malades, mais aussi des pèlerins et des vagabonds ; ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on atteigne le moment de la naissance du filon principal d'un tel édifice, qui peut être considéré comme le moment où un édifice non spécialisé, mais de base, a commencé à être utilisé pour un tel but, avant même qu'on ait pensé à construire un édifice *ad hoc*. Pour chaque naissance d'un filon spécialisé, il y a eu un édifice préexistant qui a commencé à s'adapter à cette spécialisation.

Par exemple, avant la formation d'un hôpital traumatologique, un secteur, une « section » d'un hôpital général a assumé ce devoir et encore avant, longtemps avant, on aura noté l'opportunité de réunir dans la seule salle constituante, disons l'hôpital San Spirito du XV<sup>e</sup> siècle à Rome, les accidentés dans des lits contigus et sous les soins d'une infirmière particulièrement apte à les soigner. Cela implique que l'origine de n'importe quel type spécialisé est recherché, même si c'est à la longue, dans un type de base, un type résidentiel familial. Cela implique donc une hiérarchie historico-formatrice des types de base par rapport à ceux spécialisés, en plus d'un assujettissement implicite de plusieurs des caractères essentiels de ces derniers aux types de base. Une hiérarchie qui s'avère évidente aussi dans la plus grande permanence physique des édifices de base par rapport aux édifices spécialisés qui, sujets à une spécialisation croissante jusqu'à l'excès, se montrent en général inefficaces au changement d'affectation, quand celle-ci est abandonnée avec le

Tableau  
26E

temps, dans le processus typologique de leur filon même, ou bien déchu à la suite d'une quelconque récession. En somme, l'amphithéâtre de Florence a duré certainement moins, comme fonction spécifique, comme structure physique, que les maisons contemporaines de Florence, comme nous le verrons en traitant des « tissus », il a été réaffecté à un usage « de base » c'est-à-dire qu'il s'est transformé en maisons, survivant jusqu'à nos jours non par sa spécialisation, mais parce que, dérivé du bâti de base lointain, il a pu tirer profit des éléments empruntés à celui-ci et encore efficaces aujourd'hui pour celles-là ; bref, pour avoir restitué à une destination d'« édifice de base » les « cellules élémentaires » qui, bien que spécialisées et coordonnées au sein de l'organisme amphithéâtre, continuaient de survivre en celui-ci.

Ces considérations mènent à un renversement de l'évaluation de ce qui est architecture : l'attention accordée dans le passé à l'« émergence », au « monument », à l'« œuvre d'auteur » personnalisée, est transmuée en une valorisation attentive du « bâti de base », dont l'édifice spécialisé émerge seulement en tant que filiation, dérivation.

Le panorama du bâti, le milieu anthropique entier, est essentiellement construit de structures de base, prédominantes numériquement, évolutivement, génétiquement. Le reste, nous devons le considérer comme une exception dérivée des lois imposées au bâti de base et non le contraire. Cela veut dire que nous pouvons évaluer la présence de César, dans l'histoire ; certes pas sa présence seule, mais plutôt son émergence dans un contexte qui est fait non seulement de tous ses contemporains, mais de leurs prédécesseurs comme de leurs successeurs ; certes pas de ceux qui appartiennent à une certaine classe dominante, mais de ceux qui, tirant profit de la conscience spontanée, en développant graduellement les produits, ont fondé une culture humaine dans laquelle on peut considérer César comme un « produit » spécialisé, certainement moins indispensable que tous les autres qui ont contribué dans son temps à faire évoluer, à travers une chaîne d'apports individuels, globalement autocorrigés, autocompensés, le travail civil de l'homme. Le système d'évaluation que nous mettrons en oeuvre pour examiner le bâti spécialisé découle de ce point de vue : c'est-à-dire que nous le poserons comme une conséquence, nécessaire si on veut, mais toujours conséquence de la culture du bâti qui a évolué petit à petit dans la succession progressive du bâti de base.

## 2.2.2 LES AGRÉGATS COMME INDIVIDUALISATIONS DES TISSUS TYPIQUES

Dans le chapitre précédent et les exemples connexes, nous avons examiné quelques représentations d'agréats urbains, afin d'y lire la présence d'édifices de natures variées, déterminés dans des moments différents de leur processus typologique. Voyons maintenant comment ces mêmes édifices ne se sont pas placés l'un à côté de l'autre au hasard, qu'ils possèdent au contraire une codification, un système de lois inhérent au fait de former un ensemble, de constituer un agrégat. En somme, nous vérifions l'existence d'un **type d'agrégat**, c'est-à-dire d'un système d'autorégulation historique — qui se transforme habituellement de manière organique dans l'espace et le temps — dans la production et la transformation de l'agrégat, conforme à celui que nous avons énoncé pour la production de chaque édifice. Cela veut dire, pour nous qui lisons, passer de la connaissance de l'existence de chaque édifice à une autre connaissance, d'échelle plus étendue, des rapports qu'il y a dans un ensemble d'édifices, en nous limitant pour l'instant à enquêter sur de tels rapports sur une portion réduite d'agrégat ; pour ensuite regarder, dans le prochain chapitre, ce qui se produit à l'échelle de l'organisme urbain entier.

Les cartes et les relevés donnés en exemples ne représentent pas seulement une quantité d'édifices, mais des parties d'organismes urbains ; c'est précisément ce que nous appelons un **agrégat**, avec le terme le plus général possible qui indique un ensemble d'édifices. Tel que nous le voyons aujourd'hui, un tel agrégat s'est structuré dans le temps en tirant du caractère évolutif qui est intrinsèque à sa structuration prolongée, de son histoire même, un système de lois de formation et de transformations progressives ; de sorte que nous pouvons reconstruire de telles lois en les transformant en catégories logiques et en en tirant les paramètres qui guideront la lecture. En un mot, nous appelons **tissu urbain** les lois de formation et les catégories, tout aussi typologiques que le « type de bâti ». Le tissu est à l'agrégat ce que le type de bâti est à l'édifice ; le **tissu** est le **concept de la coexistence de plusieurs édifices**, présent à l'esprit de celui qui construit, **antérieurement** à l'acte de construire, au niveau de la conscience spontanée, comme conséquence civile de l'expérience d'assembler des édifices, un concept synthétique de tous les aspects qui concerne leur assemblage. Bref, il est une « synthèse a priori », ni plus ni moins que le « type de bâti » : nous pouvons donc transférer au terme de « tissu » les caractères propres tant au « type de bâti » qu'au « type » dans son acception plus générale. Par conséquent, nous pouvons avoir des **tissus de base** et des **tissus spécialisés**. Ces derniers sont évidents, comme nous le verrons, dans des localisations particulières de l'organisme urbain ;

Agrégat

Tissu urbain

Tissus de base  
et spécialisés  
Tableaux 20, 21

d'ailleurs, ils sont bien lisibles aussi dans nos relevés : la rue Maggio à Florence, le Rione Pigna à Rome, une bonne partie de la rue Giustiniani et les rues Garibaldi et Balbi en entier à Gênes sont des exemples clairs de « tissus spécialisés », c'est-à-dire d'agrégats codifiés de types de bâti spécialisés. Nous nous occuperons pour l'instant des agrégats et des tissus de base pour les mêmes raisons déjà exposées à propos de la nécessité de nous référer au « type de base ». Nous chercherons à exposer les lois de formation inhérentes à ceux-ci en reportant l'examen des autres.

D'une manière analogue au processus typologique examiné pour les types, il faut affirmer l'existence parallèle d'un processus typologique des tissus, constitué d'habitude par les modifications progressives du « concept d'agrégat » dans le temps dans un même lieu et par les diversifications qui sont générées par des changements de localisation spatiale. C'est-à-dire que le « tissu » est historique comme le type de bâti et, comme celui-ci, il est propre à un environnement spatial et temporel, changeant de manière organique avec des variations diachroniques et diatopiques. Comme le type de bâti, il admet des variations synchroniques en rapport, comme nous le verrons, avec son rôle différencié au sein de l'organisme urbain. Cela n'implique pas que les modifications du tissu soient en correspondance chronologique exacte avec celles du type. En effet, il n'est pas dit qu'un tissu soit toujours conséquent à un « type ».

Dans la structuration de l'espace anthropique, en général, à une échelle de dimension plus grande, correspond une conservation plus grande du « type » qui lui est propre, pour un intervalle de temps plus étendu. Nous verrons donc que le « type territorial » est sujet à des modifications sur des périodes prolongées comme, à l'opposé, nous pouvons affirmer que les intervalles de modification sont plus courts à l'échelle de la décoration qu'à celle du « type de bâti ». Il est évident aussi que chaque « type de bâti » admet un tissu conforme, dans ce sens que l'atteinte d'un tel type par variation des édifices déjà construits, par conséquent dans un tissu conditionné par un type antérieur, empêche de lire une réalisation équivalant à un tissu optimal ; ce qui se réalise systématiquement au contraire dans les expansions urbaines liées au nouveau type et au type de tissu contemporain. Évidemment, on ne peut pas dire cela de toutes les petites modifications possibles du type. Nous devons donc admettre que le tissu, lorsqu'il se réalise dans une aire d'expansion, accepte une gamme de types de bâti pertinents à un intervalle de temps nécessaire à la fabrication entière d'un agrégat, d'une partie de la ville ; c'est ainsi qu'il peut en résulter une cohésion plus grande entre le « type de bâti » et le « tissu » dans les moments d'expansion rapide, de boom du bâti, et une possible incohérence entre l'un et l'autre dans les moments de développement plus faible. À la limite, il peut arriver qu'un tissu conforme à un type au moment du début de son édification doive ensuite accepter, s'il est complété après un laps de temps important, une édification des franges terminales avec un « type » grandement changé ; le tissu finit par devenir une condition de « variantes synchroniques » du type nouveau qui dépend du fait que l'édification est postérieure.

À ce point, il est bon de clarifier la signification du titre général du chapitre que nous regardons et dont nous avons abandonné l'analyse par exprès au début du développement sur le « type de bâti ». Lire les **caractères formateurs** du bâti, en adoptant des instruments critiques conformes aux critères spontanés avec lesquels il a été réalisé et transformé d'une fois à l'autre, dans le temps, en **quatre échelles dimensionnelles concurrentes** puisque chacune contient les autres et est contenue dans celles-ci, c'est beaucoup plus que d'augmenter la dimension métrique des objets examinés. En

réalité, cela implique une **croissance de la qualité des rapports** qu'il y a entre plusieurs objets, si bien que nous devons souligner que chaque échelle dimensionnelle constitue un **niveau de compréhension graduellement accru** ; l'examen de chaque échelle se réalisant au moyen d'un saut, par l'identification d'un « point particulier » dans un continuum de croissance graduel ; un tel moment est identifiable comme une « phase », comme nous avons défini ce terme précédemment.

De fait, l'acquisition d'instruments propres à examiner les comportements historiques systématiques dans la production de chaque édifice mène à un niveau de connaissances limité par rapport à l'examen des liens, de la valence entre un édifice et un autre que chaque édifice contient aussi, qui ne sont lisibles qu'en examinant simultanément plusieurs édifices dans le cadre d'un agrégat. Il s'agit seulement de liens et de valences relatives à un assemblage « numérique » de plusieurs édifices, donc à l'acquisition de l'existence de relations systématiques qui dépendent seulement de la connaissance de la coexistence de chaque édifice avec les autres. En fait, l'approfondissement qu'on pourra obtenir en examinant le noyau urbain entier sera fondamentalement différent, on pourra y saisir les relations organiques entre les parties, entre les agrégats qui le composent de façons différenciées et avec des rôles particuliers, en lui conférant les caractères d'un « organisme ». Des relations auxquelles les édifices singuliers ne seront certes pas indifférents, ils seront relus de façon plus approfondie selon leur position réciproque au sein de la totalité de l'organisme urbain ; ils tireront de celle-ci d'autres caractères typologiques de sorte qu'on peut dire que l'analyse de chaque édifice est relativement complète seulement de ce point de vue plus élargi. Mais un organisme urbain n'est pas autonome par rapport aux autres organismes urbains, ni par rapport aux liens systématiques avec les structures de production, les structures viaires, les établissements qui l'entourent ; il le sera d'autant moins par rapport à la nature des lieux, à sa disposition et à la réciprocité des apports que celle-ci comporte au sein de l'« organisme territorial » : seul ce dernier pourra, enfin, provoquer une vision définitive et globale de la structuration anthropique qui ne pourra faire autrement que d'impliquer dans sa totalité, indice de la totalité de l'essence civile de l'homme historique, toutes les autres structures d'échelle plus petite contenues dans le territoire où en effet, l'édifice, l'agrégat, l'organisme urbain devront être relus afin de compléter la compréhension de leur réalité globale.

Revenons donc à l'examen de l'agrégat et du tissu, son paramètre de catégorie, en ayant conscience de leur position à une échelle intermédiaire et des limites propres à une telle échelle. Examinons l'un quelconque des agrégats dont nous nous sommes servis pour la lecture des types de bâti, par exemple les faubourgs de Santa Croce et de San Frediano à Florence. Les édifices nous semblent agglomérés d'une manière remarquablement systématique ; ils ont tous une façade libre pour faire face à l'extérieur et pour l'accès, une façade opposée (ou latérale, dans le cas des édifices situés à l'angle de deux rues) qui fait face à l'« aire de pertinence » ou à une autre rue ; ils sont situés côte à côte avec des murs latéraux en commun placés aux confins de chacune où, évidemment, il n'y a pas d'ouvertures. À partir de ces considérations, on note déjà une série de conditionnements que le type accepte pour être associable, pour former un « tissu » : on trouve donc à l'intérieur de chaque « type »

les conditions pour qu'il soit apte à constituer un tissu, c'est une première confirmation de ce qui a été dit peu avant ; cela nous fait comprendre que chaque fois que nous procédons à l'examen d'une fraction de la réalité, à une certaine échelle, nous ne pouvons pas nous limiter à considérer l'examen terminé dans celle-ci ; mais si nous voulons en expliquer la totalité des composantes, nous devons nécessairement nous référer à son essence qui tient au fait de « contenir » des organismes et d'être en même temps « contenue » ; nous devons donc regarder cette fraction dans ses rapports avec l'échelle précédente et l'échelle suivante. Les deux parois latérales en commun permettent d'organiser un front d'édifices côte à côte l'un de l'autre sur les marges d'un parcours, de telle manière qu'on ait les aires de pertinence côte à côte à leur tour, du côté opposé.

Parcours

Commençons dès maintenant à évaluer une classe de structures que nous avons négligée auparavant, toutes assimilables au terme de **parcours**. Chaque édifice a besoin d'un lien avec les autres, constitué précisément d'un parcours : ou plutôt, dans l'absolu, nous pouvons dire qu'il **n'existe pas un édifice sans un parcours** à partir duquel on peut y accéder, indépendamment du fait qu'il soit plus ou moins aggloméré avec d'autres, dans ce sens que même si on considère une maison isolée, on doit noter qu'une condition essentielle pour qu'elle ait été édifiée est la présence d'un parcours. Bref, avant de construire un édifice, il faut avoir une structure pour le rejoindre là où il surgira, il faut arriver à un lieu. Par définition, le « parcours » est une **structure propre à permettre l'accès à un lieu**, en partant d'un autre. Nous verrons ensuite que la connaissance des parcours concerne étroitement le processus typologique des édifices, tant de base que spécialisés, dans ce sens que le « parcours » est, de quelque façon, non seulement une structure de connexion entre les différentes pièces à usage spécifique, mais aussi une structure contenue en chaque pièce qui en permet l'usage interne en plus de l'accès. En ce qui concerne le tissu, le **système de structuration historico-évolutif** qui le détermine est essentiellement attribuable aux **distinctions typiques entre les parcours**. Pour le moment, c'est généralement sur chaque parcours que nous notons un caractère fondamental du tissu, celui de présenter un front d'édifices disposés de façon modulaire : symptôme en réalité de la **modularité** globale de la **conformation de l'agrégat**, qui dépend du fait que celui-ci s'avère être l'aboutissement de sa fabrication, réalisée avec des types de bâti analogues, en des temps plus ou moins rapprochés. Une analogie qui implique, en même temps que les autres caractères de constance relative qui résultent d'un changement organique dans le temps, une ressemblance des mesures de l'aire qui sous-tend chaque édifice, de son encombrement territorial, constituée par le **lot édifié** qui comprend l'aire construite en même temps que l'aire de pertinence. Par conséquent, **le module de l'agrégat est le lot** : il a toujours tendance à prendre une forme

Modularité du tissu

Lot édifié

rectangulaire et est disposé, sauf dans les exceptions que nous verrons, avec le côté court vers la rue et les côtés longs perpendiculaires à l'axe de la rue.

Voici donc un premier conditionnement immédiat de l'agrégat généré par le parcours : la conformation même du lot implique le postulat typique d'une relation avec celui-ci, dans ce sens qu'elle résulte de la nécessité de servir le plus grand nombre d'édifices avec le plus petit développement linéaire du parcours lui-même. Ce n'est pas tout, même le caractère exceptionnel de la conformation de plusieurs lots et de plusieurs édifices relatifs vient du tracé du parcours à partir duquel on y accède : par exemple, quand un parcours n'est pas rectiligne, la position perpendiculaire des côtés longs de chaque lot implique une adaptation de la forme rectangulaire de ceux-ci, c'est ainsi que nous verrons fréquemment apparaître des « variantes synchroniques du type » lorsqu'il doit s'adapter à des lots trapézoïdaux auxquels correspond normalement une exception à la modularité du front, puisque le lot de forme trapézoïdale impose une médiation entre l'avant et l'arrière et par conséquent une extension plus grande du front sur les parcours convexes, ou vice versa, plus petite sur les parcours concaves. Ce qui mène à comprendre plus exactement la modularité globale du tissu non tellement comme corrélée aux mesures linéaires du front ou du flanc de chaque lot, que liée à la mesure de la superficie édifiée, sujette à des variations dans les angles du périmètre, du moins dans les limites imposées par la possibilité réelle de jouir de l'espace interne. Par conséquent, une modularité des pièces sous-jacentes dans le périmètre et par conséquent encline à une possibilité de variation de l'usage de chaque « cellule élémentaire », dans les limites structurales et distributives que celle-ci peut soutenir.

Comme nous appelons « aire de pertinence » l'aire qui est annexée à chaque type, nous appellerons **bande de pertinence** celle qui est inhérente à chaque front d'un parcours, formée de l'ensemble des parcelles édifiées à partir de ce service. La bande de pertinence d'un parcours a tendance à correspondre à une profondeur unitaire pour chaque phase ; c'est-à-dire que lorsque le tissu pertinent à un parcours est édifié à l'intérieur d'un intervalle de temps, elle a tendance à être constante et à varier quand on sort d'une telle période.

Bande de pertinence

Voyons un exemple : aux marges du parcours sortant de la pénultième enceinte florentine, correspondant avec la porte San Pier Maggiore et menant vers Arezzo (la rue Pietrapiana) un faubourg de maisons *extra moenia* s'est formé, contenu ensuite dans l'enceinte de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Il est facile de noter que la bande de pertinence n'est pas homogène, sinon par moments qui correspondent à des intervalles d'édification successifs et elle s'accroît graduellement en s'éloignant de la ville. Cela veut dire qu'entre la dernière édification et la première, un changement d'échelle du type de lot est intervenu, le front demeurant cependant constant, suite à une modification parallèlement progressive du « type de bâti » que le lot sous-tend. L'addition progressive de cellules élémentaires dans la profondeur du lot est survenue au cours de l'édification du faubourg et a entraîné un accroissement graduel de la profondeur de l'aire considérée nécessaire à l'édification, donc la modification du « concept de superficie » nécessaire à chaque maison, c'est-à-dire du « type de lot » constructible. Tout cela nous amène à comprendre la bande de pertinence d'un parcours comme le module typique du tissu, supermodule du lot constructible, tous les deux susceptibles d'une codification spatio-temporelle, donc acceptables comme paramètres de lecture de la formation-transformation progressive de l'agrégat.

Tableau 22B

Nous utilisons donc les catégories **parcours** et **bandes de pertinence du parcours** pour identifier la structuration des tissus. Un parcours peut avoir une formation autonome par rapport à son édification marginale, dans ce sens qu'il peut servir pour aller d'un lieu à un autre sans être utilisé ultérieurement pour donner accès à des édifices. C'est le cas de quelques parcours qui vont, par exemple, d'un noyau urbain à un autre et, en général, des plus grands parcours extraurbains ; quoique, comme nous le verrons, il est rare que quelque forme d'utilisation de la marge non bâtie, comme l'accès à des lots agricoles, à des « domaines », ne prenne place à côté. Ce fait ne manque pas de concerner l'édification suivante qui en général n'est pas comprise seulement comme la « première édification marginale » du parcours, mais plutôt comme la transformation du lotissement agricole qui entraîne par conséquent une certaine netteté du module dérivé de ce dernier, fruit à son tour d'un « type de lotissement », dû à la modularité des lots bâtis retaillées progressivement au sein des domaines.

Un parcours ainsi constitué relie deux pôles, comme dans l'exemple précédent, Florence et Arezzo. Sur un tel parcours, l'expansion progressive de leurs caractères urbains entraîne une édification en raison de la proximité des deux pôles, ou bien elle se forme sur un noeud intermédiaire quelconque. Il serait bien de rappeler les définitions des termes **noeud** et **nodalité, pôle** et **polarité**. Par « noeud », on entend n'importe quel point singulier d'un objet continu, souvent déterminé par l'intersection entre deux objets continus ou par la gemmation d'un objet continu à partir d'un autre : le terme, dans le sens commun de noeud dans une corde ou de noeud entre deux cordes, exprime bien une telle caractéristique. Par conséquent, si on entend par objet continu un parcours, le « noeud » sera l'intersection entre deux parcours ou encore l'impact entre deux genres d'objets continus, par exemple, un pont ou un gué, qui concerne l'intersection entre un parcours et un cours d'eau. La « nodalité » est la qualité d'un point particulier qui résulte du fait qu'il est un « noeud ». Un « pôle » indique une sublimation du terme de « noeud » ; déterminé en général par la présence de plusieurs objets continus, moins intéressants que se terminant ou partant d'un point ; la « polarité » est la qualité qui en résulte.

La distinction entre « noeud » et « pôle » provient intrinsèquement de l'échelle de lecture : ainsi, si on examine, disons, le parcours Florence-Arezzo, Florence et Arezzo doivent être compris comme les « pôles », une situation intermédiaire comme Pontassieve est un « noeud ». Si on regarde la disposition de l'autoroute du Soleil dans le tronc nord, Milan et Rome sont les « pôles », Florence et Arezzo, des « noeuds ». Tout comme Pontassieve, vu dans un environnement territorial limité au Val de Sieve inférieur, constitue certainement un « pôle » et non un « noeud ».

Revenons donc à notre problème. Sur un parcours préexistant dans le rôle de lien entre deux pôles, le bâti se forme en marge d'un pôle ou d'un noeud intermédiaire. Le premier cas est celui du faubourg examiné tout à l'heure : là, la polarité est identifiée particulièrement par la présence de la porte San Pietro ; les développements du bâti commencent à partir celle-ci, en s'étendant petit à petit le long du parcours. Quand celui-ci préexiste à l'édification, comme c'est le cas, il s'appellera **parcours mère** du bâti et celui-ci **bâti sur parcours mère**.

Tableau  
22BBâti sur  
parcours mère

Voyons quels caractères présente le « parcours mère » : il a un cheminement indépendant de l'usage bâti de ses marges. Dans la manière de se diriger d'un pôle à l'autre, il doit concilier l'exigence d'être rectiligne, pour raccourcir le tracé, avec l'exigence de surmonter les éventuels obstacles à la ligne droite, (des obstacles naturels, comme les aspérités du terrain, la recherche de la meilleure localisation des gués dans les noues, etc. ; ou des obstacles artificiels et même, dans certains cas survenus après une première version rectiligne, de barrières défensives ou douanières, d'effondrements d'artefacts, de substitution de ponts, de gués ou de points déclassés dans leur localisation antérieure par des événements naturels ultérieurs comme un effondrement, les modifications du lit d'un cours d'eau, etc.). Cela entraîne souvent un tracé sensiblement curviligne, dû à la nécessité de concilier les obstacles avec la continuité du trajet, aux dépens du tracé rectiligne. Par conséquent, le bâti qui investit progressivement les marges du parcours mère doit normalement, à son tour, concilier l'avantage à se situer dans des parcelles de conformation orthogonale avec l'exigence de devoir suivre le tracé du parcours même. Ainsi le bâti sur parcours mère sera souvent reconnaissable par la présence d'une quantité notable de parcelles trapézoïdales, conciliant la perpendiculaire avec les changements de direction de l'axe de la rue. Cela détermine une « bande de pertinence » continue, avec la limite opposée au parcours sensiblement parallèle au tracé de celui-ci, variable en profondeur selon les périodes temporelles d'édification, changeant donc, du pôle à l'extérieur, normalement de manière graduelle ; surtout une bande de pertinence accompagnée d'une bande symétrique dans la marge opposée du même parcours, pourvu qu'il n'y ait pas une dissymétrie prononcée dans la conformation orohydrographique des deux marges (comme cela peut se rencontrer, par exemple, dans un parcours marginal à un cours d'eau ou dans celui qui est placé « à mi-côte » sur une pente notablement abrupte). Nous reconnaissons donc par ces caractères la nature de « parcours mère » de plusieurs des grandes rues de Florence, par exemple les rues San Gallo, Faenza, Borgo San Jacopo, ou Borgo Pinti : une chose que la lecture directe du tissu nous confirme de manière non équivoque, même si on le sait pas par voie documentaire, c'est la prééminence chronologique de tels parcours par rapport à leur édification et, par conséquent, le rôle de ceux-ci comme parcours externes liés à une délimitation précédente entre le bâti de Florence et le territoire environnant.

Tableaux  
23A, 26A-B

Mais la nature même du « pôle », qui affirme le début d'un « parcours externe » et le début parallèle de la construction sur un parcours mère, requiert que l'édification sur les marges du parcours mère ait une limite dans son expansion linéaire : une limite qui correspond au fait qu'on se rend compte de la présence d'aires non édifiées à l'arrière des deux « bandes de pertinence » symétriques et situées à proximité du pôle, surtout quand il n'y a pas de poursuite du parcours. En d'autres mots, la présence du parcours Florence-Arezzo n'implique pas que l'édification qui part de Florence et d'Arezzo doive se rejoindre, en construisant tout le parcours. D'une phase à l'autre,

l'un ou l'autre des faubourgs linéaires assume une dimension typique au-delà de laquelle l'édification commence dans l'aire restante, voisine au pôle et opposée à la limite postérieure de la bande de pertinence. En pratique, cela comporte l'utilisation des parcours déjà existants, plus ou moins perpendiculaires aux parcours mère et ayant un rôle similaire à celui-ci (c'est-à-dire un rôle de liaison entre deux pôles) ; les caractères déjà identifiés pour le « parcours mère » sont valables dans ces cas, avec la seule différence que l'édification commencera normalement à partir de la limite qui sous-tend la bande de pertinence du parcours déjà édifié. C'est le cas par exemple de la construction au départ de la « rue Pisana », aussitôt après le Ponte Vecchio, où la dialectique entre le « parcours mère » édifié en premier, la rue Giucciardini, et celui édifié en second, le Borgo San Jacopo, est évident.

Ou bien cela entraîne la formation de parcours d'une nature différente, à partir de passages restants dans le front édifié sur le parcours mère, ou obtenu par une percée du front par la démolition d'une maison ; un parcours de nature différente parce qu'il n'est pas conditionné par la présence de deux polarités, mais plutôt par l'exigence de rejoindre chaque maison par un tel passage. Donc, des parcours qui naissent déjà en prévision de l'utilisation de leurs marges pour bâtir et que pour cela, nous appellerons **parcours d'implantation du bâti**.

Voyons analytiquement les caractères, différents des précédents, qu'assument de tels parcours et les tissus auxquels ils donnent lieu. D'abord, ces parcours se forment normalement dans une direction perpendiculaire aux parcours mères dont ils proviennent. Les deux bandes de pertinence marginales commencent à partir de la limite de la bande de pertinence du « parcours mère », c'est ainsi que dans la première partie d'un parcours d'implantation, à l'origine, il n'y a ni façade ni accès, mais plutôt les deux côtés aveugles du couple de maisons dont la façade est encore sur le parcours mère édifié précédemment. Ensuite, ils ont tendance à être rectilignes pour permettre la disposition perpendiculaire des parcelles bâties qu'ils doivent servir, qui se disposeront à leur tour, sur la base du critère déjà expérimenté sur le parcours mère, dans le sens perpendiculaire à l'axe de la rue, donc perpendiculaire aussi aux îlots préexistants orientés sur celui-ci.

Une fois qu'un parcours d'implantation s'est formé avec de tels critères, mais aussi quand les marges d'un parcours mère secondaire, dérivé d'un autre, sont édifiées, les parcours d'implantation suivants auront tendance à se détacher du parcours mère principal avec une conformation analogue et dans une position telle que ses marges des deux côtés soient utilisables : ce qui implique que la distance entre un parcours d'implantation et le suivant devra correspondre au double de l'épaisseur d'une bande de pertinence, c'est-à-dire au double de la profondeur d'une aire de pertinence. On obtient ainsi la codification de la largeur d'un « îlot », avant que celui-ci ne soit défini comme tel, c'est-à-dire qu'il ne se forme comme partie du tissu délimité par quatre rues. Comme nous le verrons, cela se produira seulement quand ce type ultérieur de parcours que nous appellerons « de raccordement entre couple de parcours d'implantation » se sera formé. Mais voyons d'abord la raison de la formation de plusieurs parcours d'implantation parallèles. Ce que nous avons déjà noté pour le bâti sur le parcours mère vaut pour le premier : au-delà d'une certaine mesure, on trouve superflu de continuer à édifier linéairement sur un parcours d'implantation, puisqu'on dispose d'une autre surface constructible à une plus grande proximité du

pôle générateur ; on a donc tendance à estimer que le tracé d'un second parcours d'implantation est utile, parallèle au premier, puisque les deux sont perpendiculaires au « parcours mère » ; même si quelquefois les conditions d'utilisation optimale d'une aire demanderait un parallélisme plus adapté au premier parcours d'implantation, le rapport perpendiculaire obstiné au parcours mère quel qu'il soit, demanderait plutôt que le tracé perpendiculaire change de direction, en fléchissant, par rapport au parcours d'implantation déjà édifié. Dans ce dernier cas, le parcours d'implantation ne sera pas rectiligne, mais il montrera un angle caractéristique, une flexion correspondant à la limite de la profondeur de la bande de pertinence du parcours mère : il partira donc perpendiculairement à celui-ci, pour ensuite s'adapter à la direction du parcours édifié précédemment.

Voyons maintenant quel type de lien se forme ensuite entre les parcours d'implantation suite à une maturation progressive du tissu. Nous avons déjà dit que chaque parcours d'implantation ne poursuit pas son édification indéfiniment ; au-delà d'une certaine limite, il doit se soumettre à une autre exigence, celle de favoriser le cheminement entre deux parcours d'implantation, ne serait-ce que pour éviter que deux édifices sur les deux fronts opposés d'un même îlot en devenir ne doivent obligatoirement se relier à partir de leurs parcours d'implantation respectifs et du bout du parcours mère interposé. Par conséquent, un **parcours de raccordement entre parcours d'implantation** ou **parcours de raccordement** — comme nous l'appellerons pour abrégé, même si c'est moins précis — a tendance à se former à la limite de l'édification réalisée ou bien en retaillant deux passages correspondants dans les deux fronts opposés.

Avec les caractéristiques suivantes : dans le premier cas, c'est-à-dire quand un tel parcours se forme à la limite d'une édification sur parcours d'implantation, il montrera une « bande de pertinence » propre d'un seul côté, celui le plus éloigné du parcours mère générateur, tandis que de l'autre côté, il y aura les limites latérales des bandes de pertinence inhérentes au couple de parcours d'implantation. Cela, parce qu'une fois tracé, le parcours de raccordement aura tendance à assumer un rôle semblable à celui d'un parcours d'implantation du côté qui n'est pas concerné par l'édification précédente.

Dans le second cas, c'est-à-dire quand une édification en série, en général effectuée plus rapidement, aura déjà investi les deux parcours d'implantation avec une extension linéaire excessive, si on veut également obtenir un parcours de raccordement, on démolira un couple de maisons dans les deux fronts opposés : on obtiendra donc un parcours qui ne possédera aucune bande de pertinence propre, mais plutôt les seuls flancs aveugles du double couple de maisons qui font face au parcours d'implantation, parce que ses marges sont déjà occupées par l'édification précédente.

Cela vaut comme règle générale, qui admet toutefois de nombreux corollaires que nous chercherons ensuite à énumérer en traitant des tissus relatifs aux divers agrégats en examen. Mais il est bien de noter particulièrement la conséquence essentielle du tracé des « parcours de raccordement », de quelque manière qu'il se soit réalisé : la réalisation définitive du concept d'**îlot** comme le **module le plus apparent**, donc aussi le plus largement utilisé **de l'agrégat urbain**. Le plus équivoque même dans un certain sens, puisque la

Parcours de  
raccordementTableaux  
23C1-C2

Îlot

Tableau 24

Tableau 26D

Parcours  
d'implantation  
du bâti

Figure 23B

reconstruction de sa genèse au moyen de la typologie des parcours montre clairement que l'îlot est déterminé progressivement par la coordination des bandes de pertinence de plusieurs parcours et que chaque bande de pertinence est certainement plus contemporaine et cohérente avec la réciproque, inhérente au même parcours, que ne le sont celles qui sont fondues dans un îlot. Ne serait-ce qu'en raison de la simultanéité de l'édification des marges opposées d'un même parcours et du sort de telles marges, constamment sujettes ensuite à un processus de modification semblable au cours de leur histoire. La prééminence du parcours édifié sur l'îlot reste bien présente dans la conscience des artisans et des usagers de la ville, du moins jusqu'au moment où une réduction à des termes quantitatifs des composantes de l'agrégat a fini par prévaloir, avec une perte de la connexion conséquente avec l'histoire-structure même : les termes *borgo* et surtout *contrada*, le fait de donner un nom propre à celui-ci et à celle-là indique au contraire que le **module** de la genèse et des développements de l'agrégat est le **parcours édifié et non l'îlot**.

Contrada

Dans beaucoup de villes, le terme *via* a été adopté à la longue pour le cheminement externe, rebaptisé *borgo* quand, devenu parcours mère du bâti, il a été édifié dans ses marges. À l'opposé, le parcours interne appelé *contrada*, indique, avec l'ajout d'un nom propre, le segment interposé entre deux traverses ; simultanément, on entend par *contrada* tant le parcours que les maisons qui se sont placées à côté dans ses deux « bandes de pertinence » symétriques. La langue latine présentait une opposition semblable avec les termes *via* et *vicus*.

Tissu de base

Tableau 24B

Cela nous incite à considérer que le **tissu de base**, matrice des développements suivants, devrait référer à un parcours édifié marginalement avec le « type de base » et dont le développement longitudinal est limité par l'exigence de commencer l'interpolation des parcours d'implantation du bâti ; n'importe quel tissu, en effet, est réductible à une telle matrice, qui continue de toute manière à être constitutive, présente comme module élémentaire de n'importe quel agrégat, de quelque façon qu'il se soit développé ou spécialisé.

Cela vaut aussi quand on n'a pas atteint une configuration à îlots. Même la ville contemporaine, à sa périphérie, (voyons par exemple les franges marginales de la construction récente à Rifredi) montre constamment un tissu en évolution, fait de parcours mères, avec l'ajout progressif de parcours d'implantation du bâti, sans que le complètement des « îlots » ne soit encore réalisé avec le tracé des « parcours de raccordement ».

Comme la dimension transversale d'un îlot, sa largeur, qui dépend de la duplication de la profondeur d'une aire de pertinence, est sujette à des mutations diachroniques et diatopiques selon l'individualisation spatio-temporelle d'un « type de bâti » et du type de lot constructible correspondant, autant la dimension longitudinale d'un îlot, c'est-à-dire la distance entre le parcours mère et le parcours de raccordement, dépend elle aussi du type de bâti, même si c'est moins directement. Moins directement parce qu'elle est le supermodule du petit côté du lot constructible, avec l'ajout de la dimension d'un côté plus grand (l'épaisseur de la bande de pertinence du

parcours mère), mais elle peut toutefois s'accroître ou décroître différemment d'un ou de plusieurs modules du lot selon l'époque, selon sa localisation dans le tissu dans le cadre d'un organisme urbain et l'aire disponible pour le développement de l'agrégat. Elle dépend de l'époque en plus du type de bâti, parce qu'il semble suffisamment évident que chaque phase de développement du tissu (ou, comme nous le verrons, de densification progressive du bâti) montre une préférence plus ou moins explicite pour une longueur d'îlot particulière, même dans le cas où les dimensions typiques du lot constructible, en général plus inertes au changement que ne l'est le type de bâti, demeurent constantes pendant un intervalle de temps prolongé ; selon leur localisation dans l'organisme urbain, puisque, d'habitude, les îlots les plus adjacents à un pôle (comme nous le verrons mieux en traitant précisément de l'organisme urbain) ont tendance à diminuer de longueur, souvent en se retaillant au moyen d'un autre « parcours de raccordement », pour mieux dire, en se partageant en deux. Les îlots périphériques ont tendance au contraire à être plus grands, si bien qu'à la limite, aux marges de la ville, ils ne se forment plus, à moins qu'on comprenne de manière impropre par « îlot » l'aire délimitée par deux radiales et deux contre-radiales externes. Enfin, la longueur peut dépendre de l'aire disponible pour édifier un agrégat, parce que celui-ci se trouve rarement en condition de pouvoir se former à partir d'un seul parcours mère, avec un seul système d'orthogonales dominantes ; au contraire, le cas se présente de systèmes générés par l'influence mutuelle de plusieurs directions de développement, dérivés de plusieurs directions qui convergent vers un pôle.

Les trois types d'agrégats, lus en relation avec les types de parcours, épuisent la structure de formation d'un tissu urbain, mais ne complètent pas le cadre des modifications progressives du tissu déjà édifié. Il faut pour cela procéder, d'un côté, en définissant un type de parcours ultérieur, le **parcours de restructuration** et d'un autre côté, en examinant ce qu'il advient de ces aires de pertinence qui se trouvent sollicitées, suite à la consolidation d'un îlot, par ce que nous appelons l'**édification d'encombrement** du tissu déjà formé.

Parcours de restructuration

Le parcours de restructuration est ce type de parcours qui se superpose à un tissu bâti précédent qui s'est organisé selon la dialectique des trois parcours déjà décrits, lorsqu'on estime qu'une liaison directe est nécessaire entre les polarités préexistantes ou surajoutées dans l'agrégat et quand jusque-là un tel lien n'est pas assuré par un parcours mère précédent.

Tableaux 23D-26E-F-G

Précisément comme un parcours mère, le parcours de restructuration a tendance à choisir le cheminement le plus direct, si possible rectiligne, pour relier les deux polarités ; comme un parcours d'implantation du bâti, il a tendance à former, si possible, c'est-à-dire si on le rencontre dans une aire non encore édifiée, deux bandes de pertinence marginales ; comme un parcours de raccordement, il a tendance à abrégé le parcours à travers le tissu dans lequel il coupe. Pourtant, son rôle particulier, qui dépend du fait qu'il est taillé sur du tissu déjà édifié, se révèle d'une manière incomparable. Pour le moment, parce qu'il est postérieur en effet au tissu qui l'entoure, il a tendance à être édifié avec des types de bâtis différents, plus récents et, en général, plutôt spécialisés que de base ; ensuite, étant donné que sa polarisation spécifique provoque normalement une direction diagonale par rapport au tissu déjà construit, les lots bâtis qu'il produit ne sont pas des rectangles mais des trapèzes : ils ne sont pas exactement modulaires, mais ils doivent soustraire à la modularité lisible dans le construit existant sur une direction, selon le « théorème de Talète », ils finissent par assumer par moments des modules qui dépendent de la retaille diagonale du tissu traversé. Même quand ils se trouvent à traverser une aire demeurée non édifiée, ils peuvent donner lieu à un véritable tissu de nouvelle édification, les bandes

de pertinence ayant leurs confins opposés au parcours normalement tributaires des directions des tissus déjà construits. Ensuite, même si les confins latéraux de chaque lot seront perpendiculaires au parcours lui-même, la limite postérieure ne pourra faire autrement que d'être diagonale et discontinue. En outre, la typologie même de la section de la rue, dépendant d'un « type » plus récent par rapport aux parcours environnants, aura tendance à se différencier, en général à se montrer augmentée. Nous avons noté que le bâti spécialisé se localise souvent sur les parcours de restructuration : voyons-en les raisons, il y en a essentiellement deux. La première est qu'on a tendance à compenser au moyen d'édifices de plus grand rendement la plus-value de l'aire obtenue par la restructuration, donc par la démolition du bâti qui, préexistant comme bâti de base, possédait déjà une valeur bien différente de celle d'une aire non édifiée. La seconde est qu'en général, comme nous le verrons mieux en traitant du bâti spécialisé sériel-nodal (c'est-à-dire de ce bâti à destination particulière capable de s'agglomérer dans des tissus situés en position centrale, non périphérique à l'agglomération urbaine) un tel bâti spécialisé privilégie les îlots de grandeur moindre, du moins inférieurs à la norme ; des îlots qu'un « parcours de restructuration » génère nécessairement en retaillant les îlots déjà constitués par l'édification précédente. Ainsi, comme nous le verrons dans les exemples, la rue Maggio, la rue Borgo S. Croce, les deux rues Anguillara et Borgo de' Greci, retaillées dans l'îlot qui s'est formé suite au rabattement de l'amphithéâtre de Florence ; ou les rues San Agostino et XXV Aprile à Gênes, ou encore les rues Giulia, Paola et di Panico à Rome. Sans aller trop loin dans le temps, il suffit de se rappeler les démolitions fascistes et celles d'après-guerre dans les villes italiennes et de noter comment, normalement, celles-ci ont servi pour les sièges sociaux des banques et des sociétés d'assurances qui ont profité de leur pouvoir économique et politique exorbitant ; rarement pour les services publics, plus souvent pour le bâti résidentiel de luxe, l'équivalent actuel « pauvre » des palais de la rue Maggio.

Voyons maintenant ce que nous entendons par **édification d'encombrement**. Lorsqu'un tissu sériel, en s'implantant sur un parcours mère, est entrecoupé par un parcours d'implantation de bâti (ou même quand un parcours de raccordement se forme de la même manière à partir d'un de ceux-ci), l'aire de pertinence de la maison qui vient à se trouver à l'angle entre le parcours précédent et le parcours suivant assume une plus-value qui dépend du fait qu'étant située en marge du nouveau parcours, elle devient une parcelle constructible, malgré le fait qu'elle est de dimension insuffisante, due à son rôle précédent d'aire non édifiée annexée à une maison. Dans le cas où, comme dans les faubourgs de Florence et dans le trident del Popolo à Rome, un développement notable de la profondeur d'une telle aire est en vigueur, un **tissu d'encombrement** réalisé avec les types bâtis de base tend à se former, normalement constitué de « variantes synchroniques » du type de bâti en vigueur. En effet, le tissu d'encombrement, à son tour, n'est pas autre chose qu'une « variante synchronique » du tissu (c'est-à-dire du concept d'agrégation entre plusieurs maisons) en vigueur à ce moment dans cette aire culturelle.

Comme variantes synchroniques, il s'agit de types de bâti et de tissus sujets à des conditions de carence, à un rendement non optimal qui détermine des agrégats et des édifices qui se réfèrent à un concept de maison et à un concept d'agrégat unitaires, mais qui tentent de les appliquer dans des situations différentes de celles qui assureraient une réalisation cohérente de ce type et de ce tissu. Les variantes synchroniques du type de bâti qui dépendent d'un tissu d'encombrement sont nombreuses, selon le système de valeurs différenciées que l'aire de pertinence assume dans son extension : une maison cédera plus volontiers la partie de son aire

de pertinence la plus éloignée de son front interne qui donne dessus et à l'inverse, elle augmentera sa résistance à la céder pour qu'elle devienne un autre lot constructible, s'il s'agit de l'aire immédiatement contiguë. C'est ainsi que se formera une diversification graduelle de l'aire occupable dans un nouveau front, dans ce sens qu'à l'intérieur des limites de la bande de pertinence d'un parcours, on aura une situation d'occupation maximale qui se limite en général à un lot constructible engageant la largeur de trois aires de pertinence contiguës, tandis que dans la partie adjacente aux édifices préexistants, on pourra édifier, à l'opposé, un lot de la largeur d'une seule aire de pertinence, étant donné que l'édifice du coin pourra jouir d'une façade directe, latérale, il pourra donc renoncer en entier à sa propre aire non édifiée. De telles variantes synchroniques du tissu peuvent présenter des aspects diversifiés selon le type en vigueur, mais aussi en fonction de la polarité plus ou moins grande assumée par l'intersection de deux rues ; c'est ainsi que, normalement, aux quatre coins d'un îlot, on pourra lire quatre niveaux d'encombrement différents des aires de pertinence marginales.

Il est facile de lire dans chaque façade d'un îlot la dialectique de sa formation due à la non simultanéité de l'édification qui dépend du type de parcours. Normalement, un parcours mère produit une série de fronts homogènes et unicellulaires (si on se réfère à la « maison en rangée ») à l'exception des deux façades initiale et terminale du front qui se différencient des autres particulièrement par l'absence d'accès à l'habitation, généralement disposés sur le côté. Un parcours d'implantation de bâti produit un front dissymétrique, qui commence du côté du parcours mère avec un front unicellulaire aveugle, sans ouvertures, pour continuer ensuite avec des fronts unicellulaires de dimensions souvent anormales, correspondant aux « variantes synchroniques » des types réalisés par encombrement pour ensuite se terminer avec une série de façades plus exactement modulaires, correspondant à la première édification survenue après le parcours d'implantation. En général, le front sur le parcours de raccordement est de nouveau symétrique, puisqu'il est délimité par deux cellules aveugles, entre lesquelles sont interposés les fronts de dimensions anormales des types d'encombrement. On peut donc dire que le parcours de raccordement conquiert lui aussi sa « bande de pertinence » qui ne sera certes pas de profondeur régulière, étant le fruit d'une variante synchronique du tissu, et qui présentera un double dégradé en plan, indice de la différenciation des valeurs susmentionnées.

Une autre série d'observations faites sur un aspect particulier de la dialectique entre type de bâti et tissu, résultent de la possibilité qu'un lotissement basé sur les types de plus grand encombrement territorial puisse avoir ensuite été réutilisé par des types plus réduits : un cas particulier du même genre peut se présenter à cause de la transformation d'un type de bâti spécialisé en tissu de bâti de base. Le cas le plus général concerne les tissus de beaucoup de villes italiennes, nous pourrions plutôt dire d'une bonne partie des villes de fondation grecque, italique ou romaine de la péninsule. Dans celles-ci, un tissu originaire de type *domus* a fini par produire un tissu de types assimilables au type « maison en rangée » ou, comme nous l'avons défini ailleurs, « pseudo maison en rangée », pour affirmer sa genèse comme modification d'un type antérieur et conditionné par celui-ci. Chaque *domus*, que nous appellerons « type de substrat » dans un tel cas, est devenu un tissu de maisons unicellulaires et son espace ouvert interne est devenu leur parcours externe. Il en résulte une série de variantes synchroniques conditionnées à assumer des aspects particuliers, bien

Tableau 24

Tableaux 27B, 32, 33

Tableaux 20A, 6E-F-G-H

Édification d'encombrement

Tableau 24A2

Tissu d'encombrement

Tableau 30

reconnaissables, dans les périmètres des *domus* préexistantes, par exemple, dans l'enchevêtrement des ruelles et les élargissements irréguliers des îlots les plus anciens de Florence, surtout dans la partie démolie suite au plan de Poggi ou encore dans le système de ruelles orthogonales à l'axe urbain de villes comme Pienza et Isernia. Des phénomènes évidemment tous inconnus dans les villes de la Padanie occidentale, où le caractère conservateur du type *domus*, attesté par sa transmutation en type « maison à cour », a empêché un tel genre de modification. Tandis que le phénomène de mutation d'un édifice spécialisé antique en tissu de base est plus généralisé. Nous en parlons d'une manière plus étendue ailleurs ; notons seulement ici, par exemple, le tissu de maisons constitué par la réutilisation des structures de l'amphithéâtre florentin. L'édifice, une fois les motifs de son existence perdus, (une existence plus brève pour tous les édifices spécialisés que pour les édifices de base) s'est transformé, à travers la matrice cellulaire commune, en agrégat de maisons selon une variante synchronique du tissu en vigueur : qui produit d'habitude une absence de la structure propre aux édifices qui l'accompagnent, conditionnés comme ils le sont par les legs de la structuration de l'édifice précédent.

En conclusion et en laissant de côté les corollaires, nous pouvons donc affirmer en résumé que la structuration de l'agrégat peut être lue par le biais de la **dialectique de succession des parcours** ; la formation d'un agrégat dépend toujours de la préexistence d'un parcours ; le **parcours mère** se définit comme un parcours préexistant au bâti qui en investit successivement les marges ; le **parcours d'implantation de bâti** est ce parcours réalisé en prévision de l'édification de ses marges ; le **parcours de raccordement entre parcours d'implantation** se forme suite à l'édification survenue sur deux ou plusieurs parcours d'implantation ; un **parcours de restructuration** se réalise après que l'édification presque totale d'un agrégat à été réalisée. Chaque parcours peut posséder un couple de **bandes de pertinences** marginales ; mais celles-ci peuvent se former à l'occasion de la **première édification** ou par **encombrement successif**, selon le type de parcours. L'îlot se forme par la cohésion progressive de bandes de pertinences différenciées et se transforme par encombrement progressif des marges laissées libres lors de la première édification.

Au terme du processus d'encombrement marginal, l'îlot se présente donc comme uniformément entouré de bâti. Toutefois, si cela vaut dans le cadre de la réalisation d'un tissu par phases progressives, avec le temps, il finit par se former un « type d'îlot », qui est déjà acquis, dans le sens d'une édification totale des marges prévue a priori, au fur et à mesure que la spontanéité de l'encombrement marginal devient une règle pour la structuration globale de l'îlot même. Toutefois, l'apport de la formation spontanée précédente reste implicite dans les directions différenciées des différentes marges édifiées.

On note un autre caractère d'un « parcours de raccordement » qui résulte de sa genèse même : quand un tel parcours se consolide pour relier non plus deux mais plusieurs parcours d'implantation, il recherche normalement une continuité d'alignement propre à n'importe quel parcours, mais souvent, il ne l'atteint pas. Il continue en quelque sorte à opérer par une succession de parcours, chacun tendu entre deux parcours d'implantation, souvent chacun est déjà insuffisamment continu en soi, parce qu'il enregistre la présence des marges latérales différenciées des bandes de pertinence de chacun des deux parcours qu'il relie. C'est évident dans les exemples que nous montrons et cela nous exempte d'explications ultérieures.

Tableau  
26 ETableau  
25A-B

Maintenant, il est temps d'expérimenter ce qui a été dit sur les agrégats dont nous avons déjà examiné les types bâtis. Auparavant, il faudra réaliser une identification des simples « bandes de pertinence », en les encerclant de manière à pouvoir lire, à partir de leur position relative, quels sont les parcours mères, les parcours d'implantation, les parcours de raccordement et les parcours de restructuration. Après avoir obtenu une telle distinction, nous pouvons procéder à la « reconstruction » en produisant une série de copies obtenues par élision progressive des parcours postérieurs à ceux qui précèdent, jusqu'à ce qu'on arrive à la phase où nous aurons reconstruit la situation qui a précédé l'usage du sol pour l'édification. Nous aurons ainsi obtenu une série de phases, qui d'habitude, seront suffisamment représentatives d'un tel processus, vues par tranches spatio-temporelles d'édifications successives et de modifications des rôles réciproques des tissus, même si elles ne pourront pas être *in toto* l'identification d'un processus graduel et prolongé, dans ce sens qu'elles ne nous donneront pas la manière de reconnaître le moment de l'édification de chaque maison singulière. Voyons donc ce qu'on en tire par la comparaison entre les diverses aires culturelles ou entre les différentes parties d'une même aire influencées par des phénomènes différenciés.

Commençons avec les exemples les plus opposés : Côme et Milan, au caractère conservateur du type « maison à cour », montrent des tissus qui ont des développements particuliers. L'encombrement territorial du type lui confère une souplesse moins prononcée : l'agrégation de lots constructibles de grandes dimensions (12-18 mètres x 20-35 mètres) forme de préférence des îlots linéaires très longs sur les marges du parcours mère, souvent en série « ouverte », c'est-à-dire en files de lots alternées chacune à une rue. Le cas des tissus planifiés est différent, nous ne nous y arrêterons pas maintenant parce qu'ils seront étudiés dans le second volume lorsque nous traiterons des instruments du projet : signalons seulement qu'en ceux-ci, on finit souvent par réaliser des îlots d'au moins 70 x 70 mètres environ, semblables à deux fronts de maisons à cour, souvent avec l'interposition latérale d'une ou deux autres cours sur les marges qui résultent de l'encombrement. Les autres exemples de tissus spontanés de l'aire d'Alessandria que nous montrons confirment la substantielle linéarité sérielle des tissus spontanés, préférée à cause de l'iso-orientation caractéristique des tissus de maisons à cour.

La genèse particulière de la typologie du bâti à Gênes confère aux tissus des caractères tout aussi particuliers. Essayons d'examiner trois parties de la ville, exemplaires pour la lecture de la genèse du tissu : l'aire délimitée par le palais Ducal, par la place Fontane Marose et la rue Luccoli, lue sur le cadastre napoléonien, c'est-à-dire avant la retaille de la rue XXV Aprile, un parcours de restructuration évident. Là, le « parcours mère », qu'on doit considérer dans un premier temps est la rue San Sebastiano, à laquelle la plus grande partie du tissu demeure perpendiculaire : mais dans la marge opposée, le tissu ressent l'influence d'un autre « parcours mère », précisément la rue Luccoli, peut-être inopérante au début parce que, du fait qu'elle reposait jusqu'à une certaine époque sur une noue, elle peut avoir constitué plus une limite qu'un parcours, plus un obstacle qu'un axe viaire. Le rôle des « parcours d'implantation du bâti » est clair, ils sont espacés du double de la longueur des lots édifiés, donc d'une distance de l'ordre de 18 mètres. Les deux parcours mères tendent à se fondre et l'aire comprise entre eux-ci est, grosso modo, triangulaire. Cela impose la formation progressive d'un plus grand nombre de parcours de raccordement au fur et à mesure que les deux parcours mères se distancient : en fait, du côté du palais Ducal, il finit par y en avoir quatre, dans le sommet opposé, un seulement. Le

Tableau 29

Tissus de  
Côme  
Tableaux  
27A, 4A-B, 3

Tableau 34B

Tableau 27D

manque de continuité de ceux-ci est évident, puisqu'un seul joint un côté à l'autre, en demeurant toutefois irrégulier dans tout son cours.

Les îlots tendent à une longueur optimale de 60 mètres, en admettant pourtant, à cause de l'irrégularité du périmètre du tissu, des maximum et minimum notablement différenciés que nous pouvons lire là où naît un autre parcours de raccordement (un maximum d'environ 90 mètres, un minimum autour de 40). L'influence de la rue Luccoli, même limitée, est révélée dans le point d'inflexion que les parcours d'implantation sont contraints de faire, plus évident au fur et à mesure que les deux parcours mères divergent. Quelques îlots sous-dimensionnés dans leur largeur dépendent de l'intersection entre les parcours d'implantation nés de l'un ou de l'autre des parcours mères.

Comparons celui-ci avec un agrégat plus central, situé entre San Lorenzo et Sarzano. Là, les parcours sont déterminés par l'appartenance à deux faisceaux de circulations longitudinales — parallèles à la côte — et transversales — aboutissant à la porte Soprana. En laissant de côté pour le moment le problème de la dérivation planifiée (la ville romaine) examinons la dimension des îlots. Il est facile de noter que la polarité plus grande de la disposition du tissu finit par retailler les îlots sur des dimensions plus petites, souvent autour de 20 x 25 mètres, ou encore plus petites : cela mène au phénomène déjà mentionné du plus grand encombrement des tissus centraux par rapport à ceux périphériques, puisqu'un îlot plus petit implique une utilisation plus grande des marges et une multiplication des parcours. Tandis que dans l'aire de la porte Soprana, périphérique par rapport à la ville médiévale, le tissu a de nouveau tendance à se disposer sur des îlots allongés, cette fois dans la même direction que les parcours mères étant donné que ceux-ci sont particulièrement nombreux pour palier la nécessité de faire passer par la porte le plus grand nombre possible de rues orthogonales à la côte, déjà présentes dans l'aménagement romain planifié.

Si nous examinons ensuite les tissus de restructuration du XIX<sup>e</sup> comme ceux en marge de la rue XXV Aprile, nous voyons que les dimensions plus petites de l'îlot sont reprises dans les types de bâti à blocs multifamiliaux qui caractérisent les expansions de Gênes jusqu'à nos jours et qui tournent autour de 18 x 32 mètres, arrivant à réaliser ailleurs (entre Brignole et Albaro), des blocs dont les dimensions diffèrent de peu de ceux de l'îlot qui a évolué de manière spontanée (25 x 50 mètres).

Passons à la comparaison entre les deux villes dont la typologie est plus similaire, Rome et Florence. À Rome, le tissu majoritairement stratifié de Tor di Nona a tendance à réaliser des îlots de dimensions plus petites, tout de même notablement plus grands que ceux de Gênes, étant donné qu'ils tournent autour de 35 - 40 mètres de côté, où font exception les « cordons » construits dans les aires marginales aux parcours principaux (dans le cas de la rue Dei Coronari) qui tendent, par des retailles successives, à assumer des dimensions transversales plus petites (15-18 mètres) : on doit toutefois noter qu'un tel cas ne correspond pas vraiment à des îlots, dans ce sens que l'édification originaire n'employait pas les deux fronts. Il s'agit plus véritablement de « moitiés d'îlots », puisque le parcours intermédiaire entre deux de ceux-ci est compris comme résidu des aires de pertinence originaires qui, une fois assujetties à l'encombrement maximum, après avoir conservé seulement le minimum indispensable pour la façade, ont fini par être inutiles dans le rôle original d'aire découverte annexée à la maison et se sont refondues dans un parcours succédané et de service par rapport aux deux principaux.

Le tissu semi-planifié du trident de la place del Popolo est différent, originalement propriété en bonne partie du couvent de San Silvestro in Capite et édifié non tellement avec un plan unitaire, mais par une succession de lotissements de faible étendue. Ici, l'îlot tend à adopter une largeur de 50 mètres et une longueur d'environ 70 mètres en moyenne : une divergence entre des parcours mères semblable à celle du premier exemple genevois cause une série d'actions particulières et parfois des anomalies notables, telles que celle de l'îlot oblong entre la rue Frattina et la rue delle Vite, d'environ 180 mètres de longueur, due au caractère périphérique

original de l'édification vraisemblablement initiée à partir d'ici. La dialectique entre les bandes de pertinence est ici exemplaire.

Nous pouvons reconstruire, pas à pas, tout le système complexe de réalisation de l'agrégat, évidemment lié à une fabrication qui est partie du Corso vers la rue del Babuino et, encore avant, de la rue di Ripetta vers le Corso. On note que quelques-uns des parcours ont été retaillés après l'édification réalisée sur le front du Corso (la rue della Croce d'abord, la rue delle Carozze ensuite) ; comme est évident le rôle de « parcours mère » de la rue dei Condotti qui, en conflit avec les directions orthogonales au Corso, détermine à son tour des « parcours d'implantation du bâti » utilisés dans leur continuation comme « parcours de raccordement » ; c'est ainsi que les rues dans la même direction que le Corso sont perpendiculaires à la rue dei Condotti si elles sont nées comme parcours d'implantation de celle-ci et parallèles au Corso si elles ont été mises en position comme « parcours de raccordement » des parcours d'implantation dérivant du Corso lui-même. À la rencontre des rues del Corso et del Babuino correspond un phénomène de diminution du nombre des parcours de raccordement analogue à celui noté pour Gênes. Sur la marge contiguë à la rue Frattina, il y en a trois, tandis que dans l'îlot compris entre les rues Vittoria et dei Greci, ils ont tendance à cesser, en continuant toutefois comme rues culs-de-sac non passantes. Dans un tel îlot, des « édifices spécialisés nodaux » profitent ensuite des dimensions augmentées de l'îlot, pour des raisons que nous verrons dans le prochain chapitre, indice d'un caractère périphérique notable, en parfaite symétrie avec ce qui se produit dans l'agrégat compris entre les rues di Ripetta et del Corso. Enfin, les deux îlots situés aux extrémités du trident changent de trame, se posant à l'envers des directions prévalentes des parcours d'implantation du bâti (un phénomène caractéristique de toutes les « pointes », on voit par exemple les îlots qui convergent vers la porte Soprana à Gênes). C'est ainsi que les deux rues Fontanella et Brunetti se lisent comme des « parcours de raccordement », même si elles sont orientées dans le sens des « parcours d'implantation ».

Examinons enfin les échantillons florentins. S. Croce a été majoritairement développée avec une édification compacte, S. Frediano avec une sorte plus marginale et il a toujours été plus périphérique. Le quartier Santa Croce commence par l'édification des marges de la via Pietrapiana, le premier parcours mère ; mais l'influence de celui-ci a rapidement été dépassée par le parcours qui joint les portes S. Pier Maggiore et dei Buoi dans l'enceinte ancienne, remplacée à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle par une autre qui a renfermé les faubourgs nés de l'édification linéaire. En outre, dans le but d'unifier la nouvelle aire d'expansion avec le vieux centre, la rue Ghibellina fut tracée aussitôt ; cela implique que plusieurs des anomalies de structuration apparentes résultent de l'influence mutuelle des trois parcours mères, pas vraiment édifiés en même temps, mais cependant dans des temps rapprochés. Comme cela se produit souvent (aussi dans une autre zone de Florence, celle comprise entre les rues Guelfa, San Gallo et delle Ruote) entre deux parcours radiaux et un contre-radial, ce dernier finit par prévaloir aux fins de la constitution des parcours d'implantation. C'est ainsi que la modulation des îlots sur la dimension double de la bande de pertinence change de direction ; elles se pose d'abord radialement, jusqu'au moment où la rue Verdi prévaut comme « parcours mère », puis en s'éloignant de la ville, des parcours d'implantation dérivés des rues Pietrapiana et Ghibellina finissent par se former avec régularité. La largeur optimale de l'îlot tourne autour de 50 mètres, précisément le double d'une bande de pertinence profonde de 25 mètres. Il est plus difficile de déterminer la longueur optimale, qui semble normalement comprise entre 80 et 120 mètres, en faisant abstraction des îlots en position contiguë au pôle qui, parce qu'ils excèdent vraiment la longueur optimale, ont plus facilement tendance à se diviser en deux et parfois à se diviser ultérieurement jusqu'à ce qu'ils forment des îlots fortement densifiés, dans des dimensions plus réduites, autour de 40 x 30 mètres.

Les orientations prédominantes du tissu sont ici grandement invalidées à cause de la subdivision agricole préexistante, si bien qu'une perpendiculaire précise entre le parcours mère et le parcours d'implantation s'avère rare. Voyons en particulier la

Tableau  
27CTableau  
26G-HTissus de  
Rome et  
FlorenceTableau  
28ATableau  
28BTableau  
22A

structuration induite dans la rue dell'Agnolo, symptomatique d'une bonne partie des implications auxquelles il est fait allusion ci-haut. Elle part de la rue Verdi comme « parcours d'implantation » et demeure telle jusqu'à sa rencontre avec la rue Buonarroti, à son tour parcours d'implantation dérivé de la rue Ghibellina. En traversant la bande de pertinence de celle-ci, elle devient « parcours de raccordement » retaillant l'îlot compris entre les rues Buonarroti et Borgo Allegri. Au-delà de la bande de pertinence externe de cette dernière, elle est assumée comme « parcours mère », admettant ensuite comme « parcours d'implantation » la rue de' Macci, à son tour dérivée aussi, toujours comme « parcours d'implantation », de la rue Pietrapiana. On note la largeur anormale de l'îlot entre les rues Borgo Allegri et de' Macci, due au fait qu'on atteint la périphérie du tissu. À partir de cette dernière ensuite, en fait, on peut considérer que l'expansion due au « boom » du bâti du XIV<sup>e</sup> siècle est terminée, si bien que l'aire libre résiduelle se transforme aussitôt en lieu de « bâti spécialisé antinodal » constitué le plus souvent de complexes conventuels.

Là, les îlots présentent en fait des conformations variées, parce qu'ils sont reliés à une implantation géométrique radiale préconstituée. Notons cependant que dans les cas de perpendiculaire relative ou totale du périmètre, l'îlot tend à des dimensions de 50 x 100 mètres : dans le cas des îlots radiaux et pour cela même, du périmètre renfermant une plus grande superficie, un autre « parcours d'implantation » se forme à leur intérieur, afin de retailler de telles superficies sur les dimensions des bandes de pertinence les plus proches possibles de la profondeur de 25 mètres. Ce qui atteste une différence évidente entre l'implantation de la rue préconstituée dans le plan et son utilisation bâtie conditionnée par le type en vigueur ainsi qu'une compensation relative parasponnée entre celui-là et celle-ci. C'est un indice de la réaction générée dans le processus typologique du tissu contre une planification erronée, parce que fondée sur un système de règles géométriques étrangères à la cohérence de la continuité d'une culture du bâti.

Le caractère plus périphérique du secteur de San Frediano est confirmé par la dimension accrue des îlots, par une plus grande relation de la structuration viaire et du lotissement avec les précédentes divisions agricoles et par une édification souvent incomplète des marges des îlots eux-mêmes. Pour tout le secteur de l'Oltarno, les « parcours mères » fondamentaux sont la rue Romana et la rue Pisana : mais les parcours sont nombreux, utilisés alternativement comme parcours mères et parcours d'implantation, préexistants au bâti parce qu'ils sont liés à l'utilisation agricole précédente. Le tissu qui en résulte est donc, à San Frediano, un système d'îlots normalement plus grands qu'à Santa Croce (même 70 x 140 mètres, avec les mesures héritées de l'*heredium*), avec des aires de pertinence plus profondes, donc avec une richesse notable d'imbrications produites par les encombrements marginaux surajoutés. Nous traiterons de manière plus étendue de S. Croce et de San Frediano dans le second volume lorsque nous montrerons nos projets expérimentaux. Tout comme à Rifredi, où nous trouvons les produits les plus récents de l'expérience opérée dans le centre historique repris au sein d'une planification du parcellaire et du viaire ; où les dimensions d'« îlot » héritées du passé semblent en vigueur.

Il faudra conclure les exemples en donnant un aperçu de quelques-unes des nombreuses exceptions aux règles sus-indiquées : d'habitude, non des exceptions au sens propre mais plutôt des « corollaires », des applications spécifiques des règles elles-mêmes. Un tissu peut se former dans des conditions différentes à cause de l'absence d'un système homogène de subdivisions foncières. C'est le cas, par exemple, des établissements générés dans une forme quelconque d'*ager publicus*, tel un pâturage de montagne, sans corrélations entre les lots et les aires de pertinence individuelles : mais dans un tel cas, en général, il faut plutôt parler de rapprochement entre maisons isolées, de « pseudo tissu » que de tissu de bâti ; avec le temps toutefois, une telle forme peut aussi devenir un tissu homogène, en atteignant, en raison de la privatisation progressive du sol, une consistance analogue à celle d'un agrégat. Les exemples que nous donnons, tirés des alpages du Val Carvagna (Côme), à des stades successifs d'encombrement, illustrent suffisamment le problème.

Tableaux  
22B, 29

Tableau  
31

Les types de parcours et les aires de pertinence peuvent parfois se succéder dans un ordre différent : un cas typique est celui des structures planifiées anciennes (donc de bâti réalisé de manière homogène au moyen des seuls « parcours d'implantation ») réutilisées ensuite à travers le tracé de nouveaux « parcours mères », dérivés du parcours spontané qui s'est créé suite à une crise prolongée de la structure civile. À Rome, dans le champ de Mars, la trame orthogonale planifiée est relue à travers un système de parcours diagonaux tracés entre le Campidoglio et le pont San Angelo, constituant les « parcours mères » à la reprise de la construction medio-médiévale : qui donnent naissance à leur tour à des parcours d'implantation et de raccordement. De tels parcours, acceptant les résidus des objets bâtis préexistants comme une sorte de « seconde nature », comme ils auraient accepté des conditionnements orohydrographiques, finissent par subir une série de déviations systématiques dans la modularité et dans l'orientation, des exceptions au cadre de formation évolutive du tissu en absence de tels conditionnements, mais nous reviendrons sur ce point en traitant d'élaboration de projets, de planification et des critères de leur « consommation » progressive. Les tissus agricoles, pour lesquels les lois d'agrégation et les typologies de formation analogues à celles des tissus bâtis sont valides, méritent une notice à part. Il est souvent nécessaire de les lire en connexion, étant donné que, comme nous le notons pour San Frediano, l'expansion s'exerce normalement sur des tissus productifs.

Notons enfin que la dialectique entre les temps de formation des tissus se réalise dans des termes récapitulatifs, à chaque pas, par la loi des « redoublements progressifs » énoncée pour les « types de bâti ». L'édification d'un parcours duplique une « bande de pertinence » symétriquement à son axe ; un parcours d'implantation redouble le bâti déjà réalisé sur le parcours mère dont il se détache ; un second parcours d'implantation redouble le bâti réalisé sur un premier. Un parcours de raccordement a tendance à remplacer à son tour un « parcours mère » en formant une autre bande d'îlots, parallèle à ceux qui se sont formés précédemment, et ainsi de suite. Nous verrons, dans les échelles de grandeur ultérieures que nous examinerons, comment la « loi des redoublements » domine le champ du devenir des structures anthropiques, attestant, d'une fois à l'autre, la nature organique du milieu humain à chaque moment de sa formation.

### 2.2.3 L'ÉTABLISSEMENT ET L'ORGANISME URBAIN COMME INDIVIDUALISATIONS DES CONNECTIONS TYPIQUES ENTRE LES AGRÉGATS

Dans notre approche progressive aux structures du milieu, nous arrivons à une compréhension globale du bâti à travers l'examen des composantes d'échelle croissante : nous avons commencé à parler des édifices et de leur cohérence avec le processus typologique du bâti ; nous sommes ensuite passés à la reconnaissance des caractères typiques des agrégats, c'est-à-dire du processus typologique des tissus urbains, au moment où nous nous sommes occupés du côtoiement réciproque des édifices et du rôle des parcours dans la genèse et dans les transformations des agrégats. Voyons maintenant ce qui se produit quand, en élargissant encore l'échelle de lecture, nous examinons la relation entre plusieurs agrégats pertinents à un même centre urbain. D'habitude, il faut passer à une échelle plus étendue dans la compréhension globale de toutes les composantes en jeu ; comprendre, avec d'autres instruments logico-reconstructifs, plus raffinés, quel est le rôle de chaque édifice, non seulement en lui-même, comme produit de son processus typologique spécifique, ni seulement comme composante de cette association entre plusieurs édifices que nous avons appelée agrégat, mais dans sa position en regard de la réciprocité des fonctions qui est propre à n'importe quelle composante d'un organisme : cela, c'est l'**organisme urbain** dans sa totalité. En même temps, il faut comprendre quel est le rôle de chaque agrégat, non seulement dans la dialectique entre ses composantes, mais dans sa fonction de composante spécifique, associée et cohérente avec d'autres — les autres agrégats — pour former l'organisme urbain entier.

Organisme  
urbain

Dans le titre, nous avons distingué les termes **établissement** et **organisme urbain**. Examinons d'abord de quelle distinction il s'agit, et par rapport au terme d'« agrégat » que nous avons déjà utilisé. L'agrégat est un ensemble générique d'édifices ; l'établissement et l'organisme urbain sont eux aussi des ensembles d'édifices.

Établissement

Nous savons tous qu'une ville peut être considérée comme un ensemble d'édifices et que nous pouvons nous arrêter à une telle évaluation : mais même un vêtement et une pièce d'étoffe peuvent être considérés d'une certaine façon en tant qu'« étoffe », dans une évaluation réductrice, mais exacte. Ce qu'on veut dire, c'est que la différence entre les termes agrégat et organisme est due à une différence d'évaluation, dans ce sens qu'on peut juger l'agrégat et son « tissu » correspondant (ce n'est pas pour rien que le terme a été emprunté et est à peu près équivalent à celui d'« étoffe » dans le

langage commun) comme un objet « construit » continu, avec une attention particulière à ses lois de formation sérielle, intrinsèque au caractère essentiel de sa modularité-répétitivité ; on peut aussi juger l'organisme comme une hiérarchie de parties complémentaires qui fonctionnent ensemble de manière réciproque, avec un certain degré de nécessité des attributions spécifiques qui individualisent chaque partie par rapport au tout. La distinction entre un « établissement » et un « organisme urbain », que nous utiliserons particulièrement en examinant le territoire, semble à première vue quantitative. Nous pouvons facilement trouver un groupe de maisons qui n'ait aucune autre fonction que l'habitation, tandis que nous ne trouverons pas une ville faite de résidences seules, de plusieurs maisons et c'est tout. Nous pouvons toutefois trouver avec la même facilité un petit groupe de maisons doté d'autres activités — on pense au centre de service d'un développement ou à un de ces centres formé d'un petit nombre d'édifices, à la limite d'une seule entreprise ou d'un bistro — qui surgissent spontanément à quelque carrefour, au service d'un habitat dispersé, et qui ne sont certainement pas des « établissements ».

Nous dirons donc que nous entendons par « établissement » un ensemble de résidences non doté d'un ensemble de services, avec une relative indépendance du nombre d'édifices ; par « noyau urbain » et « protourbain », nous entendons un ensemble de résidences, à des stades de développement différents, auquel s'est ajouté un système d'activités manufacturières et commerciales et auquel peut s'adjoindre un système de services ; plus exactement, on peut appeler **établissement** un complexe d'édifices résidentiels en rapport direct avec un environnement territorial productif de son étroite pertinence, on appelle **noyau protourbain** un complexe d'édifices résidentiels et d'édifices destinés à des activités de production secondaire ou tertiaire, en rapport avec un rayon d'influence comprenant non seulement son territoire, mais aussi celui d'une série d'établissements environnants ; on appelle **noyau urbain** ce complexe d'un plus grand rayon d'influence, comprenant les aires d'influences de plusieurs noyaux protourbains et les aires de pertinence de plusieurs établissements. **Établissement, organisme protourbain et urbain** sont les termes qui servent lorsque nous voulons attirer l'attention sur la complémentarité des composantes de chaque établissement ou noyau protourbain ou urbain. En d'autres mots, nous pouvons généralement entendre par établissement, même si c'est de façon réductrice, la maison isolée, le groupe isolé de maisons, le hameau ; par noyau protourbain, le village, par noyau urbain, la ville dans une gamme diversifiée de grandeurs et de rayons d'influence croissants, de la petite ville à la métropole. Comme nous le verrons en parlant du territoire, il s'agit d'une des différenciations qui nous sont usuelles, qui dépendent étroitement du caractère évolutif de sa formation, étant donné qu'il semble indubitable que la naissance d'un établissement est antérieure à sa transformation en village, en

Établis-  
sementNoyau  
protourbainNoyau  
urbain

ville, en métropole, partout où on examine l'histoire de la structuration humaine.

Nous traiterons cependant de façon unitaire tant de l'établissement que de l'organisme urbain, avec cette distinction : les caractères structuraux qui découlent de la cohésion organique de plusieurs agrégats sont d'autant plus complexes que le noyau que nous examinons est plus grand, que le système d'accroissements progressifs qui l'ont produit est complexe. Dans une métropole par exemple, nous trouverons un système de modularités complexes, de sous-organismes, de composantes que nous chercherions inutilement dans un village et qui seraient reconnaissables dans une petite ville seulement à un degré limité. À la limite, nous pourrions dire que lorsqu'un établissement est d'une dimension modeste, nous trouverons les caractères d'un agrégat pur et simple, lisibles sous le seul titre de « tissu », dans un genre de cohésion dérivé seulement d'un assemblage numérique de maisons. Comme nous le verrons en reprenant la dialectique entre les établissements et les noyaux urbains dans la lecture d'un territoire, ceux qui se forment les premiers ont besoin de la seule présence de conditions particulières d'une aire, qui doit être propre à une certaine productivité, à certaines conditions géomorphologiques, climatiques, etc. ; ceux qui se produisent en second ont besoin par-dessus tout d'une condition de polarité d'un lieu (ou de nodalité : des termes relativement distinguables, comme nous l'avons déjà mentionné). En somme, un établissement né pour une quelconque occupation humaine d'un territoire ne peut devenir un « noyau protourbain » ou « urbain » que lorsqu'il se trouve en situation nodale ; ou bien une situation nodale peut provoquer la naissance d'un tel noyau, sans qu'il y ait eu précédemment un établissement.

Supposons un **établissement de base** : nous ne voyons pas comment il pourrait ne pas coïncider avec l'opinion que nous nous sommes faite d'un « agrégat élémentaire » conditionné comme celui que nous avons défini comme « tissu de base » : un parcours avec des bandes de pertinence édifiées le long de ses marges. Tout au plus, notre évaluation du même objet change, dans ce sens qu'il est facile de s'apercevoir qu'un fragment de bâti sur un « parcours mère » inséré au sein d'une ville est une chose, la même quantité de maisons, quand elles forment un noyau qui s'en tient à lui-même, en est une autre.

Établis-  
sement  
de baseTableau  
38A

Ce que nous pouvons noter tout de suite est la nécessité immédiate d'adopter dans un tel établissement élémentaire un concept de « centre » par opposition au concept de « périphérie » : une hiérarchisation réciproque des maisons qui l'accompagnent telle qu'il y a une qualité quelconque des maisons situées au centre, et une certaine différenciation de ces qualités pour celles situées à la périphérie, à la tête ou à la queue de cet ensemble de maisons, à parité des conditions géomorphologiques. En général, tête et queue ne s'équivalent pas, au contraire nous devons tout de suite noter que n'importe quel établissement, si élémentaire qu'il soit, est toujours tributaire d'un parcours non édifié. Il peut naître à cheval sur un tel parcours, ou être placé à l'écart de celui-ci, mais dans tous les cas, il y a une tête, un centre et une queue qui dépendent strictement de la direction pour atteindre le lieu où il surgit. Il se forme de toute façon une « nodalité » et une « antinodalité » à l'intérieur de chaque organisme, à évaluer de manière différente et même diamétralement opposée, selon l'aspect particulier de cet établissement qui est retenu comme critère d'évaluation. Par exemple, dans un établissement agricole situé sur un promontoire, les étables et les fenils anciens ou les fermes d'aujourd'hui se situeront certainement dans le lieu adjacent à l'accès, donc « en queue ». Celle-ci représentera un lieu nodal pour cette activité, par opposition à l'antinodalité relative

représentée par les habitations qui se situeront à la tête du promontoire même. Évidemment, nodalité et antinodalité sont opposées si on considère le lieu le plus adapté aux habitations. La même chose vaut, supposons, pour la position d'un château médiéval dans un cas analogue : si l'établissement de promontoire préexiste, un château se place en défense de l'accès, donc à la queue ; si le château arrive d'abord ou un bourg le suit ensuite, le cas opposé se produira et une évaluation différente du rapport nodalité-antinodalité relatif.

Cela vaut en général pour n'importe quelle portion d'agrégat, même si elle est étendue au niveau urbain. Si on avait construit dix maisons à San Frediano, toutes semblables parce qu'édifiées simultanément et si on avait laissé passer un intervalle de temps approprié, on retrouverait ces dix maisons différenciées par plusieurs facteurs, par exemple, du fait que chacune ait été adaptée à un nouveau type à des moments différents ; mais on les retrouvera certainement transformées, du fait qu'elles ne sont plus semblables, à cause de l'apport qui résulte de leur propre localisation réciproque, à cause de leur plus ou moins grande proximité d'un noeud ou peut-être même du côté de l'accès au centre ou à la périphérie de la ville. On devra de toute façon enregistrer le caractère **central** ou **périphérique** d'une maison par rapport aux autres, même si on devra juger ce caractère central ou périphérique par la présence d'un noeud constitué par la simple interférence entre un parcours d'implantation et un parcours mère, par un croisement élémentaire entre deux rues et pas véritablement en relation avec le centre du noyau urbain entier.

Caractère  
central et  
périphérique

Tableau  
38C

Par exemple, si ces dix maisons sont délimitées par deux croisements, nous pouvons déjà dire que la première et la dernière se trouvent dans des positions particulières par rapport à l'ensemble, dans la mesure où chacune ne constitue pas un élément quelconque, mais un élément terminal de cet îlot. Si nous considérons que chacune des maisons intermédiaires utilise une certaine réciprocity des apports structuraux avec celles qui sont contiguës — par exemple une poutre de chacune est portée moitié par l'un, moitié par l'autre des murs d'enceinte qui, à leur tour, portent chacun la moitié de la poutre des maisons contiguës — même d'un point de vue purement constructif, les maisons marginales se trouvent en situation particulière, non assimilable à celle des autres. Cela est d'autant plus évident si, en changeant d'aire culturelle, nous examinons le même cas dans des lieux de tradition nettement maçonnerie : si les rez-de-chaussée sont tous couverts par des voûtes à berceaux, utilisant une compensation réciproque des poussées horizontales, la première et la dernière maison devront suppléer par des contreforts au manque de poursuite d'une telle continuité structurale. La hiérarchisation mutuelle ne se limitera ni à cette particularité ni à de tels rôles particuliers : nous avons déjà noté d'autres particularités, en traitant des variantes synchroniques du tissu et du type de bâti, telle l'utilisation des fronts latéraux pour l'accès des maisons de coin plutôt que les fronts principaux : nous pourrions ajouter certaines préférences dans l'affectation de l'usage du rez-de-chaussée (actuellement, la majorité des bars-tabacs de Florence, par exemple, occupent le coin d'un îlot) ou dans la structure de la couverture (incitée généralement à se transformer de toit à tympan en toit à tête de pavillon) etc.

Nous notons encore que, généralement, les deux angles du front d'un même îlot ne montreront pas des modifications équivalentes, parce que chacun enregistrera le rôle différencié de chacune des rues qui le bordent, il admettra un comportement réciproque avec le coin de l'îlot contigu, opposé à la rue en raison de ce que nous avons dit concernant l'importance du module « *contrada* » plutôt que du module

« îlot ». C'est ainsi qu'un rapport entre centre et périphérie lu dans un même front s'associe au centre et à la périphérie de chaque rue dans les comparaisons des parallèles contiguës. Tout cela implique une nouvelle lecture de l'agrégat en arrivant à un niveau de typicité plus grand, inclusif d'une gamme plus vaste de variantes que nous avions négligées, tant au plan du tissu que du type de bâti. Cela implique surtout un passage d'une relative « sériellité » à une « organicité » accentuée de notre lecture. C'est-à-dire, se rappelant la définition déjà donnée pour les deux termes, l'un dénotant la caractéristique de ces organismes dans lesquels les composantes présentent une position et une fonction indispensables et particulières, l'autre propre à ces organismes dans lesquels les parties sont relativement interchangeable, nous parvenons à comprendre qu'un agrégat peut être lu de manière sérielle, comme s'il était fait d'édifices paritaires, afin d'en comprendre de façon plus graduelle la structuration historique ; mais qui doit ensuite être relu dans ses différenciations apparemment moins nettes, quand nous voulons arriver à une compréhension plus approfondie.

Nous avons vu pour l'instant l'aspect le plus élémentaire du système de co-intérêt réciproque des éléments singuliers de l'organisme urbain. Examinons maintenant ce qui se produit quand nous nous occupons de la corrélation entre plusieurs tissus au sein du même organisme. Chacun sera né d'un parcours mère, se sera développé au moyen de parcours d'implantation du bâti, il aura formé ses parcours de raccordement ; chaque parcours aura créé ses bandes de pertinence avec la dialectique déjà décrite. Un seul de ceux-ci pourra déjà constituer un organisme en soi : il suffit de penser au nombre de villages petits et moyens qui correspondent à un tel schéma : en pratique, tous ceux qui ont une extension longitudinale limitée, trois rues fondamentalement parallèles dans le sens longitudinal, avec des transversales perpendiculaires qui les relient. Souvent, la rue longitudinale centrale est située le long de l'axe d'un « promontoire » ou d'une crête, les deux parallèles à mi-côte, les perpendiculaires en descente. C'est le schéma qui reflète la constitution progressive d'un village issu d'un parcours mère par phases successives mais, dans des situations géographiques différentes, qui peut aussi refléter ses lois de formation, même si elles sont le produit d'une planification comme c'est le cas, par exemple, des noyaux d'Albiano dans le Lunigiana et de Buonconvento dans le Senese.

En général, un noyau de plus grande importance ne présente pas une seule structuration de ce type, mais plus d'une. N'importe quel noyau urbain peut être lu selon une dialectique, souvent complexe, de sous-organismes ainsi constitués qui collaborent de diverses manières : de sorte qu'un agrégat qui correspond à un tel schéma de formation peut être considéré comme « module » d'un organisme urbain, si grand soit-il. Chacun de ceux-ci a sa dialectique interne entre son centre et une périphérie, un axe et deux confins pour chacun de ses côtés, l'un fondamentalement longitudinal et l'autre fondamentalement transversal. Mais ce qui importe le plus est que plusieurs systèmes se déterminent réciproquement, des nodalités axiales ou ponctuelles et des supermodules de plus grande

Tableau  
38B

dimension, multiples de la dimension de chaque agrégat singulier viennent à se former par leur cohésion. Chaque supermodule est situé à son tour, au sein de l'organisme urbain, comportant son centre et sa périphérie, son système d'axes et de confins, de sorte que son « centre » coïncide avec deux ou plusieurs « périphéries » des modules qui le constituent et ses « périphéries » ont tendance à confirmer les mêmes « périphéries » opposées des mêmes modules ; un axe du supermodule finit par coïncider avec les confins communs aux deux modules adjacents qui le constituent, tandis que les confins opposés de ceux-ci forment les confins du supermodule même.

Tableau 39A

Une mécanique semblable, traduite en mots, est difficilement compréhensible. Elle est plus évidente si elle se base sur un modèle graphique, plutôt, sur quatre modèles correspondants aux combinaisons des deux différents dénombrements que nous pourrions appeler des nodalités linéaires, des nodalités ponctuelles et des antinodalités linéaires et ponctuelles corrélatives. Une telle distinction nécessite une précision. Nous avons d'abord défini les termes « nœud » et « pôle », « nodalité » et « polarité », comme indiquant des lieux et des qualifications qui dépendent de points singuliers d'un ou de plusieurs objets continus. Une nodalité linéaire semble ne pas correspondre à de telles définitions : en réalité, il suffit seulement de passer de la connaissance des objets continus linéaires à celle des objets continus planaires, pour s'apercevoir qu'une nodalité linéaire équivaut d'une certaine façon à une ligne singulière d'une superficie, comme l'intersection entre deux superficies, pour arriver à comprendre comment, même dans les limites d'un « module » du tissu, même dans un « tissu de base » formé d'un parcours et de deux bandes de pertinence marginales, le parcours est le lieu d'une « nodalité linéaire », les limites externes des bandes de pertinence constituent deux « antinodalités linéaires » ; le premier est un axe, les seconds des confins, le premier est centre, les seconds, des périphéries ; de sorte que les nodalités ponctuelles dont nous avons d'abord traité, comme l'intersection entre un parcours mère et un parcours d'implantation du bâti aux limites du front d'un îlot sont tels justement en tant qu'intersection des axes de deux agrégats élémentaires, orthogonaux l'un à l'autre.

Par conséquent, quand plusieurs modules et supermodules d'un organisme urbain coagissent, il est évident qu'il se forme un système complexe de hiérarchies entre les axes et les confins, entre les nœuds et les antinœuds, d'autant plus complexe que le noyau urbain que nous considérons est étendu. Parce que ce qui compte est qu'une ville, si grande soit-elle, est toujours habitée par des hommes de la même dimension que ceux qui habitent dans un village ; ceux-ci se font des maisons qui, si complexes qu'elles soient, ne peuvent qu'être « maisons », ni plus ni moins que celles d'un village, agglomérées d'une manière différente dans le cas contraire. En tous cas, c'est pour cela qu'une grande ville finit par être constituée de l'association hiérarchisée de tant de petites villes, une petite de l'association organique de *paesi*, un *paese* d'une société de villages à leur tour faits d'une hiérarchie de maisons, si petits soient-ils. Tout cela implique qu'une métropole devra être lue à travers un monde de modules comprenant progressivement des modules plus réduits, à leur tour faits de modules encore plus petits, etc. ; chacun cependant représentatif d'un organisme relativement autosuffisant, hiérarchisé, c'est-à-dire pourvu d'un rôle particulier au sein du module de plus grande dimension, mais en tout cas, chacun capable de former un organisme urbain pour son compte, s'il est pris en soi, s'il est isolé, s'il forme pour sa part un établissement ou un noyau urbain entier, donc s'il n'est ni associé ni hiérarchisé pour former un module d'un noyau urbain plus étendu.

Essayons de dire tout cela en d'autres mots, en repartant de façon ordonnée à partir des modules que nous pouvons considérer de

dimension plus réduite. Nous avons défini le **noyau-établissement élémentaire**, ou l'**établissement de base** comme celui qui est constitué d'un « tissu de base » lorsqu'on le regarde non plus comme un assemblage numérique d'édifices, mais si on l'examine dans son organicité relative, comme un parcours et deux bandes de pertinence édifiées comme « tissu de base », dans sa dimension délimitée par **un centre et deux périphéries** si on le voit selon la direction du parcours ; par **un axe** (le parcours) et **deux confins** si on le voit selon la direction transversale ; nous avons noté que les deux périphéries peuvent assumer des rôles différenciés selon le côté qui rejoint le noyau même.

Nous avons ensuite examiné, comme **supermodule de l'établissement de base**, un noyau qui s'est formé par expansions successives du bâti, selon le modèle déjà vu en traitant des tissus, et qui est arrivé à se conformer en plusieurs îlots autour d'un parcours mère, obtenus par la cohésion de plusieurs « tissus de base », c'est-à-dire dans l'optique de cette phase de lecture de plusieurs « établissements de base ». Nous appelons cela un **noyau urbain élémentaire** lorsque nous le trouvons construit et un **organisme urbain de base** comme concept, comme type de base qui détermine le noyau urbain élémentaire.

L'association de plusieurs organismes de base peut survenir de façons variées, probablement toutes assimilables à deux principales : ou par assemblage dans une même direction de perpendiculaires, ou par interférence entre plusieurs directions obliques l'une par rapport à l'autre ; ou bien, évidemment, par les deux modes dans des stades successifs de croissance du noyau urbain. En tout cas, un organisme de base comporte un axe (le parcours mère) et deux confins longitudinaux (ceux des bandes de pertinence externes du parcours de raccordement) ; dans son extension longitudinale, il comportera également un centre et deux périphéries, le premier constitué par le parcours d'implantation médian, à son tour axe transversal, les seconds, par les marges des bandes de pertinence des parcours d'implantation les plus extrêmes. Mais à cause de ce qu'on a dit à propos de l'établissement de base au sujet de la direction pour atteindre un établissement et des différences de valeurs des deux marges, il arrivera que dans les deux périphéries, celle qui est plus concernée par la nodalité relative résultant de son assemblage avec un autre « organisme de base » né précédemment, finira par se différencier en acquérant des caractères spécifiquement nodaux, tandis que l'autre conservera son caractère antinodal particulier. À son tour, chaque couple d'« organismes de base » finira par former un autre module, ayant, comme on l'a déjà dit, son axe dans les deux périphéries assemblées. Ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on doive évaluer pour chaque ville l'existence d'un et un seul « centre des centres », le centre urbain, et d'un et un seul « confin des confins », la limite de la ville ; des termes qui sont tous relatifs à un stade de développement historique de cette ville et prêts à changer de rôle dans une expansion successive. En réalité, ce sont surtout les limites qui changeront de rôle, qui auront normalement tendance à devenir des axes lorsque la ville se sera suffisamment étendue. Le centre reste tel quel, pourvu qu'il n'y ait pas de conditionnements de natures variées, mais essentiellement à caractère géomorphologique qui, empêchant une expansion paritaire de la ville de chaque côté, finissent par provoquer le déplacement du centre dans la direction de l'expansion prédominante.

En substance, tout cela implique une localisation spécifique de toutes les composantes d'une ville : qu'en pratique nous pouvons

Tableaux  
38A, 41A

Tableau 39B

Noyau urbain  
élémentaire  
Organisme  
urbain de baseHiérarchie des  
composantes

considérer de façon réductrice comme étant peu nombreuses, puisqu'il s'agit en quelque sorte d'édifices, de rues, ou d'espaces libres de construction affectés à un autre usage. Ce qui compte, c'est donc quelque chose qui dépasse les édifices, les rues ou les espaces libres, ou mieux, c'est de les comprendre dans leurs rôles réciproques. De sorte que nous pourrions dire que chaque édifice ou rue ou espace vide, dépendant de sa localisation, puise son identité et même sa structuration spécifique et intrinsèquement historique, puisque sujette à modification, à se transformer, dans son rôle réciproque avec le reste de l'espace construit et dans le temps. En somme, le voisinage ou non d'un noeud ou d'un anti-noeud, d'un axe nodal ou antinodal, finit par déterminer le sort de n'importe quelle maison à n'importe quel point du système où elle se trouve : chacune assume une localisation particulière dans un cadre de relations exprimé à l'intérieur de l'organisme tant directement qu'à travers ses multiples sous-modules. Comme on l'a déjà dit, plus le noyau urbain est grand, plus sa structuration est complexe, pleine de noyaux successifs de modularités ; vice versa, le système de hiérarchies progressives entre les éléments qui le composent sera d'autant plus limité qu'il constitue une entité plus petite. À ce point, il faut faire une distinction : une maison, par sa pertinence même au « bâti de base », accepte de celui-ci une limite à ses capacités de jouer un rôle différent selon sa position individualisée dans l'organisme. Si bien que, à bien y regarder, quand nous avons cherché à identifier une série possible de caractères différenciés selon la position des maisons qui constituent un front bâti, nous avons pu lire ceux-ci seulement dans des positions extrêmes (les maisons de coin) et seulement dans l'usage des rez-de-chaussée (la localisation préférentielle de certains usages commerciaux). En réalité, la maison aura une résistance intrinsèque à un changement de rôle puisque son obéissance au « concept de maison », au « type », permet un système de transformations diachroniques ou, au maximum, de variantes synchroniques à cause d'une localisation déficiente et peu d'autres. C'est ainsi que les concepts de tissu et d'agrégat finissent par conserver une valeur prononcée, même lorsqu'il s'agit d'un organisme urbain, en raison du caractère sériel fondamental dû à la répétition du type qui correspond à un intervalle temporel.

Dans le cas contraire, nous pourrions lire au sein de l'organisme une possibilité de prévalence de certaines maisons par rapport aux autres, donnée par l'incitation plus ou moins grande à correspondre à un nouveau type qu'une portion d'agrégat peut subir, dans le cours du temps, à cause de sa position spécifique nodale ou antinodale. Ainsi, même un parcours d'accès à de telles maisons se transforme, parce que l'accentuation de sa qualité originare d'axe nodal lui confère des attributs supplémentaires, en plus de celui d'accéder aux maisons ; comme un plus grand trafic de transit, une plus grande présence d'activités commerciales, une plus grande capacité de servir au stationnement des automobiles. Il n'est donc pas certain que ce soit afin de servir ensuite la circulation locale, mais afin d'être utilisé pour un autre rôle, étendu à une plus grande portion du territoire environnant.

Tableau  
40A

Par conséquent, le rôle de tout ce qui peut être considéré « spécialisé », tant les édifices que les tissus et les parcours, est différent. Chaque édifice spécialisé correspond à une position spécifique dans l'organisme urbain, au point qu'une distinction que nous faisons et qui est devenue usuelle est celle entre le bâti spécialisé nodal et antinodal — bref, entre une cathédrale et un abattoir, par exemple — qui reflète l'autre distinction, entre le tissu spécialisé nodal et antinodal, comme peut l'être un centre directionnel (un tissu d'édifices à bureaux) ou une zone industrielle (un tissu de fabriques et d'entrepôts).

Il reste convenu que nodalité et antinodalité sont des termes acceptables en absolu seulement à un certain degré, et interchangeable à un haut degré, dans ce sens qu'ils dépendent de l'optique particulière avec laquelle on les évalue, mais ils sont aussi relativement indépendants de celle-ci : le fossoyeur ou le boucher peuvent interpréter comme « nodalité » leur lieu de travail, le cimetière et l'abattoir, toutefois eux aussi ont de toute façon conscience du caractère périphérique de la localisation de ceux-ci et par conséquent de leur substantielle « antinodalité » par rapport au centre urbain, pour eux aussi « nodal » et plutôt, en absolu, « polaire ».

En ce concerne les parcours, il est facile de noter qu'entre les rues parallèles d'un quartier quelconque à une époque quelconque, nous trouvons une distinction fonctionnelle et réciproquement complémentaire entre une rue et l'autre. Une telle distinction peut avoir été prévue déjà au moment de la planification (comme nous le verrons en traitant de l'élaboration du projet comme réflexe du processus spontané assumé de manière critique dans le plan), elle aura alors mené à des emprises de rues de largeurs différenciées, éventuellement une localisation des variantes synchroniques du type portant, tout aussi différenciées selon le rôle attribué à chaque rue.

De toute façon, une distinction se réalise spontanément même dans un tissu de rues paritaires, surtout dans un agrégat produit par une stratification progressive. Souvent, dans ce dernier cas, le rôle différencié d'une rue par rapport à l'autre, quand elle est déjà devenue un axe nodal, peut mener à une transformation de sa section, en réalisant un réaligement ou un élargissement au moyen de la démolition d'une partie du bâti qui la borde, comme c'est arrivé, par exemple, dans le cas de la rue Calzaiuoli à Florence durant les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle.

Voyons à quel modèle structural correspondent de telles différenciations de rôle entre une rue et une autre et implicitement, entre chaque couple de bandes de pertinence inhérentes à chaque rue. Le modèle résulte toujours de la connaissance des « axes nodaux » et des « confins antinodaux » ; si une rue est importante pour une certaine attribution spécifique comme, par exemple, celle d'avoir plus de locaux destinés au commerce, plus de magasins, — appelons-la pour cela la rue 1 — les parcours parallèles immédiatement adjacents auront, en général, un rôle différent et dévalué par rapport à cette attribution (appelons-les les rues 2). Ces parcours ne présenteront pas une diminution proportionnelle du nombre de commerces, par exemple, mais une brusque chute, tandis

Tableau  
40B-C,  
41B-C

Hiérarchie des  
parcours  
urbains

Tableau 42A

que les deux rues suivantes, encore parallèles à la première, auront une possibilité plus grande d'affectation commerciale, même si elle n'est pas véritablement paritaire avec la 1, si bien qu'en première approximation, nous pourrions les identifier avec le même indice 1. Cela n'empêche pas que les rues 2 auront leur attribution spécifique et complémentaire à celle de la 1, comme, en poursuivant dans l'exemple, celle d'avoir les entrepôts ou les laboratoires des commerces. Dans la réalité, un tel modèle rudimentaire se complique, étant donné que les hiérarchies entre les axes et les confins sont rendues complexes à cause des attributions spécifiques variées qu'une rue peut avoir. Mais en réalité, celles-ci peuvent être essentiellement de deux types, dans la ville moderne comme aussi, peut-être moins nettement, dans la cité du passé : à l'intérieur de ces deux types, d'autres distinctions peuvent survenir, quantitatives plus que toute autre, c'est-à-dire par une spécialisation plus ou moins grande des deux dans chacune des deux formes : commerce et trafic, chaque attribution ayant tendance à exclure l'autre. En plus, bien entendu, de la fonction générale d'assumer de toute façon le rôle de parcours pour accéder aux édifices. C'est ainsi que nous pouvons distinguer, pour chaque attribution, un axe généralement nodal et deux axes antinodaux correspondants, qui s'échangent vice versa les rôles s'ils sont examinés dans l'optique de l'attribution opposée.

En général, on considère comme un **axe unificateur**, nodal d'une portion de l'organisme urbain, la rue commerciale, généralement associée à quelques services au niveau du quartier et à l'opposé, comme **axes diviseurs**, antinodaux, les parcours marginaux destinés de façon prédominante au trafic. Les rues interposées entre les uns et l'autre continueront à assumer une alternance de rôles intermédiaires. Plus exactement, notre modèle peut être proposé comme suit : non plus selon une alternance simple (type 1, 2, 1, 2, 1...) mais selon une autre plus complexe du type 4, 3, 2, 3, 1, 3, 2, 3, 4 ; où les rues 4 indiquent les axes diviseurs, la rue 1 l'axe unificateur, les rues 2 les parcours ayant une qualification intermédiaire, les rues 3 celles plus véritablement dépourvues d'attribution spécifique, destinées à un rôle marginal aux rues 4 (stationnements) et aux rues 1 (entrepôts) et généralement plus proches du rôle général de service pour l'accès aux maisons et rien d'autre.

Évidemment, les corollaires d'une telle règle générale sont nombreux, dépendant de l'extension du tissu, de son caractère plus polaire ou périphérique par rapport au noyau urbain entier, etc. Il n'est pas dit cependant que la répétition de l'indice corresponde à une identité de rôle entre une rue et l'autre. En approfondissant l'enquête, nous pouvons facilement nous apercevoir que le rôle spécifique d'une rue ne se répète jamais de façon identique dans la même ville, et ne pourrait se répéter, que, dans un tel cas, il démentirait le caractère organique fondamental d'un organisme urbain, par conséquent le fait que les rôles des composantes ne sont pas interchangeables. Toutefois, quelques villes, notamment celles obtenues par une stratification réalisée dans un intervalle de temps étendu, pourraient s'avérer plus

Axe unificateur

Axes diviseurs

Tableau 42A2

hiérarchisées dans les rôles réciproques de leurs tissus, tandis que d'autres, surtout celles planifiées et récentes, pourraient avoir tendance à être plus sérielles.

Un tel modèle structural tend à se vérifier tant d'un côté que du côté orthogonal opposé : mais en général il se réalise plus nettement, comme cela est évident, dans le sens longitudinal (celui d'un « parcours mère ») plutôt que dans le sens des « parcours d'implantation ». Cela n'empêche pas que ceux-ci aussi, initialement égaux, finissent par reproduire une hiérarchie analogue à ceux qui sont longitudinaux, profitant peut-être de la continuité plus grande de quelques-uns dont le cours coïncide avec celui des parcours d'implantation dérivés des autres tissus contigus.

L'**intersection entre les axes nodaux** aura tendance à soutenir des **nodalités ponctuelles** particulières, généralement le lieu caractéristique de ce bâti que nous appelons « spécialisé nodal-polaire », c'est-à-dire de cette catégorie d'édifices spécialisés généralement impropres à former un tissu spécialisé, non multipliables en série et souvent caractérisés par une pièce unitaire prédominante de grande dimension : les églises, les théâtres et les édifices semblables.

Tout cela est bien évident dans les villes d'implantation coloniale comme New-York ou Buenos-Aires, dans lesquelles les rues n'ont pas été tracées à l'origine avec des sections différenciées ou avec des rôles complémentaires, mais avec une trame d'îlots égaux. Le temps y a produit une hiérarchie presque exacte, du type décrit, en compensant seulement partiellement toutefois une implantation basée sur une série élémentaire, puisque les rues qui en sont dérivées sont de section insuffisante par rapport au rôle hiérarchique généré progressivement par la conquête spontanée de relations organiques. Le cas des villes qui se sont étendues progressivement est différent ; elles incorporent des parcours qui étaient externes au construit, ce qui est le cas le plus courant des villes italiennes, même de celles qui, comme Florence ou Milan, possédaient un premier noyau originaire planifié. Dans celles-ci, les divers modules assimilables chacun à un « organisme urbain de base » sont issus des parcours externes, devenus précisément les « parcours mères » du tissu et les « axes nodaux » longitudinaux de chaque module. Mais les parcours externes à un noyau urbain, par leur nature, ne sont pas parallèles et seulement par hasard perpendiculaires entre eux : en général, ils divergent étant donné que leur fonction est de relier le noyau avec des polarités externes. Cela implique que les expansions urbaines présentent des angles variés les uns par rapport aux autres et que les tissus relatifs à chaque parcours externe finissent par envahir des surfaces délimitées par des côtés obliques entre eux. À la limite, quand plusieurs parcours, disons, sortent de la même porte ou du même pont, il arrivera que leur rôle aura tendance à changer progressivement, au fur et à mesure que l'on s'éloigne de cette polarité. C'est là la mécanique de formation d'un système de quartiers urbains : les parcours s'éloignant radialement d'un noyau préexistant, leur distance réciproque aura tendance à s'accroître, mesurée selon la direction contre-radiale. Cela provoquera une multiplication progressive de modules équivalents, d'« organismes de base » et de multiples de tels modules selon une loi des redoublements en tout point analogue à celle déjà énoncée pour le type de bâti et pour le tissu ; un parcours, parti comme axe nodal, deviendra, à une distance appropriée, l'axe diviseur de deux modules contigus générés autour de deux nouveaux axes nodaux, dérivés à leur tour de parcours d'entité mineure, des « parcours de raccordements » du module le plus près du centre.

Tableau 42B

Nodalités ponctuelles

Confins et  
axes contre-  
radiaux

L'échange entre un axe et un autre concerne normalement le système de **parcours contre-radiaux**, dont les plus importants sont constitués par la transmutation en « axe nodal » d'une limite urbaine préexistante, comme telle antinodale par excellence. Par conséquent, **les phases de formation sont les responsables essentiels de la structuration d'un organisme urbain**, en tant que déterminants de l'échange progressif entre antinodalité et nodalité au moment où une limite cesse d'être telle en raison des dimensions modifiées de l'organisme entier.

Essayons de répéter en d'autres mots pour ce soit plus clair. Un système aussi complexe de modules, plus complexe au fur et à mesure de la croissance d'un organisme urbain, implique que chacun des modules n'est rien d'autre qu'un stade déterminé de croissance que l'organisme a dépassé dans son histoire : qui ne s'est pas nécessairement réalisé dans cet organisme urbain, mais qui s'est cependant formé ailleurs, pourvu que ce soit dans la même aire civile. Chacun de ces modules, quand il se trouve à constituer une composante d'un organisme plus vaste, donc quand il ne constitue pas le seul constituant d'un établissement ou d'un noyau urbain, mais qu'il est associé à d'autres semblables à celui-ci, a tendance à maintenir ses prérogatives d'« organisme », même s'il est un organisme composant d'un autre de plus grande échelle. C'est pour cela que nous pouvons encore parler de la « loi des redoublements progressifs », étant donné que le même phénomène est apparu au moment où nous avons parlé de l'essence de la « cellule élémentaire », un temps « type de base », puis aussi comme élément composant du « tissu de base », de la *contrada* née de manière autonome, puis associée pour former un tissu d'îlots. Tout comme une cellule élémentaire ou une *contrada* conserve une certaine autonomie limitée du fait qu'en tant que composante, elle joue nécessairement un rôle spécifique dans les limites respectives de l'édifice ou de l'agrégat correspondant à un « type » élargi, ainsi chaque « organisme urbain de base » revendique une autonomie semblable, limitée de même manière par son rôle spécifique. Mais cela se produit pour chaque « redoublement » successif qui a le pouvoir de devenir de toute façon « système », c'est-à-dire sous-organisme de l'organisme atteint. En tout cas, un type élargi semble accepter en lui, comme sa moitié, le type précédent. Si bien que la dialectique décrite pour l'organisme urbain, quand nous avons fait allusion à l'inéluctable caractère « central » ou « périphérique » de chaque module et à l'échange entre les marges qui confinent un module et l'axe du module redoublé, est clairement applicable à l'assemblage entre plusieurs cellules élémentaires dans les limites d'un redoublement quelconque : le redoublement en hauteur, par exemple, entraîne un échange entre le toit de la cellule originare en dessous et le plancher, médian entre les deux cellules, dans le rôle spécifique de limite supérieure de l'une et inférieure de l'autre ; le redoublement en profondeur fait naître le mur de refend, un temps un

Redouble-  
ments de  
l'organisme  
urbain  
Tableau 43

des quatre murs de l'enveloppe de la cellule originare et ainsi de suite. Il est donc évident qu'un petit centre urbain a moins de structure qu'un grand et qu'il peut exister, à la limite, un noyau-établissement de base qui n'est rien d'autre qu'un tissu de base, une composante élémentaire d'un agrégat et, comme telle, la plus pauvre des structurations organiques.

Tout dépend du fait que, dans n'importe quelle multiplicité, l'homme et ses produits ont une tendance unitaire à se reconnaître par niveaux graduels et non par élément constituant de cette multiplicité sans intermédiaires successifs. Par exemple, dans la société, l'homme se reconnaît par modules successifs, dont le plus petit est la famille. Mais personne de nous ne se sent partie de l'humanité ou du monde occidental, ou de la nation italienne, sans admettre une série de modules médians au-delà de la famille. Que nous le voulions ou non, chacun de nous est lié à des niveaux intermédiaires, le voisinage, le *rione*, le quartier, la ville, la province, la région, des entités sociales qui ont une projection directe dans notre milieu physique, dans la structure de notre espace. Il y a donc toujours un système de modules et supermodules tel que la multiplicité en est contenue dans une gradation de relations, en laquelle chaque homme peut se reconnaître non seulement comme un élément parmi des éléments en nombre indéfini, mais comme un élément d'un système compréhensible en lui-même à cause d'une certaine possibilité de comprendre les confins de chaque module intermédiaire.

Chaque « module » est d'autant plus efficace qu'il réussit à produire une codification appropriée, mais il existe cependant quand il ne l'a pas, ou qu'il ne l'a pas encore produite. Pensons par exemple au phénomène récent de la naissance des « conseils de quartiers » : ils sont nés de l'institutionnalisation de quelque chose qu'il y avait déjà, le quartier, mais qui n'avait pas une formulation institutionnelle, une codification explicite. Pensons aux régions, existantes depuis toujours comme entités territoriales-culturelles, elles ont revendiqué une institutionnalisation propre, toujours dans le but d'opérer une médiation, un niveau intermédiaire entre le citoyen et la nation entière. Il n'est pas dit par conséquent que les modules existants sont ceux qui sont codifiés dans une institution. Chaque module continue d'avoir son niveau d'existence et d'opération indépendamment de celle-là. Ce qui compte le plus pour nos fins, qui restent celles de comprendre que la structure du réel est donnée dans sa genèse et dans ses transformations organiques successives, est que chaque module corresponde à un moment de développement d'un organisme : bref, chaque module reflète un « type ». Ainsi un module quelconque de l'organisme urbain est tel en autant qu'il a été, dans un environnement historique, un « concept d'établissement ou d'organisme urbain », opérant dans l'esprit des hommes qui, dans une culture localisée, dans un environnement spatial, contribuaient collectivement à construire leur village, leur *paese*, leur ville. Comme cela se produit toujours dans la logique des développements typologiques, un « concept d'organisme urbain » suivant s'est formé par cohésion entre plusieurs « concepts d'organisme urbain » antérieurs, en acceptant d'une fois à l'autre ceux-ci comme sous-organismes inaliénables dans leur autonomie relative particulière en tant que composantes de l'organisme plus étendu. C'est cela qui réussit à conférer à une ville la qualité d'un organisme ; si ces deux conditions, d'autonomie et de complémentarité, n'opéraient pas, pour chaque partie, il arriverait qu'en absence de complémentarité, une ville serait une addition d'organismes, chacun efficace en soi, mais sans cohésion avec les autres ; en l'absence d'autonomie relative, on verrait de l'extérieur de toute façon une addition d'éléments, puisque sa croissance correspondrait à un accroissement quantitatif qui est normalement refusé par n'importe quel organisme existant dans la nature ; précisément un tissu et non un organisme urbain.

Édifices  
spécialisés et  
organisme  
urbain

Tableaux  
38B, 41C

Considérons encore le rapport entre les « édifices spécialisés » et les modules de l'organisme urbain, en nous réservant toutefois la possibilité de l'examiner mieux dans les exemples. Parmi ceux-ci, considérons en particulier ceux qui sont affectés aux services, puisque leur condition d'existence est de se lier à un « module », qui est le rayon spécifique d'influence de la forme de service qu'il assure. Un service se localise normalement dans quelque nodalité relative à son rayon d'influence ; qui pour être précisément tel, impliquera une antinodalité spécifique, tout aussi relative. Mais l'inverse exact vaut aussi. C'est-à-dire qu'il se situe au centre d'un module qui, étant constitué de la coïncidence entre deux ou plusieurs confins d'un module plus petit, est polaire pour le premier et antipolaire pour les seconds. Ou bien, il peut être un service antinodal par nature : mais cela veut dire que son antinodalité relative à un module plus petit pourra coïncider avec la nodalité d'un plus grand. Mais on peut dire cela aussi des tissus, en étendant à ceux-ci le concept de « service », qui concerne la gamme de spécialisations qu'un tissu, comme un édifice, peut assumer. C'est ainsi que nous pourrions dire qu'un tissu spécialisé peut être nodal ou antinodal, comme on l'a déjà affirmé, et que dans une hiérarchie des tissus urbains, chacun finit par être aggloméré à l'autre dans un rapport de nodalité-antinodalité, de centre et de périphérie.

Comme nous le verrons dans les exemples, cela produit pour les organismes urbains plus grands une perte d'identité relative de l'organisme global, en faveur de la formation progressive de sous-centres souvent concurrentiels au centre de la ville et, à la limite, l'avènement d'une organisation sérielle de l'organisme entier, emporté par une croissance accentuée au-delà des limites propres à toutes les structures anthropiques. Pour revenir aux services, il y en aura quelques-uns au niveau urbain qui se situent au « centre des centres » s'ils sont nodaux, qui se situent à la périphérie et sont conditionnés à un déplacement progressif au fur et à mesure que la limite urbaine s'étend s'ils sont antinodaux. Il y en aura d'autres, au contraire, qui seront strictement localisés dans des alentours spatiaux plus minuscules, ils serviront un module parmi ceux de moindre dimension. Par exemple, l'échelle plus petite du ravitaillement alimentaire est assurée par une série de magasins qui chercheront spontanément à s'assurer un entourage d'acheteurs, en même temps, ils se placeront à l'abri d'une concurrence réciproque en se situant de façon modulaire à l'intérieur de chaque agrégat ; pourvu que l'un de ceux-ci ne cherche pas à s'assurer un module et une clientèle plus étendus en se spécialisant particulièrement dans un rôle non usuel, tel que celui d'assurer l'approvisionnement des primeurs et des aliments exotiques ; dans ce cas, il préférera se situer au centre de la ville, ou dans un sous-centre si la ville est tellement grande qu'elle permet la présence de plusieurs commerces du genre. Cela est tellement vrai qu'un village n'aura pas tout à fait un service semblable et, à la limite, il devra être tributaire de la ville la plus proche dans le cas où il voudrait en bénéficier. Supposons qu'un habitant de Campi Bisenzio veuille manger des mangues ou des truffes, il devra se rendre à Florence, où il trouvera plus d'un commerce qui les vend où à Prato où il en trouvera certainement un. Le « marché » présente une dialectique semblable avec le noyau urbain. Au temps du plan de Poggi, Florence possédait déjà un polycentrisme de ce service, obtenu avec le temps soit par la spécialisation des divers marchés, soit par la formation progressive de petits marchés, comme celui de Sant'Ambrogio, nés dans les carrefours les plus distants du Vieux Marché central. Le centre urbain rénové exige une attribution différente : alors, le marché central passe à San Lorenzo et deux autres marchés nouveaux sont prévus, à

Tableau  
44A

Sant'Ambrogio et San Frediano. Que signifie tout ceci? Le Vieux Marché était vraiment à la dimension de Florence ; quand une telle dimension, comme nous le verrons mieux ensuite, se transforme en « module », le vieux centre exalte son rôle, en devenant le « centre des centres » et ce service « marché » se multiplie en reproduisant le rôle que le Vieux Marché avait eu ; il en résulte autant de marchés qu'il y a d'entités dimensionnelles dont Florence à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle s'était agrandie ; évidemment, en sautant ces « modules » à la spécialisation accentuée qui, n'ayant pas un complexe de résidences comme les autres, n'avaient pas non plus besoin de marché. Mais nous verrons plus loin le système des accroissements de Florence.

Essayons maintenant de comprendre mieux la hiérarchie modulaire des services générée par la modularité de l'organisme urbain. Nous pourrions prendre en exemple la distribution territoriale actuelle des édifices scolastiques et rencontrer une série de modularités progressives en tous points semblable, à partir des maternelles qui ont un rayon d'influence plus petit, du moins dans les intentions des divers règlements, jusqu'aux écoles obligatoires, qui possèdent chacune un territoire plus étendu.

On arrive aussitôt à ces types d'écoles moyennes supérieures qui commencent à être propres à la grandeur d'un noyau urbain qui ne se présente pas dans les villages, mais seulement dans la ville ; pour en venir aux sièges des universités qui, sauf exceptions, requièrent une dimension de ville importante ou, du moins, l'ont requis avant la récente multiplication des campus et des étudiants.

En somme, chacun de ces services tire profit d'un module urbain ; de sorte que chaque module d'échelle plus grande comprend plusieurs modules d'échelle plus petite. Mais on peut objecter qu'un tel système a résulté d'intentions des planificateurs et ne fait pas partie d'une progression spontanée d'une culture du bâti. Ce qui est vrai jusqu'à un certain point, comme nous le verrons, est que n'importe quelle planification ne peut que résulter de l'acceptation critique des exigences auxquelles un organisme anthropique a déjà d'une certaine manière correspondu spontanément : la planification n'étant rien d'autre que la codification intentionnelle d'un moment du devenir évolutif des structures. Voyons si nos observations conservent leur validité pour les éléments obtenus sans être soumis à la pression d'une planification. Par exemple, les paroisses urbaines ont constitué pendant longtemps un service essentiel. Chaque paroisse a eu, comme du reste elle a encore, un rayon d'influence constituant une subdivision religieuse-administrative de la ville. Nous savons tous que leur qualité de service indispensable est aujourd'hui très relative, étant donné qu'elle concerne seulement ceux qui entendent s'en prévaloir pour la pratique religieuse. Mais leur service essentiel a été fondamental pendant plusieurs siècles, non seulement à des fins spirituelles, mais aussi à des fins d'assistance, administratives, éducatives-scolaires.

C'est donc un service qui a changé de rôle dans le temps, perdant plusieurs de ses attributions qui sont passées à autant de types spécialisés spécifiques tels que le bureau de l'état civil communal, l'école, les centres d'assistance, etc. Il est à penser qu'à un déclassement progressif a correspondu une diminution parallèlement progressive du nombre de paroisses et un accroissement dimensionnel correspondant de son rayon d'influence.

Nous pouvons suivre dans les quelques exemples de villes déjà mentionnées la dialectique des modules auxquels a correspondu, en changeant avec le temps, le service « paroisse ». Prenons par exemple, en particulier, l'agrégat de Tor di Nona à Rome et la ville de Côme.

La bande comprise entre la rue dei Coronari et le Tevere avait certainement déjà été édifiée dans le temps, mais ensuite elle avait été impliquée dans l'affaiblissement généralisé de la ville qui avait pratiquement brisé, au cours du haut moyen âge, l'organisme urbain en petit noyaux habités sur les aires des collines et sur celles, assumées comme telles, concernées par la présence des ruines des plus grands édifices spécialisés antiques (Monte Savello, Monte Giordano, Monte Censi, Montecitorio, etc.). L'aire a ensuite été réédifiée en profitant de la permanence de la rue Dei Coronari, demeurée partiellement efficiente étant donné qu'elle aboutissait au pont Elio qui s'était maintenu en raison de son voisinage avec la basilique Saint-Pierre

Tableau 38B

Tableau 44B

et avec le castel San Angelo, tiré à son tour comme les « monts » cités ci-haut, de la persistance d'un édifice spécialisé antique, le mausolée d'Hadrien. La rue dei Coronari était entrecoupée de parcours, presque perpendiculaires, qui aboutissent aux « poternes » dans les murs qui longeaient la rive du fleuve, devenues des accès indispensables pour l'approvisionnement en eau de la zone après l'affaissement de la plus grande partie des installations d'adduction antiques. Là, on construit donc en utilisant soit le parcours principal, en guise de « parcours mère » soit les parcours perpendiculaires. En général, les églises se disposent à l'arrière de la bande de pertinence de la rue dei Coronari, en suivant la modularité des « poternes », dans les situations nodales déterminées par les intersections, au-delà de la bande de pertinence du parcours mère parce que, normalement, le besoin d'un service suit une édification commencée. Initialement, le rayon d'influence (la moitié de la distance entre l'une et l'autre) semble être d'environ 60 mètres et la quantité de maisons qu'il sous-tend est, en moyenne, autour d'une centaine ; plus ou moins la proportion actuelle des écoles maternelles et des commerces alimentaires essentiels, qui correspond à environ 500 habitants. Dans la progression des phases, reconstruites graphiquement, on note qu'à une augmentation du bâti, réalisée en interpolant un nouveau parcours à chaque couple de ceux préexistants, le nombre de maisons desservies par chacun des services redouble et le rayon d'influence de l'église demeure le précédent, une nouvelle preuve qu'un déclassement est déjà survenu.

Tableau  
45

Si on compare une telle situation avec les stades qui suivent le complètement du tissu, présumément terminé aux alentours du XIV<sup>e</sup> siècle, on note soit une disparition progressive, réalisée de façon modulaire, soit une spécialisation nouvelle de chacune des églises qui assument d'autres rôles. L'église à la tête du pont San Angelo devient conventuelle ; San Salvatore in Lauro devient le siège de l'Association des Piceni, une sorte de « consulat » régional dans Rome, comme San Carlo al Corso, siège de l'Arciconfraternita dei Lombardi, ou San Giovanni dei Fiorentini, qui conserve ainsi un rôle administratif-d'assistance, en plus de son rôle religieux, mais non plus proportionné à un environnement localisé. Les modules intermédiaires disparaissent et les édifices spécialisés relatifs sont détruits ou changent de destination : peut-être en demeurant des lieux de culte, des oratoires ou des chapelles privées ou semiprivées, éloignés donc de cette fonction de service essentiel exercée dans son temps. La situation actuelle est symptomatique de la double remodulation survenue : les paroisses résiduelles, ayant droit depuis longtemps à des attributions et à des destinations accessoires, sont distantes d'environ 400 mètres l'une de l'autre, ce qui est plus ou moins la distance qui sépare San Giovanni dei Fiorentini, San Salvatore in Lauro, S. Agostino et S. Maria in Vallicella ; c'est-à-dire que chacune a atteint un rayon d'influence d'environ 200 mètres, le quadruple du rayon primitif. Cependant ces églises n'ont pas conservé leur structuration précédente. Significativement, dans les temps successifs, à partir de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la première moitié du XVII<sup>e</sup>, au cours des deux siècles d'agrandissement massif de la ville, elles ont toutes été reconstruites, atteignant une dimension élevée qui correspond à leur nouveau rôle.

Cela indique que les dimensions changées de la ville ne laissent pas la consistance modulaire initiale comme elle était, mais elles ont tendance à restructurer les modularités préexistantes en modules de plus grande entité ; en général selon la logique des « redoublements successifs », évidemment avec tous les corollaires et toutes les distinctions qu'une telle loi générale impose dans son application particulière. On doit de toute façon associer ce phénomène avec la formation ultérieure de bâti spécialisé ; bref, de façon schématique, nous pourrions dire que si un édifice assume de façon unitaire deux fonctions, deux types de services dans une phase historique déterminée, dans une phase successive, un édifice spécifique par son

type de service surviendra, en remodelant par conséquent le tissu par rayons d'influence redoublés. Cela implique une plus grande hiérarchie globale du noyau urbain, puisqu'une agrégation plus sérielle de petits modules sera suivie d'une implication plus grande, étant donné l'intersection des rayons d'influence de chaque service et par conséquent, une interférence plus grande entre les parties qui constituent l'ensemble.

Le cas de Côme semble analogue : cette ville, à l'époque du cadastre teresiano, (première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) était subdivisée en neuf paroisses, espacées selon un module d'environ 200 mètres, à l'exception des distances plus rapprochées entre le Duomo, San Giacomo et San Provino, qui se répartissaient un territoire plus petit, dû certainement à la présence exceptionnelle du Duomo, service à l'échelle urbaine et non locale. La situation actuelle montre la permanence de quatre paroisses, distantes d'environ 400 mètres ; des églises restantes, deux ont été démolies, une a été destinée à un autre usage. Mais il semble qu'il y a une différence avec Rome : la diminution en nombre n'a pas entraîné de modifications dans les édifices, qui sont demeurés ceux préexistants. Ce n'est pas ainsi dans les faubourgs de Côme où l'expansion en marge des faubourgs antiques a entraîné dans quelques cas l'agrandissement de l'église préexistante (San Bartolomeo, San Rocco, San Giorgio) ou bien le transfert de la paroisse à une église conventuelle de plus grande dimension (San Antonino s'est transféré à San Agostino) ; significativement, celles-ci aussi adhèrent à une distance semblable à celle atteinte dans la cité emmurée. On peut objecter, puisqu'il y a une administration telle que le Diocèse, préposée à assurer un tel service, que tout cela peut être le fruit d'une planification et non de la spontanéité : mais, nous le répétons, il faut faire attention de ne pas opposer les deux termes, en raison de ce que nous avons déjà indiqué à propos d'une corrélation réelle entre le développement d'un processus qui résulte de la conscience spontanée et la prise de possession critique, planificatrice, de ce qui résulte de ce processus.

Essayons maintenant de lire à travers des exemples le système de hiérarchies entre les pôles et les axes viaires et les variations évolutives du rôle réciproque entre ceux-ci. Le Trident de la Piazza del Popolo se prête bien à ce but.

Axes et  
pôles urbains  
Tableau 47

Les axes principaux n'y sont pas parallèles, ce qui implique comme on l'a déjà noté à propos du tissu, un rôle différencié dans leur cheminement. Commençons par observer que les convergences des axes principaux provoquent, de toute façon, la formation d'un pôle : si la marge de chacun des axes est préférentielle, parce qu'elle participe à une nodalité linéaire, il est évident que là où deux axes se croisent, il y a une nodalité plus grande. C'est le cas des deux églises semblables sur la place del Popolo, mais aussi de la Propaganda Fide ; notons peut-être pour nous le rappeler quand nous traiterons du bâti spécialisé, que tant l'une que l'autre ne peut faire autrement que de reposer sur une trame prédominante, que d'accentuer par conséquent l'importance hiérarchique d'un parcours par rapport à l'autre. Les deux églises, même si elles sont placées intentionnellement selon la bissectrice de l'angle formé par chaque couple de parcours, sont connexes à des édifices pertinents au Corso et non à la rue Ripetta ni à la rue del Babuino : cette dernière en particulier est dévaluée au point de ne pas posséder sa propre bande de pertinence. Bien qu'un front homogène se forme sur la place d'Espagne, la Propaganda Fide, à son tour, accepte la pertinence de sa trame à la rue Propaganda Fide plutôt qu'à la rue Due Macelli, en accord avec l'importance insuffisante de celle-ci, bien qu'elle soit aujourd'hui un axe viaire fondamental, parce qu'elle était véritablement périphérique par rapport à l'autre jusqu'au moment de l'ouverture du Traforo sous le Quirinale.

Rome

Les nodalités générées par l'intersection orthogonale des axes principaux sont aussi explicites. L'église de la Trinita dei Monti et le célèbre escalier de la piazza di Spagna se forment à l'intersection de la rue des Condotti (un parcours fondamental, comme nous verrons, en raison de la connexion de la zone avec le trident del Ponte plus ancien) avec l'axe Babuino-Due Macelli et à un niveau différent avec la rue Sistina, le palais Ruspoli est à l'intersection entre la rue des Condotti et le Corso, dans un coin et, à un autre, le couvent des Trinitaires. Mais à l'opposé, on note la position des autres édifices spécialisés de la zone, l'hôpital San Giovanni, l'église de San Anastasio de' Greci, etc., tous concentrés à mi-chemin entre la rue dei Condotti et la place del Popolo. Cette caractéristique indique la formation antinodale, périphérique de tels édifices au temps où leur localisation correspondait à la limite, à la périphérie urbaine ; limite dépassée ensuite à cause de la polarité de la place del Popolo, qui correspond à celle de la porte homonyme, mais qui n'a cependant pas d'incidence jusqu'à nos jours encore, sur la destination antinodale assumée par la situation géométrique la plus antinodale possible, celle précisément qui est localisée à mi-chemin entre deux nodalités.

En général, le bâti spécialisé antinodal permet un fort encombrement en plan, celui qui est nodal une édification plus concentrée. En effet, comme nous le verrons, les édifices antinodaux montrent souvent des grands espaces enclos, autonomes par rapport au reste de l'agrégat avec un ou un petit nombre de passages d'accès, quasiment comme une ville placée à la limite externe de la ville ; la position antinodale, périphérique, permet la présence de telles portions de territoire isolées et comme soustraites à la disponibilité pour la croissance du tissu de base, tandis qu'en situations nodales, centrales, elles ne seraient pas acceptables. La preuve en est que chaque fois qu'on dépasse, avec l'expansion, une précédente limite urbaine, les édifices spécialisés antinodaux changent de destination ou tombent en ruine et sont absorbés par le tissu de base.

Dans le sens transversal, la rue Condotti constitue l'axe nodal le plus important, aujourd'hui comme hier ; les rues Borgognona et delle Carozze, qui sont les parallèles les plus proches, ont été à la longue privées des mêmes attributions, commerciales et de parcours, par la rue Condotti ; tandis que la rue Frattina d'un côté et la rue della Croce de l'autre ont toujours joué un rôle commercial plus local et connu une circulation réduite. Il en résulte une hiérarchie des cinq rues que nous avons appelées du type 2. 3. 1. 3. 2 où la rue Condotti est 1, l'axe nodal, les parallèles réciproques à cette rue sont d'un côté la place del Popolo, de l'autre, le Tritone ; les rues Frattina et della Croce sont les 2, les intermédiaires, les 3. La croissance récente de l'organisme urbain de Rome qui a sublimé le type de « services » offert par ces rues, n'a pas changé substantiellement la hiérarchie réciproque. Les rues 3, Borgognona et delle Carozze sont devenues elles aussi commerciales, mais en même temps, les autres se sont spécialisées différemment pour un type de commerce non plus d'échelle locale, de quartier. La rue Condotti en particulier, déjà le siège de magasins au niveau urbain, a ultérieurement accentué son rôle dans le sens, nous pourrions dire, supra-urbain, international.

Dans le sens perpendiculaire à ces rues, déjà examinées, nous pouvons noter une diversité notable des rôles du trio de parcours qui constituent le trident selon leur écartement progressif : dans ce sens qu'au fur et à mesure que leur distance réciproque augmente, ils tendent à devenir successivement « diviseurs » de nature. Le Corso, né comme limite du tissu généré par la rue Ripetta, comme l'atteste la direction évidente des « parcours d'implantation du bâti » orthogonaux à celle-ci, a tendance à conserver sa nature d'axe antinodal au début et à assumer ensuite la fonction d'« axe unificateur » entre San Carlo et la place Colonna, il finit par redevenir axe séparateur de deux unités entre les places Colonna et Venezia.

Essayons de comparer l'exemple romain avec l'aire de Gênes comprise entre la place De Stefanis et la place Verdi. Une telle aire est fondée sur l'axe de la rue XX Septembre, la plus importante de la ville, réalisée durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en rectifiant et en élargissant un tracé précédent qui menait à la porte Pila. Cette

Gênes

Tableau 46B

rue peut certainement être considérée comme un « axe nodal », édifié intentionnellement comme tel, de section importante, pourvu de portiques et entouré de commerces. Examinons en particulier le bout qui va du pont Monumental à la place Verdi. Deux axes principalement antinodaux en accompagnent la direction, vers la montagne et vers la mer : l'un constitué par la rue Maccaggi, qui aboutit à la galerie Colombo, l'autre par les rues Serra et De Amicis qui rejoignent la place Corvetto et la galerie Bixio. Celles-ci jouent le rôle d'« axe diviseur », de trafic marginal, et comme telles, elles sont opposables au rôle de la rue XX Septembre. Toutefois, l'aire n'est pas totalement symétrique par rapport à son axe nodal, puisque la rue De Amicis diverge en renfermant une aire plus grande. C'est ainsi que les rues Colombo d'un côté et la symétrique du côté opposé finissent par jouer un rôle intermédiaire, en partie analogue et en partie différencié, tandis que la préexistence de la rue S. Vincenzo (ancien faubourg joignant la porte avec la circulation de la vallée du Bisagno, déjà employé alors dans une activité commerciale) permet une sorte de duplication de l'axe nodal, même si c'est sur un mode mineur, en rendant la rue Colombo de moindre importance, de plus grande marginalité. Les rues interposées et dans une direction analogue sont toutes qualifiables comme 3, employées à des activités secondaires et de stationnement. Par conséquent, ce n'est pas un système parfaitement identique à celui réalisé dans le trident romain, toutefois, il est implanté de façon analogue. Il ne s'agit pas cependant de situations particulières ni particulièrement évidentes par rapport à celles que n'importe qui peut rencontrer, toujours avec le bagage de « corollaires » à la loi générale, dans n'importe quel organisme urbain.

Nous pouvons examiner deux exemples de modularités urbaines dues à la croissance de la ville : Florence et Rome, opposables par plusieurs côtés en raison d'une histoire et de critères de développement notablement différenciés.

Croissances  
urbaines  
modulaires

Autour du XI<sup>e</sup> siècle, Florence était comprise dans une enceinte de murs fondée sur le périmètre romain. L'abandon de ces murs commence, comme d'habitude, par la formation de faubourgs linéaires sur les rues d'accès ; c'est ainsi que l'enceinte suivante, commencée durant la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, subit une rotation par rapport à la précédente afin d'englober les faubourgs eux-mêmes. L'organisme urbain qui se forme à l'intérieur de celle-ci assume comme « axes portants » nodaux les parcours qui suivent le cheminement du périmètre précédent : les rues Tornabuoni, Rondinelli, Cerretani, del Proconsolo, Borgo SS Apostoli, encore fondamentales pour la circulation de Florence, excepté la dernière dont le rôle a été pris par le Lungarno Acciaiuoli. Cela parce que la ville se trouve amplifiée d'une quantité presque égale de chaque côté (en compatibilité avec la rotation des murs mentionnée et avec une certaine attraction plus grande du côté d'Arezzo), semblable à environ la moitié de l'agrégat préexistant. Cela veut dire que le « redoublement » s'est effectué de manière à former un organisme urbain étendu, de chaque côté du nouveau périmètre, selon une dimension linéaire double par rapport au côté correspondant précédent. Dans un tel cas, comme d'habitude, les axes qui se forment en correspondance avec le vieux périmètre deviennent particulièrement nodaux, chacun assumant, pour chaque côté, l'axe d'un module de dimensions analogues à celles de la ville préexistante. Les rues Calimata et del Corso, d'axes qu'elles étaient, se transforment en « axes des axes », de même que la polarité due à leur intersection, l'aire du forum antique, alors place de marché, en résulte renforcée elle aussi.

Florence  
Tableaux  
48, 49

Au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, les principaux édifices spécialisés nodaux, tels que le Bargello et le Palazzo Vecchio, viennent se poser sur les nouveaux axes, significativement, tandis que l'église Santa Riparata devient partie intégrante du cadre de la nouvelle nodalité, avec le baptistère, dans sa localisation antinodale précédente, marginale au périmètre.

La ville poursuit son expansion, ensuite, avec les faubourgs linéaires sur les voies d'accès et rend bientôt nécessaire une nouvelle enceinte : elle se réalise entre

la fin du XIV<sup>e</sup> et les débuts du XV<sup>e</sup> siècle, en effectuant une nouvelle rotation dans la position de ses cotés par rapport aux enceintes précédentes, d'habitude en faisant coïncider les sommets avec les limites de l'édification réalisée dans les faubourgs au cours d'un siècle d'intense urbanisation. L'aire enclose par le nouveau mur devient bien plus grande, au point de devenir sensiblement surdimensionnée par rapport aux besoins réels de l'aire constructible : cela est dû à la stagnation du bâti qui aurait duré, en effet, du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, annulant toute prévision raisonnable fondée sur la forte croissance précédente. Dans les limites de la nouvelle enceinte, la ville s'est augmentée par « redoublements » de la ville préexistante complète pour chacun des côtés : c'est-à-dire que la nouvelle expansion a fini par tripler les dimensions de la ville, dans le sens longitudinal et transversal, donc par sextupler les dimensions linéaires par rapport à celles de la ville du XII<sup>e</sup> siècle. Dans cette nouvelle disposition, la limite précédente, signalée par les murs du XIII<sup>e</sup> siècle, ne se qualifie pas vraiment dans la fonction d'« axe nodal », puisque chaque module de la ville expansée, devenu aussi grand que la ville précédente, a tendance à se former une polarité interne et autonome, en profitant de la localisation des grands complexes conventuels. Ceux-ci, nés précédemment avec une fonction et dans une position particulièrement antinodales — externes au périmètre urbain et suffisamment éloignés de celui-ci, périphériques non seulement par rapport à la ville, mais aussi à l'égard des parcours d'accès, en situation intermédiaire entre chaque couple de ceux-ci — se trouvent envahis par les expansions, de sorte qu'ils se retrouvent localisés dans des positions barycentriques à chaque module.

Nous pouvons affirmer qu'à l'intérieur de la nouvelle enceinte, au-delà de la Florence préexistante, quatre autres se sont alors formées, centrées l'une sur Santa Croce, la seconde sur S. M. Novella, la troisième sur S. Spirito, la quatrième sur SS Annunziata : mais à propos de cette dernière, il faut apporter une précision. À Florence, il y avait quatre « quartiers », projection de la conscience des « redoublements » survenus, y compris celui de S. Giovanni constitué par la ville précédente. En fait, le cinquième module, centré sur l'Annunziata, analogue aux autres comme dimension et non comme rôle, était et est presque totalement envahi par un ensemble compact d'édifices « spécialisés antinodaux », couvents, hôpitaux et autres. Donc, une sorte de module spécialisé dû à une situation préexistante et parallèle, pareillement antinodale du tissu interne au bout correspondant du mur du XIII<sup>e</sup> siècle, remplacé ensuite par les rues Buffalini et S. Egidio, entre les *poternes* des Albertinelli et des Visdomini : antinodales parce qu'un complexe d'édifices antinodaux, de couvents, s'y était adossé à l'intérieur, entre les parcours pour Fiesole et Bologna. Même après l'édification des murs du XIV<sup>e</sup> siècle, un tel tissu spécialisé a continué à faire obstacle à l'expansion du tissu urbain de ce côté, si bien qu'encore aujourd'hui, le couple d'îlots en marge de la rue de l'Oriuolo, tant vers le faubourg des Abizi que vers S. Egidio demeurent non traversables de Via del Proconsulo à Borgo Pinti (où la rue Portinari, un temps plus sentier que rue, fait exception, si bien qu'elle s'appelait rue de l'écurie de S. Maria Novella). C'est ainsi que l'expansion du tissu de base étant empêchée, l'aire est demeurée disponible pour l'implantation du bâti spécialisé, là où la destination actuelle est passée, typiquement, d'antinodale à nodale, demeurant cependant toujours une portion de ville particulière, isolée dans le contexte par ses fonctions particulières.

En raison de ce qui a été dit, le périmètre de l'enceinte précédente devient plus un « axe diviseur » qu'unificateur, plus une « voie d'écoulement » qu'une voie centrale ; excepté quelques segments, influencés par l'importance des radiales qui l'entrecoupent ; toutefois, les rues de Benci, Verdi, S. Egidio, Bufalini, Pucci, del Giglio, etc. et en Oltrarno, les rues Mazetta et S. Agostino ont continué à maintenir un tel caractère.

Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les expansions léopoldines, reconfirmées plus tard dans le plan de Poggi, montrent en particulier les quadrants demeurés privés de bâti parce qu'ils sont particulièrement antinodaux, symétriques par rapport au noyau

spécialisé de SS. Annunziata. Significativement, il s'y est formé deux quartiers centrés sur deux polarités internes, Piazza Indipendenza et Piazza D'Azeglio ; ceux-ci acquièrent des rôles, des dimensions, des comportements fortement analogues à ceux des quartiers préexistants. Notons encore brièvement qu'au-delà des murs du XIV<sup>e</sup> siècle remplacés par des voies (encore une substitution typique d'une limite par une axe portant) la ville assume au cours du dernier siècle des dimensions ultérieurement redoublées pour chaque côté des murs ou pour chaque segment des rues nouvelles ; dans chacun, un supermodule s'est formé, selon le dimensionnement des vieux quartiers, autant de sous-centres, de sous-modules, chacun reflétant avec clarté la dimension du stade atteint, en son temps, par la ville antique.

Incidemment, notons encore que les églises conventuelles qui ont assumé un rôle nodal à la suite de l'expansion du XIV<sup>e</sup> siècle ont toutes été reconstruites dans une période de moins de deux siècles selon une dimension de l'ordre de celle atteinte précédemment par S. Reparata : phénomène emblématique de la reproduction de la ville précédente, dans ses dimensions et ses rôles, par chacun des modules « quartiers ». De manière aussi emblématique, S. Reparata elle-même est alors démolie et remplacée par S. Maria del Fiore, beaucoup plus grande, qui affirme son rôle de « centre des centres », dimensionné sur la ville entière.

Les villes qui ont changé d'enceinte plusieurs fois se comportent comme Rome Florence : Rome a eu une croissance notablement différente. Délimitée jusqu'aux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle par la même enceinte aurélienne qui avait en son temps enfermé la ville impériale de plus d'un million d'habitants, on peut dire que sa renaissance médiévale, non conditionnée par un périmètre défensif, est moitié monocentrique, moitié polycentrique ; moitié renfermée dans l'anse de Tevere, moitié concentrée autour de petits noyaux épars sur son grand territoire emmuré.

Rome  
Tableaux  
50, 51

Examinons brièvement quel développement elle avait eu dans son passé. Originaire de la « synéchie » des villages sur promontoire, polarisés par leur position orographique même sur le fond de vallée occupé ensuite par le Forum, elle devient une ville unitaire avec le renforcement de cette polarité par rapport aux établissements du *septimontium* environnant ; elle s'entoure de murs sur la crête qui est reliée aux monts Albains, comme nous le verrons, par le chemin de crête qui constitue la voie d'accès à chacun des villages primitifs. Elle s'accroît progressivement sur la plaine du champ de Mars, asséchant petit à petit les marais qui l'occupent, se dotant de grands établissements spécialisés ; puis, une fois son expansion maximale atteinte, se restructure autour de ces nouvelles polarités, répandues de manière prédominante sur les aires des collines, des polarités constituées en particulier par des complexes des thermes, véritables sous-centres administratifs et de services (Thermes de Titus et de Trajan, de Caracalla, de Dioclétien), puis aussi par un système de résidences gigantesques, véritables villes autosuffisantes produites par un processus élevé d'accumulation croissant sous l'empire (villas et palais de Sessorien, du Latran, des Giordani, des Sallustiani, etc.). Elle se trouve donc à soutenir la crise de la déflation survenue rapidement à cause de la chute de l'Empire, déjà brisée en sous-centres, non plus en groupe unitaire : ville spécialisée, elle se ressent plus que toute autre de la décadence dans son rôle de ville-centre d'un des plus grands ensembles politico-civils dont on ait le souvenir.

Les antiques *montes*, avec l'ajout des nouveaux, en de façon naturelle les grands édifices spécialisés écroulés (les Monte Savello, Monte Giorgano, Monte Cenci, etc., déjà mentionnés) réunissent le peu d'habitants restés dans des petits noyaux répandus, désormais insuffisamment défendus par l'enceinte aurélienne. La récupération de l'aire contiguë au Tevere est attestée au moyen âge. L'anse du fleuve, sillonnée longitudinalement par des parcours qui rejoignent le Latran et le Vatican,

devient le siège d'un tissu bâti centré et polarisé à une extrémité par la présence du Capitole, à l'autre par le pont S. Angelo : presque un établissement de « promontoire » dont les limites latérales et frontales étaient entourées par le Tevere et dont l'accès était défendu par le Capitole. La polarisation sur un pont détermine un groupe de trois parcours, calqué ensuite sur le Trident di Ponte replanifié dans le tissu préexistant. Le « redoublement » le plus évident survient au lieu antipolaire constitué par la porte del Popolo où un autre « trident » se recodifie, non par hasard, en récupérant partiellement les parcours antiques.

Le secteur de tissu qui se trouve à l'intersection des cheminements qui résultent des deux tridents finit nécessairement par être sollicité pour un rôle particulièrement nodal : c'est le Rione Pigna qui, placé grosso modo entre les actuelles places Venezia et Colonna, voit son tissu de base remplacé presque intégralement par le bâti spécialisé nodal des « palais ». Mais le Trident de la Piazza del Popolo nous fait comprendre, mieux que tout autre tissu romain, la dialectique entre les expansions successives qui se vérifie en l'absence de d'autres périmètres : le tissu, comme on l'a déjà noté, naît de la rue Ripetta, axe nodal d'une première phase pendant laquelle le Corso est la limite antinodale. Puis il s'accroît à partir des perpendiculaires au Corso, vers la rue Babuino, qui est la nouvelle limite antinodale d'une telle expansion. Enfin, il a encore un arrêt provisoire à la colline du Pincio, qui empêche l'étendue de l'expansion perpendiculaire à la rue Babuino. Toutefois l'expansion finit par trouver un espace entre les collines et sur les collines mêmes : au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la rue Nationale et les rues sixtines demeurées encore pauvres d'édification linéaire deviennent autant d'axes portants de la nouvelle expansion. La loi de croissance du tissu semble donc déterminée par une alternance des rôles assumés par les parcours qui se forment comme antinodaux et deviennent à leur tour nodaux dans la phase suivante. Encore aujourd'hui, Rome poursuit son expansion dans des directions diverses, progressives : disons, avec une approximation presque suffisante, dont les pointes prennent alternativement, une par une, le dessus sur les autres : dans une logique de géométrie complexe dont le trident est l'élément emblématique. Il suffit cependant d'examiner le plan de Rome pour noter que des entités modulaires se sont formées également, bien que selon une genèse différente de Florence, qui constituent une métrique fidèle à un dimensionnement progressif par multiples et sous-multiples d'un système modulaire constant, en uniformisant les quartiers et les aires spécialisées, le quartier de la Piazza Bologna, ou Mazzini, avec l'Eur ou avec le Campo Verano.

#### 2.2.4 L'ORGANISME TERRITORIAL COMME INDIVIDUALISATION DES CONNEXIONS TYPIQUES ENTRE LES ORGANISMES VIAIRES, LES ÉTABLISSEMENTS, LES ORGANISMES PRODUCTIFS ET URBAINS

V.PAG. 328

Nous devons faire le saut suivant, dans la dimension et dans la gradation de la compréhension, pour arriver au territoire à partir de l'organisme urbain. La notion de **territoire** est certainement la plus vaste et la plus omni-inclusive, parce qu'elle n'implique pas seulement les structures véritablement « bâties », le milieu construit dont l'homme se sert pour habiter, pour se créer un espace fermé, un microclimat, ni les seules structures des établissements et des villes, qui comprennent déjà des systèmes de relations tels que les parcours entre les édifices, et des systèmes de production tels que les édifices pour les activités tertiaires ou secondaires ; elle associe ces structures à la majeure partie des structures viaires, qui sont extra-urbaines et à toutes celles de la production primaire (l'élevage, l'agriculture, l'industrie de l'extraction, etc.) normalement elles aussi extra-urbaines. Notre monde n'est pas fait que de maisons, de villages et de villes, mais d'abord et surtout, du moins dans un sens strictement chronologique, de **chemins** et d'**aires productives**. Nous devons donc assumer maintenant que le fait d'être parti de la connaissance de l'« édifice » et d'avoir progressivement étendu l'échelle de l'examen nous a amenés à reconnaître le caractère réducteur des données de départ : la « structuration du bâti » qui est représentative du monde anthropique entier, mais qui en est une partie secondaire, bien que pertinente, par rapport au caractère originaire des parcours et de la production. En somme, nous avons procédé comme s'il y avait un vide de structures autour de l'agrégat et entre une ville et une autre, tandis que nous devrions comprendre, au contraire, comment la présence de l'établissement et du noyau urbain résulte normalement d'une structuration antérieure de la production et des cheminements.

2000-2000

Par conséquent, examiner un territoire implique atteindre le moment de compréhension de l'ensemble structural le plus représentatif de la condition humaine assumée globalement, dans la cohésion et la cohérence de toutes les modalités que l'homme met en oeuvre dans l'aménagement de son milieu pour sa vie en société ; non seulement dans l'habitation, dans l'association des services et des parcours aux résidences, dans la coordination des activités manufacturières, commerciales et tertiaires avec celles-ci ; mais aussi dans tout le système de production primaire et de cheminement qui investit l'espace non construit, en dehors des établissements et des noyaux protourbains et urbains. En un certain sens, nous devons opérer un retournement de l'optique et de la finalité de notre lecture. Nous sommes partis des édifices, particulièrement des maisons, pour tirer profit de notre expérience la plus directe et la plus existentielle de l'architecture ; nous sommes passés ensuite à une extension progressive de l'examen de la structuration anthropique pour comprendre le caractère systématique des relations entre les édifices, puis entre les agrégats, dans le cadre d'un même organisme urbain : nous devons maintenant nous rendre compte de

tout un système d'antécédents de ceux-ci, de toute une structuration tellement prioritaire, dans le sens de la chronologie de formation, qu'elle accepte les maisons, les tissus et les villes comme le produit d'autres choses, dérivé et corrélé à celles-ci. Les phénomènes bâtis, au sens propre, constituent donc une partie du territoire, de plus une partie générée, dérivée d'autres facteurs qui constituent particulièrement et antérieurement la marque la plus importante que l'homme laisse dans la conformation de son milieu.

Nous voyons donc que la classe de structures qui est la première à s'enregistrer dans le territoire est constituée de **cheminements** : cela en raison de l'impossibilité évidente d'exercer une quelconque activité dans un lieu si on ne le rejoint pas d'abord ; si on n'arrive pas à une aire, on ne peut s'y établir ni la rendre productive. Mais il faut noter que l'homme peut aussi utiliser un territoire en se limitant à le parcourir : nous disposons encore maintenant de territoires où il n'y pas d'établissements et qui n'ont pas été rendus productifs, mais qui peuvent seulement être parcourus, comme par exemple la mer, où l'activité de production constituée par la pêche est certainement marginale par rapport à l'usage prédominant qu'on en fait comme lieu des routes maritimes, ou comme le ciel à la limite, dont nous nous servons exclusivement comme lieu de parcours. Mais pour s'en tenir au champ du territoire au sens le plus usuel du terme, il suffit de faire référence aux aires désertiques, comme le Sahara, à la toundra ou aux forêts sud-américaines, pour trouver des modèles de territoires sillonnés par des caravanes et non utilisés autrement.

Le fait de **parcourir un territoire** peut donc être assumé comme la **première structuration** d'un milieu en voie d'humanisation, les autres structures peuvent plus ou moins suivre celle-là, mais certainement pas la précéder. Ainsi, on peut temporairement assumer comme règle générale, pour l'ensemble des territoires, le fait qu'une aire est d'abord parcourue, puis assumée comme productive et comme site d'établissement. Parallèlement, on peut formuler l'hypothèse de l'existence d'une **première phase** durant laquelle le **parcours** est la seule et unique structure réalisée par l'homme. On peut considérer qu'une seconde phase, un second niveau dans la prise de possession d'un territoire, commence avec l'utilisation de sa **productivité spontanée** ; aussi longtemps qu'on n'entend pas par là l'exercice d'une industrie différente de la simple « cueillette », qui est précisément l'utilisation directe des ressources de la flore et de la faune d'un lieu. Aussi longtemps que l'activité humaine est limitée à la recherche et à la cueillette des fruits et animaux là où ils se trouvent spontanément, il ne semble pas exact de penser à une phase capable de produire des structurations territoriales au sens propre. En réalité, une **seconde phase** de structuration capable d'avoir une incidence sur la « naturalité » du lieu ne peut pas se réaliser en l'absence d'une forme quelconque

Parcours

Établis-  
sement

d'**établissement**, même s'il n'est pas permanent, à la limite, provisoire ou saisonnier. Elle coïncide avec le début de l'équipement mental et physique nécessaire pour associer de façon stable une aire avec un type de productivité et pour forcer progressivement cette aire à assumer les caractères d'une productivité stable en concomitance avec le progrès de la cueillette par l'agriculture et par l'élevage semi-permanent, puis permanent. On peut vraiment considérer comme une **troisième phase** le moment où la productivité « artificielle », l'utilisation permanente d'un champ par un pasteur ou d'un boisé a fini par se relier avec un système d'oeuvres propres à transformer la disposition « naturelle » d'un lieu pour le rendre **productif de manière stable**. Enfin, une **quatrième phase** de possession anthropique d'un territoire peut être assumée comme la hiérarchisation des établissements préexistants, afin de réaliser un système de lieux, de noyaux d'échanges et d'activités manufacturières constitués par des **noyaux protourbains et urbains**, à partir des noyaux de « marché » jusqu'aux métropoles actuelles.

Pour résumer, on peut indiquer chacune des quatre phases énoncées ci-haut avec le terme qui signifie chacune des classes de structures qui se forment petit à petit. Ainsi, nous pourrions parler d'une **première phase de parcours, une seconde d'établissement, une troisième d'aire productive, une quatrième de noyaux protourbains et urbains**.

Précisons que la succession historique de celles-ci implique nécessairement la coprésence des précédentes dans les suivantes et non l'inverse : c'est-à-dire que quand il y a un système d'aires productives devenues telles par des travaux artificiels, par une industrie humaine, celles-ci présupposent nécessairement que les parcours et les établissements sont réalisés ; quand on parle d'une seconde phase d'établissement, on devrait comprendre que les parcours ont déjà été implantés précédemment, et ainsi de suite. Il est donc important d'évaluer, par exemple, qu'il n'existe pas un établissement sans parcours, tandis qu'un parcours sans établissement a existé et existe encore, dans plusieurs territoires : nous pouvons avoir des territoires qui sont seulement parcourus, ou bien qui comportent des parcours et des établissements, ou encore des parcours, des établissements et des infrastructures de production, enfin, des territoires avec parcours, établissements, production et équipés d'un ou de plusieurs noyaux urbains ; tandis qu'une structure d'une phase successive, au contraire, ne peut se réaliser en l'absence des précédentes. Cela ne veut pas dire que les parcours qui accompagnent, disons, la formation des noyaux urbains soient encore les mêmes que ceux de la « première phase », celle du pur parcours de traversée d'un territoire ; mais plutôt que chaque phase poussera les classes de structures qui caractérisent chacune des phases précédentes à se transformer en une ramification continue de nouvelles acceptions ; de sorte que nous devons nous préoccuper de noter, pour chaque phase, une série de types dérivés de telles acceptions qui caractérisent, qui sont propres à la phase même.

Notons encore que chaque phase correspond à une phase parallèle de développement de la civilisation humaine. Un territoire seulement parcouru correspond à une phase civile de **nomadisme**, dans laquelle les groupes humains se déplacent d'un lieu à l'autre sans disposer d'établissements stables ; ils utilisent, pour ainsi dire,

Incorporation

Production

Noyaux  
protourbains  
et urbains

un établissement transportable, souvent réduit à la dimension de simples couvertures nocturnes qui se transforment en tente seulement dans le cas d'une civilisation nomade plus évoluée. Dans une telle phase, la production consiste en « cueillette » élémentaire à laquelle nous avons déjà fait allusion.

Il n'est donc pas exact de dire que l'établissement et la production naissent dans une autre phase : ils y sont déjà, il ne peut en être autrement, étant donné que l'homme ne peut faire autrement que de produire, ne serait-ce que pour s'alimenter et « habiter », même si c'est dans un sens extrêmement large, puisqu'il a besoin d'une halte, même limitée, en n'importe quel lieu, ne serait-ce que pour le repos nocturne.

Entre le nomadisme et la sédentarité absolue, nous devons reconnaître l'existence d'une phase intermédiaire, de sédentarité régionale ; la production qui la caractérise est celle qui est appelée « cueillette des moissons », ce qui indique le niveau de civilisation où l'homme, une fois qu'il a acquis la capacité de reconnaître le cycle saisonnier de la flore, rejoint de manière saisonnière le lieu où il sait qu'il pourra trouver une cueillette spontanée, c'est-à-dire, par extension, le lieu propice au passage du gibier migratoire. C'est là notre seconde phase qui a une incidence sur le territoire avec le début d'établissements occupés de manière saisonnière, même si c'est encore en l'absence de structures productives non spontanées, parce que c'est l'établissement qui se localise là où un lieu est apte à conserver une capacité productive propre, non encore organisée par le travail humain. La « troisième phase » est celle qui est caractérisée par l'agriculture et l'élevage, le début de la capacité de capitaliser une semence ou un animal, de ne pas les consommer tout de suite, pour un besoin immédiat, mais plutôt de les utiliser en vue d'une récolte ou d'une filiation successive, ou bien en vue d'une production secondaire cyclique (le lait, la laine).

Cela résulte du fait qu'on s'aperçoit progressivement qu'il n'est pas indispensable d'aller chercher le gibier là où on le trouve, ou d'attendre le fruit là où il est naturellement relié à la plante qui le produit, mais qu'on peut transférer celui-ci, ou élever celui-là à côté de sa propre demeure. C'est seulement dans une telle phase que l'homme, devenu sédentaire, organise de manière homogène les parcours, l'établissement et l'aire productive en étroite corrélation.

À partir de cette phase, les développements suivants ont certainement une incidence moins grande sur l'organisation de la civilisation humaine : au-delà des trois premières étapes, il n'y a pas tellement d'autres structures intimement liées aux problèmes primaires de l'existence humaine, mais plutôt une accentuation hiérarchique, polarisante, des structurations existantes.

Les trois premières phases, particulièrement convergentes dans la troisième, que nous pouvons faire correspondre grosso modo au néolithique, offrent à l'homme ce qui lui sert pour ses nécessités premières et demeurent un patrimoine civil inaliénable de l'humanité. Tellement qu'on peut dire que notre alimentation actuelle est encore, dans son essence, une filiation directe des semences ou des animaux

d'élevage sélectionnés à cette époque. Mais le progrès de la civilisation conduit à une distinction progressive des rôles réciproques, à une spécialisation croissante des fonctions de la part des composantes singulières, ou des groupes, dans chaque aire civile. Le même aspect double inhérent à l'utilisation des ressources (la chasse et la cueillette élémentaire, puis la chasse saisonnière et la récolte des moissons, puis encore l'élevage et l'agriculture) c'est-à-dire à la capacité humaine de rendre utiles à ses fins tant la faune que la flore, génère une spécialisation primitive et une séparation des rôles entre les éleveurs et les agriculteurs : à partir de celle-ci, la pléthore des métiers différenciés et complémentaires que nous trouvons au cours de l'histoire, en nombre extraordinairement accru de nos jours, se ramifie de manière continue et toujours plus rapide. La spécialisation des activités rend nécessaire l'échange des produits, qui se concrétise par l'implantation de structures propres à le permettre : les noyaux protourbains, les centres de marché. Ceux-ci sont donc compris comme associés à un état civil nouveau et plus récent, dans lequel l'économie autarcique, de pure subsistance de chaque groupe humain évolue vers une économie basée sur l'échange, sur le « marché ». À un tel stade, on atteint, par une chaîne plus variée et croissante de spécialisations successives des rôles, les spécifications des métiers et la hiérarchisation conséquente en pouvoirs différenciés, les stades civils successifs cohérents avec les spécifications variées du terme de « noyau urbain » et les ordres de grandeurs différenciées conséquents, du hameau à la métropole.

Notre « quatrième phase » enregistre l'avènement du niveau de développement civil nécessaire à la première formation des noyaux protourbains : puisque, comme nous le verrons plus loin, la naissance de tels noyaux atteste une sorte d'achèvement d'un cadre civil de « première occupation » d'une aire. Pour s'expliquer le développement structural suivant, il ne s'agit pas tellement de comprendre une succession progressive de phases, mais plutôt de **cycles**, formés chacun à leur tour de phases parallèles aux quatre premières que nous définissons pour cela **cycle d'implantation de l'humanisation** et brièvement, **premier cycle**.

Premier  
cycle :  
implantation

Passons maintenant à l'analyse des structures que nous considérons propres à chacune des phases de ce premier cycle, en les déduisant systématiquement des legs structuraux que chaque phase conserve des phases précédentes en réinterprétant, à chaque fois, les structurations réalisées dans un rôle différent. Il faut dire que les structures générées par l'activité humaine ne se localisent pas dans un territoire « privé de structures », pour ainsi dire, sur une *tabula rasa* sans incidence sur la conformation et sur la typologie évolutive des structures anthropiques. Au contraire, le territoire possède déjà sa structure, indépendante de la présence de l'homme : **la structuration naturelle**, qui englobe de façon unitaire l'orohydrographie d'un lieu (montagnes, vallées, noues et lignes de partage des eaux, etc.) ; bref, l'ensemble des **caractères morphologiques et climatiques** qui individualisent chaque lieu.

L'homme ne peut faire autrement que de s'engager dans une aire de manière différenciée selon cette « naturalité » intrinsèque, propre à chaque aire. Normalement, la première structuration anthropique d'un lieu s'exerce dans une relation plus directe avec cette naturalité et, tout aussi normalement, la structuration suivante a tendance à forcer de manière évolutive cette naturalité, au moyen de systèmes structuraux toujours plus incidents, toujours plus « artificiels », toujours

dépendants toutefois de la naturalité primordiale qui impose constamment une limite aux structurations possibles que l'humanisation implique. Si la « première structuration » réalisée dans un territoire adhère strictement à la structure naturelle, les structurations successives ne peuvent faire autrement que d'accepter la structuration humaine initiale comme une sorte de « seconde nature » de ce territoire en englobant ses caractères, en les réutilisant, en les réassumant dans la structuration suivante. Comme nous le verrons, les structures portantes propres à une phase antérieure demeurent dans les suivantes en changeant de rôle, en se spécialisant ; de sorte que dans un territoire lu au stade actuel, nous trouvons réunies toutes les structurations que ce territoire a subies dans les phases précédentes, au cours de son histoire.

Tableau 52

Tentons de délimiter un territoire quelconque, dans un modèle structural suffisamment généralisable pour correspondre à un vaste échantillon de lieux qui nous sont habituels, en nous limitant à une portion de territoire suffisante pour montrer une conformation modérément exhaustive, pour ainsi dire, d'un tel échantillon. Il s'y serait formé quelques bassins fluviaux : c'est-à-dire que nous pourrions comprendre que ce territoire est subdivisé en aires dans chacune desquelles l'eau de pluie et de source coule dans un système de noues, diversement ramifié, formé habituellement d'un collecteur principal, un fleuve, et d'une progression de collecteurs secondaires et tertiaires, ses différents affluents et sous-affluents. Chaque couple de bassins fluviaux sera séparé par une limite, déterminée par une série continue de reliefs formant une ligne de partage des eaux entre les bassins mêmes, qui constitue la séparation entre les aires dans laquelle l'eau coule dans l'un ou l'autre bassin. Nous appelons ce partage des eaux ligne de crête. Eh bien, habituellement, lorsqu'un territoire doit être traversé, lorsqu'il doit devenir le lieu d'un parcours, en l'absence d'une autre structuration humaine, le parcours préféré repose précisément sur une telle ligne de crête.

Cherchons à en comprendre les raisons. N'importe quelle autre manière de parcourir un territoire oblige non seulement à passer à gué les cours d'eau, mais aussi à descendre et à remonter chaque bassin traversé à moins d'allonger notablement le trajet pour demeurer au niveau : cela même quand je parcours un fond de vallée, dans un vaste bassin, puisque je trouve mon trajet entrecoupé par les noues des divers affluents. Mais il y a une autre motivation au parcours de crête, la plus importante : en parcourant une ligne de partage des eaux, on obtient un plus grand contrôle visuel d'un territoire. En parcourant une vallée, au contraire, on est limité par l'impossibilité pratique de voir au-delà du bassin de la vallée elle-même. En l'absence d'instruments auxquels aujourd'hui nous nous sommes habitués, (la signalétique, les itinéraires, les cartes topographiques) et surtout privés de ces oeuvres artificielles qui rendent possibles les voies actuelles (les ponts, les remblais, etc.), le « parcours de crête » est le seul qui assure, simultanément, la continuité de niveau, l'indifférence à la possibilité saisonnière de passer à gué les cours d'eau et la possibilité de savoir, à vue, où l'on se dirige, bien que cela ne soit pas facile à comprendre, pour nous qui sommes habitués depuis longtemps à voir, pour ainsi dire, le territoire à partir du bas, de la vallée aux montagnes.

Tout cela implique que la **première phase** d'humanisation, la première structure réalisée par l'homme dans un territoire, qui utilise l'aptitude élémentaire de celui-ci à être traversé, est le **chemin de crête**, implanté là où la ligne de partage des eaux entre deux bassins est la plus continue et prolongée : habituellement plus importante selon la consistance des bassins sous-jacents puisque le parcours posé sur la ligne de partage des eaux permet l'accessibilité à une aire plus grande.

Première phase

Chemin de crête

Tableau 52-1

Tableau 54A

Comme nous le verrons dans les exemples, il n'est pas dit que le « parcours de crête » doive nécessairement coïncider en tout point avec la crête orohydrographique : des déviations se formeront, dépendant des aspérités majeures, ayant tendance à se localiser sur un des deux versants, pour éviter la montée et la redescente des émergences orographiques isolées. Dans les cartes I.G.M. 1/25.000, les parcours de crête pourront facilement être reconnus, en général, comme nous le noterons ensuite, certainement pas comme les axes portants des cheminements actuels, mais ils existent toutefois pour un usage spécialisé, en haute altitude, sous la forme de sentiers ou sentiers muletiers utilisés par les bûcherons, par les bergers ou les excursionnistes ; en altitude moyenne, dans les aires de collines, ils persistent souvent au point d'être confirmés par des rues asphaltées. L'altitude et l'aspérité de la ligne de partage des eaux comptent beaucoup, en effet, pour le sort ultérieur de ces cheminements. Nous pouvons comprendre quelques crêtes, les plus élevées et les moins praticables, comme « sans retour » : utiles aux fins d'atteindre un lieu, elles servent à un tel but, mais elles ne parviennent pas à devenir des axes de cheminement stables. Parmi celles-ci, il faut noter les crêtes des grands bassins maritimes et des principaux fleuves : les migrations indo-européennes atteignent la péninsule italienne en passant successivement les crêtes entre le Danube et le Rhin (entre la mer Noire et la mer du Nord), entre le Rodano et le Pô, c'est-à-dire entre la Tyrrhénienne et l'Adriatique en continuant ensuite par la crête des Apennins. Mais cela ne signifie que les crêtes des Alpes et des Apennins soient jamais devenues des cheminements stables, au contraire, elles ont conservé presque constamment une fonction spécifique de confinement des civilisations, de ligne de distinction entre les aires linguistiques, entre les entités politiques, etc. D'autres crêtes peuvent avoir assumé un rôle de parcours semi-permanents, saisonniers ; d'autres enfin, placées à des altitudes plus basses et à une hauteur plus constante, ont constitué, et parfois constituent encore, les axes portants de parcours stables.

Passant à une **seconde phase**, celle dans laquelle l'établissement commence à se réaliser, voyons dans quelle relation elle se place avec la précédente. Une crête principale, placée entre de grands bassins, se prête rarement à la localisation d'un établissement : sa coïncidence même avec la ligne de partage des eaux fait qu'en général, elle est privée d'eau de source, qui se retrouve à un niveau inférieur, celui qu'on appelle le « niveau des sources » ; c'est-à-dire le niveau dans lequel la présence d'une strate imperméable fait couler à l'extérieur l'eau accumulée dans le sous-sol à un niveau plus élevé. Sauf les exceptions générées par un cheminement particulier de la crête : par exemple, celle des Apennins dans le voisinage du bassin du Fucino, descend de façon tellement remarquable qu'elle permet l'établissement, attesté historiquement par la présence d'Alba Fucens. En général, nous pouvons dire qu'on ne peut pas s'établir sur la portion de territoire immédiatement contiguë à

Seconde phase

Tableau 52-2

Chemins de crête secondaire

Établissement de promontoire

Tableau 54B-C

chaque crête principale. L'atteinte du « niveau des sources » se fait au moyen des **chemins de crête secondaire**, placés sur les lignes de partage des eaux qui, en se ramifiant à partir d'une « crête principale », délimitent les bassins des affluents ou des sous-affluents compris à l'intérieur d'un bassin fluvial plus important. Le lieu choisi pour l'**établissement** implique, avec une variété de modes, la morphologie d'un **promontoire**, c'est-à-dire une portion d'une aire terminale d'un chemin de crête, délimitée par deux noues et située à l'endroit où celles-ci se rejoignent. Un promontoire est caractérisé par le fait qu'il est un lieu délimité, qui se termine et pour cela même, qui est « émergent » par rapport au territoire environnant; c'est le modèle le plus élémentaire de territoire individualisé parce qu'il est enfermé dans des **limites relativement infranchissables**, terme que nous anticipons pour l'instant, mais que nous définirons ensuite, comme condition nécessaire pour que l'homme arrive à posséder une notion d'une portion de territoire de sa compétence, en sa possession à lui et au groupe familial ou tribal auquel il appartient; au sens le plus large, comme condition nécessaire pour qu'une **aire culturelle** se forme.

Les raisons de la préférence humaine pour la localisation d'un établissement sur un « promontoire » sont multiples : en plus de celle essentielle, déjà mentionnée, de l'identification d'une aire particulière par rapport aux alentours territoriaux, il y a l'**accessibilité** d'un tel établissement au moyen d'un parcours de crête, la possibilité d'utiliser le couple de **noues** qui entoure de deux côtés le promontoire dans un but **défensif**, en plus de servir comme délimitation individualisante. Dans notre aire, nous pouvons dire que non seulement les établissements, mais aussi les noyaux protourbains et urbains successifs, s'ils sont d'origine ancienne, correspondent à une telle localisation caractéristique : il suffit de penser à presque tous les villages du Lazio, de l'Ombrie et de la Toscane, quand ils ne sont pas de fondation romaine ou récente, ou à des villes comme Orvieto, Todi, Civita castellana, Fiesole, postées souvent sur des formations de hauts plateaux, c'est-à-dire sur des « promontoires », non seulement délimités par deux noues, mais élevés par rapport à l'aire environnante. De telles localisations de hauts plateaux ne sont certes pas des indices d'un établissement primordial : elles sont au contraire des acceptions particulières du « promontoire » recherchées dans le but d'accentuer la capacité défensive de l'emplacement des centres urbains, désormais devenus « villes ».

Expliquons nous mieux avec l'exemple de l'alternance de localisation entre Florence et Fiesole, en précisant qu'il ne s'agit plus, dans ce cas, d'établissements, mais de noyaux urbains, non plus dérivés d'une « crête secondaire », mais de ce que nous appellerons, en décrivant la quatrième de nos phases, les « contre-crêtes synthétiques ». Sur le site de la Florence actuelle était localisé un centre rustique, dont la nécropole a été retrouvée durant les excavations pour la construction de l'actuelle place de la République, à la fin du siècle dernier. Un tel centre était situé sur la tête du chemin de crête entre Mugnone et Affrico, coïncidant avec l'actuelle rue G. Capponi, pour permettre de franchir l'Arno en aval de l'actuel Ponte Vecchio, sur une modeste émergence, une hauteur de terrain évaluable à pas plus de 5 ou 6 mètres par rapport au marécage environnant : donc un « promontoire » faiblement défendable. Fiesole a été fondée, ensuite, plus en amont de la même crête, sur un promontoire orographiquement bien individualisé, doté de capacités défensives naturelles bien plus spécifiques, tandis que le noyau rustique était abandonné. La Florence romaine retourne sur le site de ce dernier, mais seulement après avoir acquis des capacités tecnico-civiles de nature à reproduire artificiellement, au moyen de la construction d'un mur urbain, les capacités défensives propres au « promontoire » naturel : donc en

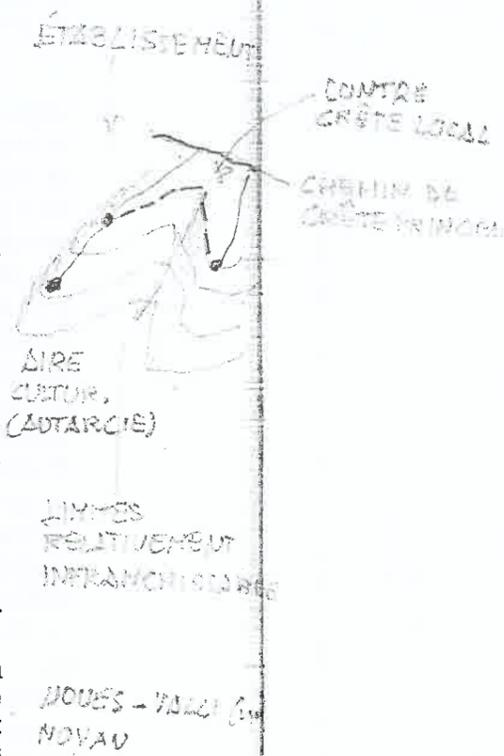
Tableau 48

déterminant, au moyen de murs, une sorte de promontoire artificiel pour la défense de la modeste émergence précédente. Nous lisons de tels mouvements pendulaires de localisation entre les diverses attitudes de l'homme, ou mieux, entre les stades différenciés, indices d'une succession de phases à l'égard du sens de « promontoire ». Les primitifs se localisent à proximité du gué, selon une adhésion spécifique aux motivations essentielles du « **noyau protourbain** », en vue, comme nous le verrons, d'une fonction nodale spécifique, propre à de tels noyaux, mais dans un lieu qui atteste, parce qu'il est privé de **possibilités défensives**, une indifférence au problème de la défense, non essentiel pour ces établissements qui ne possédaient pas une masse de biens mobiliers qui ne puissent être sauvés par la fuite, ni de biens immobiliers, de maisons et d'édifices spécialisés qui ne puissent être remplacés rapidement en cas de destruction.

La localisation de Fiesole dépend au contraire d'une accumulation de biens et d'une hiérarchisation sociale déjà fortement avancée : elle constitue désormais une ville au sens propre et le système des biens immobiliers que celle-ci comporte exige une localisation défendable, même s'il s'agit d'un emplacement moins utile pour le service que la ville devait originairement rendre, précisément celui de servir de gué sur l'Arno. Enfin, la Florence romaine retourne à l'emplacement précédent, après avoir assuré, au moyen d'une « artificialité » plus grande, le même rôle de noyau défendable que Fiesole avait assumé précédemment, mais elle se place de nouveau dans une condition optimale pour le service nodal que la ville devait rendre. De sorte que nous pouvons considérer les situations de hauts plateaux comme moins spontanées, déjà plus évoluées que celles sur des promontoires : une ville comme Orvieto, probablement l'antique Volsinii, paie les conséquences de sa position difficilement prenable par la perte d'autres connexions, telles que l'éloignement du gué de la Paglia et du Tevere, l'éloignement du niveau des sources et les difficultés conséquentes d'approvisionnement en eau.

Revenons à notre « seconde phase ». Suite à la localisation des établissements de promontoire, une double **bande d'établissement** se détermine, au niveau des sources, donc à une certaine distance du chemin de crête principal à partir duquel se ramifient les crêtes secondaires, et au-dessus d'un certain niveau, déterminé par la proximité relative d'un système de promontoires du chemin de crête, par rapport à ceux qui sont placés à des niveaux inférieurs. La localisation des établissements présuppose une maîtrise progressive d'une **aire de production pertinente** à chacun, même si c'est d'abord sous la forme d'un territoire de chasse ou de cueillette saisonnière pour chaque noyau d'établissement. Qu'il ait été familial ou tribal, ce noyau devait déjà comporter une dimension, un nombre d'appartenants : non fixe certainement, mais basés sur une quelconque échelle de grandeur qui s'est constituée de façon unitaire. Il en résulte que déjà, à partir d'une telle « seconde phase », nous pouvons faire l'hypothèse d'une **modularité dans la localisation des établissements** et des aires relatives de productivité naturelle et d'une première acquisition d'une dimension de territoire propre à être assumée comme module, susceptible d'être comprise comme le lieu propre des composantes singulières d'un groupe humain.

L'aire dont on exploite la productivité naturelle est, par-dessus tout, celle en amont de l'établissement, aux côtés du parcours de crête qui mène au promontoire, délimitée, à son altitude la plus haute, par le cours de la crête principale. Mais cela dépend évidemment de l'extension longitudinale et transversale du promontoire lui-même : pour cela, surtout quand cette extension est insuffisante, on peut faire



l'hypothèse d'une expansion de l'aire productive au-delà des noues de chaque promontoire et de la formation progressive de parcours de « contre-crêtes locales », qui peuvent toutefois être considérées propres à la phase suivante. Nous définissons comme tels les parcours qui ont tendance, en se maintenant à niveau, à se poser perpendiculairement à une crête, ou bien à l'axe longitudinal d'un promontoire, pour atteindre les promontoires contigus au moyen d'un couple opposé de gués dans les deux noues marginales. Il se forme ainsi un modèle de répartition de l'aire de production qui a une incidence presque permanente sur l'aménagement foncier, productif et administratif d'un territoire : toutefois, la majorité des domaines, mais aussi des territoires communaux, obéissent à la logique d'accepter comme confins la crête principale placée en amont de l'habitat, les noues contiguës ou le cours d'eau principal.

La formation systématique des « contre-crêtes » locales, conjointe à la transformation de la productivité dans le sens de la permanence avec l'agriculture et l'élevage, mène à une **troisième phase** d'humanisation d'un territoire. La sédentarité permanente favorise la naissance de l'échange et l'abandon graduel de l'autarcie, non seulement dans la production, mais aussi dans la conscience, dans ce sens qu'à côté d'une accentuation de la connaissance de ce qui est à soi et à autrui, de l'aire de production et d'établissement qu'on possède opposée aux aires des établissements voisins, il commence à se former un système de concepts de relations entre les groupes d'établissements, qui aurait trouvé plus tard son identité urbaine en hiérarchisant les établissements primitifs dans un système parallèle de noyaux protourbains et urbains. La consolidation du **chemin de contre-crête locale** correspond au besoin d'échange entre les établissements : chacun de ceux-ci se relie avec les proches voisins, en ne passant plus sur la crête secondaire génératrice de l'établissement de promontoire et en rejoignant le promontoire contigu par la « crête principale », mais, plus directement, en passant les noues et en se maintenant au « niveau des sources ».

La contre-crête se substitue ainsi partiellement à la crête principale, étant donné qu'elle est placée presque perpendiculairement aux crêtes secondaires, et parce que celles-ci sont à leur tour relativement perpendiculaires à la crête principale. Elle finit par former un chemin, ou plutôt, un couple de parcours, un par versant, placés à mi-côte, parallèles à cette dernière. La « contre-crête » est, tout bien considéré, le premier parcours qui requiert déjà une attitude différente de la part de celui qui le forme et qui l'utilise. On transite avec une plus grande difficulté à mi-côte que sur la ligne de partage des eaux. À tout le moins, il faut choisir un tracé et le consolider de telle manière qu'on puisse cheminer selon une verticale et non selon une perpendiculaire à la pente. En outre, un gué nécessite souvent des ouvrages artificiels, même modestes. En comparaison avec la « naturalité » absolue des chemins de crête, la contre-crête a donc tendance à tenir compte d'une capacité nouvelle d'intervenir de manière non servile dans la structuration orohydrographique, par conséquent, d'une manière déjà « artificielle ». Mais voyons les autres caractères typiques de la « troisième phase ». La consolidation des parcours de « contre-crête », en plus de procurer une connexion directe entre les établissements pertinents à une même bande altimétrique, comporte la possibilité d'accéder à des « promontoires » d'altitude plus basse, reproduisant le processus réalisé dans les phases précédentes pour la formation de la première bande d'établissement : le seul parcours qui agit comme parcours principal n'est plus la crête principale mais, précisément, la « contre-crête locale ». Il se forme ainsi une sorte de « redoublement » de la bande d'établissement, dans une occupation progressive du territoire vers le fond de vallée. Cela, du moins, dans les

Troisième phase

Tableau 52-3

Chemin de contre-crête locale

pentins suffisamment étendus pour le permettre, dans ce sens que le col entre une bande et l'autre doit cependant correspondre à une certaine modularité du « territoire de pertinence », de l'aire de production de chaque établissement.

Dans les « têtes de vallées », c'est-à-dire là où une noue importante se ramifie en un éventail de noues plus petites, où la contenance de la vallée même est restreinte, souvent la descente vers le fond de vallée, représentée par la bande d'établissement suivante, finit par produire un seul noyau d'établissement, sur le promontoire immédiatement contigu à la noue, lieu d'une polarité particulière due à la disposition radiale des établissements précédents et à la convergence des chemins de crêtes secondaires. C'est là le premier emplacement typique d'un **noyau protourbain**, d'un centre de marché et d'échange entre les établissements voisins. À des degrés et dans des rôles divers, une situation du genre génère des noyaux comme Palazzuolo, Marradi dans le Haut Mugello ou comme Pontremoli en Lunigiana. La polarité d'un tel noyau est accentuée par la convergence de deux « contre-crêtes locales », dans le cas où celles-ci se forment ultérieurement pour connecter à leur tour les établissements de la seconde bande, pourvu que la vallée soit suffisamment large pour en permettre la formation. Nous appelons plus particulièrement ces dernières **contre-crêtes locales continues** ou, plus simplement, **contre-crêtes continues**, puisque leur distance plus grande de la « crête principale » fait qu'elles remplacent définitivement celle-ci dans son rôle et elles deviennent ainsi non seulement le lieu des parcours locaux, mais celui des cheminements dans un rayon plus vaste. Avec celles-ci, nous glissons progressivement vers la **quatrième phase** qui détermine une occupation globale du territoire directement productif (en excluant encore les plaines, qui nécessitent habituellement des rectifications hydriques artificielles et un niveau de civilisation plus avancé), une consolidation de la préférence pour les aires de colline et de basse colline et surtout l'atteinte des fonds de vallée et la traversée des moyennes et grandes noues au moyen de gués. Nous pouvons définir la structure différente, caractéristique d'une telle phase, comme la cohésion entre la consolidation des « contre-crêtes continues » décrites ci-haut et l'implantation des **contre-crêtes synthétiques**.

Voyons ce que ce dernier terme signifie. Un parcours de crête secondaire dont le développement longitudinal est tel qu'il se termine à un cours d'eau important (par exemple, celui qui est placé sur une ligne de partage des eaux entre un fleuve et son affluent) a tendance à produire un gué si, du côté opposé du cours d'eau, on observe un autre parcours de crête secondaire inhérent au versant opposé d'une même vallée. Le gué y est facilité du fait qu'une confluence entre deux cours d'eau, dans le cas où les bords relatifs ne sont pas excessivement escarpés, mène à le traverser immédiatement en amont de la confluence même, au premier point où le gué est rendu possible par un élargissement du bassin de chaque cours d'eau. Cela, évidemment, parce que le double gué de deux rivières plus petites est plus facile que le gué unique d'un fleuve, devenu plus large après que les eaux d'un affluent s'y sont introduites.

Localisation du noyau protourbain

Tableau 55

Contre-crêtes continues

Quatrième phase

Tableau 52-4

Contre-crêtes synthétiques

CHEMIN DE  
CONTRE-CRÊTE  
CONTINUENOYAU  
PROTOURBAINCONTRE-CRÊTE  
SYNTHÉTIQUE

CONFLUENCE

Localisation  
d'un noyau  
urbain

Le lieu d'un gué devient souvent le site d'un **noyau urbain**. Pour la raison que la présence d'une aire d'établissement ne suffit pas pour la formation d'une ville, mais qu'il faut la conjugaison de deux ou de plusieurs aires semblables. Le gué met en évidence l'abandon des précédentes « limites infranchissables » de deux aires civiles contiguës, devenues séparément homogènes du fait qu'elles ont un cours d'eau interposé, qu'elles possèdent des confins réciproques. L'abandon de ces limites atteste un lieu propre à l'échange entre deux aires civiles et pour cela même, un **noyau de marché** sublimé par rapport à celui que nous avons vu se former durant la « troisième phase », à cause des nodalités locales localisées entre plusieurs établissements.

Tableau 56B

Examinons, par exemple, les villes situées en marge de la noue Chiana-Paglia-Tevere, la limite préhistorique de la *koiné* étrusque naissante. Chiusi, Orvieto et Orte sont produites par des « contre-crêtes synthétiques » avec interposés respectivement, les gués de la Chiana, avant de se jeter dans la Paglia, de la Paglia, en amont de sa conjonction avec le Tevere, du Tevere avant que n'y coule la Nera. Un autre exemple, largement assimilable à ceux-ci, est le cas de Rome où le Tevere, séparé en deux ramifications par l'île Tiberina, est plus facilement passé à gué et où, comme nous le verrons mieux, les crêtes principales de l'Étrurie, de la Sabine et du territoire latin se fondent, en donnant lieu, pour chaque couple de crêtes, à autant de parcours de « contre-crêtes synthétiques ».

C'est aussi le cas de Florence, dont l'emplacement est certainement cohérent avec le gué de l'Arno, à la tête de la crête qui mène de Fiesole à Bologne et de la crête opposée que nous appellerons par la suite la « crête étrusque ».

Nous pouvons assimiler au concept de « contre-crête synthétique » diverses conformations de parcours, toutes identifiables comme produites par un couple de crêtes avec un gué interposé : premièrement, pas nécessairement dans une « quatrième phase », naissent ces contre-crêtes synthétiques placées en biais d'une crête principale, où celle-ci infléchit notablement son cheminement à cause de l'intrusion d'une vallée plus prolongée. La crête étrusque mentionnée ci-haut, celle, presque parallèle aux cours de l'Arno supérieur, de la Chiana et du Tevere, qui joint le Juncule à Rome avec les collines de Boboli à Florence, obligée à une ample anse par le torrent Paglia, donne lieu au raccourci constitué par la crête secondaire du Cetona qui aboutit au gué de la Paglia. La crête des Apennins, passant par le Molise, est contrainte à des déviations notables à cause de la présence de marais prolongés comme ceux de Volturno, du Biferno et du Tannaro, donnant lieu à une série de contre-crêtes responsables de villes comme Isernia, Boiano, Sepino, centres protohistoriques et historiques des lignes de transhumance entre Abruzzo et Puglia.

Tableau 56A

Contre-crêtes  
synthétiques  
impropres

Par extension, nous pouvons appeler **contre-crête synthétique impropre** ces crêtes secondaires qui, se terminant à la côte maritime, déterminent la formation d'une ville portuaire : en comprenant comme extension du terme « gué » le système de routes maritimes qui aboutissent au port, qui permettent cependant la traversée de la mer jusqu'à une autre ville portuaire elle aussi produite par une crête dirigée sur le versant opposé au premier. Les ports du Lazio, par exemple, comme Terracina, Anzio, Civitavecchia, Phrygi, (S. Severa) sont tous situés en tête d'un chemin de crête ; la même chose vaut pour les villes étrusques marginales à la côte Tyrrhénienne, comme Populonia, Roselle, Talamone ou Vulci, etc.

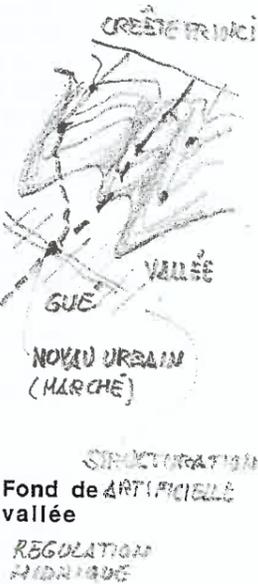
Tableau 56C

Ainsi, au terme du cycle des quatre phases décrites ci-haut, nous trouvons un territoire totalement utilisé et établi, à l'exception des aires de plaine, sillonné de chemins de contre-crête et de crête secondaire, tandis que les crêtes principales ont progressivement perdu leur rôle de collecteur essentiel des parcours ; les établissements se configurent non plus dans une disposition sérielle le long des marges des crêtes, mais sont organisés en groupes polarisés par les noyaux protourbains et urbains, par les villages et les villes. Le fondement de l'implantation territoriale s'est donc produit, il s'est réalisé de manière évolutive par une occupation progressive du territoire **des montagnes aux vallées**. Il est important de souligner cela, puisque la transformation suivante de l'implantation concerne particulièrement une sorte de **renversement de vision**, de retournement de la direction de l'utilisation et de la compréhension de la structure atteinte. C'est de cela que résulte notre difficulté à comprendre une structuration initiale réalisée à l'envers, nous qui voyons le territoire actuellement, mais depuis longtemps déjà, **des vallées jusqu'aux montagnes** : puisque nous sommes habitués à parcourir, à habiter, à cultiver le **fond de vallée**.

La raison d'un tel renversement est que, l'atteinte du fond de vallée s'étant réalisée progressivement, (certainement suite à la poussée démographique générée par une sécurité alimentaire notable due à la consolidation toujours plus grande des techniques de l'agriculture et de l'élevage par rapport à l'incertitude propre à la cueillette antécédente) les gens contraints à l'utilisation du fond de vallée lui-même se sont trouvés dans des conditions de vie qui nécessitent une plus grande organisation collective et des moyens et des travaux propres à rendre utilisable une aire naturelle qui ne peut être exploitée qu'au prix d'une structuration très artificielle. L'habitude d'avoir aujourd'hui une productivité plus grande dans la plaine nous empêche de considérer une donnée essentielle : les plaines ont été « construites » par l'homme, elles sont un produit hautement artificiel qui, dans la nature, n'existe que sous la forme de marécages ou de terres arides, souvent avec une alternance saisonnière entre l'un et l'autre, selon qu'il y a trop ou pas assez d'eau. Pour parvenir à la productivité actuelle, la plaine a dû atteindre un stade technico-civil extrêmement avancé. La colline ou l'aire à mi-montagne est dotée naturellement d'un système d'autorégulation hydrique efficient, auquel avec le temps s'est associé d'une façon aussi naturelle une localisation systématique de la flore que la première industrie humaine a exploitée, adhérant substantiellement aux structurations artificielles limitées.

Pour être utilisée, la plaine a dû subir une sorte de transformation en « aire de colline » potentielle, puisque l'homme a dû en régler l'afflux et le reflux hydrique en y introduisant une série de noues artificielles (des canaux) alternées avec une série de dorsales artificielles (des remblais), telles qu'elles reproduisent intentionnellement le système naturellement en vigueur dans les altitudes plus élevées. C'est pour cela que les grandes civilisations se sont développées essentiellement dans les aires de vallées les plus grandes. Celles que nous considérons comme de « grandes civilisations » constituent normalement les développements les plus récents et les plus visibles (parce que davantage capables de nous transmettre des legs structurels, des oeuvres artificielles, des documents d'histoire écrite, des traditions orales de personnages et d'événements émergents) d'une longue évolution dérivée d'une obscure histoire non écrite, non documentée, d'antécédents vécus dans les hauteurs, de phases civiles qui se sont exercées en amont.

En somme, les « grandes civilisations » sont celles qui ont dû atteindre un plus grand pouvoir d'organisation civile, politique et technique, un genre de structuration imposée par les conditions naturelles négatives des grands fonds de vallées : nous



pensons aux civilisations qui se sont formées dans les vallées du Gange, de l'Indus, du Nil, et du Tigre-Euphrate. Même les civilisations maritimes répondent à une condition de nécessité analogue et, comme dit Toynbee, de « défi » du milieu. Une fois les possibilités productives de l'intérieur des terres épuisées, il s'impose de traverser la « limite relativement infranchissable » représentée par la mer, à considérer, par extension du terme, comme un extrême « fond de vallée principale ». Les Crétois-Mycénéens, plus tard les Grecs et les Phéniciens, acceptent le défi représenté par la mer comme les grandes civilisations des vallées fluviales acceptent celui représenté par le « fond de vallée ». Les populations qui atteignent graduellement un « fond de vallée principale » y acquièrent cependant un niveau de maturité civile plus élevé : ce sont ceux-ci qui tendent à élargir leur propre aire culturelle en s'emparant de nouveau de la structuration de colline que leurs prédécesseurs, pourrions nous dire, avaient laissée derrière.

C'est-à-dire que ceux-ci renversent la direction de la compréhension du territoire et reconquièrent, en procédant « de la vallée aux montagnes », les aires qui, utilisées plus « naturellement » et humanisées plus directement, ont conservé un niveau civil plus limité.

Si le « premier cycle », le cycle d'implantation, a procédé par les chemins de crête, dans toutes ses acceptions progressives, le **nouveau cycle implique l'utilisation préférentielle des fonds de vallées**, tant pour les parcours que pour les aires de production et d'établissement, surtout pour les nouveaux noyaux urbains. Après cela, on ne peut pas dire que l'aménagement d'un territoire est totalement changé ; mais plutôt le sens global des relations entre l'homme et son aire, sans que les structurations préexistantes en soient exclues. En somme, quand une réappropriation du territoire déjà structuré se réalise, à partir du fond de vallée, on ne refait pas ce qui est hérité des phases précédentes, mais on l'assume dans une nouvelle hiérarchie, dans un potentiel différent de connexions réciproques.

La majeure partie des villes et des établissements et une quantité notable des parcours et des aires productives dépendent encore des systèmes de crêtes préromaines plus que des structurations successives. Nous devons évaluer de manière attentive, dans un tel sens, le rapport entre une préexistence et une innovation structurale. Encore aujourd'hui, nous pouvons mesurer la manière dont une « structure nouvelle » agit en relation avec un aménagement hérité : nous pensons au type de modifications territoriales induit par l'implantation des chemins de fer, au cours des derniers cent ans, ou par celle des autoroutes, dans les deux dernières décennies. Les chemins de fer et les autoroutes naissent comme des structures particulières de fond de vallée : entre Rome et Florence, par exemple, les deux reposent sur l'antique parcours de la Cassia romaine, en passant par les vals du Tevere, de la Chiana et de l'Arno. Tandis qu'il y a seulement vingt ans, on parcourait la Cassia « moyenâgeuse », qui est un parcours typique associant crêtes et contre-crêtes synthétiques sur tout son cours. L'autoroute et le chemin de fer ne se posent certes pas en antithèse par rapport à la structuration précédente, puisque ils s'appuient sur les mêmes noyaux urbains préexistants, ils ont plutôt tendance à établir des communications plus brèves, et non à ignorer leur présence désormais consolidée dans le territoire.

En somme, les villes ne sont pas fondées à nouveau, ni les établissements ou les cultures déplacés : la structuration préexistante accepte le résultat de telles innovations en subissant petit à petit, le cas échéant, une nouvelle hiérarchisation apportée, par exemple, par une croissance plus grande des villes préexistantes concernées par le nouveau parcours, et par une stase de celles qui demeurent dans

Tableau 53

des situations marginales. Cela ne veut pas dire, cependant, que l'insertion de nouvelles structures viaries demeure sans effet, mais que le territoire qui en résulte est, indubitablement, le produit d'une dialectique intrinsèque entre ce qui était d'abord et ce qui survient. Des villes comme Orte, Orvieto, Chiusi ou Cortona, toutes préexistantes depuis presque trois millénaires, n'ont pas subi une crise de leur rôle, à plus d'un siècle de l'implantation de la voie ferrée : le cas échéant, elles ont dû accepter une sorte de duplication — Chiusi Station, Orvieto Station, Orte Scalo — dans ce sens que les nouvelles expansions urbaines se sont condensées de préférence en direction du fond de vallée utilisé par la nouvelle structure au lieu de se développer ailleurs, à cause aussi de l'emplacement désormais archaïque de haut plateau dont elles avaient hérité. Ainsi, comme règle générale, nous dirons que le caractère très artificiel des structures nées dans une civilisation « de fond de vallée » favorise la possibilité d'accepter et de réutiliser les structures héritées dans un rôle différencié : tandis que, au contraire, une crise de la structuration « de fond de vallée », en raison de son caractère artificiel même, du fait même qu'elle force la nature, mène à une désintégration rapide et à une récupération tout aussi subite des legs structurels des phases précédentes.

Bref, la structuration originaire, par son adhésion aux conditions morphologiques du territoire sur lequel elle s'exerce, montre une permanence plus tangible ; elle résiste aux transformations induites dans les structurations subséquentes, elle est prompte à prendre de nouveau le dessus à cause de l'instabilité intrinsèque plus grande des structurations produites à un stade de développement civil plus avancé, basé sur des technologies plus sophistiquées et spécialisées, moins adhérentes à la nature, et pour cela même, dotées d'une plus grande fragilité et sujettes à se désintégrer lorsque les structures politico-civiles qui les ont rendues possibles subissent une crise.

Nous arrivons donc au déroulement des phases du **second cycle**, que nous appellerons **de consolidation** pour accentuer son rôle qui a tendance à réinterpréter les structurations déjà intervenues et à intégrer l'humanisation antécédente dans un cadre renouvelé. On peut identifier **une première phase** au moment où les noyaux urbains produits par les « contre-crêtes synthétiques », l'extrême descente vers la vallée de la structuration « de montagne », commencent à se relier au moyen des **parcours de fond de vallée**.

Second cycle :  
consolidation  
Première phase  
Tableau 53-1  
Parcours de  
fond de vallée

Mais il faut préciser un tel terme : le fond de vallée n'est pas véritablement praticable, étant donné qu'il s'y trouve une noue, un fleuve, un torrent, ou, à la limite, un bassin lacustre ou marin. De sorte qu'un parcours de fond de vallée doit généralement correspondre à une logique analogue à celle des « contre-crêtes locales », devant se localiser à mi-côte, d'un côté ou de l'autre de la noue. Mais il faut encore distinguer entre ces parcours, selon qu'ils se développent sur un fond de vallée générique ou sur ce que nous appelons le « fond de vallée principale », nous comprenons par un tel terme les vallées les plus grandes, dans lesquelles l'apport du flottage a produit une aire de plaines et, par extension, les aires plates localisées sur les rives marines : en général, toutes ces aires qui sont répulsives pour l'habitat humain dans un premier cycle, parce qu'elles étaient originellement marécageuses ou à l'inverse, arides, devenant ensuite « plaines », comme on l'a déjà dit, suite à l'industrie humaine. Là, normalement, le « parcours de fond de vallée » plus immédiat se déroule sur des digues naturelles, situées sur les marges des fleuves principaux, produites précisément par le flottage ; ou bien sur des cordons de dunes parallèles au bord de mer.

En tout cas, le sens du « parcours de fond de vallée » est de se développer soit en marge du pied de montagne ou sur des élévations de terrain assumables avec des caractères et des besoins analogues à ceux des parcours de crête, précisément tels que les levées et les cordons des dunes littorales. Ainsi, nous pouvons ainsi dire

Tableau  
57A

que ces derniers constituent la formation la plus ancienne des « parcours de fond de vallée » étant donné leur utilisation, souvent rapportable au « cycle » précédent, pour franchir transversalement les aires marécageuses. Par exemple, le parcours entre Bologne et Spina s'est développé sur la levée orientale du Rhin et sur celle méridionale du Pô, en continuation de la crête Fiesole-Bologne, la ville même de Spina était précisément située sur un cordon de littoral, là où, en s'interrompant, il permettait l'accès de la mer à la lagune : les ports qui ont connu un meilleur sort ont eu constamment une localisation analogue. Ils étaient situés anciennement entre un cordon de dunes littorales et à proximité du débouché sur la mer (Ostie, Pise, Ravenne, etc.).

Parcours des  
fonds de  
vallées  
principales

Bref, une première phase peut être considérée comme véritablement fondée sur le tracé des parcours des fonds des vallées principales, moins utiles pour les parcours locaux que pour ceux de plus grande extension ; ainsi, comme les chemins de crêtes principales, ces parcours de fond de vallée permettent un lien rapide entre les polarités distantes, une traversée du territoire pour connecter les noyaux urbains prééminents, non un service local par conséquent ni pour la productivité primaire ni pour l'établissement qui restent tous les deux liés dans une telle phase à la structuration héritée du cycle précédent.

Seconde  
phase

Tableau 53-2

Nous pouvons comprendre comme le début d'une seconde phase le moment où la praticabilité du fond de vallée tend à s'étendre du pied des montagnes principales, des aires côtières ou des plaines, aux vallées des principaux cours d'eau, où se trouvent déjà implantés les noyaux protourbains et urbains. Chaque vallée qui se trouve opposée à une autre devient le lieu d'un double parcours de vallée, qui tend à joindre deux vallées principales opposées à travers un « marais » interposé ; donc, en traversant une crête et le chemin relatif, de sorte que le marais se détermine comme le lieu fondamental suivant de relation et d'échange entre le réseau routier précédent et le suivant, entre les chemins du premier cycle et ceux du second.

Cela entraîne le début d'une hiérarchisation progressive des centres implantés précédemment et souvent l'interpolation de centres nouveaux, puisque la structuration de chaque bassin marécageux était née dans le cycle précédent indépendamment de la présence d'un passage : de sorte que ces vallées dotées d'une réciprocité spécifique avec autant de vallées pertinentes au versant opposé se trouvent en position préférentielle. À l'inverse, les vallées « fermées », qui n'aboutissent pas à un passage propre au parcours sont défavorisées.

Troisième  
phase

Tableau 53-3

C'est seulement à la période suivante, précisément dans une troisième phase, qu'on travaille à une cohésion entre les chemins de fond de vallée et les aires déjà établies, à travers les chemins des « fonds des vallées secondaires », capables, généralement, de rejoindre une contre-crête locale continue implantée précédemment. Cette dernière change de rôle tout en gardant substantiellement la même structure, si bien qu'il serait justifié de changer son nom pour « contre-vallée » : en réalité, c'est le parcours le plus permanent qui change dans le temps puisque, étant placé dans une localisation

intermédiaire entre vallée et montagne, il maintient précisément son niveau d'efficience. Les établissements de bas promontoire, relatifs à la « seconde bande » d'occupation d'un territoire réalisée dans le cycle précédent se rejoignent à travers la contre-crête continue, ou la contre-vallée qu'elle constitue. On peut identifier une quatrième phase de développement des fonds de vallées avec l'atteinte progressive de la contre-crête locale à un plus haut niveau, et à travers celui-ci, des établissements de haut promontoire.

Quatrième  
phase

Tableau 53-4

À partir de la première phase, la productivité du fond de vallée augmente progressivement avec l'acquisition progressive de nouvelles aires obtenues par l'assainissement de la plaine. Précisément, on peut dire que les structures de production caractéristiques du cycle sont les aires assainies, dans lesquelles l'industrie évoluée de « fonds de vallées » a tendance à reproduire un aménagement artificiel du reflux et de l'afflux hydrique et pourvoit simultanément à un système généralisé de subdivisions foncières, à une distribution ordonnée du lotissement. En Italie, cela se produit au moyen de la « centuriation » romaine, dans ses multiples acceptions : mais des structurations en tous points similaires, tant par l'amplitude des horizons de la planification, que par les techniques spécifiques, se réalisent dans tous les lieux qui ont atteint un niveau de civilisation analogue. Au Japon par exemple, les territoires des plaines sont structurés simultanément, présumément entre le VII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècles après J.-C. La reconquête progressive, à partir du « fond de vallée », des aires de collines et de mi-montagnes provoque un réflexe des techniques adoptées dans la plaine, au moyen de systèmes d'accroissement de la productivité fondés sur des « terrassements », qui constituent une véritable forme de transformation conceptuelle de la colline en « plaine », ceux-ci assument en même temps une consistance dimensionnelle et une importance d'organisation si étendues qu'elles représentent d'authentiques « centuriations de collines ».

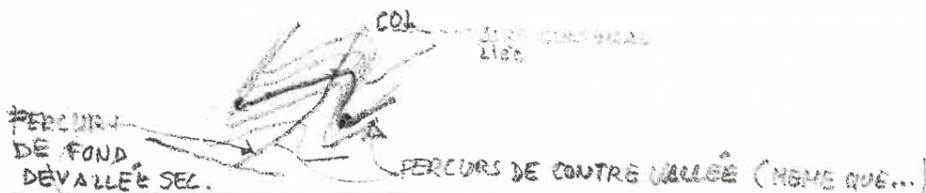
Tableau 58A

Tableau  
58B-C

Nous trouvons un exemple caractéristique des structurations qui résultent du « second cycle » dans la planification rigoureuse du territoire de l'Émilie-Romagne. Là, quelques villes préexistaient au « second cycle » et à l'aménagement romain : par exemple, Bologne et Cesena. D'autres comme Piacenza et peut-être Faenza, Reggio et Modène, avaient été implantées à la tête des crêtes respectives d'adduction suite à une première occupation romaine ; les premières colonies urbaines s'organisent autour de celles-ci et de celles-là, au moyen de la « centuriation » du territoire environnant ; ensuite elles se joignent à travers un « parcours de fond de vallée principale » planifié, la voie Emilia, certainement précédé par un faisceau de parcours de rôle analogue au pied des montagnes. Ensuite encore, la nouvelle structure viaire entraîne la formation d'un système de polarités unitaire et modulaire, avec l'interpolation des « fora » entre les villes préexistantes — comme Forlì, Imola, Forlìmpoli — centres de services de nombreux petits établissements réalisés dans une phase ultérieure de possession territoriale dans laquelle, à la place de colonies urbaines et dans des positions intermédiaires, on préfère des centres d'établissements adjacents aux aires de production obtenues au moyen des nouvelles bonifications. Enfin, d'autres établissements continuent de se former, occupant progressivement les territoires les plus difficiles à bonifier parce que situés sur les marges du Pô. Simultanément, la récupération progressive et la réorganisation des aires des collines se réalisent du côté opposé de la voie Emilia. Le cadre structural qui en résulte est enfin un territoire planifié de façon homogène, tellement enraciné qu'il constitue encore aujourd'hui la structuration fondamentale et pleinement efficiente de la même aire.

Tableaux  
57B, 59ATableau  
59A

À la fin de ce second cycle, on peut dire que les potentialités propres à un territoire, les structures possibles, sont totalement utilisées. En voulant attribuer à un tel cycle une période sommaire, on peut situer la progression des phases que nous avons indiquées dans l'intervalle entre le IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et le III<sup>e</sup> siècle après J.-



C., du moins pour l'aire péninsulaire et de la Padanie. À l'époque de l'empereur Hadrien, grosso modo, l'aménagement du territoire devait être déjà réalisé, de manière à compléter un cadre structural ainsi fait. Mais l'utilisation intense des fonds de vallées attire, alors comme maintenant, une masse croissante de structurations au détriment progressif des aires de montagne d'abord, ensuite de hautes et moyennes collines. L'équilibre dans l'appropriation civile et cohérente de la plaine et des aires de montagne, disons de façon paritaire et unitaire, est de brève durée ; normalement, il s'ensuit un appauvrissement maximal de tout ce qui n'est pas assimilable au « fond de vallée » : déjà, durant les deux premiers siècles de l'Empire, les terres rendues fertiles par les assainissements en Padanie et dans les aires transalpines attirent la population et appauvrissent la péninsule. C'est le début des déséquilibres, semblables à ceux qui se sont manifestés pendant les dernières décennies de notre siècle, qui devaient entraîner la chute subite d'un aménagement civil sur une aire trop étendue pour être dominée.

Ce qui arrive ensuite, nous pouvons seulement l'esquisser ici, pour ne pas s'étendre trop : le cycle de consolidation est suivi d'un **troisième cycle, de récupération de l'implantation**, que nous appelons ainsi pour souligner le système des phénomènes dus à l'instabilité intrinsèque des structures de vallées et à la nécessité d'un retour à la structuration précédente, à cause de la persistance spécifique plus grande qu'une meilleure adhésion à la « nature » lui assure.

Le moyen âge, si on l'entend de manière plus réductrice comme la période qui va du V<sup>e</sup> au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, est le lieu chronologique d'une telle récupération, qui se réalise à travers une sorte de médiation entre la structuration de montagne à vallée et les résidus localisés de la suivante. Les parcours de crête et de contre-crête, les établissements et les villes de promontoires et de hauts plateaux reprennent vie. Souvent, les établissements et les villes générées par la structuration du fond de vallée se désintègrent ou s'appauvrissent. Avec un sort varié, toutefois, selon les divers lieux : ce qui se produit de manière prédominante dans le territoire péninsulaire semble se vérifier de manière limitée en Padanie, où la structuration déterminée par le second cycle, la grande bonification, la praticabilité étendue et les centres urbains eux-mêmes, de fondation nouvelle et ancienne, semblent ressentir la crise commune, mais dans une mesure bien plus limitée que dans les aires péninsulaires. En Padanie, en fait, la structuration de fond de vallée a été si radicale qu'elle se confirme comme une sorte de seconde nature intégrée mais dominante par rapport à tout ce qui l'a précédée.

Le commencement du **quatrième cycle**, celui dans lequel nous vivons tous, date du XIII<sup>e</sup> siècle : nous l'appelons de **récupération de la consolidation** ou de **restructuration**, puisque la structuration semble reparcourir intégralement, bien que moins systématiquement, les développements du second cycle. Dans ce sens que depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, on travaille à une réutilisation progressive des structures de fond de vallée, à une adhésion renouvelée et substantielle à la consolidation réalisée un millénaire auparavant. Jusqu'à nos jours, au point que le nouvel appauvrissement des aires des montagnes et des collines est devenu un problème actuel et l'excès d'encombrement de tout ce qui est assimilable à la plaine avec des potentialités tout autres et des méthodes « artificielles » : le futur dépendra de la capacité de

l'homme de développer des techniques et des politiques propres à la compréhension d'un tel déséquilibre. À défaut de cela, le « moyen âge-prochaine aventure » devra certainement se fonder sur une nouvelle récupération de l'implantation, sur un recyclage de la préhistoire, suite à la plus grave crise de déflation qui ait jamais été constatée.

Par conséquent, nous pouvons reconnaître un caractère cyclique dans le développement de la structuration territoriale, lisible selon l'alternance dialectique des périodes dominées par un intérêt spécifique pour la montagne ou la vallée, pour un caractère plus naturel ou artificiel dans l'usage de la structuration naturelle. Voyons maintenant à expliquer davantage avec une série d'exemples. Le second cycle, dans la péninsule, détermine un couple de parcours côtiers : l'Aurelia et l'Appia sur le Tirreno, l'Adriatique sur la côte homonyme. Des parcours inutilisables s'ils ne sont pas cohérents avec une technologie adéquate, puisqu'ils nécessitent tous les deux une série de ponts et de jetées non seulement à construire, mais aussi à rénover périodiquement et à soumettre à un entretien continu. Des parcours fragiles, par conséquent, tellement qu'ils ont été pratiquement abandonnés après la crise de la romanité, en même temps que le parcours longitudinal analogue, marécageux, la Cassia romaine, dont nous avons fait mention. De tels parcours ont été réalisés au cours de la romanisation de la péninsule, c'est-à-dire de la domination d'un peuple parvenu à l'extrême « fond de vallée », où il a acquis un potentiel technico-civil tel qu'il permet cet écart culturel-organisateur qui seul rend possible l'expansion d'un peuple.

Tableau 59B

Les gens qui ont été progressivement romanisés ne sont pas véritablement d'une autre civilisation, seulement d'une période antécédente de la même : ils sont les petits-fils ou les descendants de ceux qui avaient pénétré en Italie par la crête des Apennins et qui avaient réalisé une structuration « de montagne », qui avaient acquis la capacité propice pour réordonner l'aire des Apennins et Anteapennins, déjà établie, sous un aménagement et sous un pouvoir unitaire. Les populations indo-européennes, les Italiques, qui avaient pénétré graduellement dans la péninsule en descendant la crête des Apennins, s'étaient fixés au fur et à mesure, en individualisant divers développements civils, localisés chacun sur une crête secondaire dérivée de celle-ci ; en profitant particulièrement des aires d'établissement plus homogènes parce qu'elles étaient délimitées par les cours fluviaux qui constituent des « limites relativement infranchissables ». Dans le Lazio, les Equi et les Equicoli sont attestés à proximité de l'Apennin, les Sabins entre le Tevere, la Nera, le Turano et l'Aniene, les Latini entre le Tevere, l'Aniene, et le Tirreno, et les Ernici et les Volsci, qui constituent la plus récente des pénétrations indo-européennes, sur les pentes opposées de la vallée du Sacco-Garigliano. Les Falisci constituent un cas à part : associés à la première vague d'indo-européanisation, comme les Latini (celle généralement appelée des « Protolatins »), ils pénètrent au moyen d'une « contre-crête synthétique » à l'intérieur de l'aire étrusque et, profitant de la marginalité notable du secteur intermédiaire entre Orte et Veio, se concentrent particulièrement dans l'aire de l'actuelle Civita Castellana (Falerii veteres) et se répandent, en laissant des traces presque surtout onomastiques, dans une bonne part de l'Étrurie méridionale, étant ensuite absorbés par la civilisation autochtone.

Tableau 57C

Nous pouvons dire que de tels emplacements sont partiellement dépendants de la chronologie, des temps de pénétration diversifiés. Ils découlent d'une certaine attention des plus anciens (les Latini et les Falisci, ensuite les Sabins) à choisir les aires majoritairement délimitées et dotées d'une émergence particulière sur le territoire environnant : des intermédiaires (les Equi, les Equicoli), occupent les aires immédiatement adjacentes aux crêtes ; les derniers (comme les Bruzzi en Calabre), occupent les franges terminales non atteintes par les populations précédentes. Mais il

Troisième cycle : récupération de l'implantation

Quatrième cycle : restructuration

est évident qu'une telle schématisation doit être exactement médiée, l'autonomie culturelle d'une population dépendant non seulement de l'aire occupée de façon stable, mais plutôt de sa capacité d'être délimitée, défendue des apports culturels des migrations subséquentes ; en somme, un peuple a besoin d'un isolement temporaire, d'une aire non facilement accessible aux autres, pour individualiser son *facies* civil particulier. De sorte qu'il faut corriger un tel schéma, en indiquant que le fait de retrouver les Latini, individualisés comme tels, sur les Colli Albani, implique seulement que leurs prédécesseurs, localisés le long de la crête entre le Tevere et le Garigliano, n'ont pas déterminé une civilisation latine seulement parce qu'ils ont été absorbés par les migrations successives, mais parce qu'ils ont été « délatinisés » et sont devenus à leur tour Equi ou Equicoli ou Sabini ou Ernici par les apports successifs.

La même chose peut être affirmée pour les Étrusques. La consolidation de leur civilisation dépend étroitement de la particularité de leur territoire qui, circonscrit dans des « limites relativement infranchissables » particulièrement déterminées (Arno, Chiana-Tevere, Tirreno), forme une « anse de refuge » bien séparable des parcours sur la crête des Apennins, qui est propice à la durée et à la condensation d'une civilisation de racine indo-européenne, défendue précisément des apports italiens environnants. Mais cela ne veut pas dire que les « Indo-Européens » fussent tous concentrés là : seulement les « pré Indo-Européens » répandus dans les territoires italiens ont été presque totalement indo-européanisés et ont acquis les aspects des civilisations de racine indo-européenne qui se sont concentrées, chacune de manière autonome, sur son aire particulière identifiable comme homogène au plan orohydrographique.

Les Latini cependant, suivis de près par les Sabini dans leur descente progressive vers le « fond de vallée » du Tevere et du Tirreno, (la plaine du Lazio), y acquièrent ce type d'avancement culturel de « fond de vallée » : cela du moins pour ceux qui s'appelleront « les Romains », fixés en un lieu correspondant au gué avec l'Étrurie, sur la triple contre-crête synthétique dont nous avons déjà fait mention.

Voyons de plus près les conditions orohydrographiques du territoire de Rome. Le Tevere, limite historique de l'Étrurie, accueille un important affluent, l'Aniene, peu avant de se déverser dans le Tirreno. Le bassin de ce dernier est opposé à celui du Sacco, affluent du Garigliano, qui, accueillant d'autres affluents tels que la Cosa et le Liri, rejoint le Tirreno notablement plus au sud du Tevere. Cela implique que la crête interposée entre le thalweg entier du Tevere et celui du Grigliano est d'une importance particulière, puisque le parcours qui s'y fonde est apte à rejoindre un territoire de grande extension. En général, un parcours de crête est d'autant plus important que le territoire auquel il donne accès est plus grand, de sorte que si deux fleuves ont des embouchures rapprochées, la crête interposée ne produira pas une structuration importante ; tandis que deux fleuves dont les cours sont écartés, dont l'embouchure est éloignée, déterminent un parcours de crête d'importance sensible. Cela est évident si nous examinons en comparaison, dans l'extension de la péninsule centrale, les divers comportements du versant tyrrhénien par rapport à celui de l'adriatique : dans ce dernier, conditionné par un système de noues et de crêtes relatives presque parallèles et paritaires, il ne s'est jamais produit un noyau urbain d'entité comparable à ceux tyrrhéniens, mais au contraire une série de villes moyennes et moyennes-petites, tandis que l'écartement des cours du Tevere par rapport au Garigliano et du Volturno par rapport au Tanagro, ont respectivement produit Rome et Naples. Le voisinage des embouchures du Garigliano et du Volturno, à son tour, n'a produit aucun centre urbain d'entité appréciable.

La crête qui passe entre le Tevere et le Garigliano s'écarte donc de la crête de l'Apennin dans l'aire du Fulcino et finit par se polariser sur l'émergence des Colli Albani, siège protohistorique et historique de la population latine. À partir des Colli Albani, une continuation de la même crête, parcourue encore aujourd'hui par la voie Latina, arrive à proximité du Tevere en se ramifiant en promontoires terminaux, précisément les collines de Rome.

Tableau 57D

Le territoire compris entre le Tevere et l'Aniene, en amont de la confluence, est sillonné par une crête, siège de la voie Nomentana-Palombarese, qui a son tour rejoint une autre crête notablement prolongée, du côté opposé, séparant le bassin du Tevere de celui du Turano, sous-affluent du Tevere, par l'intermédiaire de la Nera-Velino. C'est la « crête sabine », aire de parcours de l'aire protohistorique et historique des Sabins. Enfin, compris entre le cours du Tevere et le bord de la Tyrrhénienne, nous avons le territoire de l'Étrurie méridionale, basé sur l'axe fondamental que nous avons déjà appelé la « crête étrusque », qui court de l'extrême nord de l'Étrurie historique, depuis les collines de Boboli à Florence jusqu'au Janicule à Rome, parcouru dans son tracé méridional par une partie de la Cassia, la voie Triomphale et l'extrémité de l'Aurélia.

La polarité particulière de Rome est donc évidente : les trois crêtes décrites ci-haut y convergent, il y a donc un triple raccordement au fond de vallée et au gué de l'île Tiberina de trois grandes entités civiles autonomes. Par conséquent, Rome se détermine comme le lieu d'échange et de confluence entre celles-ci : mais auparavant encore, quand les trois civilisations se sont consolidées, chacune, pour son propre compte, dans ses « limites relativement infranchissables », est un lieu antinodal, une triple limite séparatrice entre ces civilisations. Encore avant Rome, trois centres sont attestés sur les trois crêtes, encore éloignés du fond de vallée : Albalonga sur la crête latine, Curi sur la crête sabine, Veio sur la crête étrusque. Il est intéressant de noter comment les trois villes sont tombées sous l'hégémonie du nouveau « centre des centres », Rome, en trois temps successifs en raison du pouvoir entravant différent des « limites infranchissables » interposées.

Rome, en accord avec la tradition, mais aussi avec les relations spécifiques avec la nature des lieux, naît d'abord comme système d'établissements terminaux, habités par les Latins, qui se terminent en direction du gué : la voie latine connecte le nouveau centre avec l'aire où se sont précédemment établis les *populi albenses*, qui aboutissait à Albalonga. C'est pour cela que la première ville à être soumise a été cette dernière, aussitôt atteignable et, disons, directement concurrentielle. La seconde est Curi, en même temps que le reste du territoire sabin, parce que séparée de Rome par l'Aniene, une limite plus facilement franchissable, donc une limite plus facile à effacer que le Tevere. Il est connu de tous que Veio devait résister longtemps, avec l'Étrurie, et comment elle a cédé quand la puissance romaine s'était déjà notablement consolidée sur le bord méridional et oriental du Tevere. En tout point, cela semble un modèle de comportement explicite, analogue à celui déjà examiné pour les organismes urbains et leurs « systèmes composants », leurs « modules ». Ainsi, dans le territoire que nous examinons, quand Rome ne s'était pas encore formée, l'Aniene et le Tevere étaient les confins, les limites antinodales, les « périphéries » : du moment que Rome se consolide, les fonds de vallées deviennent les axes, la nouvelle ville exige son aire de pertinence, dans des dimensions accrues par rapport à celles du territoire possédé par chacune des trois villes antécédentes, incluant précisément la somme des entités territoriales environnantes, dans la logique de la « loi des redoublements » habituelle, qu'on peut relever aussi dans un tel cas. C'est-à-dire qu'il se produit un renversement du sens de la compréhension du territoire : l'aptitude romaine à utiliser le « fond de vallée » semble tellement spécifique que la technique adoptée pour la conquête des populations italiennes tire profit essentiellement des lignes de pénétration des vallées, par opposition à la structuration « de la crête » antécédente. Les lignes de la conquête sont fixées dans les vallées du Sacco-Garigliano (la voie Casilina), dans les vallées de l'Aniene et de la Pescara (la voie Tiburtina-Valeria), dans la vallée du Tevere-Paglia-Chiana et du Tevere et du Metauro (respectivement les voies Tiberina, Cassia et Flaminia).

La logique de la différence dans la direction de l'acquisition, dans la compréhension du territoire, peut être étendue pour comprendre quelques données de géographie politique. Les crêtes et les fleuves fonctionnent en alternance comme séparateurs ou axes centralisateurs, précisons qu'une crête haute, difficile à parcourir, comme un fleuve de grande dimension, conserve presque constamment un rôle de « limite infranchissable ». En général, les nations d'aujourd'hui sont séparées par des crêtes ou des fleuves d'un tel genre et, selon la phase de formation traversée par le

Tableau 60

territoire, on a tendance à franchir les uns ou les autres. Par exemple, quand la Savoie et le Piémont forment un état unitaire, il en découle un type de structuration tellement archaïque, par rapport aux événements qui mènent à la consolidation des états nationaux du XIX<sup>e</sup> siècle, que ce système finit par se dissocier, unifiant la Savoie avec la France et le Piémont avec l'Italie. On note que plusieurs des difficultés de frontières et plusieurs des anomalies qui mènent à la formation de minorités culturelles au sein de la culture nationale résultent de particularités dans le développement naturel des crêtes séparatrices : le val d'Aoste et le Haut-Adige sont des cas d'exception parce qu'il s'agit de vallées extrêmement prolongées à l'intérieur de la ligne de crête alpine, de sorte que les extrémités montagneuses de celles-ci, cernées par une culture pertinente au versant opposé, finissent par participer davantage à cette dernière qu'à celle attestée dans leur bassin hydrographique.

Pareillement, l'absence de « limite infranchissable » bien identifiée sur les extrémités côtières du territoire italien, (à la tête de la riviéra Ligure et de l'Istrie) a produit une succession de contractions et d'expansions entre une entité culturelle nationale et les entités limitrophes. Ainsi toutefois, la complexité de la structuration à l'intérieur de l'arc alpin central et la présence de structures hydrographiques particulières alternativement entravantes et unifiantes, tels les lacs et les cours du Rodano et du Reno qui y aboutissent, a fini par produire une nation anormale comme la Suisse. Celle-ci n'est pas dotée d'une culture propre, mais d'une culture tributaire de la marginalité de quatre cultures intersécantes, chacune, « tête » extrême d'une entité linguistico-culturelle et nationale : une sorte de synéchie entre cas particuliers analogues à ceux mentionnés plus haut dans les vallées de l'Adige et de la Dora Baltea.

En revenant avec un ordre plus grand à notre argument central, voyons à préciser plus en détail la terminologie que nous avons utilisée et qu'il est utile de spécifier dans un système de définitions. Nous avons parlé d'« aire culturelle » et nous en avons associé le sens au terme de « limite relativement infranchissable ». Nous avons parlé des gens, des peuples et de leurs territoires ; d'aires de pertinence territoriale, de confins et d'axes, de nations, en confondant souvent des entités dimensionnelles variées et des examens à des échelles plus que jamais différenciées. Ce sont tous des termes et des modes de comportement de l'homme et de la communauté humaine que nous devons tenter d'expliquer de façon unitaire. Pour le moment, il faut admettre l'existence d'un **type territorial**, dans une acception bien différente de celle utilisée, par exemple, par les géographes, mais en tout point analogue avec les « types » examinés jusqu'ici à des échelles plus petites. Le **type territorial** est le **concept de territoire** que chaque homme assume, pertinent à une époque et à un lieu : la conscience spontanée de l'aire dans laquelle il vit, englobant de façon unitaire **une façon de parcourir le territoire, de choisir le lieu où s'établir, d'y implanter sa propre activité de production**, enfin de comprendre un autre lieu doté d'une nodalité suffisante pour constituer un **lieu d'échange, de relations, de rencontre** avec les hommes des autres entités territoriales. C'est surtout un concept qui comporte une **entité dimensionnelle**, une quantité de territoire : celle que l'homme accepte comme dimension dans laquelle s'exerce sa vie et à laquelle il a conscience d'appartenir, d'une époque à l'autre et de lieu en lieu. Cela présume, comme nous avons cherché à l'affirmer pour les autres structurations examinées et

Type territorial

FORME ARCHITECTURALE

NODALITÉ

pour les autres « types », la formation graduelle d'un **processus typologique du territoire** à partir de la notion de **territoire mère** ou de **type territorial basique**, à travers l'élargissement progressif de celui-ci jusqu'à ce qu'il assume les aspects de conscience des échelles de grandeur auxquelles nous sommes habitués aujourd'hui et qui implique que notre « type territorial », celui d'aujourd'hui, est une corrélation de dimensions qui vont de la conscience d'appartenir non seulement à un environnement communal, à une province, à une région, à une nation : mais à un sous-continent, à un continent et au lieu entier de la vie humaine, la planète entière.

Processus typologique du territoire

Territoire mère

On doit considérer que le **type territorial basique** est la portion de territoire qui sous-tend une activité familiale, quelque chose qu'on peut faire coïncider, du moins dans le cadre de la conquête de l'établissement et de l'activité de production permanente, avec la **ferme** ou le **pâturage** : en ne se limitant peut-être pas à le comprendre comme une simple aire de production, mais en regardant la globalité de sa structuration : une aire dotée de son chemin d'accès, associée cependant à une **résidence**, soit associée physiquement à la ferme elle-même, soit située en relation plus indirecte avec elle.

Type territorial basique

Donc pas nécessairement une dimension de base, mais un système d'acceptions possibles que nous pouvons comprendre, dans le développement de l'activité humaine et de la production primaire, comme une corrélation complexe entre chaque résidence et chaque lieu de travail, ou, par extension, le rayon d'influence d'une activité quelconque de production (exemple limite : la maison du médecin et sa « pratique médicale », la maison du représentant de commerce et son territoire de vente ; représentables toutefois comme des extensions progressives, de sens et de grandeur, d'une entité dimensionnelle précise qui, à la limite des précédentes, peut être assimilée au concept de « tanière » liée avec un « territoire de chasse », commun à un stade anthropique éloigné et à plusieurs espèces animales.

Dans sa forme déjà permanente mais encore fortement liée à la « nature », « un type territorial de base » peut s'individualiser dans le cadre du concept de « promontoire » déjà examiné, c'est-à-dire une portion de territoire individualisée parce qu'elle possède une forme quelconque d'unité, d'émergence par rapport au territoire environnant, d'autonomie donnée par une délimitation naturelle : donc parce qu'elle est dotée de **limites relativement infranchissables** déjà plusieurs fois mentionnées. Celles-ci se définissent comme un **système d'obstacles**, naturels ou artificiels, acceptés et mis en oeuvre pour affirmer une pertinence territoriale quelconque, une dimension de territoire quelconque, à partir de la fosse naturelle qui délimite les deux côtés d'un promontoire, jusqu'à la crête qui sépare deux nations ; à partir de la mise en place d'une clôture rustique jusqu'à la pierre qui marque les confins de la ferme, jusqu'à la barrière de frontières. Cependant, l'abandon d'un **type territorial de base** primaire se produit lorsque plusieurs unités qui correspondent à celui-ci, se trouvant identifiées dans leur ensemble

Limites relativement infranchissables

comme une unité plus grande, comprise dans d'autres « limites relativement infranchissables » de portée plus grande que celles de l'intérieur, finissent par assumer une dimension de territoire plus étendue que le précédent dans la « conscience du territoire » de chacun de ceux qui appartiennent à cette unité d'échelle plus grande.

Pour que cela se vérifie, il faut donc que cette dimension plus étendue corresponde à une portion de territoire délimitable par des confins naturels, une forme quelconque d'émergence territoriale, un « promontoire des promontoires », qui ait aussi visuellement une autonomie par rapport au territoire environnant. Dans une aire ainsi faite, une plus grande possibilité d'échange se réalisant entre ses habitants qu'entre ceux-ci et ceux qui les entourent, il se forme un lien particulier, un code global de comportement, une coutume, une langue : bref, une **aire culturelle** différenciée des autres. Habituellement, un type plus complexe accepte comme **systemes composants** les types plus élémentaires qui l'ont précédé, de sorte que chacun de ceux qui vivent dans une aire culturelle ainsi définie aura en lui la conscience, la connaissance d'appartenir à son type territorial de base, à son « domaine » et simultanément la conscience et la connaissance de faire partie de l'unité dimensionnelle nouvelle et plus grande, précisément, d'une « aire culturelle ».

Aire culturelle

Gradualité des progressions d'une aire

Le phénomène, dans le temps, peut se reproduire quand on veut, ou du moins quand la structure naturelle d'un territoire le permet : on atteste ainsi une progression de dimensions graduellement croissantes, chacune englobant en tant que « systèmes composants » les dimensions déjà acquises précédemment.

Empruntons un exemple à la linguistique, en l'associant aux connaissances sur l'usage du langage que chacun de nous a certainement expérimenté. L'existence d'une langue nationale s'associe à l'unité politico-culturelle représentée par le terme de « nation » : une des notions d'« aire culturelle » les plus étendues que nous possédions. Cela n'empêche pas que des dialectes régionaux peuvent se former au sein de celle-ci. Toutefois, à bien regarder, ils sont à leur tour des généralisations d'un système d'acceptions beaucoup plus localisées, au niveau sous-régional et provincial ; mais nous savons tous qu'entre deux localités, deux hameaux ou deux villages même très rapprochés, il y a déjà des différenciations, des particularités qui confirment la pertinence d'un dialecte à chaque groupe humain ; à la limite, nous savons aussi qu'à l'intérieur de chaque famille, il y a d'autres acceptions particulières, une participation de cette très petite collectivité à un usage de ce dialecte, codifié et particulier à ce seul milieu familial. De sorte que notre participation à cette langue nationale ne peut que passer à travers les multiples filtres constitués par toutes les dimensions graduelles qui impliquent de façon unitaire notre culture.

Mais essayons de donner un autre exemple : les Latins se sont fixés sur les Colli Albani, comme nous l'avons déjà dit, en s'identifiant à ces environs territoriaux particuliers, dotés de toutes les qualités pour être compris comme une « émergence » enfermée dans des « limites relativement infranchissables » ; là, ils prennent conscience d'eux-mêmes comme peuple, avec une langue, une culture, et s'opposant à d'autres peuples, langues et cultures environnantes, chacun confiné dans ses propres limites infranchissables. Mais la conquête de leur autonomie comme latins a certainement été atteinte par phases, par stades successifs, disons, par « confédérations » de villages, (les *populi albenses* par exemple) qui continuent de maintenir leur propre autonomie même à l'intérieur de la compréhension d'une aire latine plus étendue, *nomen latino*. Quand l'accentuation des échanges entre une aire

et une autre rend nécessaire une modulation plus ample du territoire, la même délimitation de l'aire latine ne suffit plus, elle entre en crise ; on peut dire qu'une aire culturelle est d'autant plus sujette à une crise si sa dimension correspond davantage à la dimension optimale de la phase précédente et si elle est entourée par des « limites infranchissables » qui impose cette dimension.

Il est évident que l'extension d'une aire culturelle dépend des caractères ultérieurs d'un « type territorial » pertinent à un lieu et à une époque. Aussi longtemps qu'un type basé sur les cheminements de crêtes est en vigueur et qu'une conscience du territoire de « montagne à vallée » persiste, il faut que l'aire culturelle soit fondée sur un axe montagneux, sur une crête, et qu'il ait pour limite infranchissable les cours d'eau ou le bord de la mer : tandis que dans la période suivante, à l'inverse, lorsqu'on a atteint une conscience de « vallée à montagne », il faut une limite individualisée dans un système de crêtes et une vallée comme axe portant.

Aire culturelle et type territorial

La crise de l'Étrurie, par exemple, peut se comprendre comme le produit de l'atteinte précédente d'une dimension territoriale optimale, calée dans les limites hydrographiques constituées, comme on a déjà dit, par le Tevere, l'Arno et le Tirreno ; une dimension qui a coïncidé avec son grand « boom » civil subit entre les XIII<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant J.-C. et qui a été assumée à travers la consolidation progressive des unités locales d'établissements dans les subdivisions en *lucumonies* et par la fédération suivante de celles-ci. Entre les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, l'unité civile atteinte est rompue, en partie pour ne pas avoir conquis une pleine conscience du fait d'être devenue une « nation », un état unitaire, et à cause de l'excès d'autonomie conservé par les subdivisions lucumoniales : mais pour une plus grande part, à cause d'une sorte de « consommation » progressive induite par la différence de conscience du territoire atteinte par ces mêmes villes frontalières, placées en marge des fonds de vallées, surtout par Rome. Une conscience qui génère un renversement « de vallée à montagne » et la dissolution progressive d'une unité qui colle trop bien à la phase précédente, qui est trop cohérente avec son système « de crête » intérieur.

La dimension d'une aire culturelle, n'importe laquelle, présuppose donc au moins l'adhésion à un territoire délimité de façon pertinente par des « limites relativement infranchissables ». Il n'est pas dit que celles-ci seront reprises, phase par phase, dans tous les territoires qui participent de façon homogène à « un type territorial » qui rend cette dimension nécessaire au moment même de cette phase de civilisation ; ainsi, il se forme habituellement un rapport entre une « aire dominante », celle qui est localisée de façon pertinente et des « aires marginales », celles qui, agissant par imitation du modèle suggéré par l'aire dominante, ne jouissent pas cependant des mêmes privilèges, étant donné qu'elles s'exercent sur des dimensions territoriales incongrues.

Cela est évident dans l'acception différenciée du type de « nation » parmi les emplacements variés et les morphologies territoriales européennes. Entre le XV<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, il y a une seule nation portante dont le territoire orohydrographique est intrinsèquement connecté avec la dimension de la « nation » : la France, territoire monocentrique, limité « de manière infranchissable » par les Alpes, le Rhin, les Pyrénées et les côtes.

Les autres unités nationales se forment sur le modèle de celle-ci, avec de plus en plus d'efforts et d'une manière moins productive. Particulièrement au prix d'emplacements, polycentriques et riches de délimitations internes, qui ont du mal à se conformer à ce modèle, comme particulièrement l'Allemagne et l'Italie. Mais d'habitude, l'excès d'adéquation entre le territoire et le « type territorial », comme nous le notions déjà pour l'Étrurie dans sa brève vie de *nomen*, de nation, produit une stase de développement telle qu'elle rend prédominante, portante, une aire telle que celle de la Grande-Bretagne qui, dans l'incapacité de trouver un territoire « propice », conquiert un pouvoir supranational parce qu'elle doit trouver ailleurs sa pertinence, à travers les conquêtes les plus étendues dont nous ayons mémoire. Le « type territorial » actuel voit la décadence croissante du type « nation » et la prévalence de ces emplacements qui, un temps confinés dans des rôles marginaux, trouvent dans leur territoire subcontinental l'emplacement dimensionnel « propice » pour étendre les dimensions de l'aire culturelle sur le modèle supranational : comme les « états unis » de l'Amérique du Nord et de la Russie. Il en résulte l'impossibilité d'une adéquation des états nationaux européens à une telle dimension étendue, étant donné qu'ils ne peuvent que subir l'incongruité de leur typologie consolidée, de leur conscience limitée à un territoire désormais subdivisé trop finement : cela est comparable, à une échelle d'observation différente, au sort qui avait précédemment bloqué la Grèce dans son système de *polis* subrégionales, en faveur de la capacité romaine de traverser les « limites infranchissables » du monde latin et italique.

Chaque stade dimensionnel qu'une aire civile atteint finit par être affirmé par la formation cohérente d'un type d'établissement ou d'organisme urbain. Ainsi s'explique la raison de toutes les grandeurs, différenciées par l'échelle, atteintes par la ville et le passage progressif entre un établissement, un noyau protourbain, urbain et supraurbain, toujours présents au niveau de la conscience, en plus de leur présence physique dans notre territoire, sous la forme de maisons dispersées ou de hameaux, de villages, de villes et de métropoles.

Chaque dimension et chaque rôle sont affirmés dans un système de modularités des pertinences territoriales, tant comme aire de production que comme rayon d'influence, tant comme aire administrative que comme complémentarité des localisations et des fonctions spécifiques : une projection directe de la « loi des redoublements », déjà mentionnée plusieurs fois, qui implique constamment qu'un type plus avancé, parce que plus complexe, accepte chacun des types précédents comme sous-organisme, comme « système » composant. De sorte qu'aujourd'hui, un territoire tire profit d'une sorte d'acceptation globale de tous les « types territoriaux » qui l'ont précédé, en une structuration grandement complexe et, d'habitude, lisible seulement à travers sa genèse, à travers son devenir progressif qui confirme sa manière d'être actuelle.

Étant donné la définition de « type territorial » en vigueur dans un environnement spatial et temporel déterminé, qui varie, pour cela, de manière organique selon le changement d'un tel environnement, nous pouvons donc définir le **processus typologique territorial** comme la transformation progressive des types territoriaux, comme un système de lois de transformation évolutive d'un type antérieur en un suivant. Lire le processus typologique territorial implique donc référer la structuration actuelle à ses lois de formation, à travers les phases attestant les modifications successives du type territorial. En pratique, cela peut se réaliser par la lecture du **système de signes** qu'on reconnaît inhérents au **concept même de territoire**, en tant que

Processus  
typologique  
territorial

complémentaires et réciproquement indispensables, donc pertinents à une phase historique et opposables, distinguables des systèmes de signes de cohérence différente, parce qu'ils sont propres à des phases antérieures ou successives du même organisme territorial. Cela est possible puisque chacune des phases successives réutilise les structures de chacune des phases antérieures : avec les fortes différences dues au fait que les structures qui caractérisent dans leur ensemble une phase antérieure, et qui peuvent être définies **portantes** dans cette phase, sont utilisées dans la phase suivante comme des structures secondaires, non « portantes », **marginales** parce qu'elles constituent des reliquats en tant que structures spécialisées.

Par exemple, les « chemins de crête », certainement portants dans les premières phases d'humanisation d'un territoire, sont encore présents dans notre aire, si bien qu'ils apparaissent avec clarté dans les cartes 1 : 25 000 de l'I.G.M. : mais on ne peut certainement pas dire qu'ils constituent les « axes portants » des parcours actuels, à l'exception de cas particuliers. Ils subsistent en tant que sentiers « muletiers » ou « sentiers », ils demeurent cependant indispensables, non pour tous les usagers du territoire, mais plutôt pour les adeptes d'activités qui, autrefois fondamentales, sont actuellement marginales par rapport à celles exercées dans les « fonds de vallées » : l'élevage des moutons, l'utilisation des boisés et les activités semblables.

On peut dire qu'un autre phénomène, celui des activités dites « de récupération », rend encore plus spécialisé l'utilisation des structures désormais trop désuètes du « type territorial », quand celui-ci a atteint un point d'implications importantes, comme présentement ou dans l'ère tardo-républicaine et impériale. Nous considérons telles ces activités non économiques, disons mieux, antiéconomiques, telles que celles qu'on exerce dans ses « temps libres », comme la villégiature ou les sports. Souvent, les activités de récupération tirent profit des structurations restantes des phases antérieures qui, au contraire, en de telles phases, ont été des activités indispensables à la survie.

Par exemple, la chasse et la pêche, un temps associées à l'activité de cueillette et indispensables, maintenant passées au rang de sports, du moins dans notre aire, avec un coût qui n'est certainement pas compensé par le produit qu'on en tire. Ainsi, les établissements montagnards et agricoles sont récupérés de façon parasitaire par des villégiateurs provenant des « fonds de vallées » et les chemins de crête servent de réserve inconsciente que l'homme manifeste envers le « type territorial » complexe de son temps, qui se concrétise dans la survie d'un mode de vie d'un monde culturel passé, quasi en vue d'un éventuel déclin, d'un cycle de retour, un « moyen âge-prochaine aventure » qui propose à nouveau comme productives les structures qui ne font plus partie de la vie d'aujourd'hui. C'est un fait que les activités du genre n'y sont pas ou sont certainement très limitées, dans le cadre du 1<sup>er</sup> ou du 3<sup>e</sup> cycle des phases territoriales ; elles n'accompagnent certainement pas la productivité directe : un chasseur du néolithique ne se serait pas reposé en chassant, ni un paysan d'il y a un siècle, contraint de rejoindre son champ à pied, il n'y aurait jamais fait une promenade dominicale ; au contraire, il aurait profité du dimanche pour se reposer. Ce sont donc des phénomènes propres aux phases d'un urbanisme plus avancé, particuliers à l'excès de spécialisation des activités du « fond de vallée » plus évolué. De sorte que nous voyons des aires de collines ou de côtes entières occupées par les « villas rustiques » ou par les « suburbains » républicains ou impériaux, ensuite sujettes à un abandon prolongé, millénaire, se repeupler au cours des dernières décennies avec les « maisons secondaires » des citadins récents, avec une similitude de comportements non-économiques qui ne peuvent qu'être l'indice d'une symétrie de phases territoriales.

Modularité de  
l'organisme  
territorial

L'organisme territorial assume ainsi la modularité caractéristique qui est propre à toutes les structures anthropiques. À partir de l'adhésion entre un établissement à la dimension de l'aire de production qui lui appartient et qu'on peut considérer comme déjà montré, formant un « type territorial de base » jusqu'à ce qu'on atteigne la connaissance du « rayon d'influence » d'une métropole étendue, nous retrouvons les mêmes caractéristiques de modules et de supermodules que nous avons cherché à lire dans le type de bâti, dans le tissu et dans l'organisme urbain. Un territoire « mature », dans lequel une succession de « types territoriaux » croissants s'est exercée dans le temps, se présentera ainsi **structuré par dimensions graduelles**, chacune incluant les précédentes et comprise dans les suivantes.

Tableau 62-c

Nous pouvons avoir une image d'un tel phénomène dans l'emplacement des principales villes italiennes, qui correspondent à un intervalle discrètement homogène, grosso modo autour de 250 kilomètres : c'est la distance entre Rome, Naples, Florence. Si nous portons attention non à un module métrique absolu, mais pondéral, nous nous apercevons que, en évaluant l'Apennin interposé, Florence et Bologne finissent par coller à un critère analogue, et en évaluant le pouvoir entravant du Pô, nous pouvons aussi référer au même critère la distance métrique plus petite entre Milan et Bologne. Pour les villes plus petites, un intervalle réciproque de l'ordre des 30 km est presque normalement en vigueur, peut-être référent à la distance qui pouvait être parcourue en une journée, autrefois usuelle : c'est, toujours approximativement, la distance entre les villes sur l'axe de la voie Emilia, mais aussi, par exemple, celle entre Padoue, Vicenza, Rovigo et Venise.

De telles modularités ne sont pas statiques, dans le temps, mais elles tendent à se conformer aux diversités du « type territorial » qui se déterminent. La plus grande perméabilité de l'Apennin, par exemple, atteinte au moyen des chemins de fer et des autoroutes, ne peut qu'entraîner une réduction de la distance réelle et une sorte de concurrence entre les deux villes : Bologne et Florence, qui se sont trouvées ainsi rapprochées : au point qu'elles ont dû abandonner une telle concurrence par une diversité de leurs rôles réciproques, de leurs « spécialisations », pour s'acquitter d'un système de fonctions complémentaires. Dans les transformations de rôle et de hiérarchie, il faut toujours se rappeler le niveau de variation progressive entre les emplacements nodaux ou antinodaux, dans la dialectique habituelle des « redoublements ». Un cas symptomatique nous est offert par le sort différent qu'ont subi récemment les emplacements réciproques de Milan et des villes de la zone préalpine. En fait, entre la métropole et Bergame, Côme et Novara, il y a une distance de l'ordre de 40 km. Autant entre Côme et Bergame, tandis qu'entre Côme et Novara, le territoire était occupé par un réseau dense de villages de taille modeste, sans que n'y soit interposé aucun centre urbain d'entité comparable aux villes citées et la distance était sensiblement plus grande, de l'ordre de 70 km. Au cours du dernier siècle, la situation a notablement changé, en particulier dans le triangle entre Milan, Novara et Côme, Varese s'est renforcée, atteignant l'entité dimensionnelle des deux dernières dans une position interposée entre celles-ci ; en outre, les noyaux localisés au centre des distances entre Milan, Côme et Varese se sont à leur tour consolidés sur des dimensions analogues : par exemple la conurbation Legnano-Busto-Gallarate a atteint à son tour l'ordre de 100 000 habitants, comme les autres villes mentionnées.

Tableau 62A

C'est ainsi que nous pouvons dire changée d'« antinodale » à « nodale » la médiane des distances réciproques, un temps « limite », « axe diviseur », et maintenant passée au rôle de nouveau centre ; d'une manière analogue, une autre conurbation de densité importante, les noyaux placés entre Milan et Côme, Saronno-Seveso-Monza se sont renforcés. La situation actuelle montre donc, en plus d'une croissance globale de tous les centres urbains, la formation de nouvelles unités à

distance réduite de moitié par rapport à la précédente, un « redoublement » numérique explicite des noyaux principaux précédents. Le phénomène est lisible aussi dans le développement des villages qui se trouvent sur les centres de gravité entre les couples singuliers de villes : dans la densification généralisée des villages entre Côme et Varèse, survenue durant les derniers vingt ans d'« économie miraculeuse », un établissement jadis modeste, Olgiate Comasco, a connu un développement décidément plus accentué que les autres villages plus proches à cause de sa localisation spécifique à mi-chemin entre les deux villes.

Dans le développement des centres qui entourent Rome, on a vérifié aussi un phénomène systématique de « redoublement ». La campagne romaine était certainement en situation démographique différente par rapport à l'environnement territorial milanais : notablement pauvre de population. Avant d'atteindre un noyau urbain d'entité appréciable, il fallait parcourir une distance de l'ordre de 80 km, juste le double de celle qui sépare les villes lombardes, puisque tel est le module entre Rome et Civitavecchia, Viterbo, Terracina ; un peu plus petit Frosinone, un peu plus grand Rieti. Les centres intermédiaires se sont récemment renforcés, de sorte que sur une période de vingt ans, la population de Tivoli-Guidonia, Ladispoli, Latina-Pomezia, etc. s'est multipliée.

Tableau 62B

Une loi analogue peut se réaliser aussi sur une plus ample échelle territoriale. On peut dire que la *koiné* romaine avait été fondée sur la complémentarité des bords de la Méditerranée, sur l'acceptation du bassin maritime comme « axe » de l'écoumène civil global représenté par l'Empire. Au IX<sup>e</sup> siècle après J.-C., on peut dire que la situation avait tellement changé que la Méditerranée peut alors être comprise comme une « limite », un axe diviseur, comme l'exprime bien Pirenne dans son volume : *Mahomet et Charlemagne*. Les conséquences politico-civiles sont évidentes. La transformation intervenue comporte une évaluation des limites anciennes (l'axe de l'Europe centrale, l'axe séparateur entre l'Afrique et l'Asie mineure méditerranéenne et leurs alentours) comme « axes centralisateurs », nodaux : la consolidation de deux mondes opposés, l'Islam et l'Europe, signale la subdivision définitive de l'ancien empire en deux unités indépendantes et en opposition.

Tableau 63

Revenons maintenant à l'argument central, à la périodisation cyclique des types territoriaux et essayons de résumer brièvement ce qui a été dit.

Nous avons vu comment un territoire se structure dans un **cycle d'implantation** et se diversifie, par la corrélation et par la hiérarchie de ses composantes, dans un **cycle suivant de consolidation**. En admettant, du moins pour l'Italie centrale, que le premier peut se référer à ce qui s'est produit, grosso modo, avant le V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., le second entre le IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et le III<sup>e</sup> siècle après J.-C., donc coïncidant avec la maturation de la conquête et de l'organisation de l'état romain ; le cycle d'implantation se réalise au moyen de la structuration des crêtes, **de montagne à vallée**, le cycle de consolidation au moyen d'une restructuration globale induite par la prédominance des « fonds de vallées », **de vallée à montagne**. De tels cycles semblent épuiser l'ensemble des structurations possibles d'un territoire, mais ne complètent certainement pas le cadre historique de ce qui est arrivé par la suite, qui peut être compris comme un choix progressif des structurations propres à chaque période, donc d'« un type territorial », dans la gamme des structures

déjà réalisées précédemment ; c'est ainsi que nous avons proposé la lecture des « types territoriaux » postérieurs au traumatisme civil provoqué par l'effondrement de la romanité au moyen de deux cycles ultérieurs, de **récupération de l'implantation**, symétrique au cycle préromain et de **restructuration de la consolidation**, symétrique au cycle romain. Le premier coïncide avec le haut et moyen moyen âge, le second perdurant toujours, approximativement depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui, en admettant une anticipation de ce que nous entendons habituellement par l'« Ère moderne » dans les trois siècles environ de reprise marchande et d'urbanisme prépondérant du bas moyen âge, dont le monde structural dans lequel nous vivons descend en droite ligne.

Nous en avons déjà fait mention, mais il vaut mieux insister encore sur le sort des territoires post-romains. Une structure se dissout, fortement centralisée et hiérarchisée, en un système de structures organisées localement et pauvres de relations sur une vaste échelle. Cela comporte l'abandon de la logique des connexions des structurations propres au « cycle de consolidation », qui agissent précisément en vue de vastes relations territoriales : parcours, disons, rapides à grande distance (on pense aux « itinéraires antoniens », par exemple, entre Rome et Cadice), subdivisions et spécialisations de la productivité coordonnées avec les possibilités de commerce entre les aires lointaines, (on pense à la production agricole extensive de la Padanie ou de la côte nord africaine en comparaison avec celle intensive de la Campanie ou aux terrassements pour les vignobles, les oliveraies et les potagers sur les côtes ou dans les aires de collines) entre les centres métropolitains de niveau intercontinental tels que Rome ou Bizance. Les structurations générées dans un tel cycle ont déchu dans leur globalité, elles demeurent efficaces localement, puisque les legs physico-structuraux ne disparaissent pas. Une rue consulaire, lorsque le pouvoir central qui pourvoyait à son entretien manque, déchoit comme telle, c'est-à-dire comme vaste parcours ; toutefois, elle subsiste en se subdivisant en tronçons accessibles localement, séparés par le manque d'un pont, d'un viaduc ou d'un remblai tombés par manque d'une technologie et d'une administration centralisée capable de l'appliquer.

Pensons à ce qui arriverait en Italie si une crise politico-économique surgissait et nous privait des capacités d'organisation nécessaires pour entretenir l'autoroute du Soleil : il suffirait de peu, il suffirait d'une période de cinq ans sans entretien, sans le renouvellement de l'asphalte, le renforcement des joints de dilatation de viaducs, ou la prompt réparation des dommages dus aux éboulements ou aux alluvions, pour que cette structure viaire cesse d'exister en tant que telle ; mais les traces, les tronçons qui pourraient être cependant utilisés au niveau local n'en disparaîtraient pas. Le parcours à longue distance, toutefois, devrait nécessairement être assumé par les structures antérieures, plus naturelles et moins fragiles, parce que moins avancées. La voie Cassia médiévale, presque toute localisée sur des crêtes, avec peu de ponts remplaçables par des gués, reprendrait certainement le dessus. Quelque chose de très analogue s'est produit pendant le cycle de récupération de l'implantation, c'est-à-dire des structures qui sont plus permanentes, parce qu'elles sont moins artificielles.

En peu de mots, l'effondrement du pont Romita, sur l'Arno, suffit pour annihiler l'autoroute : sur la crête des Apennins, une explosion atomique ne ferait que dévier un peu la ligne de crête et déterminer le parcours à se développer de toute façon près du précédent. Ainsi, durant le haut moyen âge, on peut vérifier une forte diminution des centres de fond de vallée, des cultures et de la voirie associée à ceux-ci, les établissements sur « promontoire » reviennent en vogue, particulièrement dans les localisations de hauts plateaux : la Falerii Novi romaine déchoit et Falerii Veteres (Civitacastellana) reprend le dessus ; la Carsioli romaine disparaît et la Carsioli actuelle et préromaine réapparaît, etc. À Rome, on abandonne de manière symptomatique le

Champ de mars : la ville d'un million et plus d'habitants devient un groupe de villages de collines en récupérant simultanément les collines qui, comme synécie de villages, l'avaient générée, et en évaluant comme de nouvelles collines les ruines des édifices spécialisés de grande masse, les *montes* médiévaux déjà mentionnés auparavant.

Le « cycle de récupération de l'implantation » est donc, simultanément, un retour à la structuration préromaine et une évaluation des legs de la structuration romaine à la manière d'une « nouvelle nature », à utiliser de manière tout aussi naturelle : tout comme un monument effondré devient un nouveau promontoire, un remblai de rue résiduel devient une nouvelle crête, ainsi, une « centuriation » romaine, réalisée de manière persistante parce qu'elle ne nécessite plus d'entretien particulier, est assumée comme un nouvel « aménagement de colline » spontané et comme telle, elle survit. Mais tout acquiert un sens changé, une réciprocité de rôles d'échelle bien différente : bref, tout est relu selon un « concept de territoire », un « type territorial » d'une autre nature.

Le quatrième cycle, de « restructuration de la consolidation », devient sensible à partir du III<sup>e</sup> siècle, évident au IV<sup>e</sup>, à partir de la récupération par-dessus tout des associations à grande distance : le climat « marchand » est en effet l'indice d'une récupération progressive de la spécialisation de la productivité qui mène inéluctablement à l'échange, au marché, aux foires périodiques ; qui nécessitent, à leur tour, un renouveau de la voirie à grande distance et une progression dans l'échelle de l'aménagement politique, dans l'étendue renouvelée des aires culturelles, dans une nouvelle généralisation des structures précédemment localisées.

Notre temps semble être l'extrême produit du « quatrième cycle » : il est caractérisé par une grande « artificialité » et une fragilité conséquente des structurations devenues trop complexes et trop antagonistes par rapport à la capacité de support des « structures naturelles ». Nous paierons certainement la complexité des transformations de notre milieu et le bien-être fictif qui en découle par une nouvelle crise dramatique, dont les premiers symptômes sont déjà assez bien connus pour que nous devions nous pencher sur un tel problème. Nous vivons dans des structures dont la spécialisation élevée correspond à la brièveté de leur durée. Comme toujours, la crise est due à un agrandissement excessif d'une aire culturelle : une société civile de notre temps est ainsi sujette à des arrangements continus, à la recherche d'un équilibre intérieur difficile sinon impossible à obtenir, étant donné le réseau adapté de connexions qui investissent désormais les aires civiles de tout le globe : un déséquilibre qui survient dans une aire éloignée provoque ainsi des répercussions immédiates sur la nôtre et sur toutes les autres, de sorte qu'il faudrait une conscience mature englobant des faits et des événements si disparates qu'ils sont en réalité en dehors de notre contrôle et en dehors de notre connaissance. Il faut donc craindre comme inéluctable une nouvelle crise de l'aménagement, à payer par une structuration de nouveau localisée, de nouveau efficace à petite échelle, de nouveau réduite à des valeurs existentielles plus petites : précisément un nouveau « moyen âge ».

### 2.3 CONCLUSIONS. LE CARACTÈRE OPÉRATIONNEL DE LA LECTURE HISTORICO-TYPOLOGIQUE DU MILIEU

Nous pouvons maintenant tirer une conclusion de notre lecture ou, pour mieux dire, de notre **projet** systématique **de lecture**, dans le sens d'une instrumentation paramétrique unitaire propre à permettre un examen de la structuration anthropique, réalisé à l'intérieur de sa manière d'être, intrinsèque à son processus de formation et de transformation. Véritable « analyse », du moins dans le sens spécifique du terme : « méthode d'étude qui procède du particulier vers le général, au moyen de la décomposition d'un tout organique dans ses parties ; en philosophie, toute opération logique qui procède à travers un enchaînement de concepts distincts, pour atteindre une synthèse, où les éléments analysés sont rassemblés en une unité » (Devoto-Oli, *Dictionnaire*). Donc non dans le sens, devenu usuel, d'une simple énumération de données tirées de la réalité, mais inefficaces pour en exprimer une synthèse qui demeure toutefois indispensable pour représenter la totalité d'une réalité organique. Nous pouvons donc affirmer qu'une lecture par la reconstruction des processus de formation, telle que celle tracée, mène à un **projet de réalité** proposable, puisque la globalité des connexions entre les composantes s'avère assurée par l'homogénéité d'un système de distinctions puisées au sein des développements historiques qui donnent effectivement forme à cette réalité, dans la coïncidence fondamentale entre l'histoire et le caractère réciproque conséquent des composantes, entre l'histoire et l'organisation intrinsèque à ce qui existe, entre histoire et structure. Une analyse évidemment opposable, comme telle, à la subdivision scientifique entre éléments qu'on entend généralement par « analyse ». Il résulte de ces considérations qu'il existe un lien implicite entre une lecture ainsi faite et la possibilité d'en profiter pour élaborer un projet approprié, ce dernier nécessitant une façon de procéder analogue, dans le sens courant de produire une structuration quelconque qui obéit à plusieurs exigences avec des solutions qui convergent vers une prévision globale, vers un futur objet unitaire.

Ici aussi, par conséquent, une dialectique est nécessaire entre une analyse directe, une synthèse concluante et un résultat synthétique qui résulte d'un procédé analytique. Une dialectique rendue possible du fait que les données relatives aux exigences, quoiqu'elles soient analytiques, se retrouvent dans les restructurations déjà réalisées, dans une forme synthétique, sous l'espèce d'« organismes ».

Mais une conclusion doit surtout partir d'un bilan qui puisse nous donner une somme d'indications unitaires sur les comportements anthropiques dans l'ensemble des diverses échelles examinées, coprésentes et coparticipantes au milieu structuré par l'homme, dans l'organisme global qui forme la structuration de l'espace anthropique.

En plus de l'introduction, nécessaire pour spécifier les motivations, le programme et la définition d'instruments conceptuels, tant en général que sur le sujet particulier de la « lecture », nous avons développé dans les quatre chapitres suivants un examen de quatre échelles dimensionnelles progressivement croissantes, en traitant des édifices et des types de bâti, des agrégats et des tissus urbains, des établissements, des noyaux urbains et des organismes et sous-organismes relatifs, du territoire et du type territorial. On a souligné plusieurs fois qu'à chaque saut d'échelle correspondait un niveau graduel d'acquisition, d'approximation asymptotique à la globalité du milieu : à chaque saut quantitatif, une qualité accrue de la lecture. Aussi, même si en parlant du territoire nous traitons d'une échelle apparemment éloignée de celle du simple édifice, implicitement, c'est seulement dans le territoire que nous voyons se réaliser avec un caractère exhaustif les relations systématiques propres à compléter la lecture de chacun des édifices, comme aussi de chacun des agrégats, des établissements et des noyaux urbains qui, en connexion directe avec les parcours et les aires productives, sont compris dans le territoire et lui confèrent un cadre structural entier, produit par l'ensemble de son humanisation progressive et évolutive.

Équivalant aux énoncés, nous sommes arrivés à la compréhension de l'existence d'une réalité structurée dans son devenir progressif, dans la gamme de structures composantes et composées, d'organismes contenant et contenus, selon la gradation par échelles des éléments, des structures d'éléments, des systèmes de structures, et de l'organisme de systèmes définie en son temps : par élément, nous entendons l'édifice, par structure d'éléments, l'agrégat d'édifices, une agrégation élémentaire qui n'est pas dotée de façon caractéristique de l'autosuffisance relative requise à un organisme composant. Au contraire, nous avons évalué comme tels les établissements, les noyaux urbains leurs multiples modularités et leur autonomie-complémentarité réciproques, précisément celles qui sont propres à la définition de « systèmes de structures » ; enfin, l'« organisme de systèmes » global est le territoire, dans lequel la multiplicité des organismes composants, précisément des « systèmes » viables, productifs, des établissements et des villes, se résout dans une totalité organique.

Nous devons tirer le sens général de notre méthode de lecture du bilan des quatre échelles successives : avant tout, les qualités d'« organisme » à reconnaître à chacun des termes graduels sur lesquels nous avons porté notre attention dans le cas où on l'examine dans son rapport avec une gamme de composantes de dimension appropriée. Expliquons nous davantage : un édifice est un élément s'il est comparé à un système de grandeur à l'échelle de grandes dimensions, précisément telles que celles nécessaires pour atteindre l'ensemble de l'« organisme territorial ». Cela n'empêche pas que l'édifice, assumé à son tour comme « organisme de systèmes », ne peut faire autrement que de révéler son essence d'« organisme » composé d'éléments, de structures et de systèmes d'échelle inférieure, dont l'examen sera indispensable au moment où nous affronterons le problème du « projet dans le bâti de base » dans le volume qui suivra.

D'une fois à l'autre, par conséquent, nous avons vérifié l'existence d'organismes à chaque échelle singulière : chacun avec ses lois de connexion avec les autres de la même échelle ou d'échelle inférieure ou supérieure, intrinsèques aux lois même de leur évolution, dans leur dialectique de formation-transformation progressive. La structure du réel étant cet ensemble de conditions d'existence et en même temps l'ensemble de la logique qui gouverne les possibilités de formation et de transformation : en cohérence avec les pulsations historico-civiles d'une aire culturelle qui déroule son histoire dans le temps. Pour chaque échelle, nous avons recouru aux reconstructions des processus de développement et nous sommes remontés aux « matrices élémentaires », conscients de l'impossibilité de comprendre la complexité des structures actuelles sans les expliquer dans le caractère graduel de leur formation, sans en reconstruire à rebours la genèse ; nous dérivons de celle-ci la « structure » d'un objet anthropique, son mode de devenir qui se projette intégralement dans sa manière d'être, dans ses « règles » internes, dans sa conformation unitaire qui est à la fois fonction, structure physique et lisibilité, et dans ses comportements à l'égard des autres objets anthropiques, partie intrinsèque de sa « manière d'être ». Des règles et des comportements, pour ainsi dire, récapitulatifs des règles et des comportements hérités, évolués d'une fois à l'autre et retransmis aux objets suivants successifs.

La projection la plus immédiatement évidente d'un tel devenir continu est certainement la « loi des redoublements progressifs » que nous avons cherché à identifier dans les aspects propres à chacune des échelles examinées. Celle-ci atteste la qualité fondamentale d'« organisme » propre à chaque type historique, c'est-à-dire la capacité de la pensée humaine de chaque époque et de chaque aire culturelle orientée vers la préfiguration d'une structure à réaliser sous forme de « concept », sous forme de synthèse. D'une fois à l'autre, une telle synthèse implique de manière unitaire ce qui est déjà présent, parce que déjà réalisé par d'autres dans sa matérialité immanente, et ce qu'on veut réaliser par l'intermédiaire du « projet », en en formant a priori une dialectique de résolution sous la forme d'un « objet » nouveau et global, inclusif de ce qu'on hérite et de ce qu'on fait. En substance, la récupération de ce qui existe déjà et la production d'une nouvelle structure ne sont pas, et n'ont jamais été par le passé, des aspects antinomiques ; au contraire, elles convergent constamment en une dialectique unitaire, dans laquelle le produit final est le milieu anthropique, transformé d'une fois à l'autre et toutefois tellement conséquent avec les aspects assumés antérieurement, qu'il implique ces derniers comme composantes relativement autonomes et complémentaires au sein du milieu renouvelé. Cela est certainement plus explicite dans le champ des structures produites par une conscience spontanée prédominante ; la conscience critique, les intentions subjectives et subversives propres aux moments de crise, peuvent se proposer, conformément à un programme, une façon de faire « différente », discordante par rapport aux structures héritées ; elles peuvent forcer la réalité à assumer des aspects contradictoires à son processus même de transformation. Mais dans des limites tellement restreintes, par rapport à la résistance constante et collective due à la conscience spontanée, qu'elles provoquent en substance un système d'autocorrections, de limitations telles de la subversion des solutions discordantes qu'elles laissent dans le temps une trace bien faible dans l'organisme global du milieu.

L'évolution des organismes se réalise au moyen d'une « complication » progressive qui est l'atteinte d'un niveau constamment plus élevé de complexité et de complémentarité-nécessité relative des composantes. Mais dans chaque organisme, il reste une complexité, assurée par une gradation constante des développements, dérivée de l'association progressive de composantes qui, en remontant dans le temps, se montrent toujours moins complexes, toujours plus élémentaires, immédiatement compréhensibles ; compréhensibles surtout par réunifications binaires progressives, par duplication, par « redoublement » précisément, comme si l'homme, une fois un concept résolu dans son esprit, un type, déterminé dans un moment historique, s'était toujours trouvé dans le moment suivant devant l'exigence de recréer dans son esprit un nouveau type, sans renoncer à la possibilité maximale d'utiliser, de

« réutilisation », pourrions-nous dire, du concept atteint précédemment, comme s'il le considérait désormais comme partie inaliénable de son patrimoine culturel.

Après avoir expérimenté les notions de type, de processus typologique, de la norme de l'évolution des structurations anthropiques, nous nous trouvons à avoir une certitude raisonnable, bien que provisoire, d'avoir pris connaissance de toutes les coïncidences entre la **structure** et la **formation évolutive du réel**, entre **structure et histoire**. La notion de « processus typologique » en particulier représente, au moyen de la succession des « concepts » formateurs des objets anthropiques, la clé essentielle pour la compréhension de leur devenir, donc de leur structuration à chaque moment historique et pour chaque localisation spatiale. Il ne s'agit pas véritablement d'un processus typologique distinct pour chaque échelle : il est vrai qu'on peut les distinguer à des fins instrumentales ; nous les avons distingués pour les édifices, les agrégats, les noyaux urbains et les territoires : mais en réalité il s'agit d'un processus unitaire impliquant, moment par moment, l'entière structuration anthropique, l'**organisme du milieu** global dans ses multiples valences. C'est-à-dire qu'il est lisible à la verticale, pour chaque échelle, dans sa façon de procéder à partir de la matrice élémentaire jusqu'aux dérivations complexes : mais il est lisible également à l'horizontale, dans la configuration historique unitaire du milieu structuré par l'homme. Par conséquent, en opérant essentiellement en corrélations synchroniques, pour chaque coupe horizontale que nous voulons opérer dans les diverses acceptions graduelles du processus typologique, diachronique par définition : de telle sorte qu'à une typologie du tissu correspond une typologie du bâti, une typologie des organismes urbains, un type territorial, dans une unité de phase globale qui seule représente une structuration anthropique propre à un moment historique particulier.

Cela en tenant compte aussi de l'inertie plus grande des structures à grande échelle par rapport à celles d'échelle plus petite ; comme nous l'avons déjà noté, on change plus souvent de vêtement que de décoration dans la maison, de décoration que de maison, un agrégat change moins souvent que chacune des maisons qui le composent ; un organisme urbain est certainement moins prompt aux transformations qu'un agrégat qui le compose, la structuration d'un territoire change moins que celle d'une simple ville. Cela ne veut toutefois pas dire que la « grande échelle » ne continue pas constamment de changer : elle change petit à petit, selon toute évidence, mais de jour en jour, son sens, sa manière d'être utilisée et sa « manière d'être » en général change, même si c'est peu perceptible.

Chaque phase détermine donc une concordance des produits de chaque branche du processus typologique. Cela revient à dire qu'à chaque moment chronologique et dans chaque aire culturelle, on reconnaît une attitude unitaire de l'homme dans la mise en oeuvre d'un type d'organisation globale de son milieu, qui sous-entend une acquisition homogène, dans une structuration renouvelée, de ce qu'il trouve et de ce qu'il introduit : en d'autres mots, un **concept de milieu** et un **type de milieu** inclusif des types de chaque échelle de

grandeur. C'est ainsi que le processus civil peut se lire au sein d'un **processus typologique du milieu anthropique** et on peut dire que chaque phase peut être représentée par un système de connexions entre les produits atteints par chaque processus typologique dans l'harmonisation de chacun des objets que l'homme a réalisés à chaque moment historique différencié.

L'organisation anthropique d'un lieu est donc atteinte en une succession systématique de phases, chacune avec son association à des typologies inhérentes aux diverses échelles. Il peut en résulter une complexité progressive, comme il peut survenir aussi une chute de la complexité atteinte précédemment vers des formulations plus élémentaires. Le premier cas se produit dans les moments de croissance civile, le second dans les cas de déflation, de décroissance.

Normalement, la croissance et la complexité des structurations sont conquises dans des intervalles chronologiques prolongés, selon une accélération progressive qui atteint des valeurs maximales dans les phases qui précèdent un moment de décroissance : ce dernier, tout aussi normalement, survient de manière traumatique, pendant une brève période de temps : caractérisée toutefois par le fait qu'elle est le commencement d'une période de récupération d'un nouvel aménagement qui, en repartant à la conquête d'un « minimum essentiel », a tendance à réacquiescer ensuite une nouvelle complexité graduelle de structures. C'est ainsi, comme nous l'avons déjà noté à propos du territoire et du parallélisme relatif des comportements entre la romanité et l'époque moderne, entre la préhistoire et le haut moyen âge, que les phases ont tendance à se succéder de manière cyclique, en montrant une position réciproque systématique dans un laps de temps suffisamment prolongé pour qu'on puisse les distinguer.

Tout cela implique que la réalité anthropique se base sur des lois de transformation relativement constantes, dans une succession d'événements exceptionnels seulement en apparence, épisodiques, mais qui en réalité se corrigent mutuellement dans un cadre de développements unitaire. Une constance qui concerne plutôt la succession des développements, le mécanisme de transformation et non pour cela les produits singuliers de chaque couple de phases « parallèles ». Dans ce sens que de voir dans les développements évolutifs d'aujourd'hui une similitude avec ceux du III<sup>e</sup> siècle après J.-C. ne signifie certes pas que les maisons d'aujourd'hui ou que la ville d'aujourd'hui sont identiques à celles d'alors : mais que les phénomènes d'alors et ceux d'aujourd'hui manifestent une remarquable corrélation. Les maisons sont devenues multifamiliales de la même façon, les villes présentent un développement parallèle du secteur tertiaire, elles ont atteint de manière homogène une structuration complexe liée à la production d'une masse notable d'édifices spécialisés et à la distinction des résidences par classes sociales fortement hiérarchisées, etc. Dans le territoire, alors et aujourd'hui, se manifeste le phénomène d'appauvrissement des montagnes et d'encombrement des fonds de vallées, lié à un niveau élevé de différenciation de la production et des échanges sur de grandes distances, etc. Le « parallélisme de phases » n'est donc pas identité des produits, mais similitude des phénomènes, due à un précédent « parallélisme » des autres phases qui ont produit, alors comme aujourd'hui, un système de phénomènes analogues, comportant précisément des développements terminaux de « cycles » de phases parallèles.

En somme, nous pouvons assimiler les phases contenues dans les divers cycles et dans une position réciproque analogue, mais nous

ne pouvons pas établir une identité des produits, autrement, nous aurions une succession de phénomènes « historiques », donc particuliers à un lieu et à un moment et constamment sujets à transformations selon la variation de la chronologie et de la localisation spatiale : cela parce que la succession de cycles et de phases doit cependant tenir compte et réassumer les structurations qui se sont réalisées à des époques antérieures. En d'autres mots, chaque cycle et chaque phase sont différents parce qu'ils doivent accepter les conditionnements imposés par les cycles et les phases qui les précèdent. Si on se réfère à un exemple déjà adopté, la phase actuelle de surévaluation des aires de vallées, la nôtre, ne peut qu'être différente de la phase romaine analogue, parce que les prairies actuelles ont déjà subi alors un lotissement, une mise en valeur, un tissu viaire tel qu'il a marqué le territoire d'une sorte d'empreinte toujours permanente ; la planification d'aujourd'hui ne peut qu'être moins généralisée, moins résolutive que celle réalisée alors à cause de l'« épaisseur » historique des structures dont nous avons hérité, certainement plus grande que celle qui pouvait avoir une incidence sur les structurations romaines ; c'est ainsi que les conditions d'opération d'aujourd'hui ne peuvent qu'être plus compliquées qu'alors, parce qu'elles sont inclusives d'une plus grande masse de structures héritées.

Une donnée essentielle résulte en corollaire de ce que nous avons dit, au sujet du caractère évolutif de la formation d'une structure quelconque. Le milieu structuré par l'homme impose un système de diversifications spatiales, contraignant d'une certaine façon les possibilités actuelles d'intervention. Pour ainsi dire, dans le milieu construit actuel, on doit rencontrer une sorte de **connexion** constante **entre le lieu et le temps d'édification** : la localisation d'un édifice dans un noyau urbain ne dépend pas seulement de la date de fabrication du bâti actuellement existant, mais il tire une grande partie de ses caractères de la donnée de **première édification**, du premier des édifices qui l'ont précédé et dans cet héritage, avant tout, de la localisation et de la dimension du lot bâti. De sorte que le tissu bâti auquel il appartient tire sa manière d'être de la « première implantation », il peut se trouver changé, aujourd'hui, par rapport aux caractères assumés dans la « première édification », ou plutôt, il l'est certainement, toutefois il reflète dans son comportement actuel un système de liens inéluctables hérités d'alors.

C'est pourquoi un emplacement déterminé ne peut qu'attester une particularité dans l'appartenance de chaque artefact au « processus typologique », sous la forme de « variantes synchroniques » à comprendre comme un développement à côté du processus typologique général de cette aire culturelle. Cette considération est fondamentale si elle est vue dans le problème particulier de la substitution d'édifices dans un agrégat préexistant, ou dans celui, tout à fait actuel, des possibilités de reconstruction d'édifices dans les centres historiques qui auraient subi des destructions traumatiques.

La solution correcte du problème peut se réaliser seulement dans un refus délibéré de l'application de typologies qui, représentant le niveau actuel du processus typologique, ne doivent pas se réaliser ailleurs que dans le « lieu historique » approprié, l'expansion urbaine actuelle. Tandis que dans le cas d'une intervention au sein d'un agrégat préexistant, il faudra nécessairement intervenir selon les « variantes synchroniques » du type actuel spécifique à la gamme des mutations admissibles, lieu historique par lieu historique, par la « première édification » survenue et des développements qui s'y sont succédés. Cela est rendu possible du fait que les maisons préexistantes en chaque localisation ne sont pas des « maisons originaires », du moins du moment qu'elles sont actuellement habitées, mais des « maisons actuelles » de plein droit, ayant suscité en elles-mêmes le système de modifications propre à leur survie même comme « maisons », donc en relative obéissance à un « concept de maison » toujours renouvelé, à un type de bâti en vigueur moment par moment, du moins en autant que le permet le système de freins à la transformation que celles-ci ont hérité depuis l'époque de la première édification ; par conséquent, plus exactement, en obéissance substantielle à une « variante synchronique » systématique du type actuellement en vigueur, synthèse entre le nouveau type de bâti et les conditionnements imposés par l'emplacement spatio-temporel dans l'agrégat.

Nous pouvons donc admettre que la connaissance du « milieu » doit se rapporter à chaque lieu en connexion avec une acception particulière de la « structuration anthropique », donnée dans le temps ou dans les temps de formation de l'humanisation déterminante de ce lieu : par conséquent, on doit renoncer à la notion équivoque de « centre historique », opposée aux expansions du siècle dernier, absurdement déclarées « non historiques », et assumer comme déterminante la notion de **milieu différencié par échelles pour chaque lieu de la ville et du territoire**. Dans le cas contraire, on ne pourra pas distinguer les lieux qui constituent le « milieu consolidé », dans lesquels l'aménagement bâti a atteint une relative systématisme de caractères unitaires, exhaustive, toujours relative, dans son aménagement, de ces lieux définissables comme milieu non stable où en voie de consolidation, dans lesquels un aménagement provisoire est en vigueur, déterminé par une série d'interventions encore sporadiques, non encore corrélées dans l'atteinte d'une organisation systématique.

Évidemment, le premier cas comprend non seulement tous les centres historiques, mais aussi ces parties d'organismes urbains qui ont été assujetties à l'édification de manière homogène, ne serait-ce que dans le cours des dernières décennies ou des dernières années. Le second cas comprend les aires périphériques qui ne rentrent pas dans le premier, c'est-à-dire dans lesquelles il y aurait eu une édification interrompue ou sporadique ; mais aussi ces périphéries dans lesquelles une transformation de rôle au sein de l'agrégat aurait comporté un système de développements déjà en cours, réalisable par la substitution progressive des espaces et des édifices spécialisés antinodaux avec un bâti d'un rôle différent. Dans le prochain volume, nous verrons à quel point il est productif de traiter de façon unitaire et comparativement de ces divers aspects du « construit », et à quel point il importe de ne pas en faire des problèmes de détails, scindés réciproquement : en comprenant parmi ceux-ci un autre aspect toujours plus pressant en ce moment, la restauration urbaine, la récupération du « construit ».

La connaissance de la « loi des redoublements » et de la présence constante des legs de chaque stade de développement des types dans les organismes successifs accompagne la conscience de l'existence de **modularités** complexes systématiques, qui investissent également les échelles possibles du milieu anthropique. En ce qui concerne les types de bâti, leurs systèmes composants, les tissus et les organismes urbains, l'implantation territoriale, nous avons pu rencontrer des modularités d'échelle grande et petite, des organismes composants et composés. Ces modularités et redoublements sont d'autant plus efficaces qu'ils ne sont pas « mécaniques », non purement métriques ou simple addition d'organismes. Ils sont plutôt inclusifs, à chaque pas, d'un système de spécifications relatives aux dimensions et aux fonctions, surtout à une complémentarité réciproque de chaque module et de chaque redoublement, avec les dimensionnements pondéraux de chaque module. Ils sont donc inclusifs, comme on l'a déjà noté pour l'emplacement des centres urbains, de tous les autres coefficients capables de modifier les relations réciproques purement métrique-numérique, comprenant donc en soi, au plan des correctifs, tous les facteurs qui ne pourraient pas être assimilés à des directions et à des distances définies de manière métrique.

En comparant avec d'autres comportements non anthropiques, dans le champ de la biologie ou de la structure de la matière, on peut noter de surprenantes analogies. Rappelons que cela ne devrait pas surprendre, puisque l'homme n'est pas « autre chose » dans le monde de la nature, il ne se situe pas en dehors : sa manière d'organiser le milieu est substantiellement fondée sur les mêmes prémisses et sur les mêmes lois qui gouvernent les processus biologiques en même temps que les processus de formation et de transformation de la matière. En substance, quand l'homme agit, il assume le devoir de participer au système de devenir global de toute la structure du réel, il est donc intrinsèquement « naturel », même quand il réalise ses structurations dotées d'un haut niveau d'« artificialité » : quand il travaille sur la matière qui existe, il ne peut que se soumettre, même s'il ne le sait pas ou ne le veut pas, aux lois de formation de la nature. Il n'y a donc pas de discordance entre notre manière d'être au monde et celle qui est propre au reste du monde même, parce que nous ne sommes pas des entités indépendantes de celui-ci. Les structures anthropiques ne peuvent pas pour cela être discordantes par rapport à celles de la nature, c'est pourquoi l'existence d'une loi des « redoublements progressifs » dans les processus de reproduction des cellules organiques, l'existence de distinctions progressives dans l'évolution des espèces biologiques, la modularité fondamentale basée sur les corrélations réciproques entre les cellules des organismes vivants, ou celle qui est attestée dans la structure de la matière, des atomes ou des molécules aux galaxies, ne seraient pas de pures coïncidences par rapport aux comportements analogues du milieu construit par l'homme, mais, raisonnablement, des aspects des mêmes lois de formation.

En synthèse, notre lecture mène à la compréhension du caractère **organique global du réel** : la réalité bâtie, comme partie de celui-ci, qu'elle soit « spontanée » ou « planifiée » (ou pour mieux dire, planifiée au niveau d'une intervention individuelle ou collective) est structurée de façon continue, elle ne naît pas et ne se modifie pas par hasard, mais elle résulte d'une évolution constante

gouvernée par un système unitaire de lois de formation et de transformation qui constitue ce que nous appelons le « processus typologique du milieu », dans toutes ses ramifications possibles et multiples. Une caractéristique intrinsèque à chaque phase d'un tel processus est la présence d'un système de modularités progressives entre chacun des termes d'échelle, de l'aménagement intérieur au territoire : de sorte que la participation individuelle de l'homme à son monde structuré est reliée à la multiplicité des hommes et des choses au moyen d'une progression de grandeurs croissantes, chacune inclusive ou comprise dans les autres. Tout cela est à comprendre comme le produit intrinsèque du devenir, guidé en lui-même de manière évolutive de structures élémentaires à une complexité graduelle, à partir des « matrices » jusqu'aux développements progressifs.

Plusieurs lecteurs auront certainement réagi négativement à un schématisme évident, à une volonté trop contraignante de systématiser, de tirer des lois, des postulats et des comportements très mécaniques : plusieurs auront liquidé avec une étiquette quelconque — déterminisme, évolutionnisme, historicisme, etc. — ce que nous avons écrit jusqu'ici. Il faut rappeler que dans toutes les sciences, particulièrement dans les sciences humaines, les lois et les postulats ne servent pas tellement parce qu'ils sont directement applicables au réel, mais plutôt pour en lire une application possible accompagnée de ramifications, dans les distinctions progressives d'une loi nécessairement générale dans un réseau de corollaires. Celui qui voudrait rencontrer, dans chaque pomme qui tombe, la seule loi newtonienne de la gravité, resterait fortement déçu : non parce chaque pomme ne répond pas exactement à cette loi ; mais parce que celle-ci doit être médiée, d'une fois à l'autre, à travers les autres composantes qui, en n'invalidant pas en fait la loi de gravité, s'associe à celle-ci en formant une série infinie de « comportements de la pomme tombante » différenciés d'une fois à l'autre : des corollaires qui impliquent par conséquent l'apport, disons, de la friction de l'air atmosphérique, de la cause qui a fait tomber la pomme — le coup de bâton ou de pierre — de la force du vent, ou de celle appliquée pour secouer l'arbre.

Quelqu'un aura pu être agacé aussi par une série de réductions de comportements à un caractère élémentaire, afin de les rendre plus facilement lisibles et comparables. Il est vrai qu'il y a une grande différence entre le *pathos* d'une algue unicellulaire qui se reproduit par gemmation et le *pathos* sublimé de la nuit d'amour de Roméo et de Juliette : toutefois, l'évaluation de celle-ci dépend de l'objectif spécifique avec lequel on examine les deux phénomènes. Une appréciation littéraire ou théâtrale ne pourra pas faire autrement que de laisser le premier de côté et de tenir compte du second, avec toute la charge esthétique ou émotive qui peut résulter de la participation à l'oeuvre shakespearienne. Un biologiste pourra, au contraire, mettre en évidence de façon plus réductrice les comportements comme corrélés avec le dénominateur commun de l'impulsion naturelle à la reproduction de l'espèce, sans pour cela être taxé d'impropriété. Le devoir que nous sommes fixé est certainement plus proche de l'*animus* du biologiste que de celui du critique d'art : il pourra être critiquable, pour celui qui voudrait d'autres objectifs de d'autres points de vue, qui toutefois ne nous intéressent pas, sinon marginalement, étant donné que nous considérons prioritaires les aspects plus élémentaires, si on veut, plus existentiels, dérivés de la continuité typologique.

Voyons maintenant à traiter sommairement, comme passage graduel au volume suivant, du rapport entre « lecture » et « projet ». Ce que nous chercherons à obtenir est de faire dériver, le plus

directement possible, les instruments de l'élaboration du projet de la connaissance du « processus typologique » réalisé au plan de la conscience spontanée. Évidemment, il faudra en assumer les données de façon critique, par un choix délibéré, intentionnel : en suscitant une gamme d'intentions appropriées au processus même, et en prenant bien soin de ne pas travailler de manière discordante par rapport au résultat de la conscience spontanée. En substance, notre motivation est celle-ci : s'il est vrai qu'un organisme bâti actuel quelconque correspond au dérivé le plus récent d'une série de produits qui se sont succédés dans le temps, chacun corrélé avec les autres par l'appartenance commune au « processus typologique », au moment où nous nous apprêtons, avec la conception d'un projet, à produire un nouvel organisme bâti, nous ne pourrions pas, dans tous les cas, ne pas tenir compte du « processus typologique ». Passivement, si nous laissons le processus typologique, en l'ignorant au plan de la conscience critique, qui guide nos actions du dehors, ou à l'opposé de notre intentionnalité, c'est-à-dire de la logique qu'on utilise dans la production d'un projet ; activement, dans le cas où nous contraignons de manière explicite nos intentions à adhérer volontairement, délibérément, au processus typologique.

En reprenant un exemple déjà adopté dans l'introduction, il semble évident que quatre maisons contiguës, construites simultanément dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une néogothique, l'autre néoégyptienne, la troisième néorenaissance, et la quatrième néogrecque, peuvent être qualifiées ainsi parce qu'à les voir, nous jugeons les intentions explicites de chacun des quatre auteurs, qui ont opposé réciproquement leurs produits, guidés par un champ différencié d'intentions pertinentes à leur goût, à leur histoire personnelle, à leur école, mais certes non intrinsèquement à la norme interne, à l'**architecture cachée** propre aux quatre maisons.

Une telle « architecture cachée » se révèle aussitôt à nous du moment que, disons, nous comptons les fenêtres et les étages ou que nous examinons le relevé des murs des quatre maisons : du moment que nous comparons ce qu'elles ont de semblable, pour ne pas dire d'identique, au-delà et à l'opposé des intentions des quatre auteurs. Mais, nous notons encore qu'une maison néogothique « souffre » d'être telle : c'est-à-dire que la lisibilité imposée par l'auteur n'est pas en fait indifférente à la maison même, au contraire, on lui impose en en prévariquant les caractères même substantiels : après trois siècles de codification d'un type de fenêtre, semblable à la plupart de celles que nous utilisons encore aujourd'hui (à deux volets ouvrables simultanément, avec son dimensionnement spécifique, avec un réseau de corrélations entre celui qui la fait et celui qui l'utilise), la récupération dans le répertoire du passé d'une « fenêtre géminée » implique une série d'inconvénients, parmi lesquels le plus immédiat et le plus risible consiste dans le claquement violent contre la colonnette centrale, dans le cas où celui qui s'y montre, qui participe directement à la progression des conquêtes de son aire culturelle, a intériorisé une utilisation de la fenêtre codifiée d'une façon bien différente des intentions « néogothiques » de cet auteur particulier. Une énumération d'impropriétés analogues pouvant se répéter avec d'autres éléments, pour les autres maisons de l'exemple, il en résulte un désarroi systématique, une incertitude dans la production et dans l'usage, une faible possibilité de cohabitation entre quatre « manières d'être »

désirées, ou mieux, entre les prétentions des quatre auteurs et la réalité évolutive, typologique, qui voudrait être identique dans les quatre cas.

Et encore, si nous nous transportons du siècle dernier à aujourd'hui, en fait, nous trouvons la même substance du désarroi et de l'incertitude pour faire le bâti : quatre maisons d'aujourd'hui, auront éventuellement aiguisé leur individualité anormale, leurs diversités réciproques, particulièrement si elles sont faites par des « grands architectes ». Il reste toutefois l'architecture « cachée », surtout cachée aux yeux des auteurs, acceptée contre leur gré à cause de la profonde impossibilité de « faire une maison » dans un manque total d'adhésion au « concept de maison » en vigueur, au « type de bâti », au moment actuel du processus typologique.

Pour nous, l'élaboration du projet sera donc guidée par un recours pointilleux à la lecture du processus typologique : nous devrions continuer à « lire », à confronter avec la réalité bâtie les problèmes au fur et à mesure que nous les poserons, de manière ordonnée, en suivant une dialectique de distinctions par échelles, plus proche de l'édifice : en examinant le comportement associé dans le tissu, mais surtout en enquêtant sur les échelles, jusqu'ici négligées, des organismes composants : en abrégeant, pour ainsi dire, les distances aussi pour maintenir la spécificité de la matière « composition » dans des objectifs moins larges que ceux de l'organisme urbain et du territoire, dont nous avons toutefois considéré indispensable la lecture effectuée.

La persistance la plus importante du processus étant plus clairement lisible dans le bâti de base, à cause de la substantielle adhésion de celui-ci à l'existence humaine, à la base anthropique — qui au-delà des localisations spatiales et temporelles, manifeste la constance maximale dans un devenir progressif commun — ainsi, dans l'élaboration du projet, nous pourrions atteindre le rendement maximal, à nos fins, si nous le référons dans une première approche au seul « bâti de base ». C'est de celui-ci que nous occuperons en premier lieu, en renvoyant tout ce qui est assimilable à des émergences, au bâti spécialisé, à un développement ultérieur ; nécessairement plus complexe, puisque lorsque nous devons lire une accumulation d'apports croisés entre des filons typologiques différenciés, des intentionnalités dans leur variation évolutive et selon les aires, des échanges mutuels entre les cultures dans une dialectique continue entre « langage » et « style », entre les aires dominantes et les aires marginales, nous pourrions le faire seulement après avoir expérimenté en profondeur, en nous servant de la conception du projet, les transformations les plus élémentaires du bâti de base.

TABLEAUX



Tableau 1. Relevés des murs de Florence. A : exemple du bâti à Santa Croce et B à San Frediano.

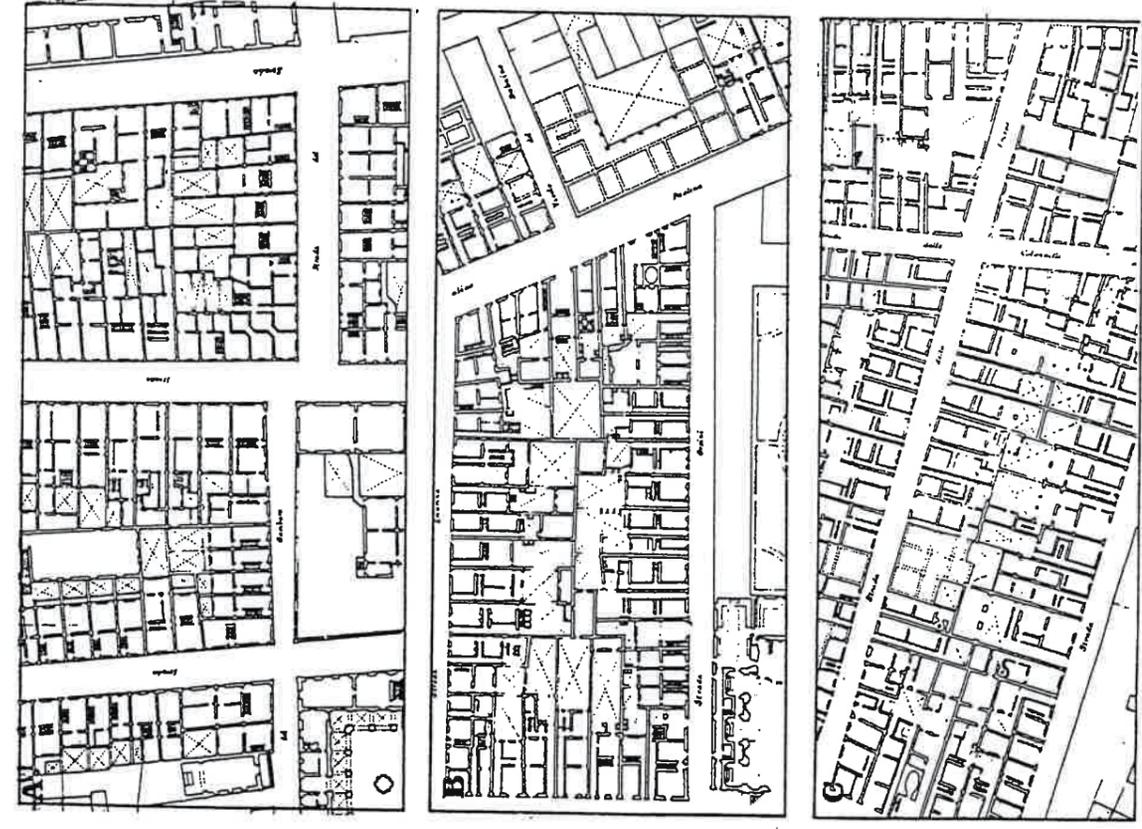


Tableau 2. Relevé des murs de Rome : trois exemples du bâti dans le trident de la place del Popolo.

Tableau 3. Relevé des murs de Gênes et de Côme. A : Gênes, bâti sur la rue Giustiniani et B sur la rue Luccoli. C : Côme, bâti entre la rue Natta et la rue Dalmazzo.

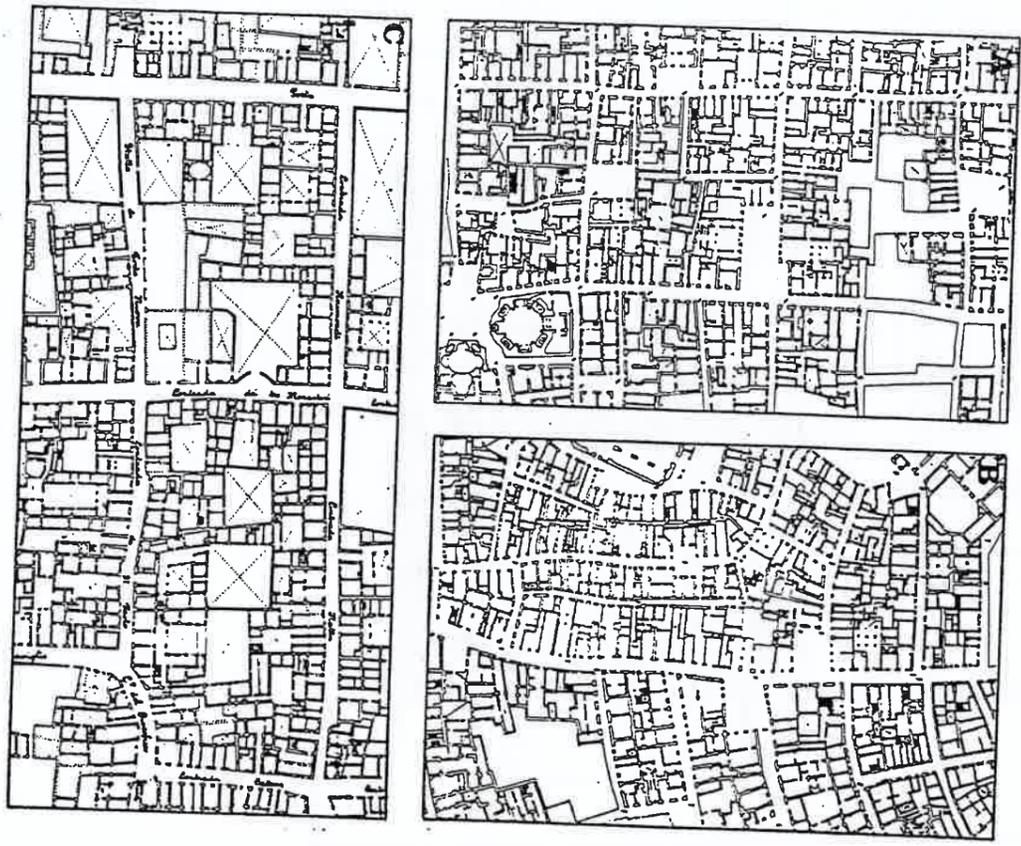


Tableau 4. A : Portion du plan de cadastre de Côme et B de Milan.

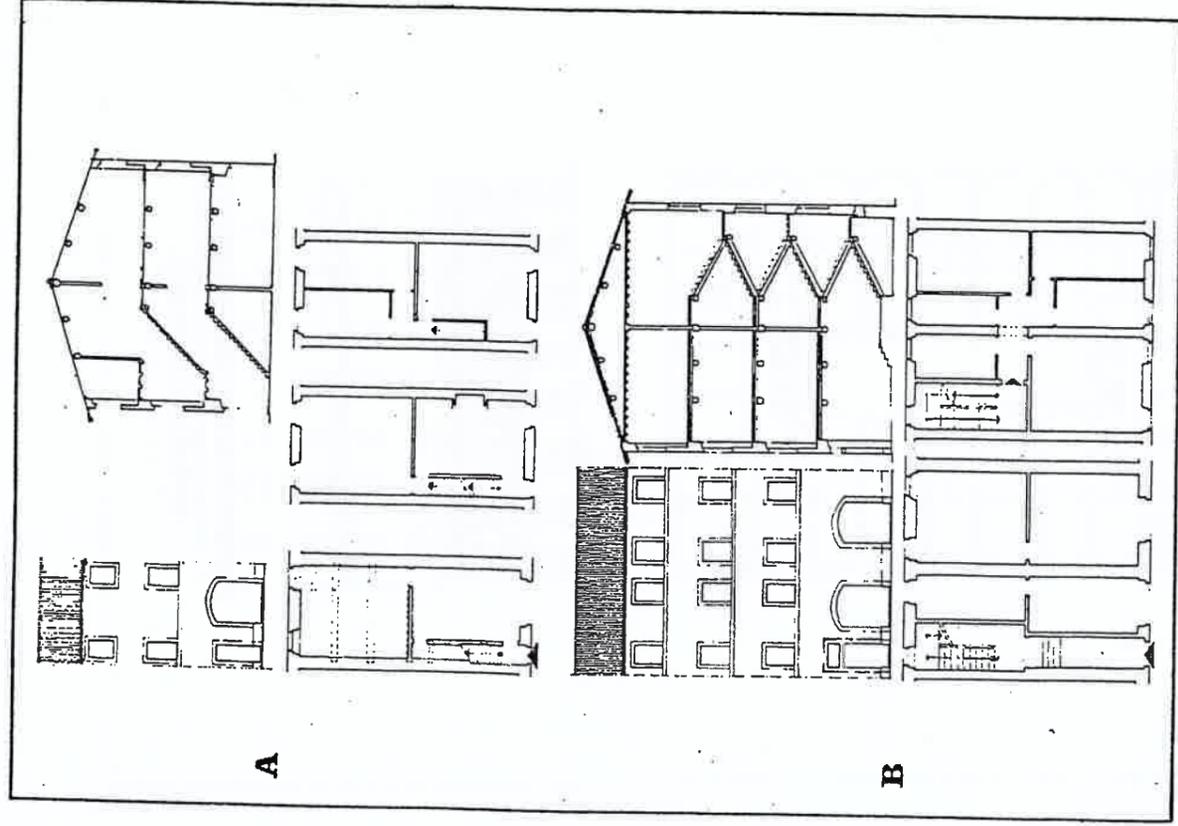
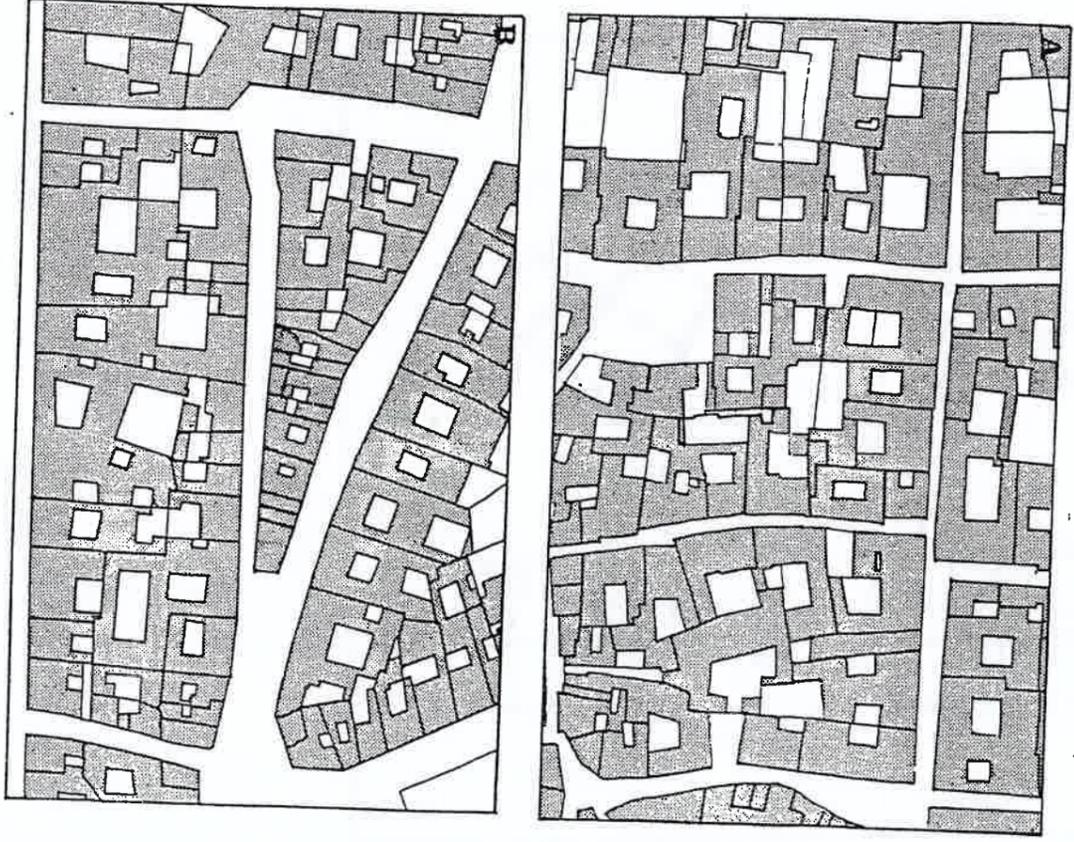


Tableau 5. A : Reconstruction graphique de la maison en rangée florentine. B : reconstruction graphique de la maison à logements superposés (*casa in linea*) à un logement par étage obtenue par fusion de deux maisons en rangée.

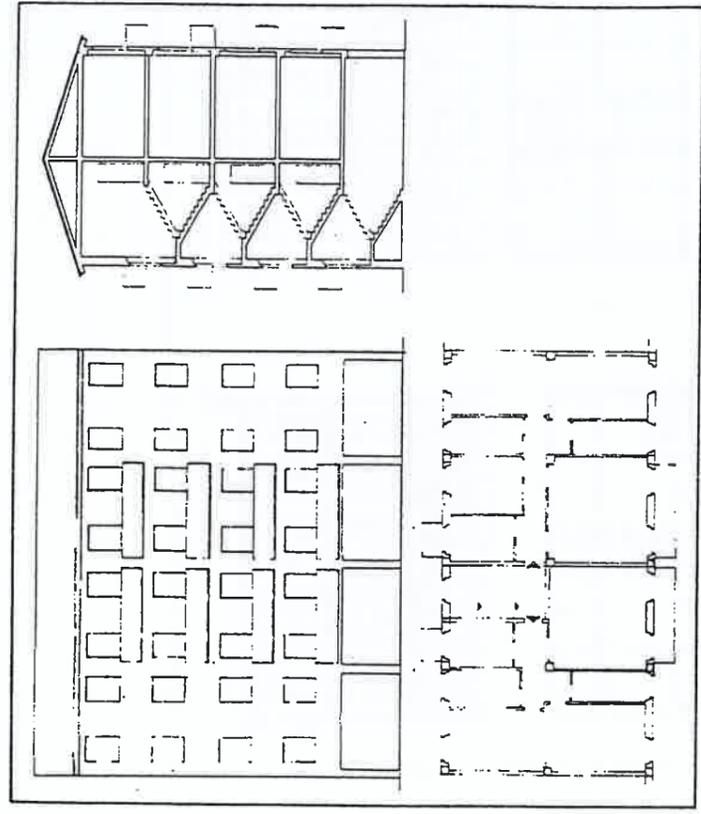


Tableau 6. Maison à logements superposés (*casa in linea*) d'aujourd'hui.

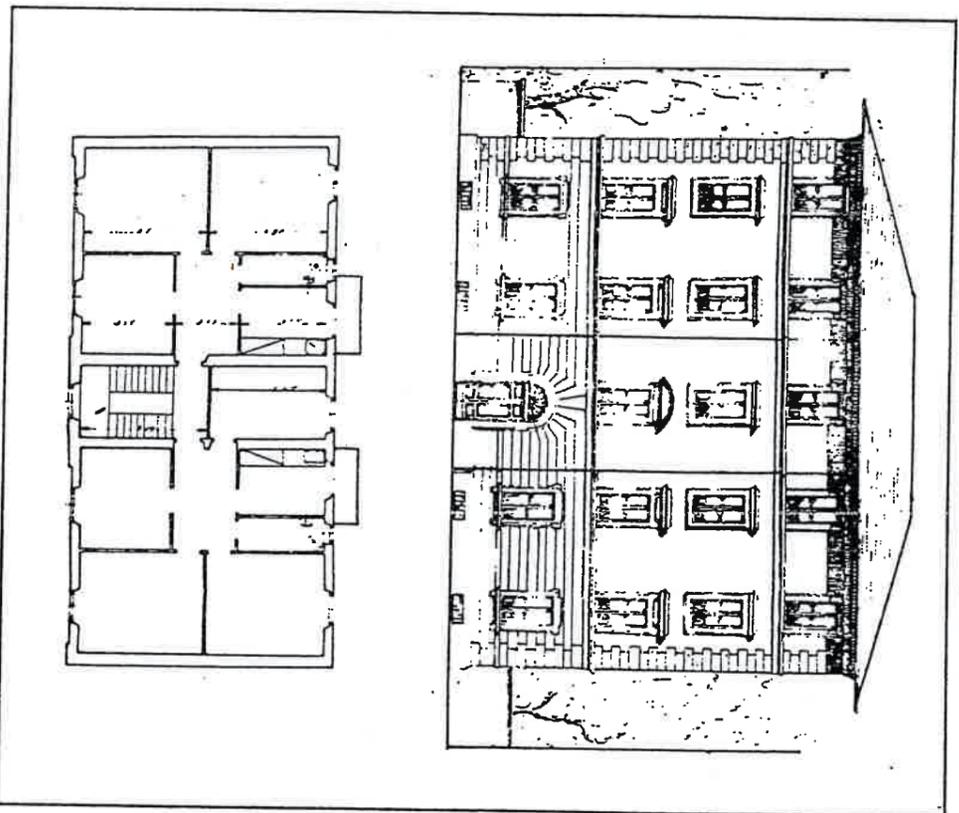


Tableau 9 : Maison à logements superposés (*casa in linea*) florentine des premières années du XX<sup>e</sup> siècle.

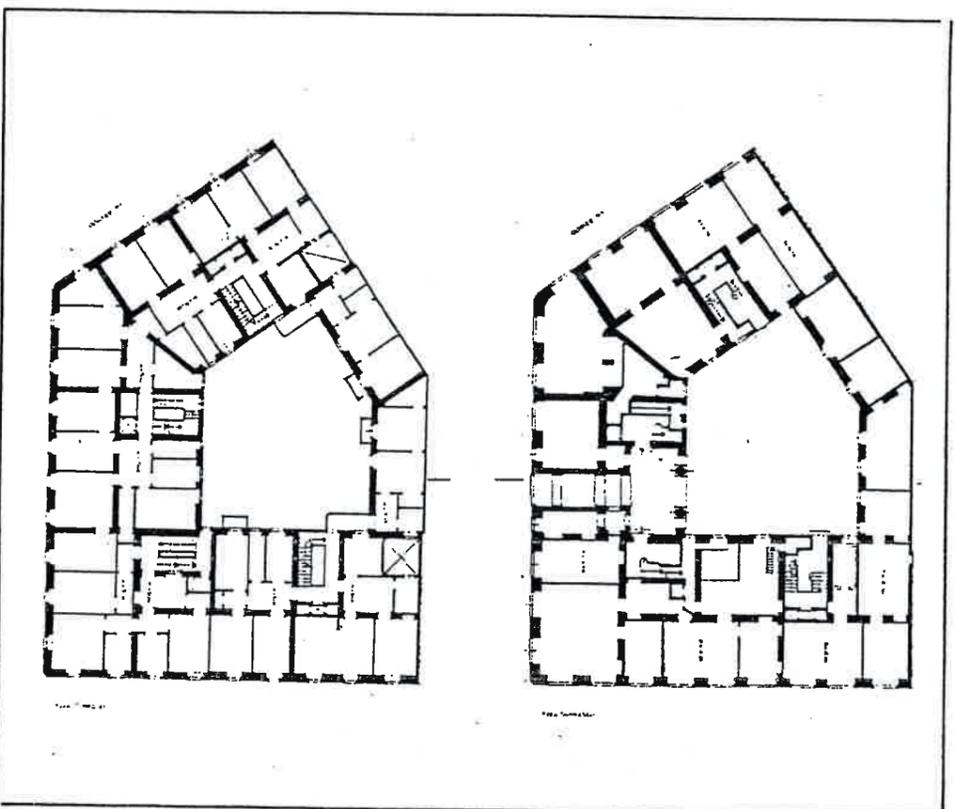


Tableau 10 : Maison à logements superposés (*casa in linea*) milanaise du début du XX<sup>e</sup> siècle.

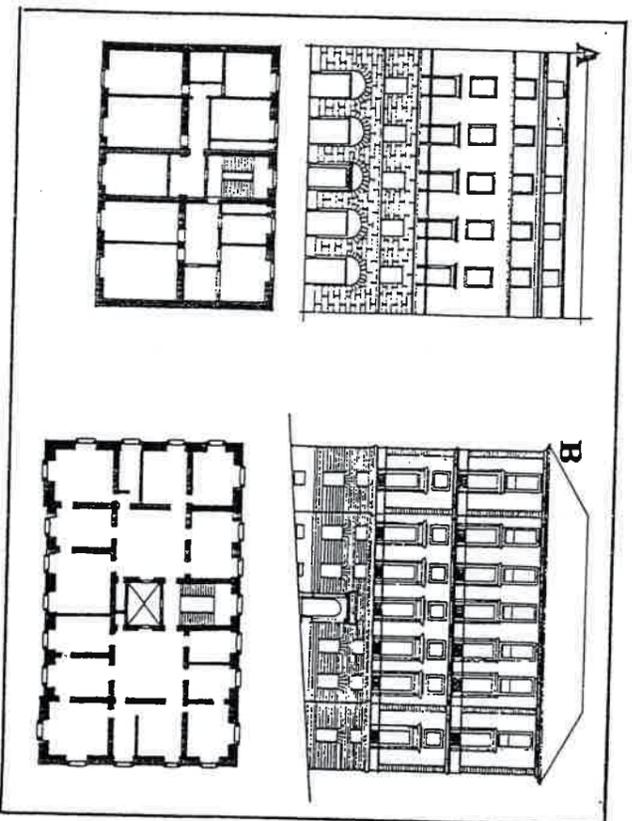


Tableau 7. A : Maison à logements superposés (*casa in linea*) romaine de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et B : maison à logements superposés génoise du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle

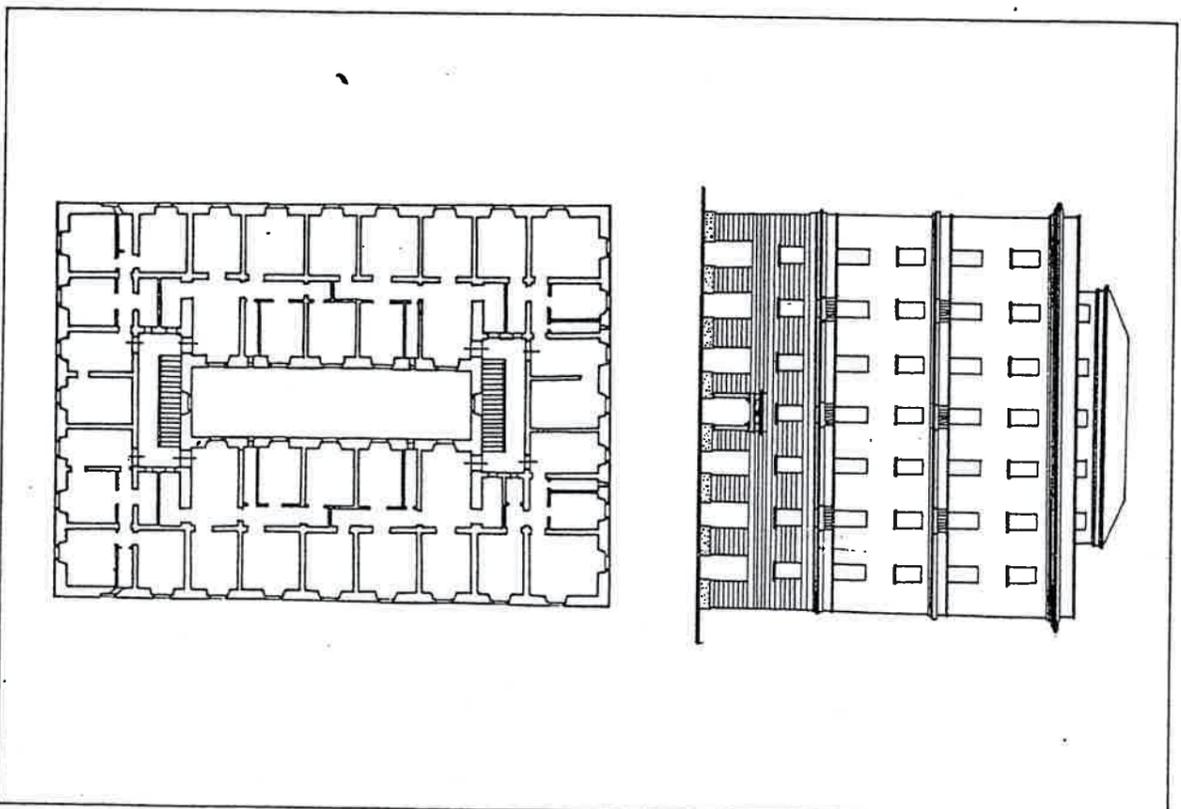


Tableau 8 : Maison à logements superposés génoise de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Tableau 11 A : Type de base et B C D « redoublements » successifs relevés en Italie entre les années 1940-1944.

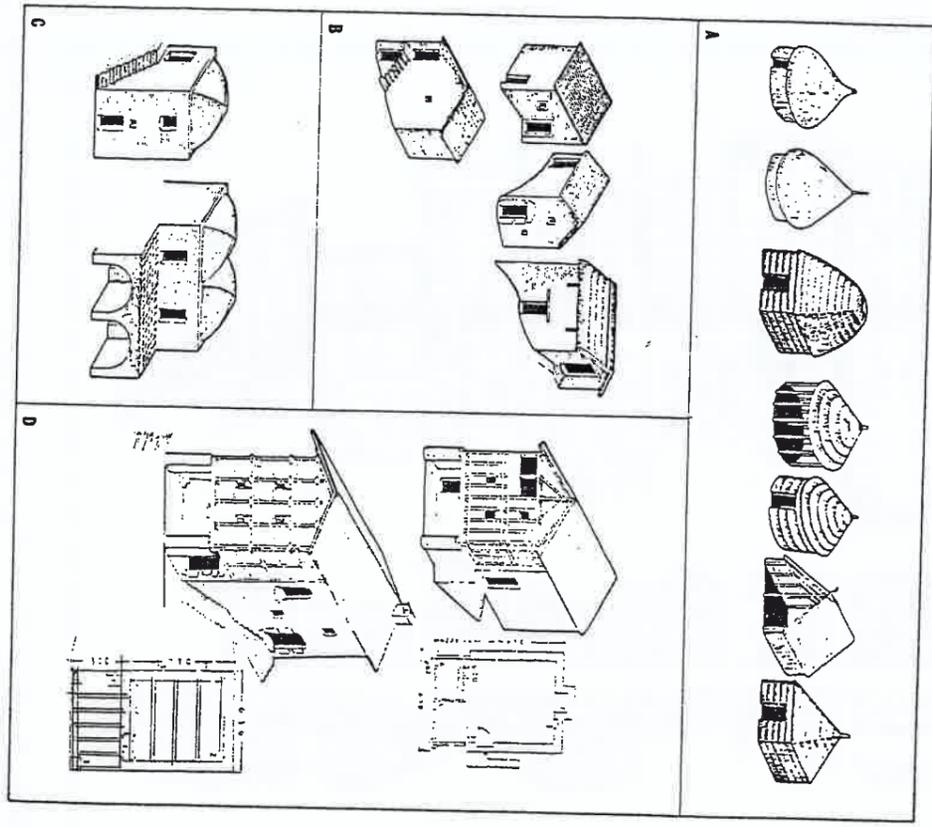


Tableau 12 : Florence, Rome, Gênes : schéma de reconstruction des principales transformations diachroniques du tissu de base.

FIRENZE											
monofamiliari				plurifamiliari				plurifamiliari			
F1.1	F1.2	F1.3	F1.4	F2.1	F2.2	F2.3	F2.1	F2.2	F2.3	F2.1	F2.2
ROMA											
monofamiliari				plurifamiliari				plurifamiliari			
R1.1	R1.2	R1.3	R1.4	R1.5	R2.1	R2.2	R2.1	R2.2	R2.1	R2.2	R2.2
GENOVA											
monofamiliari				plurifamiliari				plurifamiliari			
G1.1	G1.2	G1.3	G1.4	G2.1	G2.2	G2.2	G2.1	G2.2	G2.1	G2.2	G2.2

Tableau 14 A : Maison à cour - en rangée japonaise de formation semblable aux maisons à cours - en rangée vénitiennes. B : Bunja, type sub-cellulaire (diamètre approximatif 3 mètres) du littoral de la Yougoslavie, mais répandu dans plusieurs aires méditerranéennes. La comparaison entre les deux illustrations montre les deux pôles opposés entre lesquels se placent les structures du bâti de base, d'un caractère sériel maximum typiquement ligneux, à un caractère organique maximum strictement maçonn.

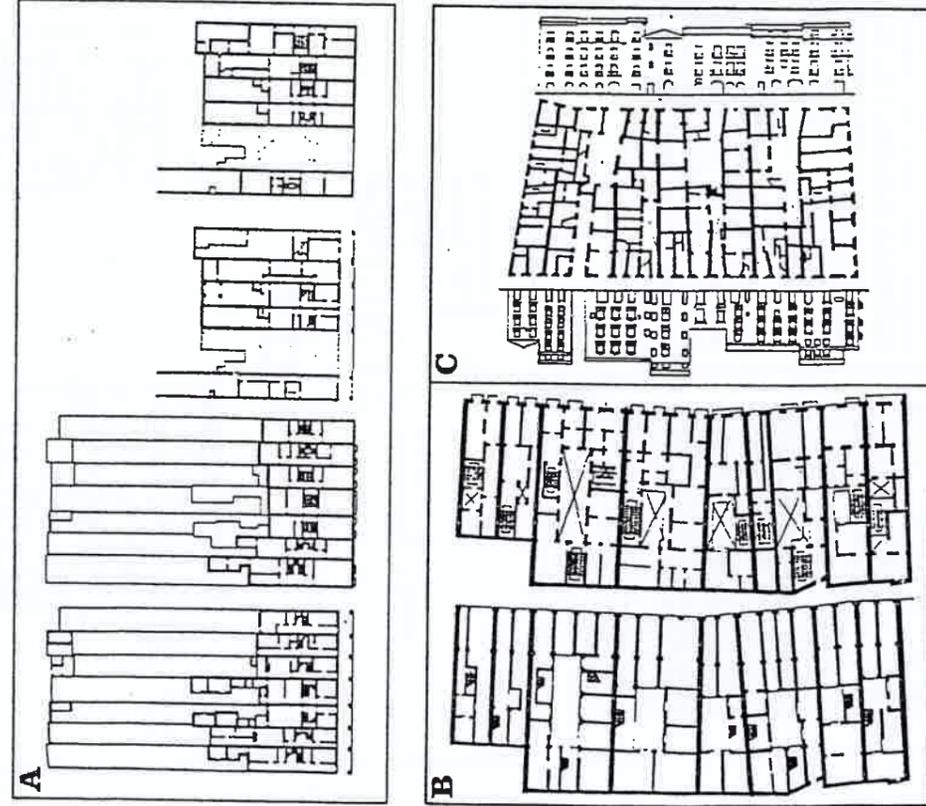
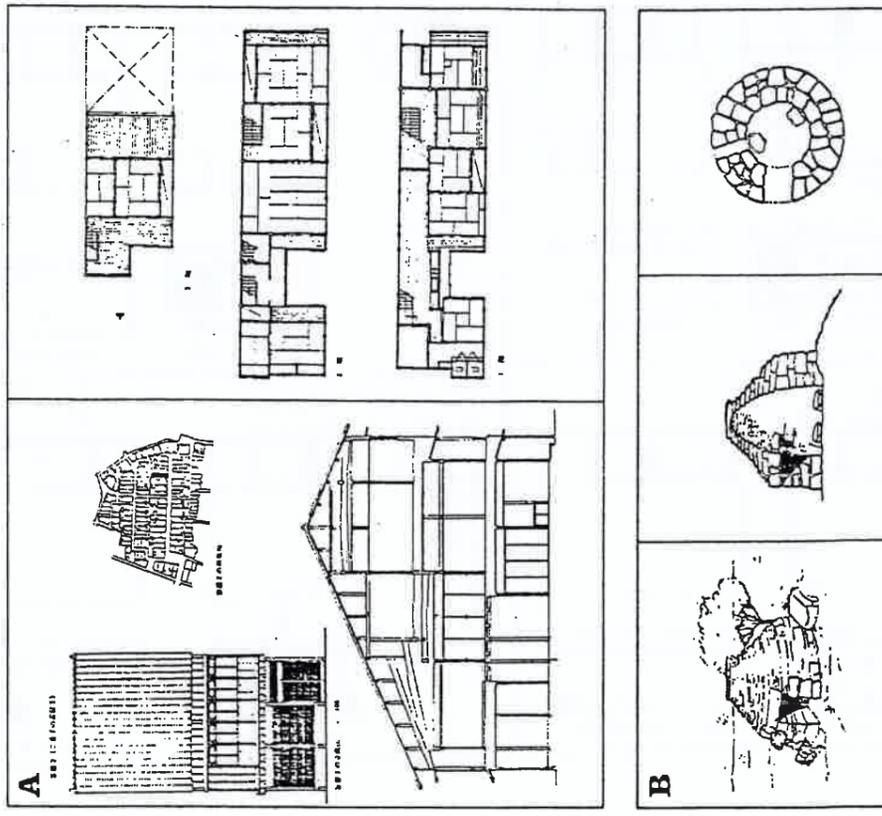
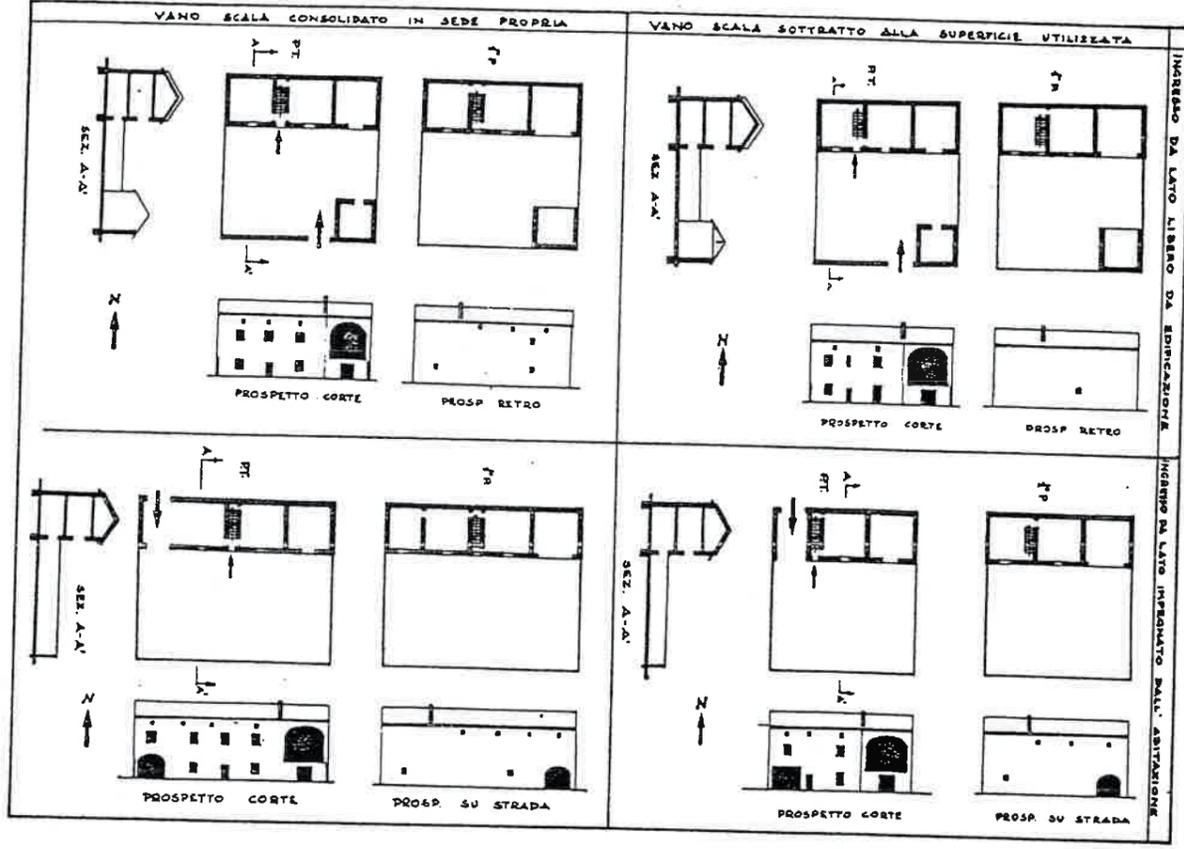


Tableau 13. A : Padoue, type de maison en rangée à lots allongés dans le faubourg Santa Croce et dans la rue Savonarola. B : Naples, maison à cour dérivée de la permanence du type « domus ». C : Palerme, pseudo-maison en rangée dérivée d'un lotissement précédent de type « domus » et réalisé par insulisation.



**Tableau 18 :** Variantes synchroniques dues à l'orientation spécifique de la maison à cour, dans la version particulière à profondeur unicellulaire sans portique propre au Piémont méridional.

**Tableau 19. A :** Piémont méridional, type de maison multifamiliale *insula* à cour collective et à maisons à logements superposés des types à cour du tableau précédent. **B :** Copenhague, exemples de maisons à logements superposés à cour fermée et à double front de façade (1853-56). La maison à logements superposés, dans ses multiples acceptions, est le type largement dominant dans les expansions récentes des villes européennes.

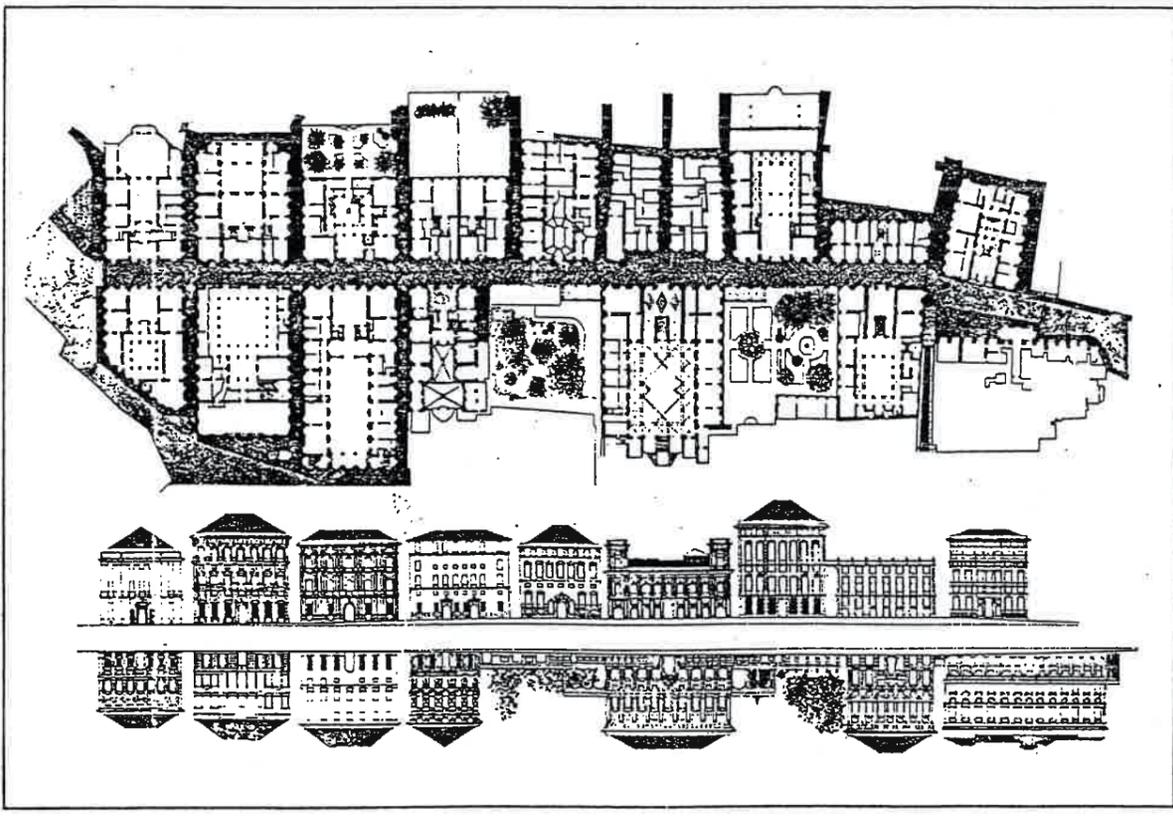
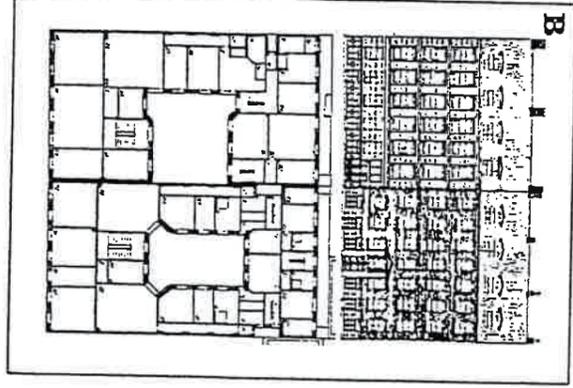


Tableau 21. Gênes, Strada Nuova (rue Garibaldi) exemple de tissu spécialisé planifié en marge de l'aggrégat préxistant.



Tableau 20. A : Florence, rue Maggio, exemple de tissu spécialisé sur parcours de reconstruction. B : Rome, rione Pigna, exemple de tissu spécialisé né de la confluence de plusieurs axes urbains.

Tableau 22. Florence, tissus avec bâti de base prédominant. A : quartier S. Frediano et B : quartier S. Croce.

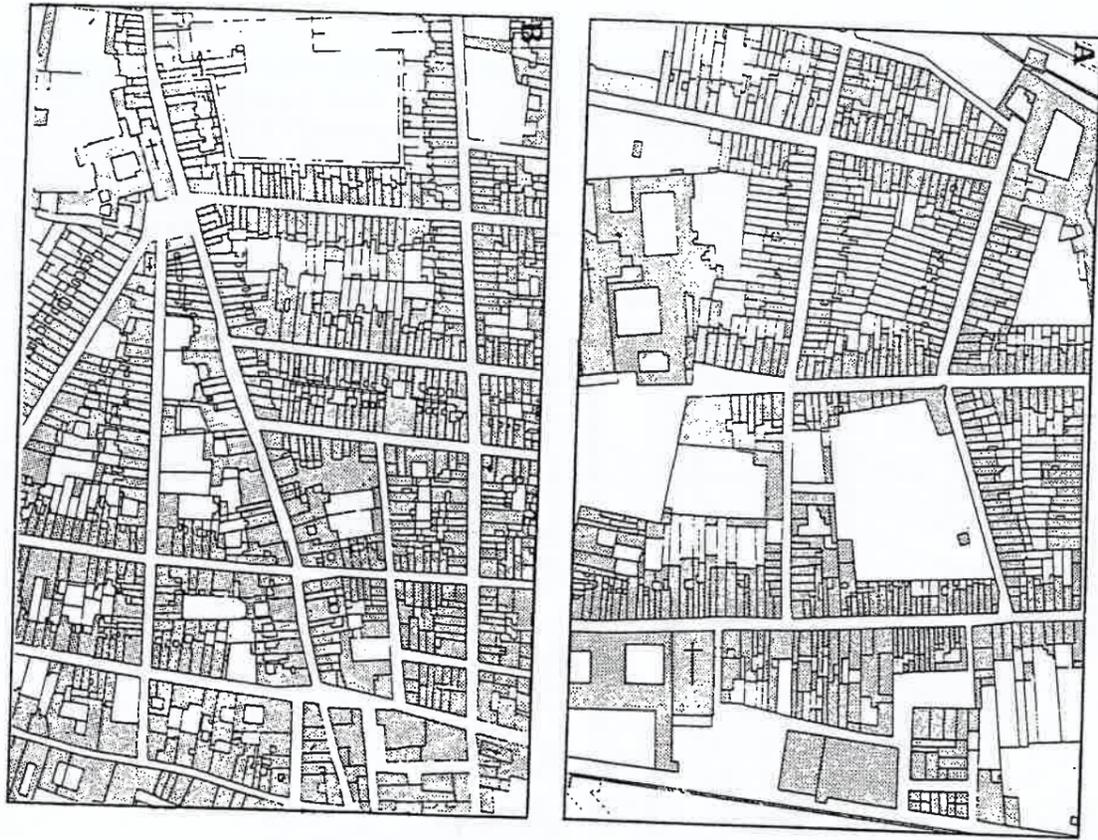


Tableau 23. Modèles de processus de formation du tissu urbain. A : bâti sur parcours-mère, B : bâti sur parcours d'implantation du bâti, C1 : bâti sur parcours de raccordement entre parcours d'implantation avec formation successive de la suite des parcours d'implantation, C2 : formation des parcours de raccordement entre parcours d'implantation (voir aussi le tableau 25B), D : formation des parcours de reconstruction. COROLLAIRES : E1, E2 : bâti sur parcours-mère et sur parcours d'implantation dérivés, dans le cas d'une intersection entre deux parcours préexistants ; F1, F2 : bâti sur parcours-mère et sur parcours d'implantation dérivés, dans le cas de bifurcation d'un parcours préexistant ; G1, G2, G3 : bâti sur parcours-mère et ramification progressive de parcours d'implantation dans une aire à forte pente.

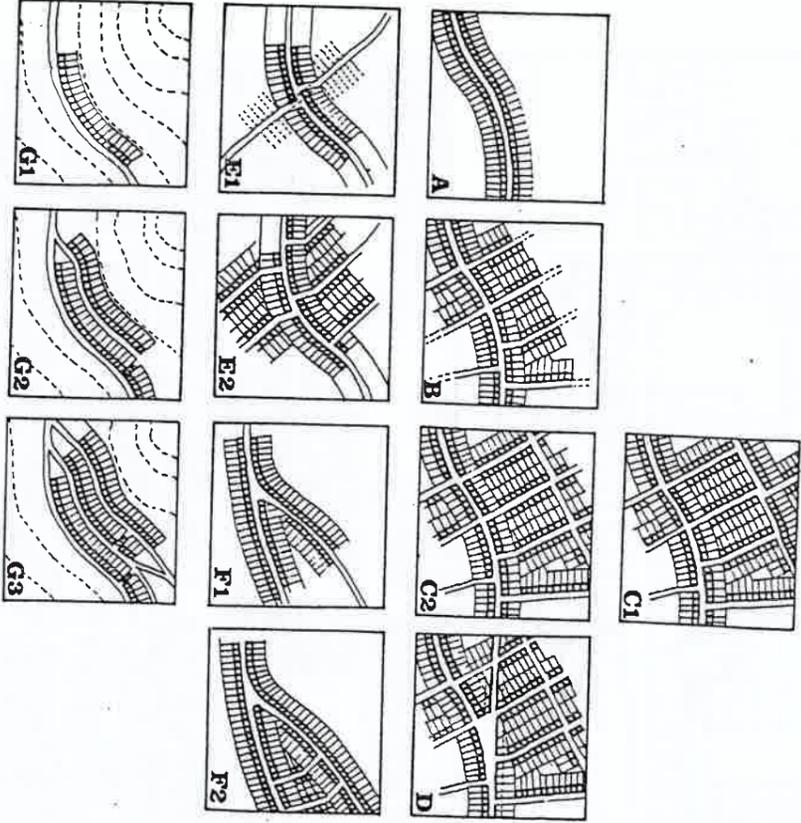


Tableau 25 A : Schéma des îlots, le premier obtenu par dialectique entre parcours édifiés progressivement (îlot « médiéval »), le second par acceptation du type d'îlot à quatre fronts homogènes (îlot « baroque ») tous les deux en aire germanique. B : Lubeck, lotissement par îlots médiévaux avec dialectique évidente entre parcours-mère, parcours d'implantation et parcours de raccordement. C : Belluno, îlot de maisons à cour sur parcours-mère et de maisons en rangée vénitienne sur parcours d'implantation.

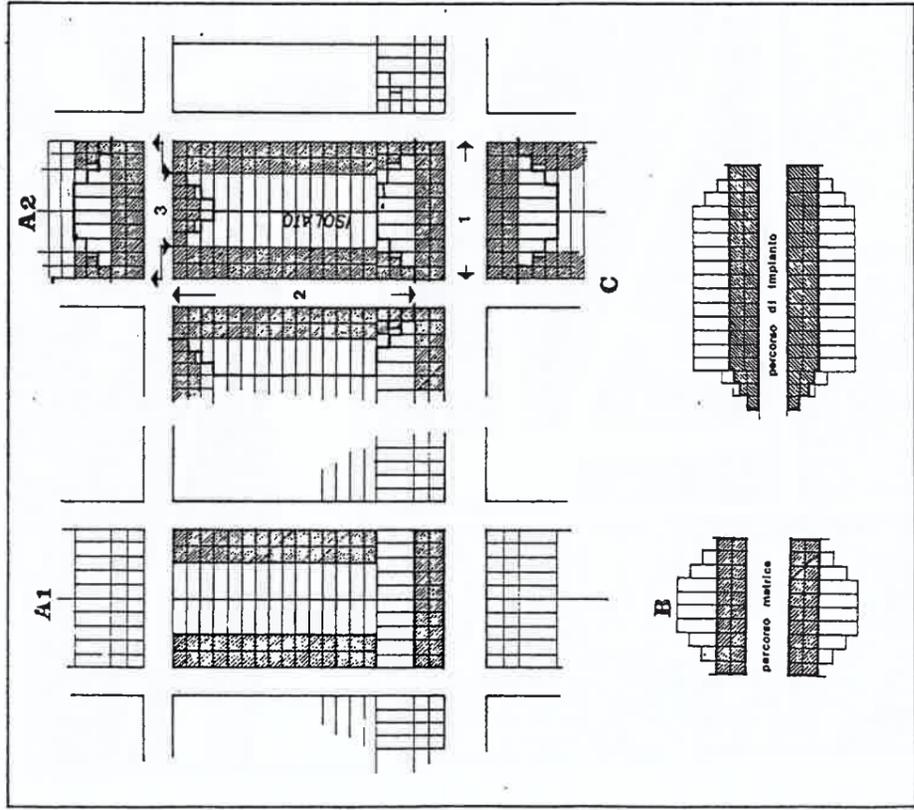
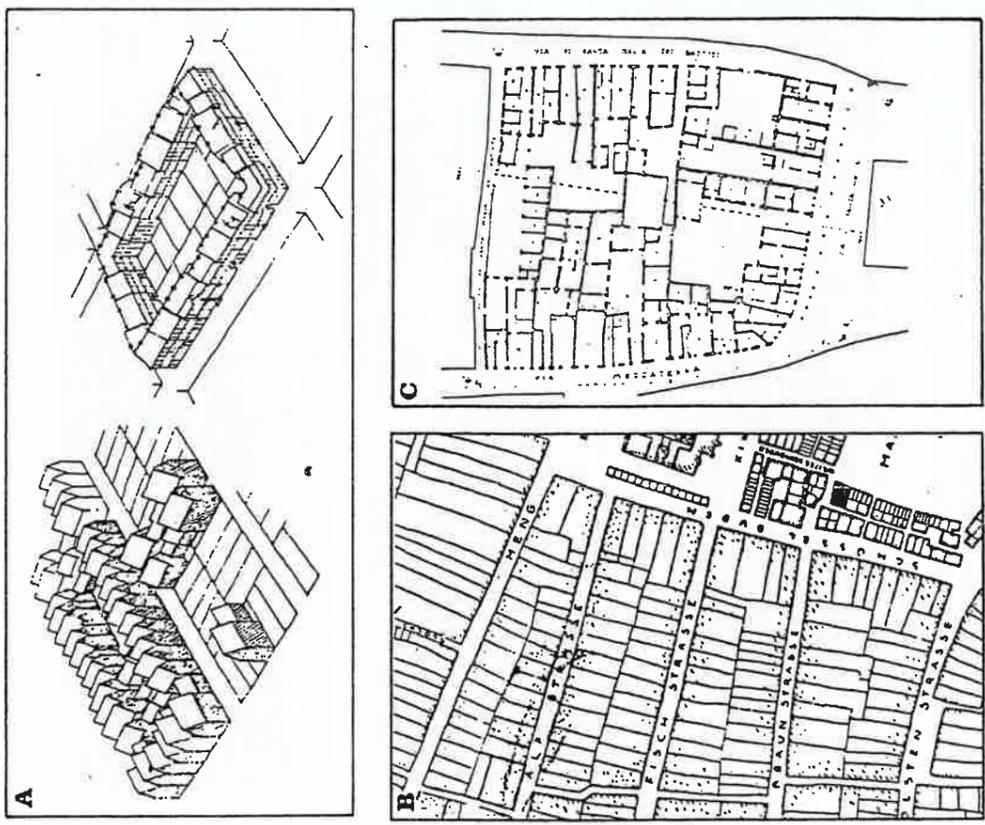


Tableau 24. A1 : îlot formé par édification progressive sur parcours-mère, parcours d'implantation et de raccordement. A2 : formation des tissus d'encadrement par réutilisation des aires de pertinence marginales. B et C : comportement de la bande de pertinence d'un parcours-mère et d'un parcours d'implantation du bâti à encadrement complété (modèle de *contrada*).



Tableau 27. A : Côme, tissu de maisons à cour dérivées de l'implantation préexistante de domus élémentaires transformées de manières variées, mais fidèles à la permanence des caractères essentiels du tissu originnaire. B : Florence, cadastre léopoldien de l'aire centrale démolie à la fin du XIX<sup>e</sup>, tissu originellement de type domus réutilisé pour des types de maisons pseudo-mitoyenne et mitoyenne. C : Gênes, cadastre napoléonien, aire entre le palais Ducal et la place Fontane Marose.

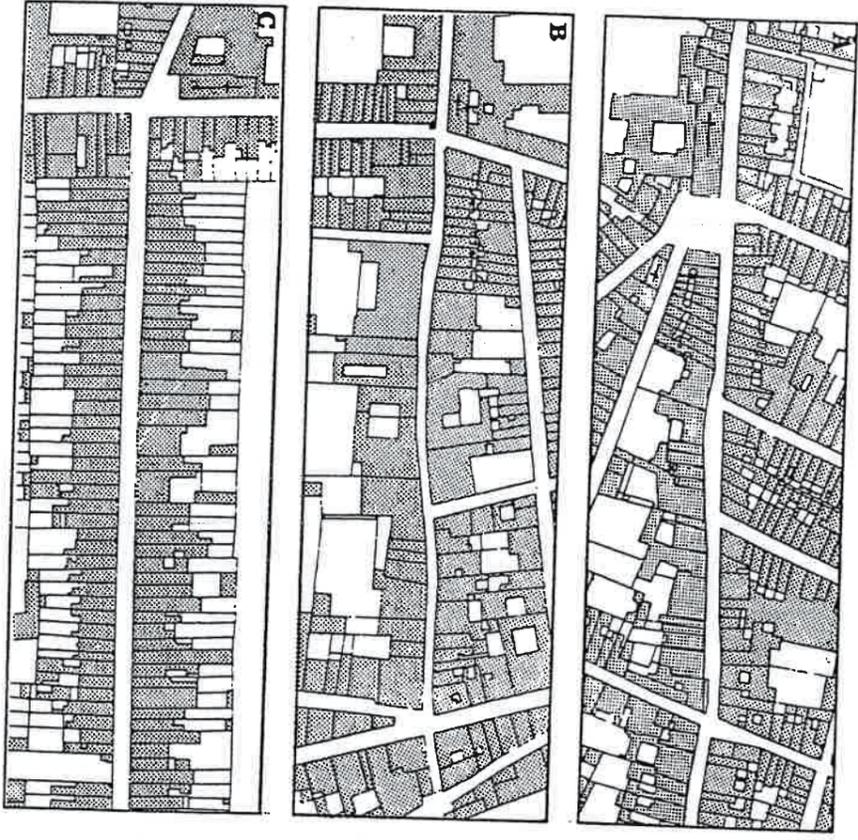
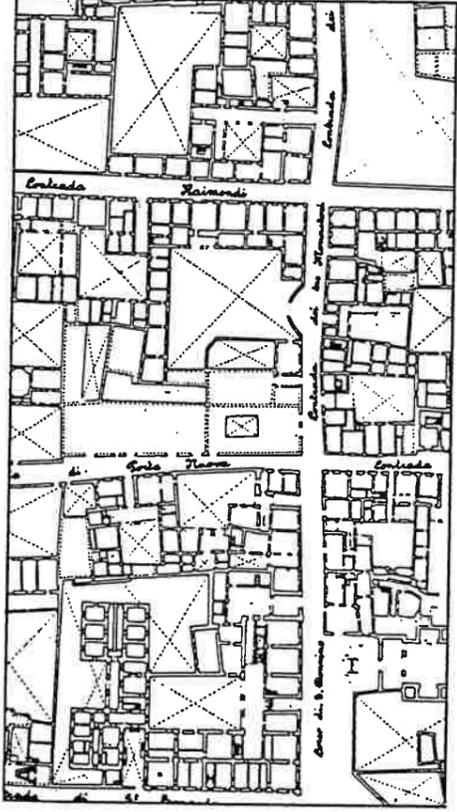


Tableau 26. Exemples de tissus. A : Florence, rue Pietrapiana. Parcours-mère et parcours d'implantation du bâti dérivés non perpendiculairement en raison de l'influence de l'orientation des centurées préexistantes. B : Florence, borgo préexistant et la concurrence de la rue Pietrapiana ont empêché la formation de parcours d'implantation du bâti. C : Florence, rue S. Zanobi. Exemple de parcours d'implantation du bâti dérivé de la rue Guelfa mère. D : Florence, tête l'Anguillara et borgo de Greci. Parcours de reconstruction retallés dans le tissu implanté sur les structures de l'amphithéâtre romain. E : Florence, rue de Paris marginaux au Tevere pour requalifier l'utilisation du bâti. F : Rome, rue Giulia. Agostino et rue XXV Aprile. Exemples de parcours de reconstruction.

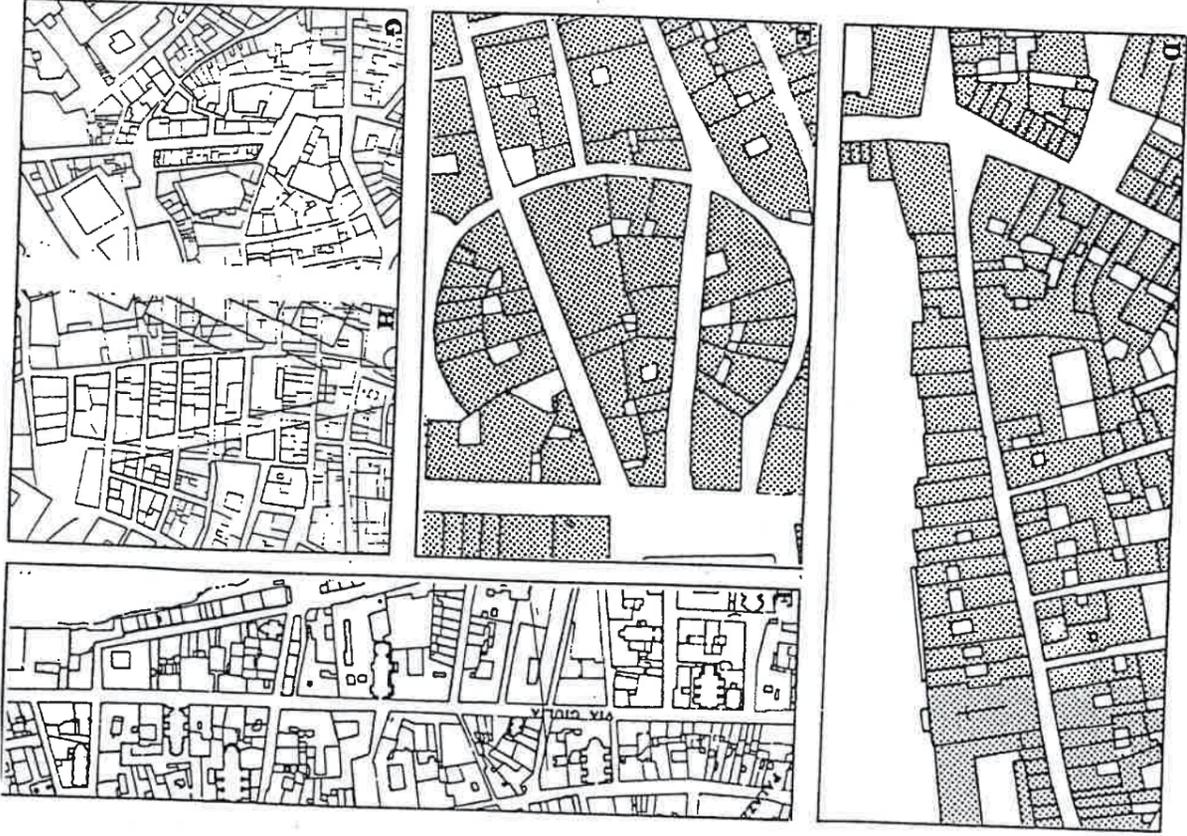


Tableau 28. Rome, cadastre grégorien. A : tissu entre la rue Tor di Nona et la rue De' Coronari. B : tissu du trident de la place del Popolo.

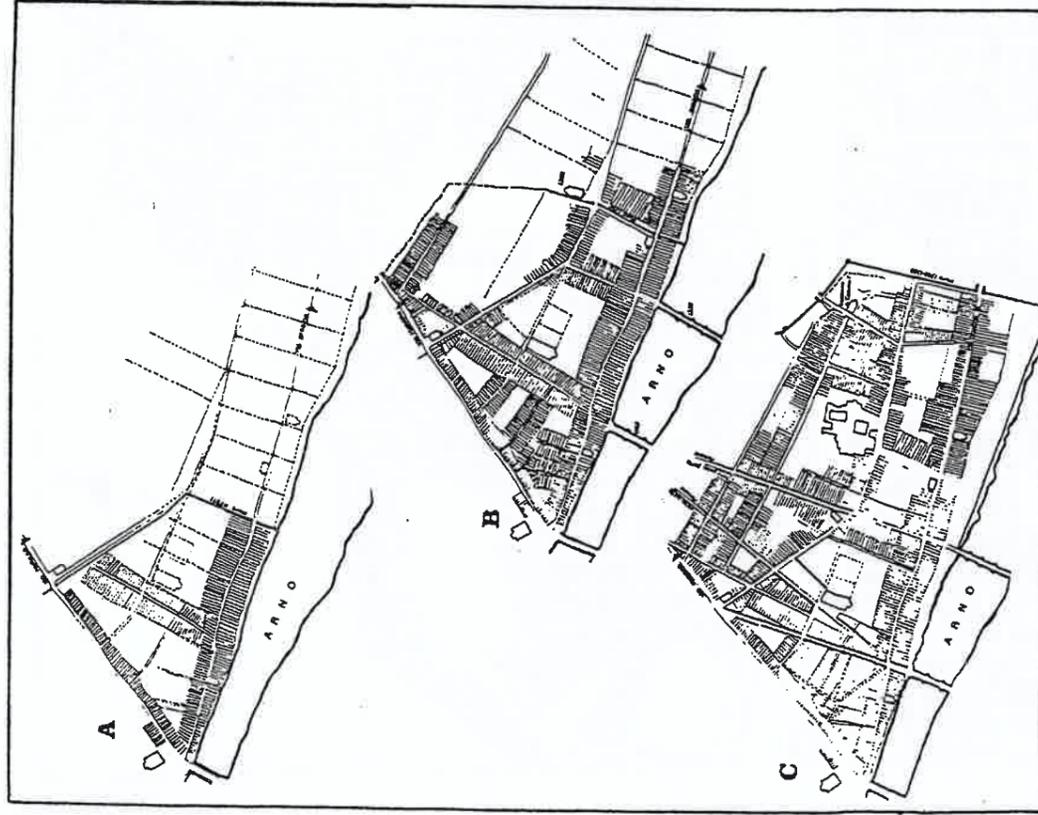
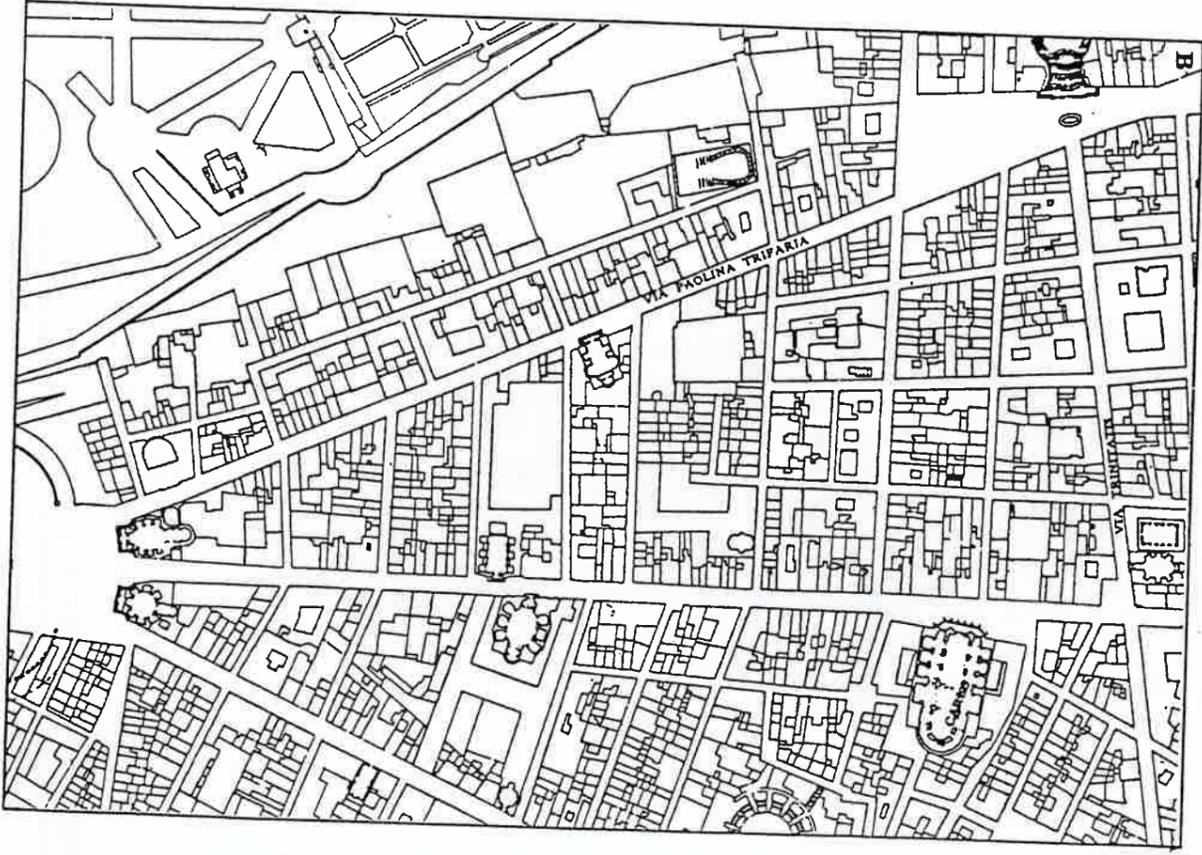


Tableau 29. Florence, reconstruction des phases de formation du tissu urbain du quartier San Frediano. A : bâti dans un faubourg linéaire sur parcours-mère et première enceinte de l'Oltarno. B : consolidation avec les parcours d'implantation et seconde enceinte. C : complètement du tissu et reconstruction au moyen de la formation des parcours de la rue Maggio, de la rue delle Caldaie et de la rue de' Serragli.

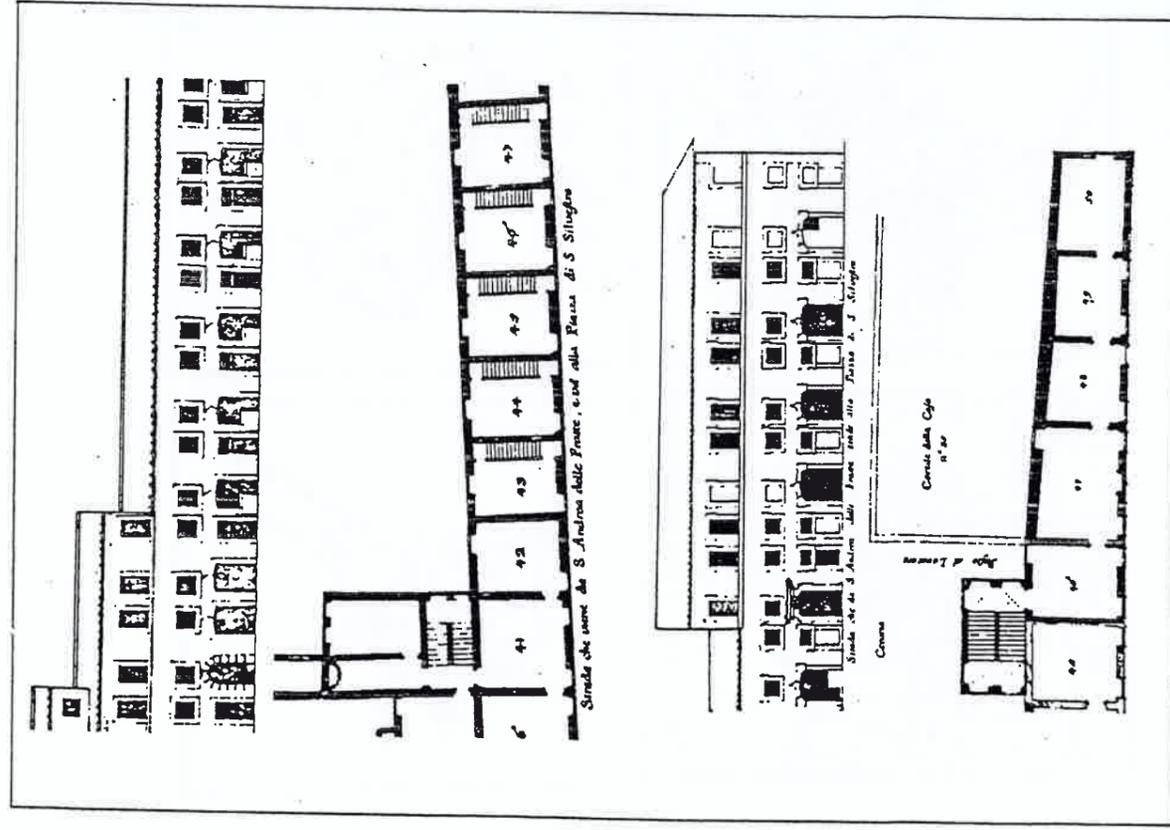


Tableau 30. Rome, trident del Popolo, tissus d'encombrement utilisant les aires de pertinence marginales.

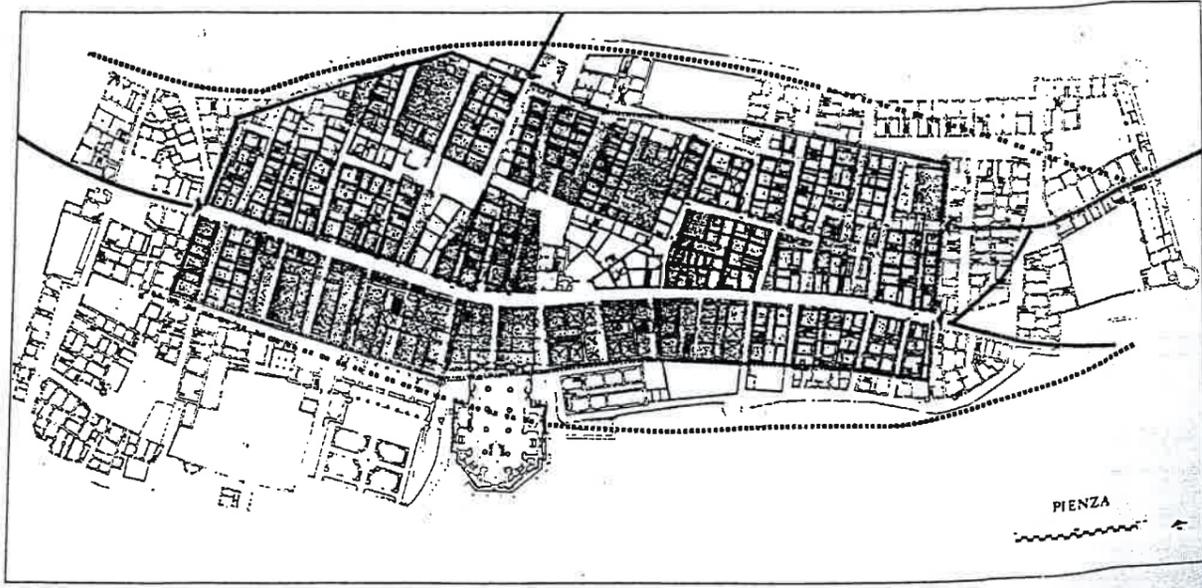


Tableau 33. Pienza : relevé des murs avec identification des périmètres des domus élémentaires antérieures à l'aménagement médiéval à maisons pseudo-mitoyennes.

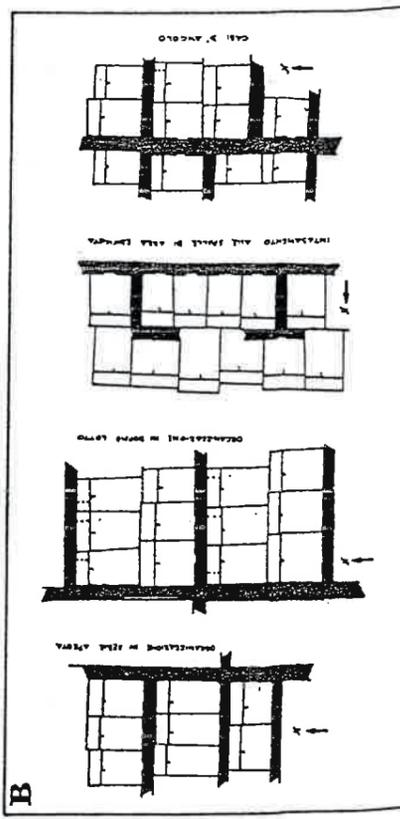


Tableau 34, A1, A2 : Olinto, relevé des murs et schéma de la première édification à domus isorientée. B : Piémont oriental, aire novese-alesandrina : tissu de maisons à cour isorientées en série ouverte, fermée et sur parcours d'implantation du bâti dérivés du parcours-mère, selon les trois variantes synchroniques de la maison à cour analogues à celles du tableau 32 et de l'illustration précédente.

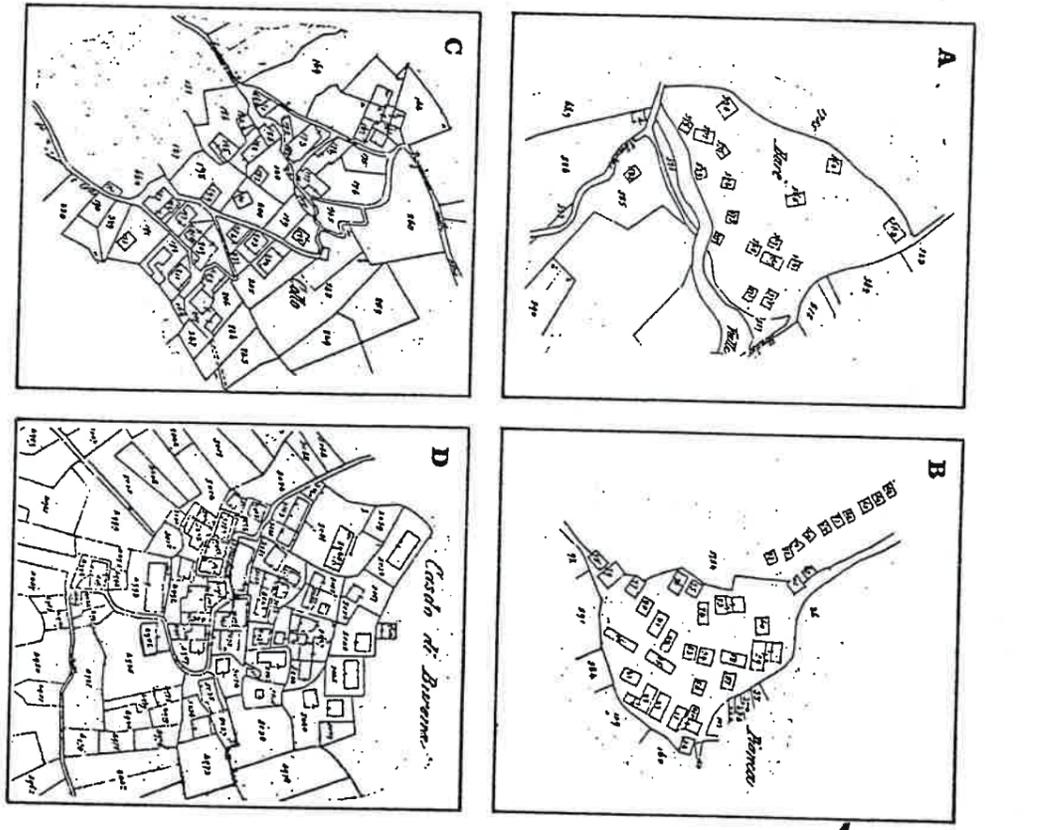
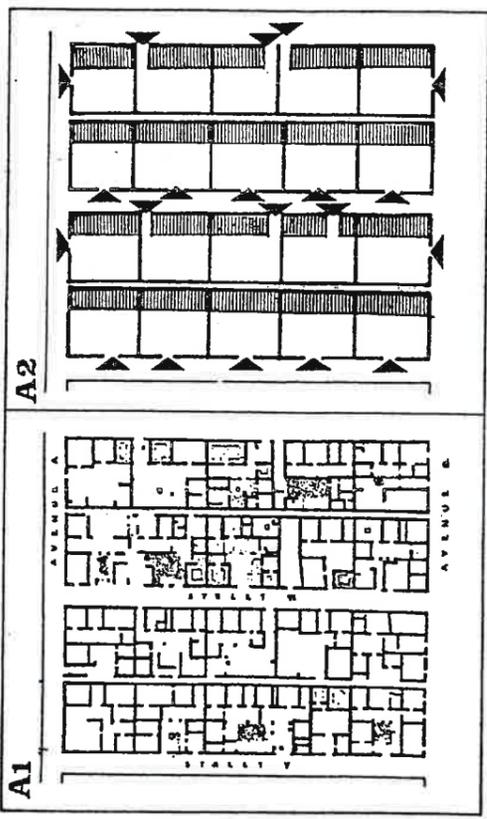
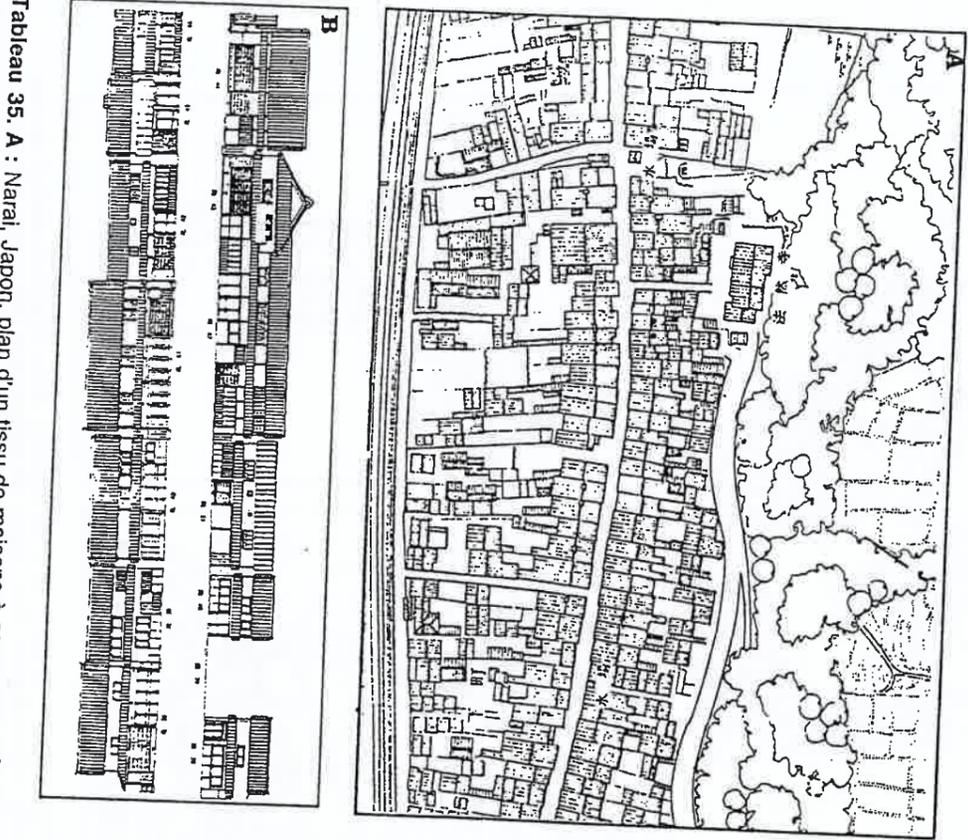
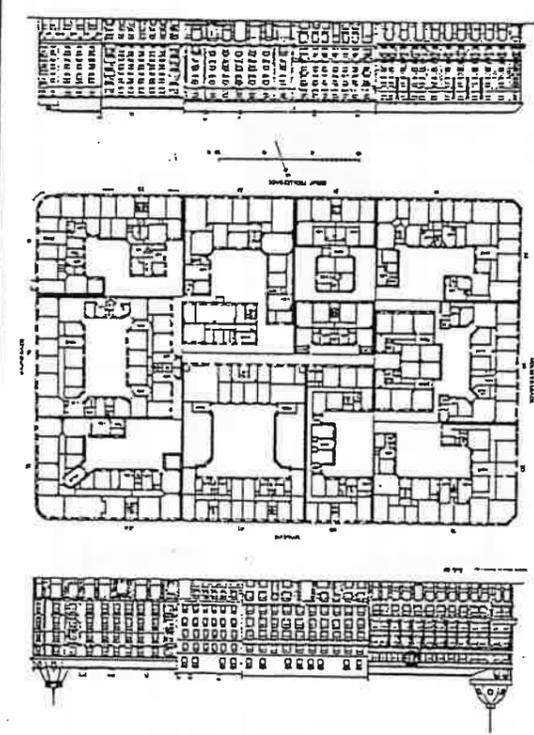
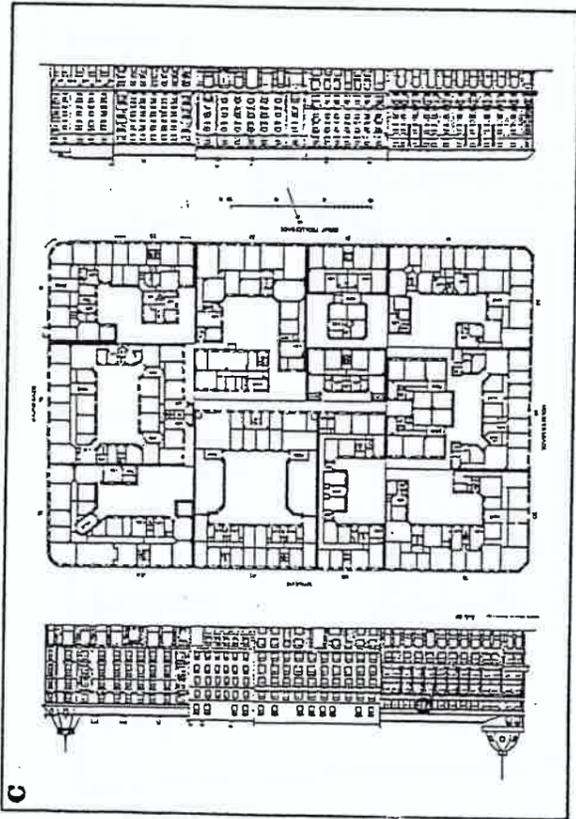
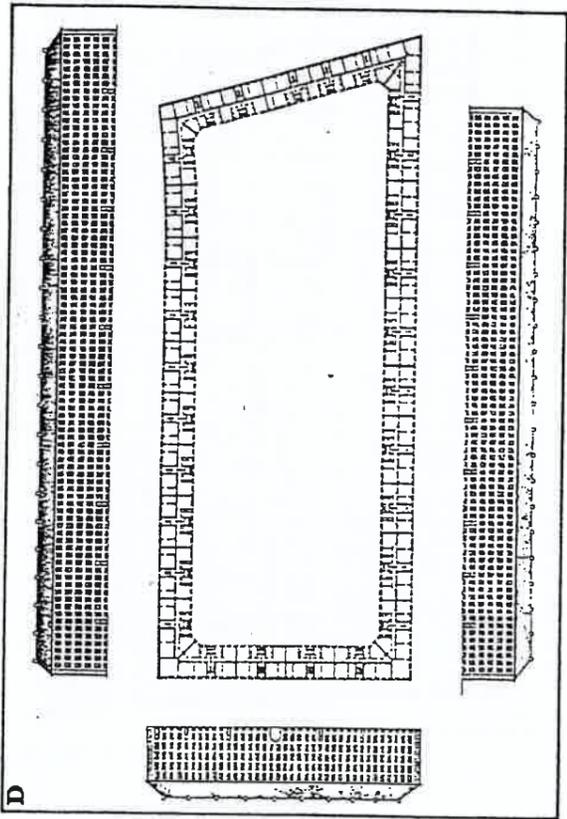
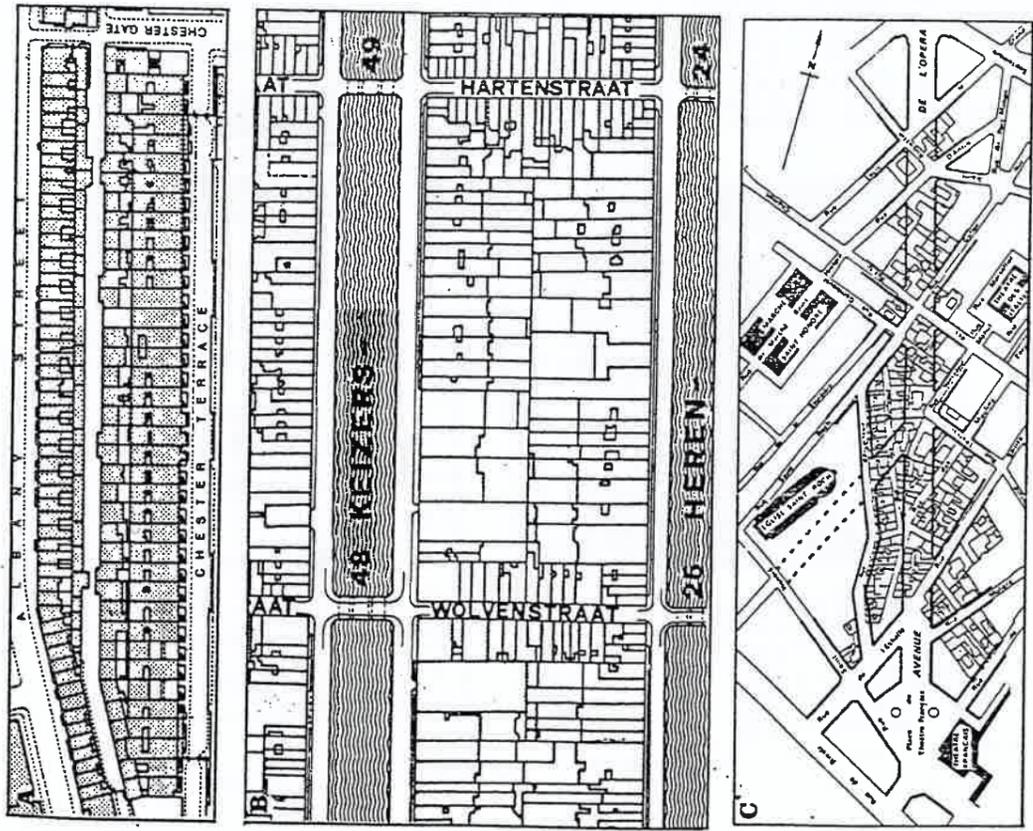


Tableau 31. Exemples d'établissements en montagne à val Cavaragna. A et B : habitations saisonnières subcellulaires en marge des pâturages communs, sans aires de pertinence individuelles ; C et D : consolidation progressive des établissements et implantation relative des aires de pertinence avec des types unicellulaires et bicellulaires.

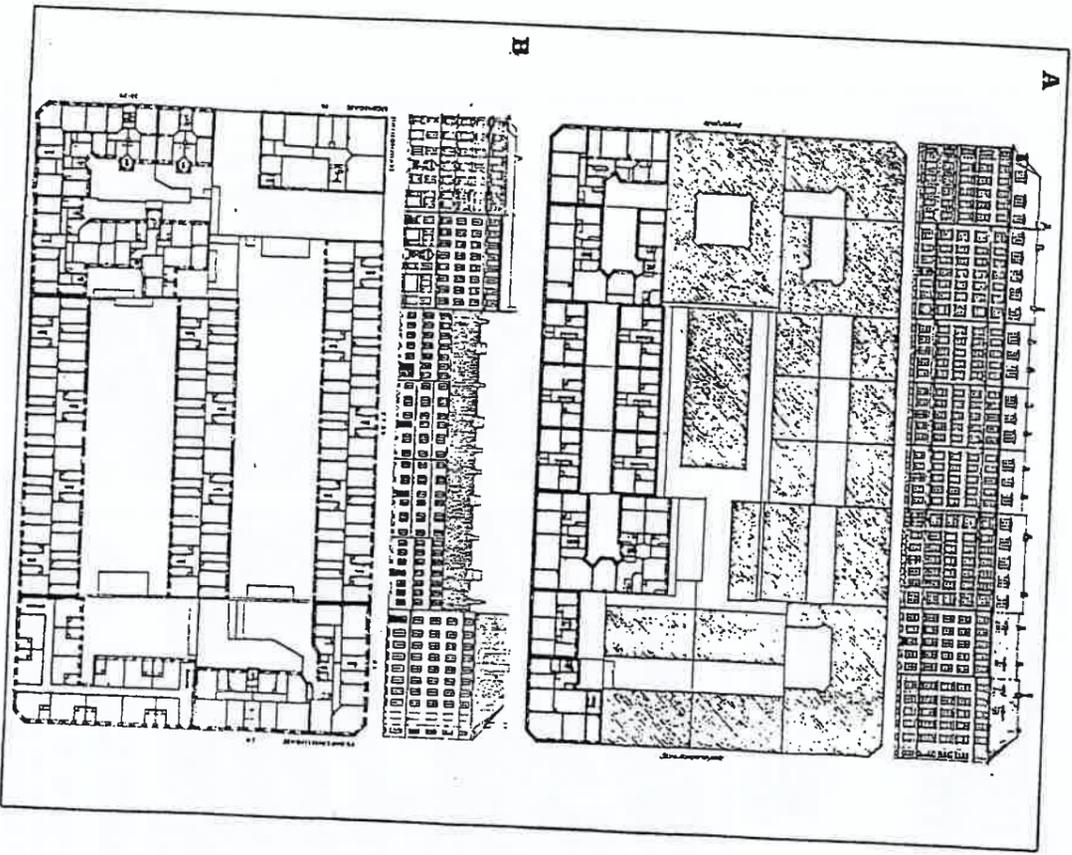


Tableau 32. Polignano a Mare (Bari). A : relevé des murs de l'aggrégat antique. Les tissus objets de reconstruction sont noirs. B et C : où le « type de substrat » à domus élémentaire est évident dans les trois variantes synchroniques qui sont dues à l'isorientation solaire et aux variations différenciées conséquentes, typiques du tissu urbain médiéval.

**Tableau 37. A et B :** Comparaison entre les tissus de Londres et de Amsterdam. Dans le nord de l'Europe, la forme usuelle des îlots est allongée et forme des séries unidirectionnelles ; dans le cas d'Amsterdam, on voit que les parcours transversaux sont seulement le lieu de tissus d'encombrement. **C :** Paris, exemple de parcours de reconstruction de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La ville à îlots de bâti sériel a été retaillée au moyen de parcours fortement polarisés et indifférents aux ourdisages préexistants.

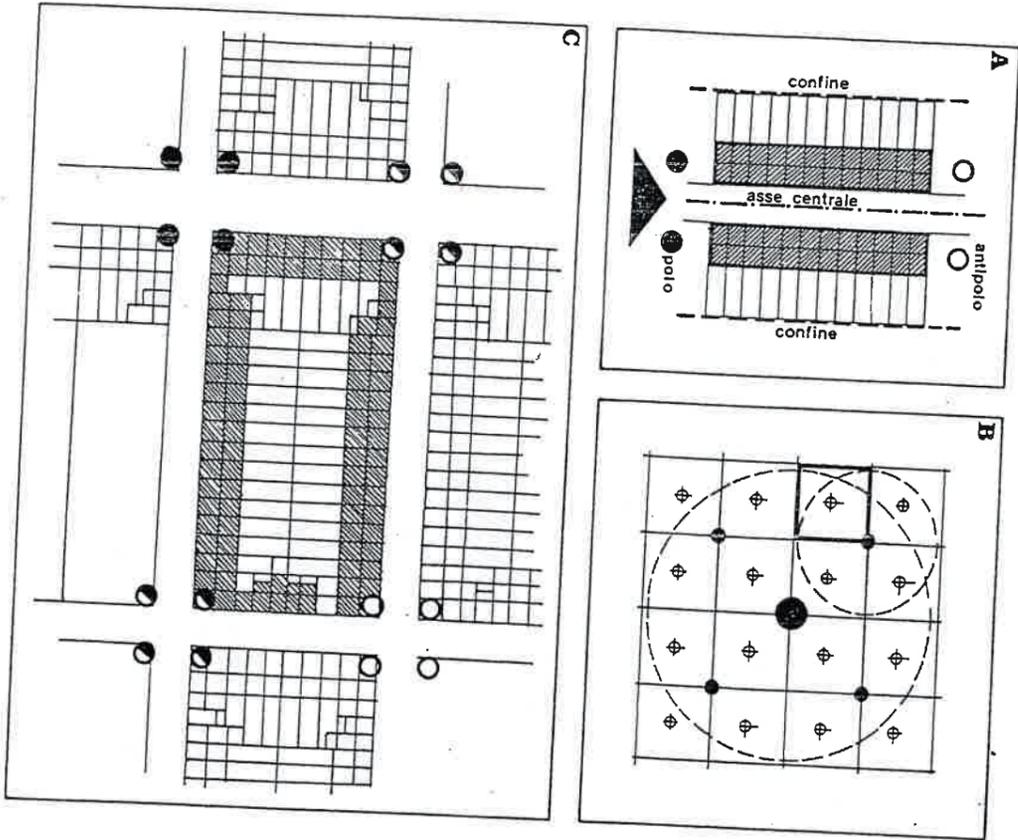


**Tableau 35. A :** Naraï, Japon, plan d'un tissu de maisons à cour en rangée sur parcours mère et encombrement marginal sur parcours d'implantation de bâti. **B :** Goto, Japon, front de maisons à cour en rangée sur parcours mère.

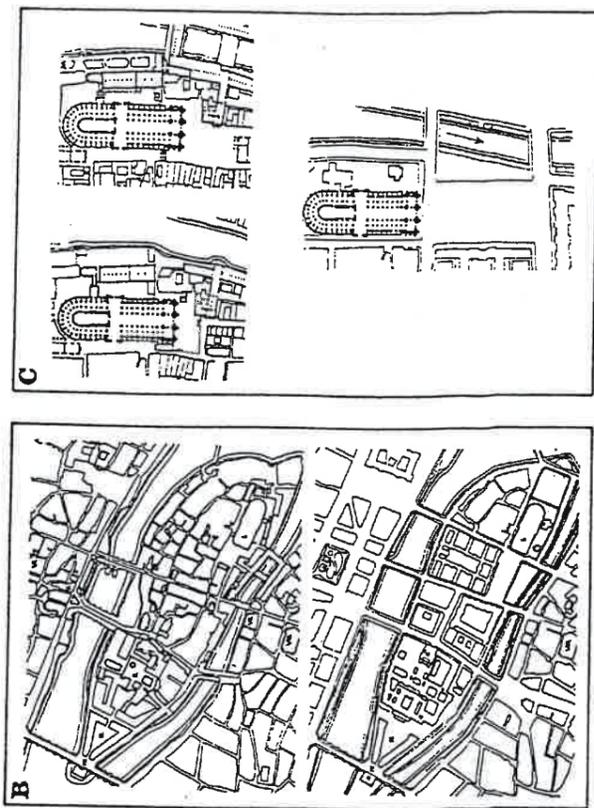
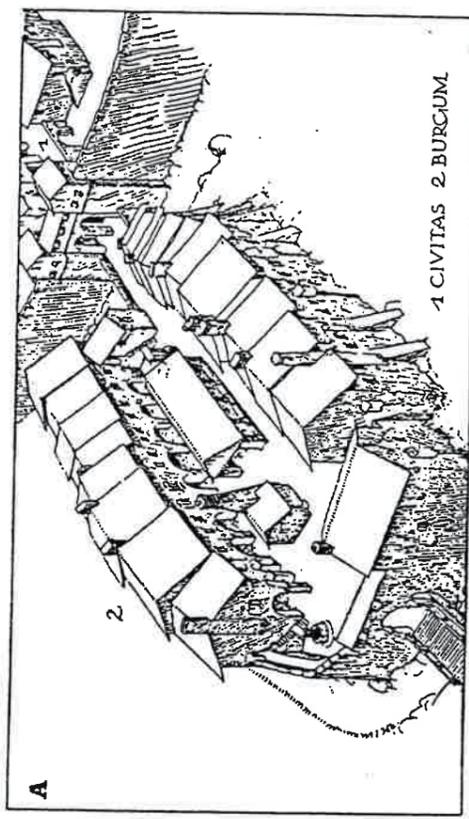
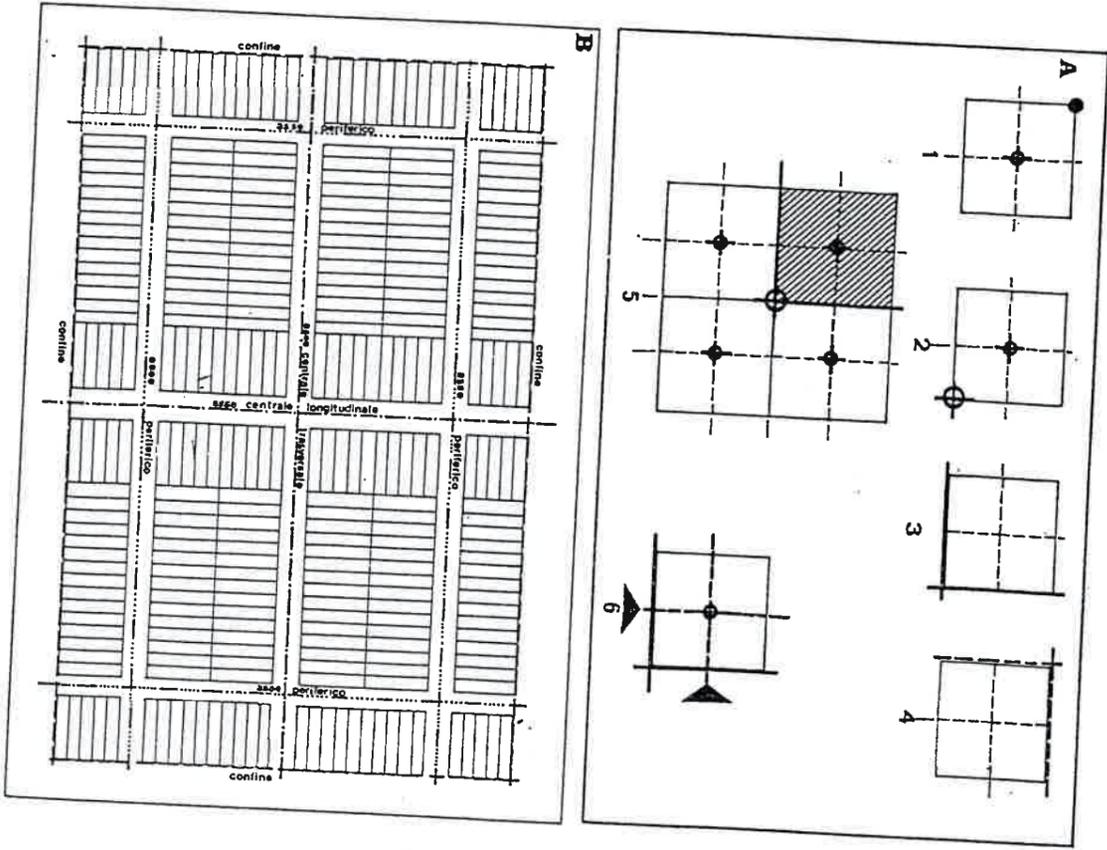


**Tableau 36. Îlots de maisons en rangée de Copenhague. A, B et C :** maisons en rangée avec front explicitement modulaire (1853-1885) ; dans le type B, il est évident qu'il y a eu fusion partielle des aires de pertinence en gardés espaces communs à plusieurs unités de bâti ; l'îlot D plantifié en 1923 atteste l'atteinte définitive de cette fusion à la dimension de l'îlot entier et en même temps le caractère sériel de la lisibilité de chaque type dans un front homogène.

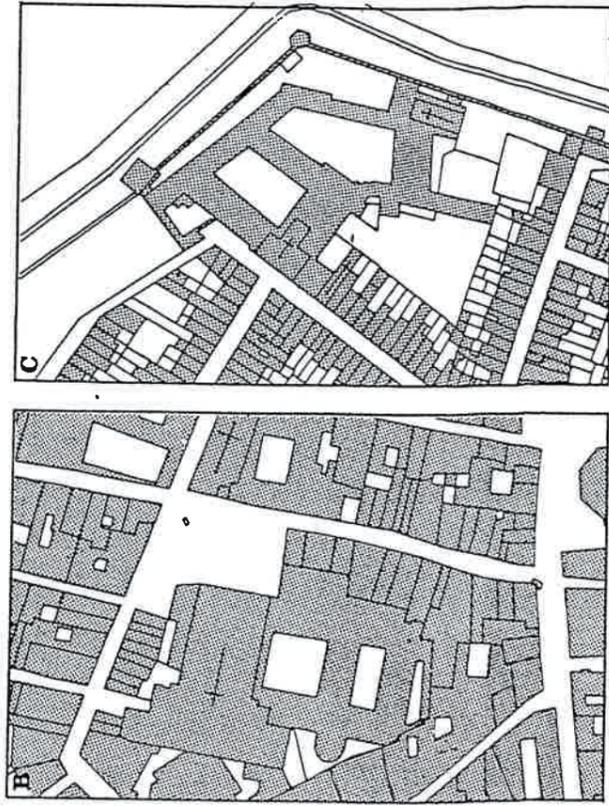
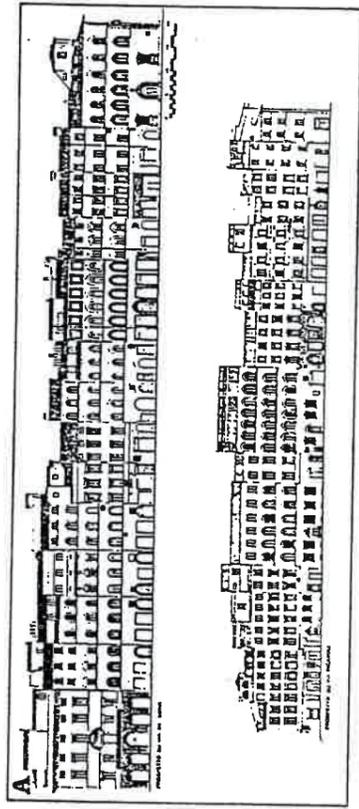
**Tableau 38.** A : Schéma du noyau établissement élémentaire (établissement de base). B : schéma des modularités graduelles liées à la localisation spontanée ou planifiée des services et de leurs rayons d'influence relatifs. C : schéma des nodalités ponctuelles graduelles déterminées par l'intersection de *contra* (voir tableau 24) : on note comment les tissus d'encadrement se différencient en fonction du rôle différent des intersections.



**Tableau 39.** A : Schéma des polarités linéaires (3) et des antipolarités linéaires (4), des polarités ponctuelles (2) et des antipolarités ponctuelles (1). Localisation du module examiné dans un supermodule de l'organisme urbain (5), et direction de chaque module dans le rapport centre-périphérie (6). B : schéma du noyau urbain élémentaire (organisme urbain de base).



**Tableau 41.** A : Schéma de reconstruction d'un noyau d'établissement élémentaire. B et C : faubourg, représentative d'un noyau d'établissement élémentaire. B et C : Paris, l'île de la Cité; transformations du tissu urbain en localisation particulièrement polaire. Là, l'influence de l'église Notre-Dame modifie par phases successives le milieu environnant.



**Tableau 40.** A : Front des îlots florentins : après un laps de temps suffisant, les édifices en position angulaire peuvent s'avérer augmentés (en haut, rue de Servi) ou diminués (en bas, rue Ricasoli) selon le caractère nodal ou antinodal de l'intersection. Le bâti spécialisé antinodal peut se transformer en nodal. (B : l'église San Lorenzo) dans le cas où il est impliqué dans la croissance urbaine, ou rester nodal (C : San Frediano, couvent des Camaldoli) si son caractère périphérique demeure.

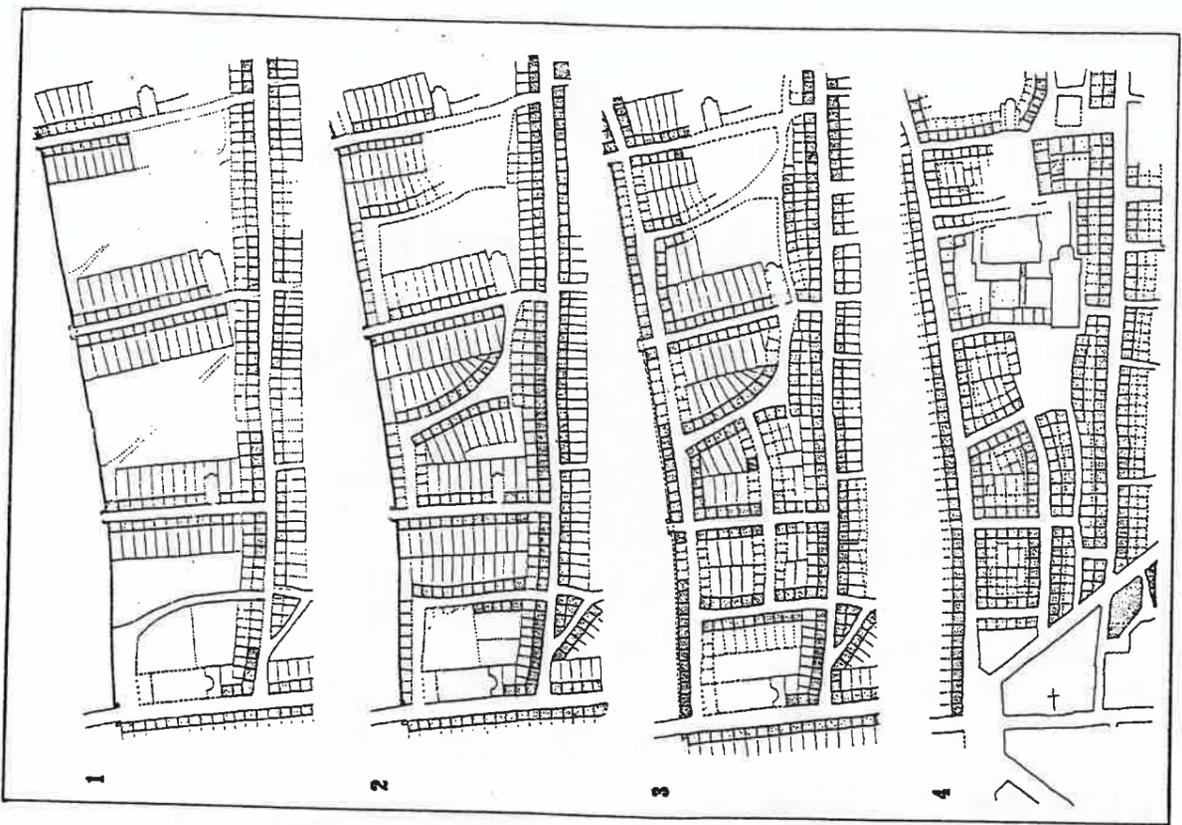


Tableau 45. Rome, Tor di Nona : modèle théorique des phases de formation du tissu et de la diminution progressive du nombre de « paroisses ».

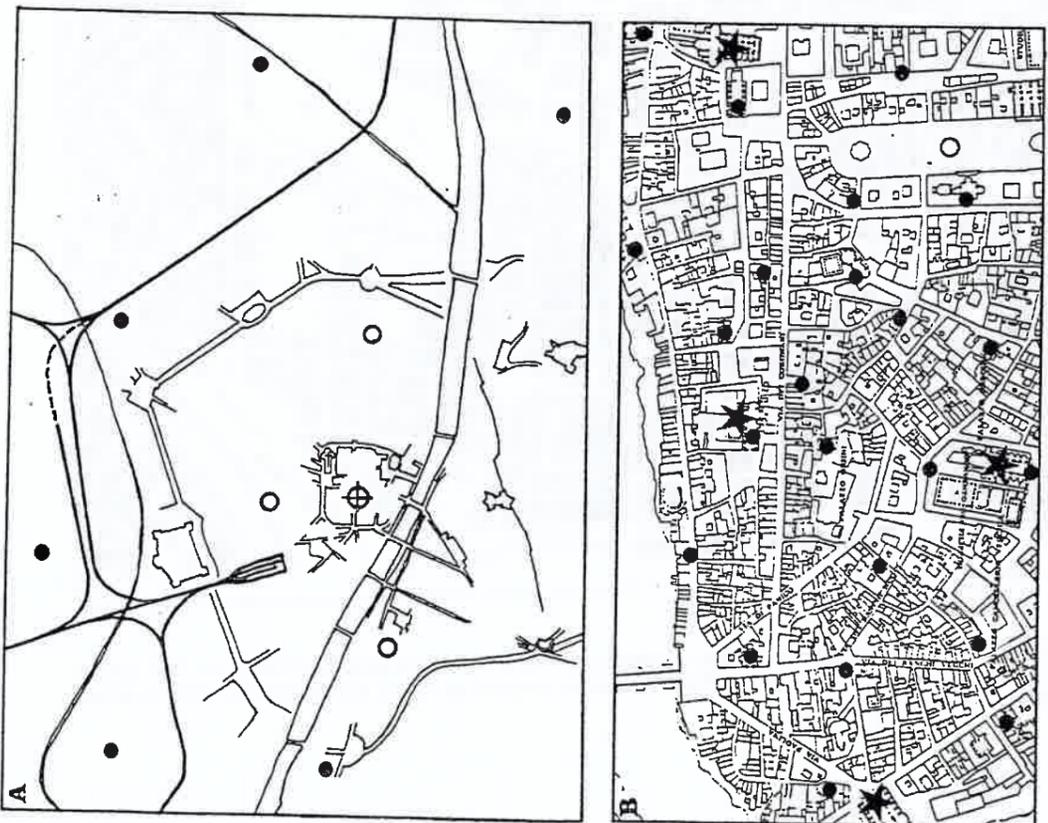


Tableau 44. A : Florence, schéma de la ramification progressive des « marchés ». B : Rome, schéma des modularités croissantes du rayon d'influence des « paroisses » dans le quartier Tor di Nona.

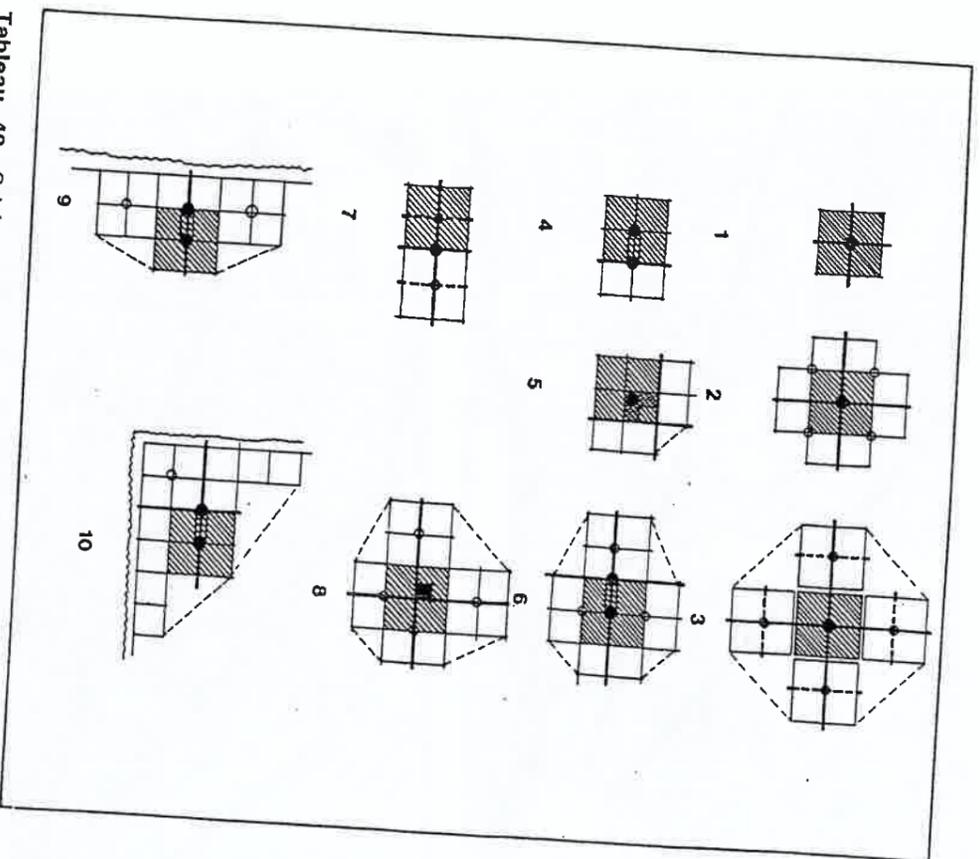
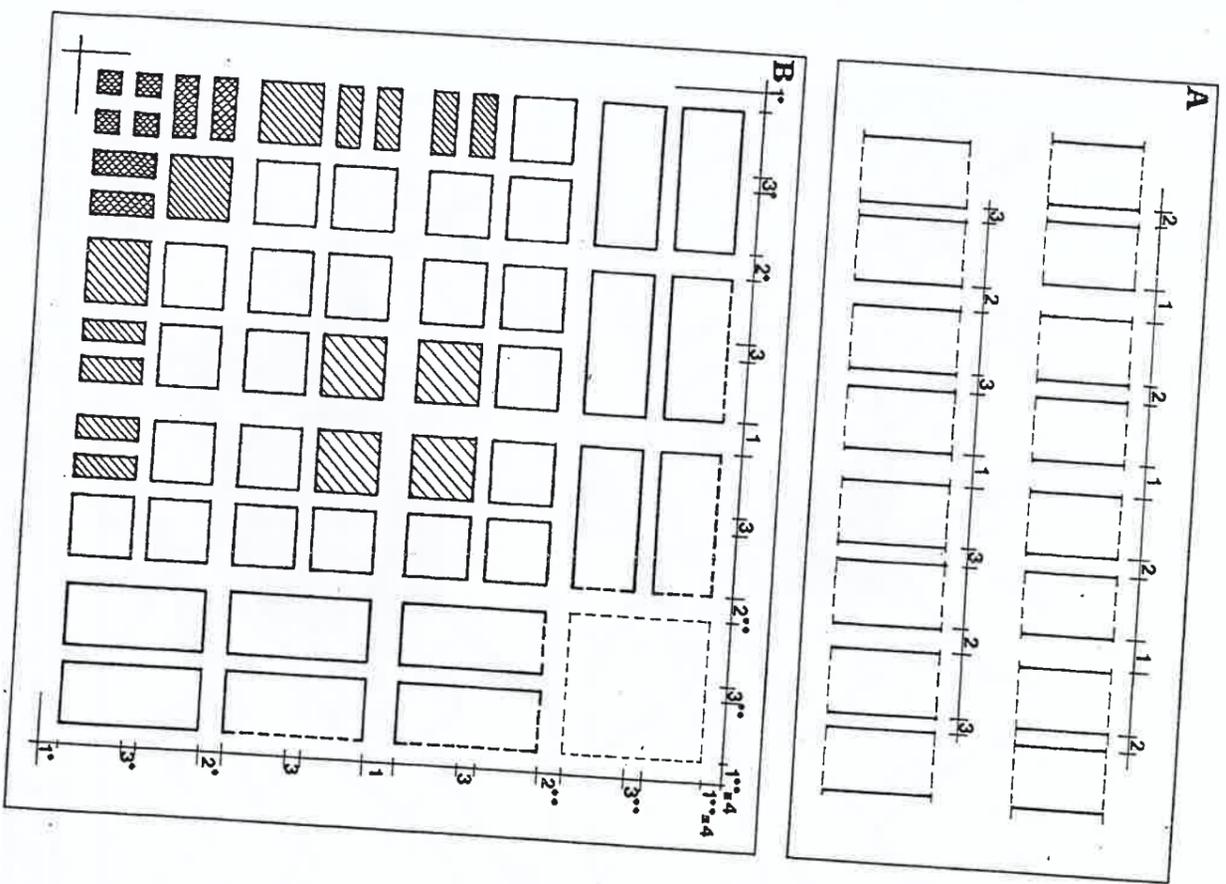


Tableau 42. Schéma des hiérarchies alternées induites dans des parcours parallèles lues dans une direction (A) et dans deux directions (B). Modèle de comportement d'un supermodule urbain : l'angle en bas à gauche présente la ville conditionnée par la présence d'une ou de plusieurs nodalités monolittoral marin, lacustre ou fluvial (Remoin, C. D...).

Tableau 43. Modèles de redoublements modulaires de l'organisme urbain, à partir de la dimension initiale, (1) des duplications hétérocentriques peuvent se former (2) par addition d'un demi module par côté ou (3) par addition de modules entiers. En (3), la formation de sous-centres relativement autonomes se réalise (Florence). (4, 5, 6, 7) représentent des accroissements généralement mono-orientés, (8), bi-orientés non symétriques. Les cas (9, 10) représentent une ville conditionnée par la présence d'une ou de plusieurs nodalités linéaires : littoral marin, lacustre ou fluvial (Remoin, C. D...).

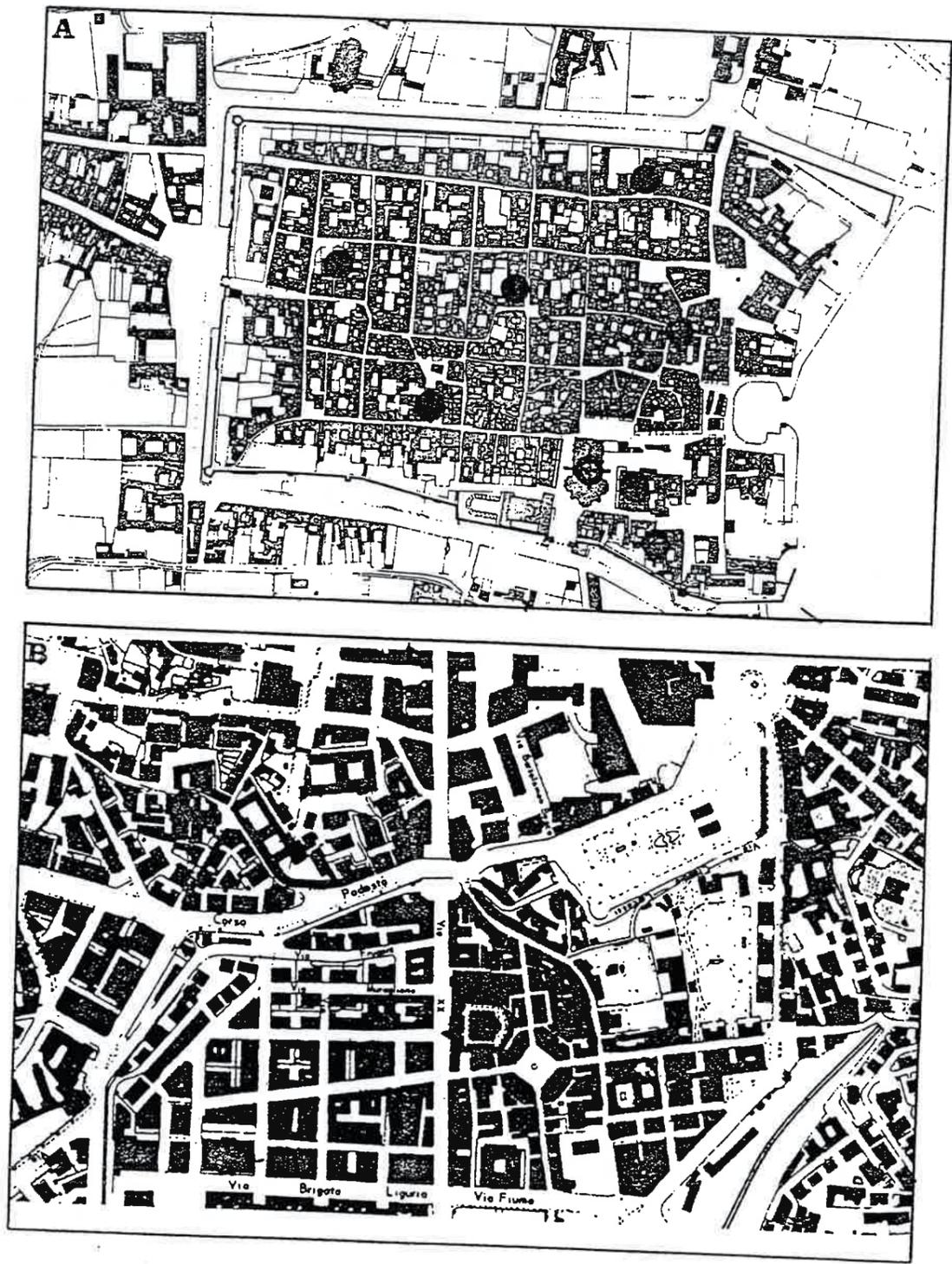


Tableau 46. A : Côme, localisation des « paroisses » au cours de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et leur diminution contemporaine en nombre. B : Gênes, secteur de la rue XX Settembre entre la place Verdi et la porte Monumentale.

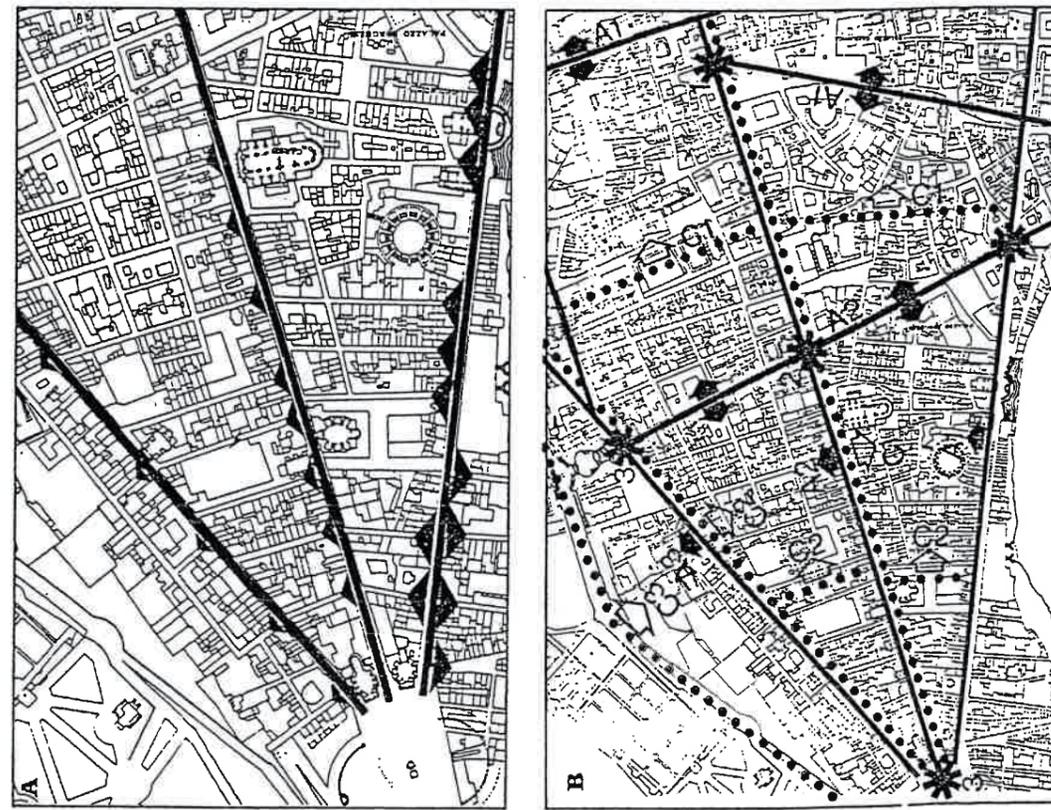


Tableau 47. Rome, trident de la place del Popolo. A : formation progressive du tissu urbain. Les flèches montrent la ramification des parcours d'implantation du bâti à partir de la rue di Ripetta, de la rue del Corso et de la rue del Babuino : les deux dernières respectivement limitées de chaque phase du développement précédent. B : schéma de la progression des nodalités (trait continu) et antinodalités linéaires (ligne pointillée) qui déterminent les polarités marquées avec un astérisque.

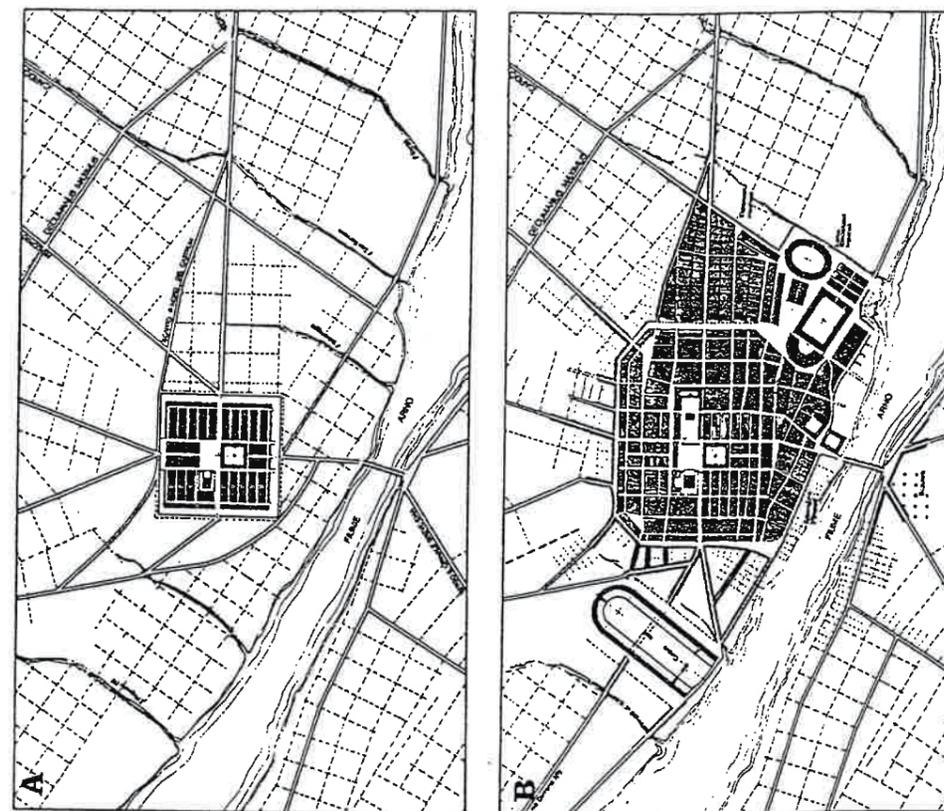


Tableau 48. Modèle théorique de reconstruction de la formation de la Florence romaine. A : seconde phase : transformation du « castrum » en colonie. B : quatrième phase : expansions impériales spécialisées.

Tableau 49. Florence : schéma des expansions modulaires progressives réalisées entre la première implantation et la ville actuelle.

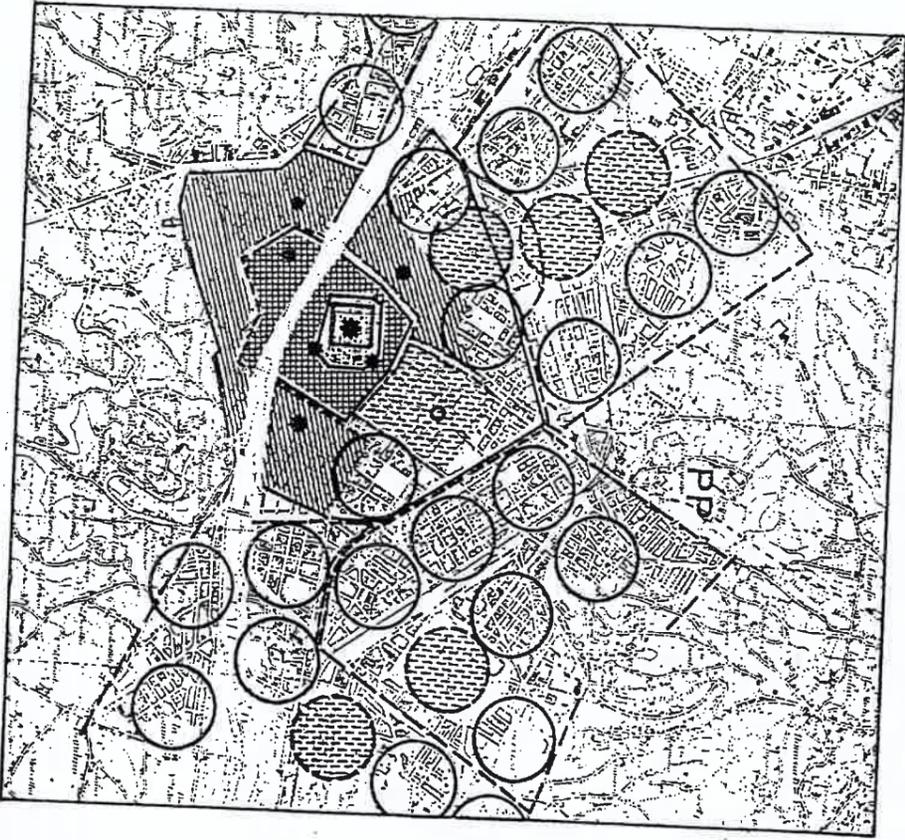


Tableau 50. Rome : schéma des expansions modulaires progressives réalisées entre la première implantation et la ville actuelle.

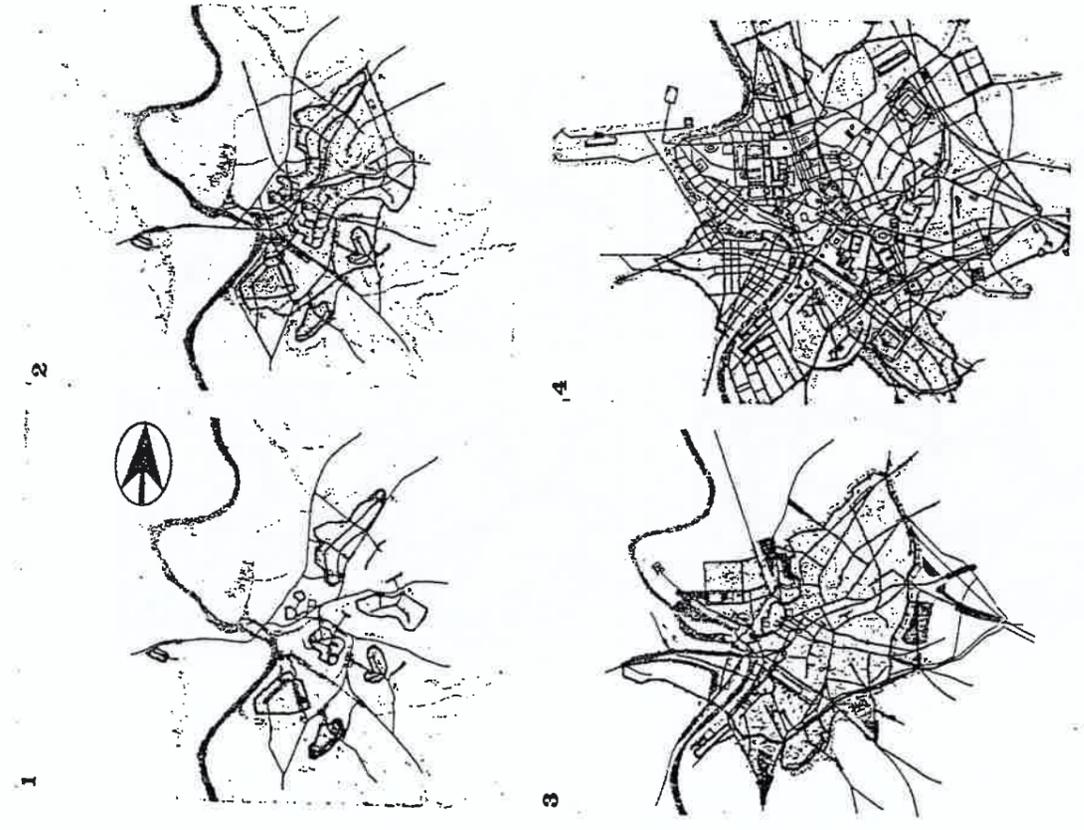
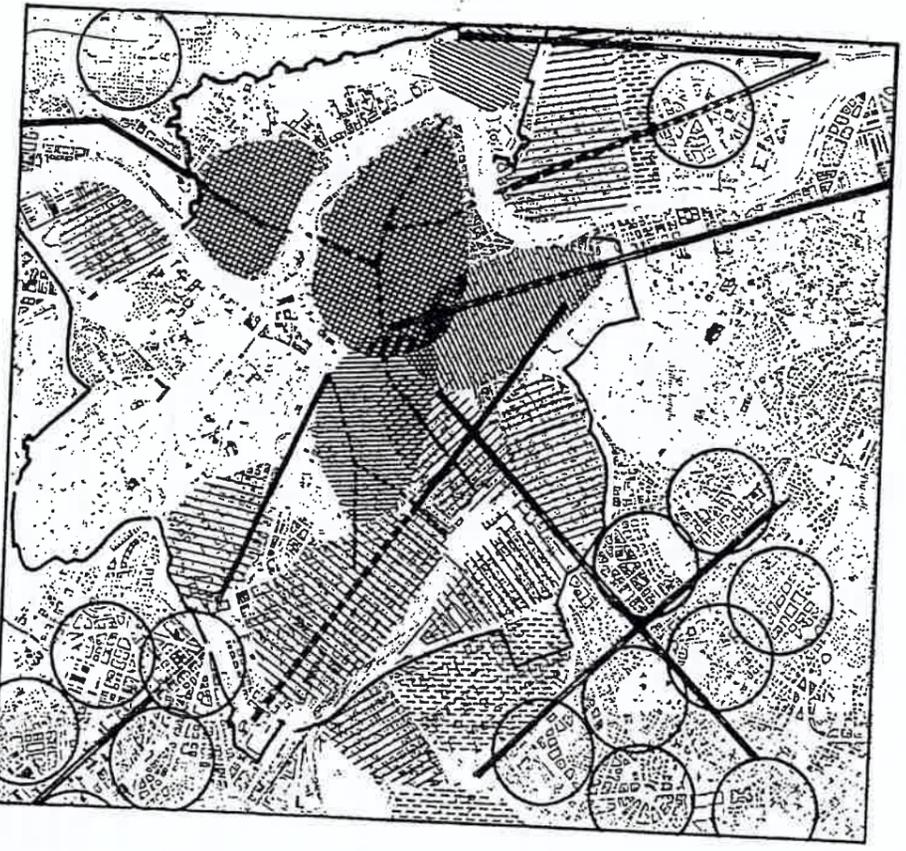
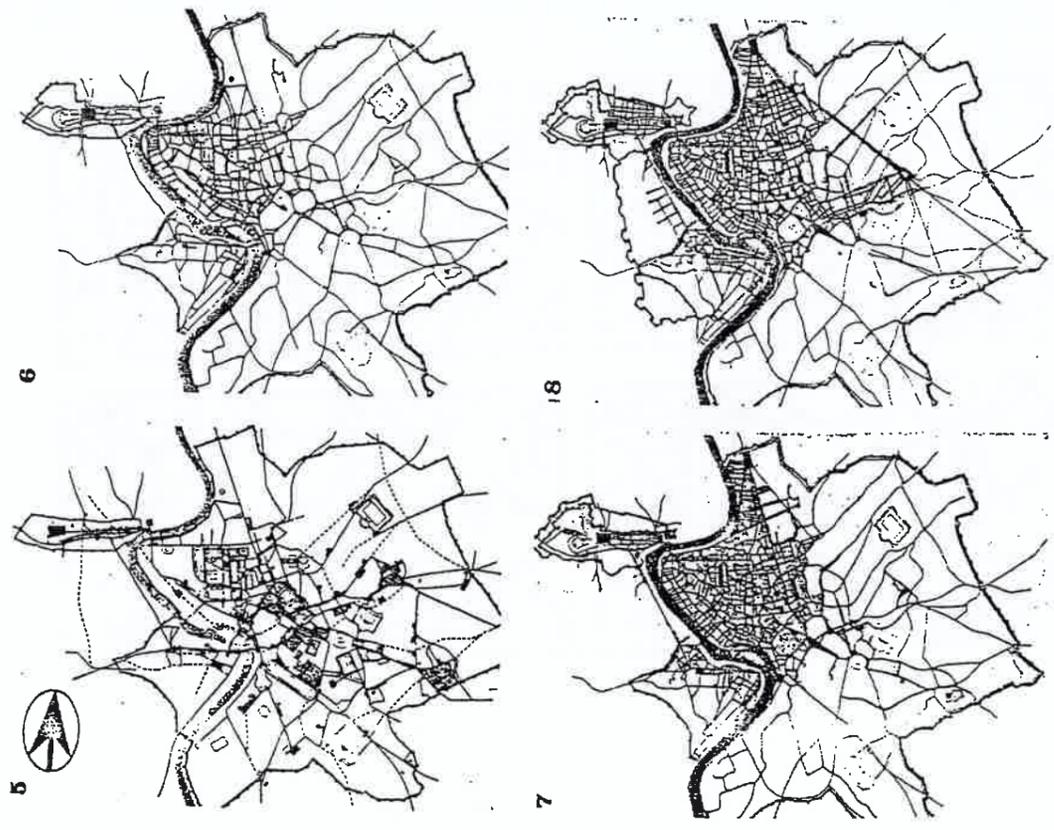


Tableau 51. Rome : développements de l'organisme urbain. 1) VIII<sup>e</sup> siècles avant J.-C., regroupement partiel des établissements sur collines ; 2) VI-V<sup>e</sup> siècles avant J.-C., synécie dans un organisme unitaire ; 3) I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., expansion dans le Champ de Mars et dans les rues d'adduction à l'époque sillana ; 4) III-IV<sup>e</sup> siècles après J.-C., après l'expansion impériale, la métropole se repolarise en consolidant plusieurs sous-centres ; 5) IX<sup>e</sup> siècle après J.-C., éclatement du complexe unitaire en noyaux disséminés dans le territoire ;



6) XIV-XV<sup>e</sup> siècle, la reconstruction dans le Champ de Mars relie les noyaux préexistants dans un nouvel arrangement urbain ; 7) première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, la ville s'étend dans l'anse du Tevere par l'implantation du trident de la place del Popolo et se repolarise avec le tracé des premiers axes de reconstruction ; 8) XIV-XV<sup>e</sup> siècle, la reconstruction par les axes implantés par Sixte V consolide l'organisme et permet la nouvelle expansion sur les collines.



Tableau 55. Éthiopie, Yrga Alem : exemple de noyau urbain né de la localisation sur un promontoire nodal dans un vaste système d'établissements de promontoires.

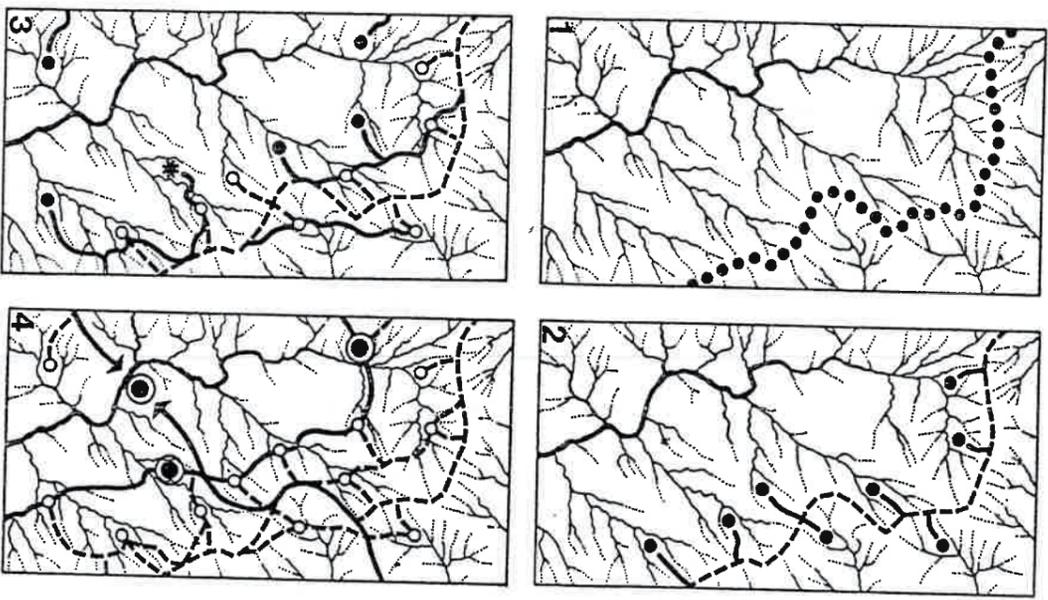


Tableau 52. Modèle théorique du premier cycle territorial (dirimplantation). 1) Première phase : chemins de crête principaux. 2) Seconde phase : chemins de contrefrètes locaux et établissements de haut promontoire. 3) Troisième phase : élémentaires. 4) Quatrième phase : contrefrètes continues, synthétiques, noyaux urbains de haute et moyenne vallée.



Tableau 53. Modèle théorique du second cycle territorial (de consolidation). 1) Première phase : chemins de fond de vallée principale, passage de montagne. 2) Seconde phase : chemins de fond de vallée secondaire, raccordement avec les établissements de bas promontoires. 3) Troisième phase : contrefrètes continues réutilisées comme contre fond de vallée. 4) Quatrième phase : contrefrètes locales réutilisées.

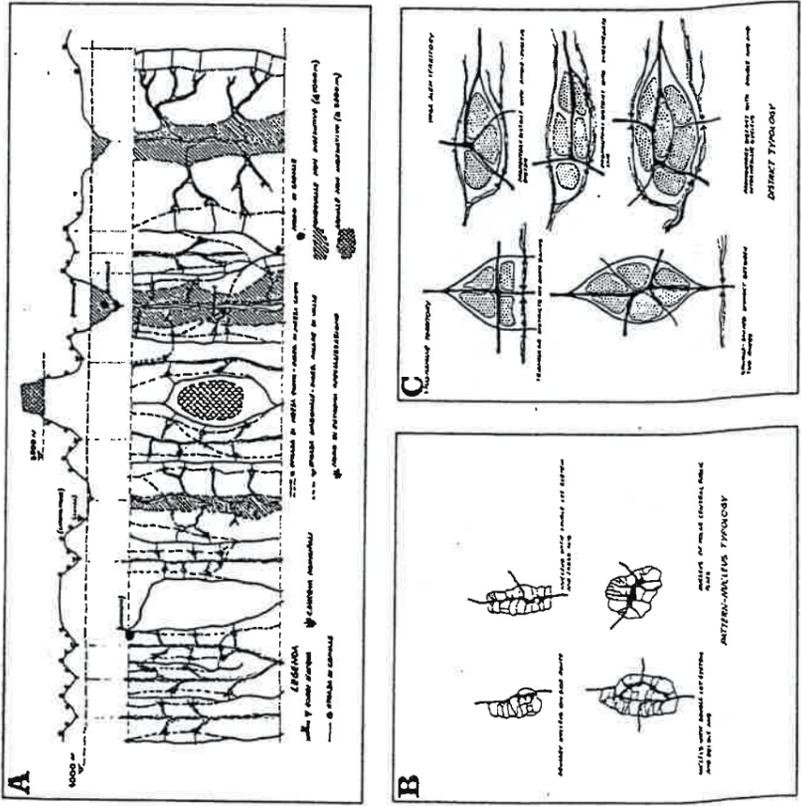


Tableau 54. Éthiopie, A : Modèle théorique des structures induites par des localisations différenciées. B et C : exemples de formation spontanée des établissements de promontoires, différenciés selon la morphologie orographique.



Tableau 58. A : Campagne florentine, reconstruction de l'aménagement centuriel atteint par phases successives et impliquant tant la plaine que les aires des collines. B et C : campagne de Côme, exemples de centuriations de collines (Torno, Lenno).

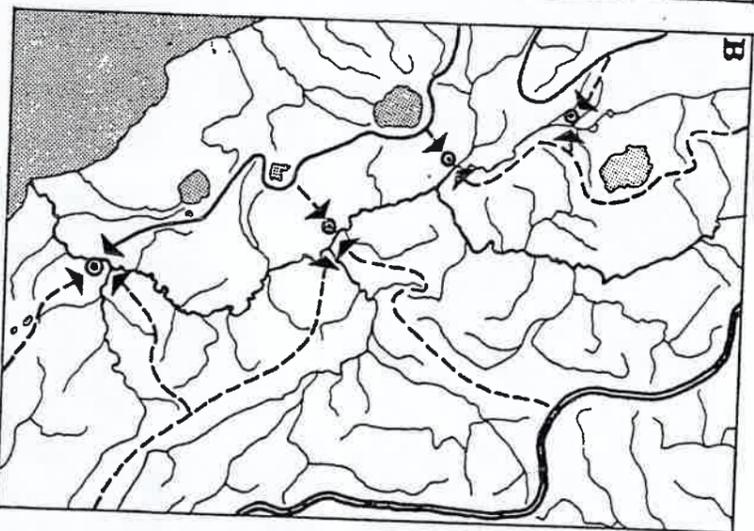


Tableau 56. A : Cetona, exemple de crête principale (crête étrusque). B : Schéma des localisations des villes étrusques dans la vallée du Chana-Tevere induites par des contracrètes synthétiques. C : Lazio, schéma des localisations des villes portuaires induites par des contracrètes synthétiques « impropres ».

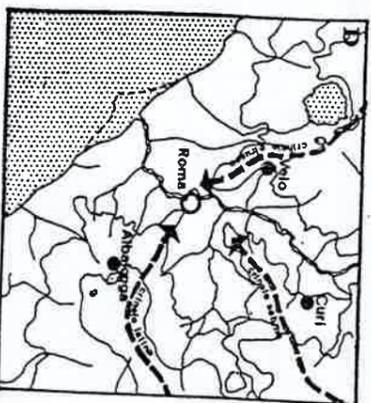
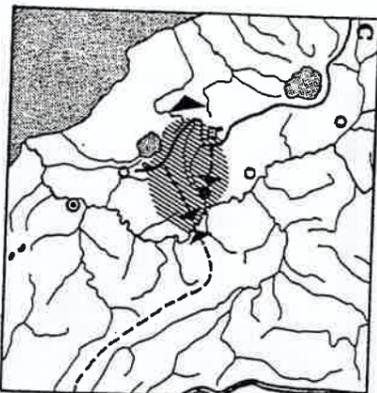
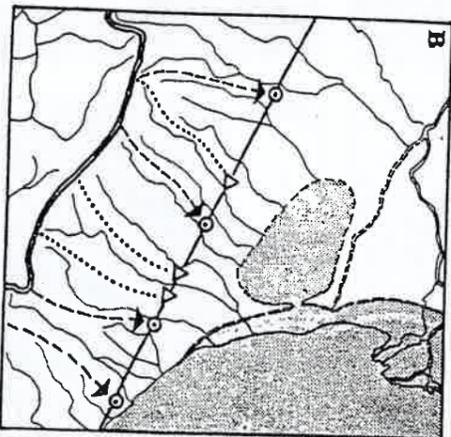
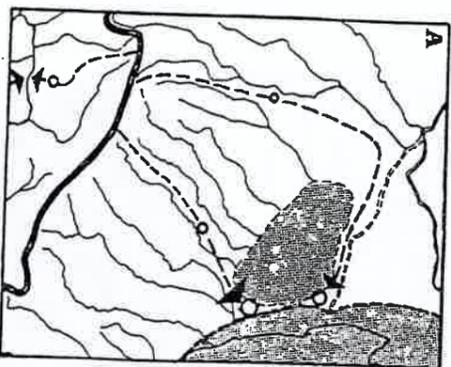


Tableau 57. A : Connexions entre transformations hydrographiques et localisation différenciée conséquente de villes portuaires induites par des contracrètes synthétiques impropres (Spina, Ravenna). B : Formation progressive de la modularité de localisation des villes et des « fora » sur la via Emilia. C : Focalisation d'une aire culturelle induite par une contracrète synthétique (aire falisca). D : Schéma des trois contracrètes synthétiques dérivées des crêtes I et II.

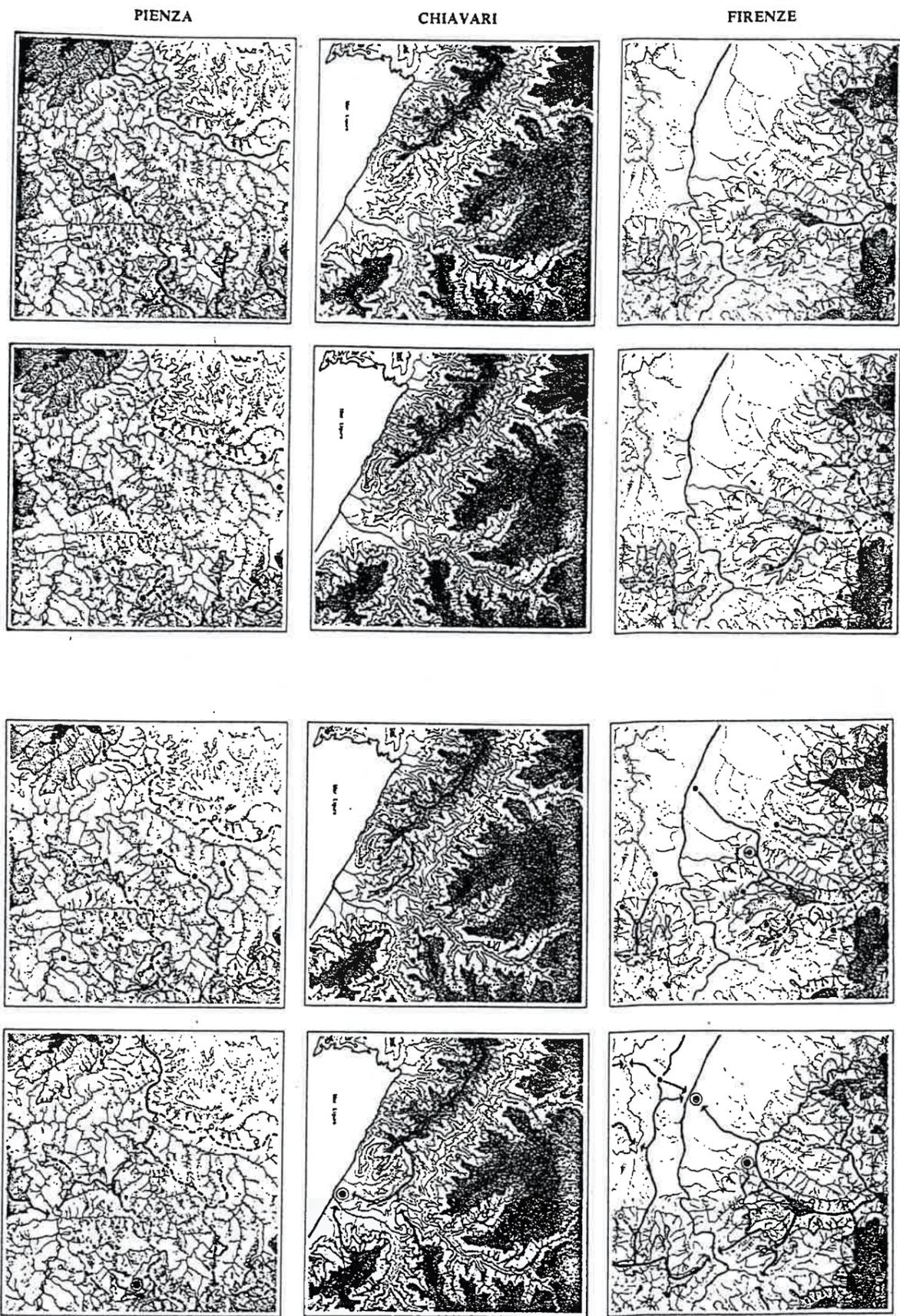


Tableau 61. Exemple de reconstruction des quatre phases d'implantation de Florence, Chiavari et Pienza.

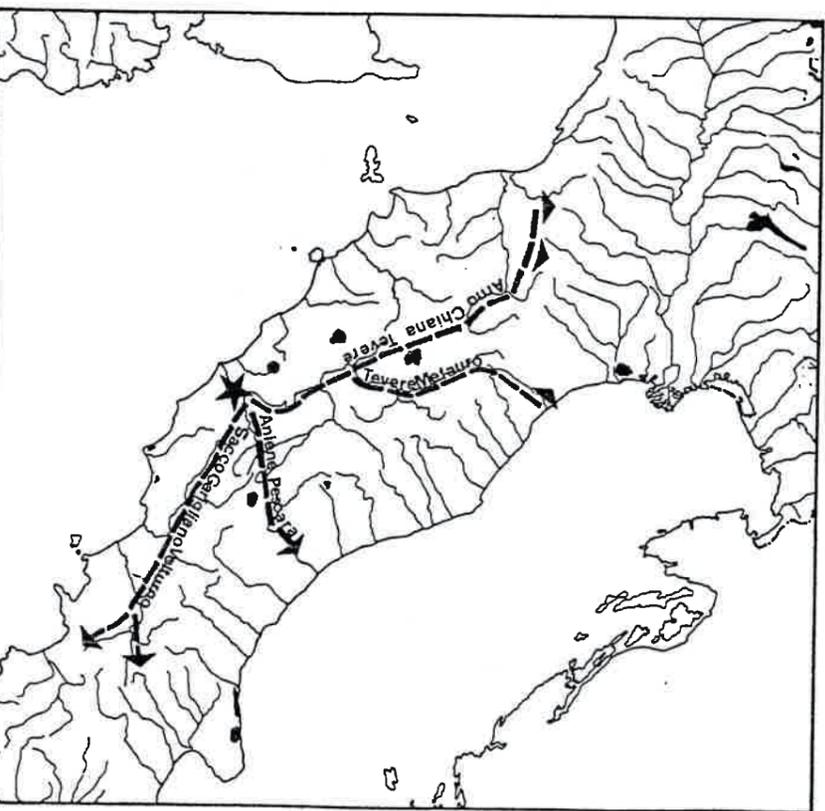


Tableau 60. Invasion romaine dans le territoire italique : pénétration par les axes de fond de vallée primaire.

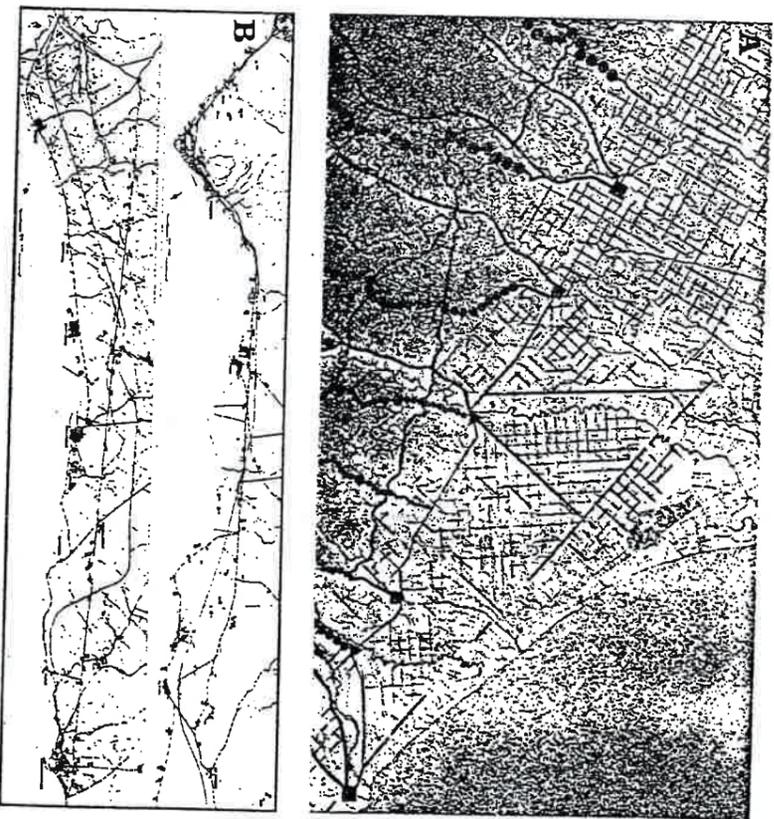


Tableau 59. Aménagement centuriel et localisation des noyaux urbains dans l'aire romagnole. B : reconstruction du tracé de la via Aurelia de Rome au Forum d'Aurèle : l'axe planifié de fond de vallée décroît presque totalement au cours du moyen âge, au point que la via Aurelia actuelle montre un tracé complètement différent.



